This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

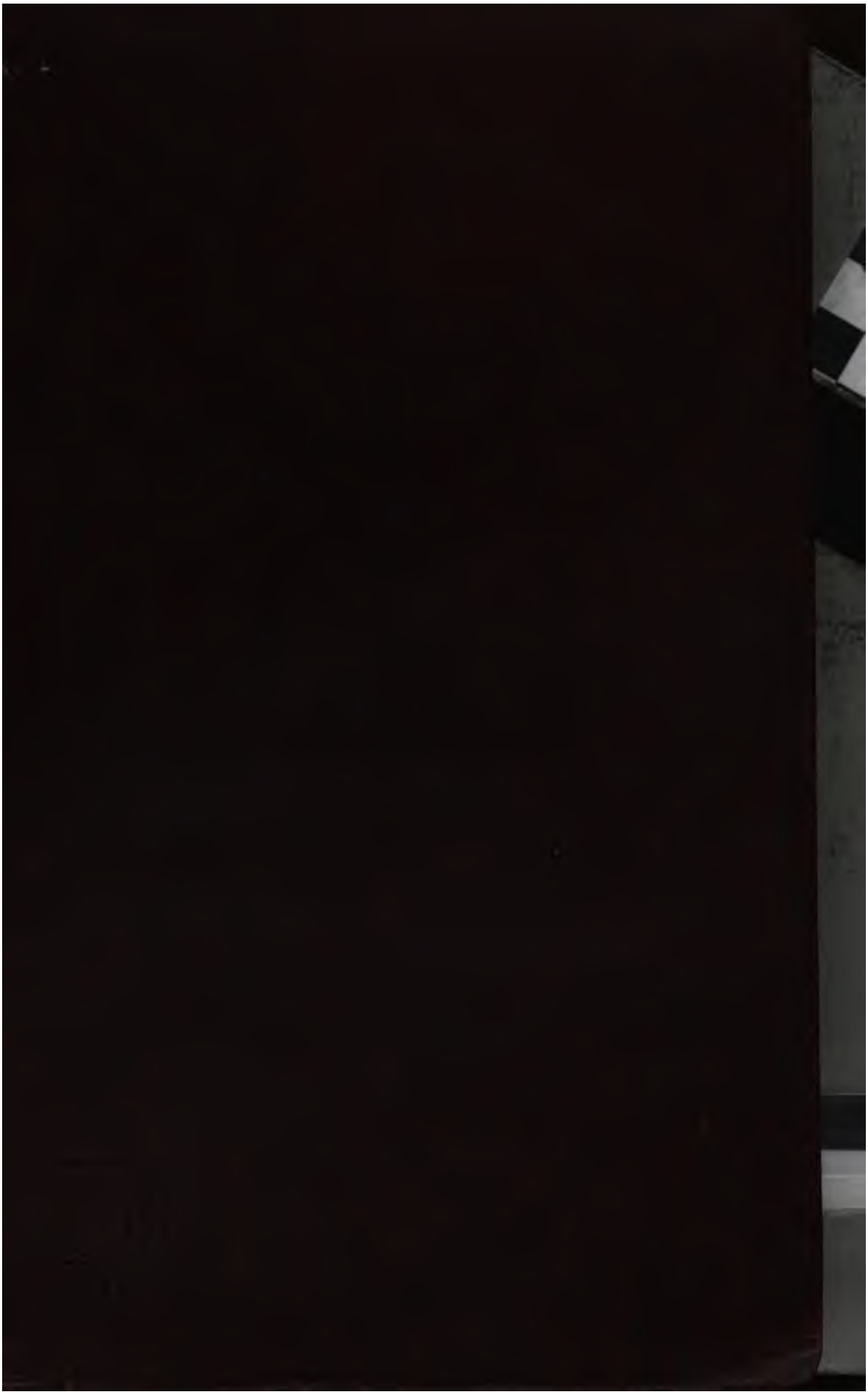
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

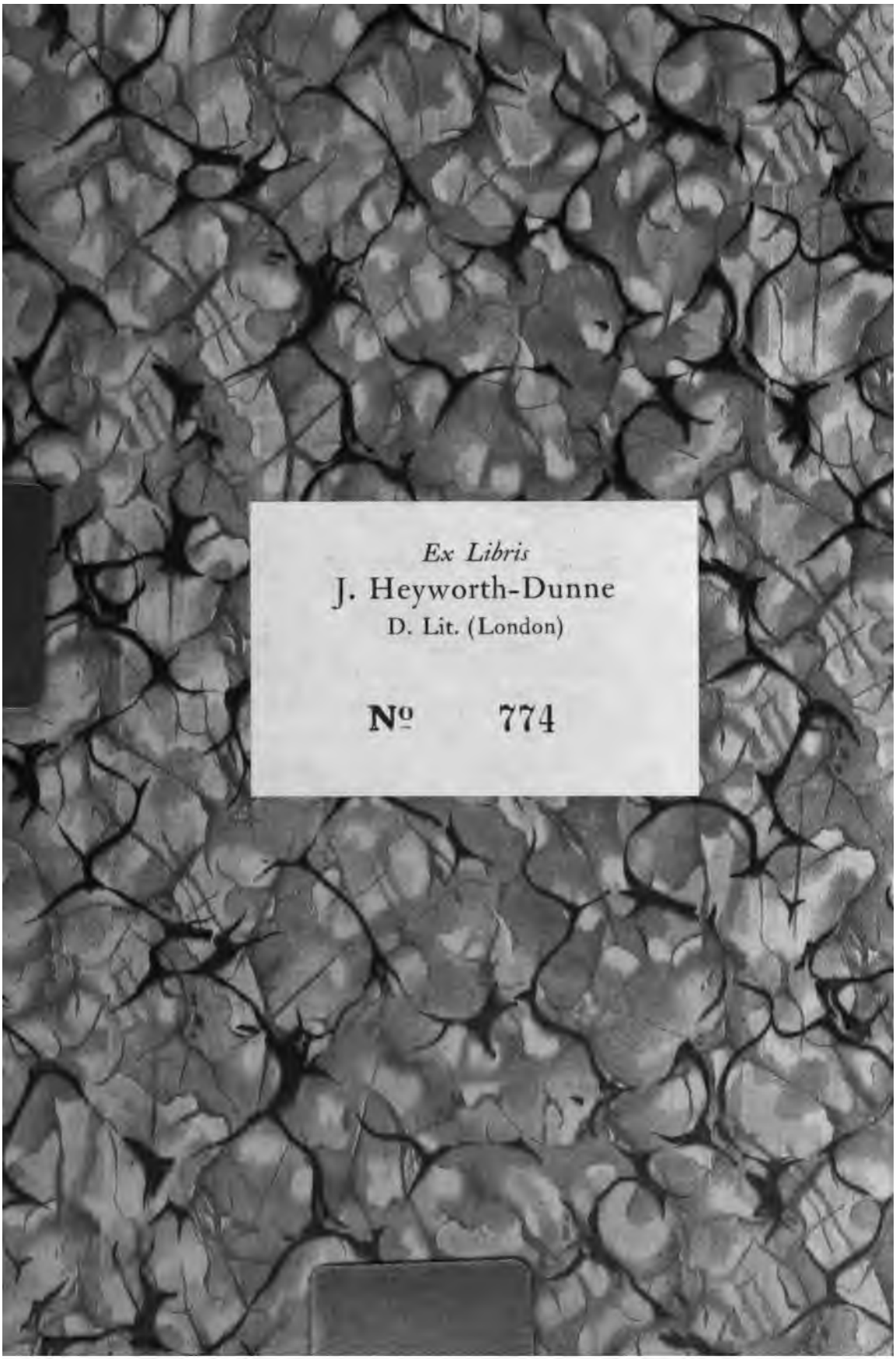
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




Ex Libris
J. Heyworth-Dunne
D. Lit. (London)
No 774

THE HOOVER LIBRARY

James Heyworth-Dunne Collection

STANFORD LIBRARIES

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

Droits de traduction et de reproduction réservés.

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

OU

CHRONIQUES

DU =Jabarti

CHEIKH ABD-EL-RAHMAN EL DJABARTI

TRADUITES DE L'ARABE

PAR

CHEFIK MANSOUR BEY - ABDULAZIZ KAHIL BEY - GABRIEL NICOLAS KAHIL BEY

ET ISKENDER AMMOUN EFFENDI

Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique

---

TOME VIII

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1895

—

SEULS DÉPOSITAIRES:

FRANCE

ERNEST LEROUX

PARIS, 28, Rue Bonaparte.

ITALIE

LOESCHER & Cie

Rome, 307, Via del Corso.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE-HONGRIE

BROCKHAUS, à LEIPZIG

B2

HOOVER LIBRARY

DT96
J124
v.8

205669

THE HOOVER LIBRARY

ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTE

ANNÉE
MIL DEUX CENT VINGT ET UN.

Mois de Moharram.

Ce mois commença un jeudi, d'après le calendrier, et, par la vue de la lune, un samedi. Ce jour, correspondant à l'entrée du soleil dans le signe du Bélier, fait concorder l'année lunaire avec l'année solaire. C'est-aussi le jour de *Nerouz*, c'est-à-dire le premier jour de l'année 1176 de l'ère persane.

Les calculs de conversion, faits le vendredi à cinq heures et demie, donnèrent comme résultat sept degrés et demi du signe de l'Écrevisse ; l'année pour laquelle se faisait le calcul, c'est-à-dire dont on tirait l'horoscope, se trouvait dans le 10^{me}, éloignée de la quadrature de Jupiter, dont la conjonction avec Mercure était au 7^{me} et celle de Mars avec Vénus au 10^{me}. A ce moment-là, celle-ci était dans sa rétrogradation et Saturne était au 4^{me}. Tout cela annonçait la solidité du gouvernement du souverain et des souffrances pour le peuple.

Le lundi 3, un officier impérial arriva à Boulac porteur d'un firman donnant à Mohammed Aly pacha l'investiture du gouvernement de l'Égypte ; il était aussi chargé de remettre au Pacha une pelisse en zibeline, comme présent du Sultan.

Le lendemain matin, cet officier partit de Boulac en grande pompe pour se rendre au Caire. Il pénétra dans la ville par Bab el Nasre (Porte de la Victoire), traversa la ville précédé par l'aga, le gouverneur de la ville, le prévôt, les officiers et les soldats et suivi par la musique turque, et il arriva en suivant la rue Bab el Kark à la maison de Mohammed Aly pacha, à l'Ezbékiah. Là se trouvaient déjà réunis Sayed Omar Makram, les cheikhs et tous les notables de la ville. Le firman fut lu en leur présence. Des coups de canon furent tirés de l'Ezbékiah et de la Citadelle en l'honneur de cet événement. Le soir, des réjouissances eurent lieu à l'Ezbékiah. On tira des coups de fusil, des fusées et des feux d'artifice.

Le 7, la nouvelle arriva qu'une bataille avait été livrée près de Djeziret el Haoua entre les soldats et les bédouins d'une part, et les émirs égyptiens de l'autre. L'un des chefs des soldats, Kor Youssouf, et plusieurs de ses hommes avaient été tués. Des blessés arrivèrent au Caire et on apprit que beaucoup de soldats étaient passés à l'ennemi. Hassan pacha demandait des secours.

Ce jour-là, des ordres furent donnés aux habitants du Caire de ne pas sortir de leurs demeures à partir de la prière du soir (une heure environ après le coucher du soleil). Katkhoda bey, premier lieutenant de Mohammed Aly, partit vers le soir du côté de Boulac et dressa ses tentes sur la rive du Nil, en face d'Embabah. Soliman aga sortit d'un autre côté avec un grand nombre de soldats et se rendit aux environs de Tourah.

Le 8, Katkhoda bey traversa le Nil et Taher pacha se rendit à Djizah en qualité de gouverneur.

Le même jour, le Pacha ordonna de réunir les soldats égyptiens et les soldats des odjaks et de les faire passer sur la rive ouest du Nil, comme si la présence de ces troupes dans la capi-

tale lui eût inspiré quelque crainte. Il harangua les soldats et leur dit qu'il laissait chacun d'eux libre de passer à l'ennemi ou de rester avec lui.

Ce jour-là, on célébrait à Tantah le Mouled de Cheronbablia. Cette fête est pour les habitants de l'Égypte un rendez-vous auquel ils ont pris l'habitude de ne pas manquer : les uns y vont pour accomplir leurs devoirs religieux, les autres pour se livrer au commerce ou à leurs plaisirs. Aussi une foule immense, venant de la Basse ou de la Haute-Égypte, s'y réunit-elle chaque année.

Les habitants du Caire louaient fort cher des ânes et des chameaux et s'y rendaient en grand nombre ; mais cette année-là, ils furent soumis à une mesure vexatoire. Des employés qui se tenaient aux portes de la ville faisaient subir à leurs bagages une visite minutieuse. Quelques-uns d'entre eux, trouvés porteurs d'objets ou d'effets appartenant à l'armée, furent sévèrement punis ; les autres en furent quittes pour l'ennui de voir leurs marchandises mises en désordre.

Certaines personnes surent se soustraire à cette visite en se faisant donner par l'aga des soldats chargés de les accompagner à leur sortie de la ville.

Le 9 arriva la nouvelle que Abdine bey, informé de l'évacuation de la ville de Fayoum par El Alfi, y était entré sans résistance. Ce fut une grande joie au Caire. On tira le canon et des hommes parcoururent la ville portant la nouvelle de maison en maison. Ils recevaient partout des récompenses.

Mais Abdine bey, ayant appris la défaite de son frère Hassan pacha, le rejoignit et s'établit avec lui à Rokak.

Le 10, El Alfi arriva à Kerdassa. Ses soldats et ses bédouins se répandirent dans la province de Djizah, mais aucun des habitants de cette province ne leur fit bon accueil.

Le même jour, El Alfi envoya une lettre à Sayed Omar Makram et aux cheikhs. Il les informait que la nécessité de pourvoir à l'alimentation de son armée était la seule cause de sa présence dans la contrée ; la province où il se trouvait auparavant étant ruinée et n'offrant plus des ressources suffisantes. Il les priait d'intervenir auprès du Pacha pour obtenir de lui les vivres dont il avait besoin. Sayed Omar communiqua cette lettre au Pacha et celui-ci voulut savoir qui l'avait apportée. Ayant appris que c'était une personne de la suite de Moustapha kachef el Morabi qui était restée de l'autre côté du Nil, il donna l'ordre de lui amener Moustapha, avec qui il déclara vouloir s'entretenir.

Sur ces entrefaites, on l'informa qu'une partie de l'armée des émirs était arrivée à Embabah et livrait bataille à ses troupes, campées dans cette localité. Il se rendit immédiatement à Boulac et resta au *Sahel* (marché des céréales) pendant une heure, puis revint à sa maison après avoir défendu aux barques de traverser le Nil pour se rendre à Embabah. Mais il se ravisa et ordonna aux barques de faire la traversée, pensant qu'elles pourraient être utiles à ses soldats. En cela il eut raison, car ses troupes furent battues et, sans les barques qui leur permirent de traverser le Nil, elles auraient été massacrées.

Le mardi 11, Moustapha kachef el Morabi, envoyé d'El Alfi, arriva chez Sayed Omar accompagné de Aly Chorbadji bey et Moussa el Djizaoui. Sayed Omar le conduisit au Pacha et on lui remit une réponse qu'il emporta le soir même. Il revint le jeudi porteur d'une autre lettre d'El Alfi. Dans cette lettre il était dit :

Nous nous sommes adressés à vous pour vous prier d'intervenir entre nous et nos ennemis. Le rétablissement de la paix serait un grand bien pour nous, pour vous, pour les pauvres et pour les paysans ; mais vous

nous avez répondu que nous causions de grands dommages aux villages en y prélevant des contributions en argent et en denrées, en faisant paître nos animaux sur les terres ensemencées et en nous emparant des bestiaux. Or, nous jurons par Dieu et son Prophète, que c'est bien malgré nous que ces actes se commettent. Nous sommes en effet contraints de lever des troupes pour nous défendre contre nos ennemis, comme ceux-ci en lèvent en Turquie et en Égypte pour nous faire la guerre. Or, pour nourrir et entretenir nos soldats, nous sommes forcés de recourir au pillage ; nos ennemis en font d'ailleurs tout autant. Vous voyez quels dommages, quels malheurs et quelles injustices doivent résulter de la continuation de cet état de choses ; aussi nous venons vous demander, ce qui du reste est votre devoir, de faire votre possible pour le rétablissement de la paix. Faites-nous donner une promesse, garantie par des personnes ayant notre confiance, qu'une province nous sera cédée pour que nous puissions nous établir, et nous déposerons les armes. La terre est vaste et peut nous contenir, nous et nos ennemis en même temps. Que cet arrangement soit adressé au Sultan, et à l'arrivée de l'approbation de Sa Majesté impériale nous le mettrons à exécution.

Il fut décidé de donner à El Alfi la province de Djizah, et on l'en informa par lettre, mais sans prendre aucun engagement. Cette lettre fut remise au messager Moustapha kachef.

Pendant ce temps, les soldats d'El Alfi demandèrent aux habitants des villages de Bartis, de Oum Dinar et de Miniet Akaba de leur fournir des vivres, mais ceux-ci ayant refusé, ils les battirent et pillèrent leurs biens. La cause de cet événement est que les soldats turcs du Pacha avaient recommandé aux habitants de ces villages de refuser les vivres et les sommes d'argent qui pourraient leur être demandés par les soldats d'El Alfi, de battre ceux-ci, de les piller et de les chasser de leurs villages, leur promettant de venir à leur secours aussitôt que le combat serait engagé. Les paysans eurent le tort de croire à ces promesses, car les Turcs laissèrent se produire ce que nous venons de raconter sans sortir de leur campement.

Le samedi 22, le Pacha envoya une circulaire aux gouverneurs des provinces et aux corps d'armée égyptiens campés

dans les provinces, leur donnant l'ordre de se rendre tous sur les bords de la Soubkiah (canal dans la province de Menoufiah) pour empêcher l'ennemi de pénétrer dans la province de Menoufiah et de ruiner cette région. Il paraît même que le Pacha devait se rendre à cet endroit en passant par la province de Galioubiah, tandis que Katkhoda bey et Taher pacha s'y rendaient par la rive gauche du Nil; mais il renonça à ce projet et écrivit à Hassan pacha Sir Chechma de venir au Caire avec ses soldats et ceux de Korr Youssouf qui, comme nous l'avons dit, avait été tué.

Le même jour, un envoyé d'El Alfi arriva chez Sayed Omar; il était porteur de lettres pour celui-ci, pour les autres cheikhs, pour le Pacha, pour Saïd, aga du Sultan, et pour Saleh bey Kaïdji. Ces lettres étaient rédigées dans le même sens que la précédente. Il y fut répondu aussi dans le même sens. Le messager partit accompagné du cheikh Ahmed el Cheteoui, chef de la mosquée de Bastiah; mais tout cela n'était que des feintes destinées par chaque partie à tromper l'autre.

Le mardi 25 arrivèrent au Caire les chefs militaires et les troupes appelées par le Pacha; celui-ci désigna le remplaçant de Korr Younes.

Le même jour, on apprit au Caire que les émirs étaient arrivés sur les bords de la Soubkiah avec tous leurs soldats et les bédouins de leur parti, et que les troupes chargées de défendre le passage du canal s'étaient enfuies sans combattre. Le Pacha ordonna alors aux troupes du Caire de partir et demanda aux notables de lui prêter 3,000 bourses pour l'entretien de ces troupes. Pour faire la perception de cet emprunt forcé, il fit classer toutes les localités du pays et obligea celles de la première classe à lui payer 100,000 paras et les autres des sommes moindres.

Le jeudi 27, des crieurs publics annoncèrent le départ des soldats.

Le samedi, dernier jour du mois, Taher pacha partit pour Menouf. Katkhoda bey devait le suivre peu après. On eut besoin de chameaux et on réquisitionna ceux des porteurs d'eau et des chameliers.

Le même jour arriva de Beni Souef Omar bey El Arnaouti. On apprit qu'il venait se disculper de ce que Rosab aga et une partie des troupes (six cents soldats environ) l'avaient quitté et s'étaient unis aux émirs de la Haute-Égypte.

Est arrivé aussi, ce jour-là, Mohou, le chef des troupes de Miniah. Il demandait des vivres.

Le même jour, Katkhoda bey, voulant se rendre dans la Basse-Égypte, fit ses préparatifs et traversa le Nil; mais à Embabah les soldats se révoltèrent contre lui, lui réclamèrent leur solde, l'insultèrent et l'empêchèrent de continuer son chemin. Il voulut revenir au Caire, mais ils s'y opposèrent aussi et lui tirèrent la barbe. Il dut passer la journée et la nuit pour les persuader que son séjour auprès d'eux ne leur profiterait en rien et qu'il était de leur intérêt de le laisser rentrer au Caire pour s'occuper auprès du Pacha de leurs réclamations. Ils le laissèrent alors partir et il ne revint plus auprès d'eux.

Le même jour, les soldats du corps de Dalat qui se trouvaient à Beni Souef et à Fayoum, arrivèrent à Embabah et des salves d'artillerie furent tirées en leur honneur.

Le même jour, les chefs des troupes qui se trouvaient près de Menouf, envoyèrent au Pacha une lettre par laquelle ils annonçaient que les soldats réclamaient de la viande, du beurre

et du riz, pretextant qu'ils ne pouvaient pas faire la guerre en ayant faim.

Pendant ce temps, des troupes de la Haute-Égypte arrivaient au Caire en grand nombre.

Sur ces entrefaites aussi arriva du Hedjaz la nouvelle de la victoire de la tribu des Wahabites sur le chérif Ghaleb. Celui-ci, ayant été bloqué, était réduit avec les siens à la dernière misère, car aucun produit ne pouvait leur arriver du dehors; aussi le prix de l'ardeb de riz s'était-il élevé a 500 tallaris de France; celui de l'ardeb de blé à 310 tallaris et le prix de toute chose s'était accru dans les mêmes proportions.

Le chérif avait été, en conséquence, forcé de faire la paix avec les Wahabites, d'entrer sous leur dépendance et de suivre leur secte religieuse. Il s'était engagé entre les mains de leurs pontifes dans l'intérieur de la Kahba.

Pour se conformer aux prescriptions de la secte dans laquelle il venait d'entrer, le chérif Galeb ordonna l'abolition de toutes les mauvaises habitudes contractées par ses sujets; il défendit de fumer le Narghileh dans la plaine qui s'étend entre le Safa et le Maroua[1]; il prescrivit l'assiduité à la prière dans le mosquées et le paiement du Zakah[2]; il défendit de porter des habits en soie ou brochés d'or et abolit les impôts injustes et les vexations.

Sous l'administration de ce chérif, les vexations avaient dépassé toutes les bornes; ainsi le corps d'une personne décédée ne pouvait être inhumé que si sa famille payait une taxe qui variait entre 5 ou 10 tallaris de France. Avant le paiement de cette somme, aucun laveur ne pouvait procéder à la toilette du

[1] Deux collines séparées par le Masaa, route que tout pèlerin doit parcourir sept fois.

[2] Dime qui doit être payée aux pauvres pour rendre légitime et juste l'argent acquis.

cadavre. On s'ingéniait à trouver des procédés pour augmenter les taxes à payer dans toute opération de vente par le vendeur et par l'acheteur. Il arrivait qu'un habitant du pays voyait entrer chez lui les agents du chérif qui lui ordonnaient de quitter sa maison, parce que celui-ci, maître de tous, en avait besoin. Le pauvre homme était alors obligé ou d'abandonner sa demeure ou de payer, pour la conserver, une somme d'argent qui souvent en dépassait la valeur réelle.

Toutes ces injustices cessèrent donc à la Mecque. Il fut ordonné que les prescriptions du Coran, la Sounna ainsi que les préceptes des compagnons du Prophète, des kalifes et des chefs religieux dictés ou recueillis jusqu'au IIIe siècle seulement seraient désormais respectés et serviraient de règle. On devait cesser d'adresser des prières à d'autres qu'à Dieu. Il était défendu de construire des coupoles, de graver des images et des décorations sur les tombeaux et on devait détruire celles qui existaient. Il était interdit aussi de se prosterner sur les portes des mosquées, de s'humilier, de jeter des cris pour attirer l'attention de Dieu, de circuler autour des tombeaux, d'offrir des vœux et des sacrifices, de faire, lors de la célébration des fêtes, de grandes réunions composées de personnes des deux sexes ; on devait, enfin, abolir tout ce qui pouvait associer l'homme à Dieu.

Le chérif s'engagea à suivre toutes ces prescriptions après les avoir discutées et fait approuver par les savants théologiens. La tranquillité et l'abondance revinrent alors dans le pays ; on put parcourir sans danger les routes de la Mecque à Médine, à Djedda et au Taïef ; les denrées affluèrent de toutes parts ; les bédouins de l'Est approvisionnèrent le pays de céréales, d'animaux de boucherie, de beurre et de miel, de telle sorte que le prix de l'ardeb de blé tomba à 4 tallaris.

Le chérif Ghaleb continua cependant à percevoir les dîmes des négociants, et, lorsqu'on lui en faisait l'observation, il s'excu-

sait en disant que ceux-ci unissent les créatures à Dieu dans la puissance.

Mois de Saffar.

Le dimanche, 1er jour de ce mois, Mohou bey partit pour Miniah.

Le même jour arriva de Constantinople un officier porteur de lettres concédant le monopole des douanes et d'autres sources de revenus à diverses personnes. Il apportait aussi un ordre prescrivant la confiscation des biens des personnes mortes de mort violente ainsi que des successions de Sayed Ahmed el Mahrouki et du chérif Mohammed el Baroli. Tout cela avait pour but de produire de l'argent.

Sont arrivés aussi les concessionnaires des douanes d'Alexandrie, de Damiette et de Rosette.

Le même jour se répandit la nouvelle que le Pacha partait pour faire la guerre à El Alfi, et, en effet, des canons, d'autres armes et des munitions furent descendus de la Citadelle.

Le 4, on sut que le Pacha partait le samedi et qu'il avait demandé à Sayed Omar Makram de le remplacer dans le gouvernement pendant son absence, mais que celui-ci avait refusé cette charge.

Le Pacha changea alors d'opinion. On vit que son intention de partir n'avait jamais été sérieuse.

Le jeudi, le Pacha fit poser par ses agents les scellés sur les portes des magasins d'épicerie. Il ne laissa rouvrir ces magasins qu'après avoir reçu de l'argent de leurs propriétaires.

Ceux-ci avaient cependant déjà payé les droits de douane à Suez à l'entrée de ces marchandises.

Le même jour, on apprit qu'El Alfi avait quitté Djessr el Esoued et Tarrana pour se rendre dans la province de Béhéra.

Le samedi, Saleh aga, grand officier du Sultan, se rendit à Boulac afin de s'embarquer pour la Turquie ; le Pacha, Sayed aga et Sayed Omar l'accompagnèrent jusqu'à la barque qui devait l'emmener et ils lui souhaitèrent un bon voyage. Le Pacha lui donna une pelisse d'honneur d'une grande valeur et d'autres présents pour S. M. le Sultan et pour les dignitaires de l'empire et le pria de lui terminer certaines affaires qui étaient pendantes devant la Sublime Porte.

Le mardi 10 du mois, Saleh aga el Salehdar partit pour la Basse-Égypte en prenant le chemin de la province de Menoufiah. Il était accompagné de troupes et on lui donna des pouvoirs pour percevoir de l'argent des villes et des villages.

Le même jour, on réquisitionna dans chaque village du blé, des fèves et de l'orge ; c'était la troisième réquisition de ce genre depuis l'installation du gouvernement actuel.

Le même jour, on apprit qu'El Alfi était arrivé à Damanhour le mercredi, et que, n'ayant pas été bien reçu par les habitants, il assiégeait la ville. Sayed Omar, à qui cette nouvelle arriva, écrivit aux habitants de Damanhour pour les encourager à la résistance ; il leur envoya des armes et des munitions et leur conseilla de se fortifier. Ceux-ci en effet élevèrent des retranchements autour de la ville, creusèrent des fossés et s'approvisionnèrent de vivres et de munitions en quantité suffisante pour toute une année.

Le même jour aussi, le Pacha révoqua de sa charge Mohammed aga el Katkhoda pour certains faits qu'il lui reprochait ; il le fit mettre en prison et lui demanda 1,000 bourses. Il nomma à sa place son khazendar, connu sous le nom de Dabous Ogli.

Le samedi 7, des coups de canon furent tirés pour saluer le départ de Katkhoda bey, généralissime de l'armée. Celui-ci se rendait à Embabah pour organiser le départ des troupes qui devaient l'accompagner. A cet effet, le Pacha fit de grandes dépenses. Il se procurait les ressources nécessaires en frappant de fortes contributions les notables. les négociants, les effendis (écrivains), les employés de la monnaie, les concessionnaires du monopole des douanes et enfin toute personne ayant un titre, un emploi, un commerce ou une profession, en un mot possédant quelque aisance. Le plus souvent c'était Sayed Omar qui recevait ces sommes ou fixait le montant à payer par chacun. Ceci fut cause de médisances qu'on répandit sur lui ; mais Dieu seul sait si elles sont justifiées.

Le jeudi 19, les troupes partirent d'Embabah dans la direction de Wararik.

Le même jour, le cheikh Abd-el-Rahman el Seghini, fils du cheikh Abd-el-Raouf, donna un festin auquel il invita les ulémas.

Il s'était élevé depuis le mois de Ramadan des dissentiments, même de la discorde causée par la jalousie entre ces personnes relativement à la dignité de chef de la mosquée d'El Azhar et de la direction des wakfs dépendant de cette mosquée et des wakfs d'Abd-el-Rahman katkhoda. A la réunion qui eut lieu à propos du festin du cheikh Abd-el-Rahman, ils se réconcilièrent en apparence.

Le lundi, dans l'après-midi, un vent du sud très chaud s'éleva, des tourbillons de poussière obscurcissaient le ciel et il tomba un peu de pluie. Le même temps eut lieu le mardi dans l'après-midi.

Ce jour-là, après le coucher du soleil, le Pacha exila à Damiette le katkhoda révoqué. Des soldats le conduisirent par terre à sa destination.

Vers la fin du mois, un grand nombre de soldats albanais arrivèrent à Boulac et au Vieux-Caire venant de la Haute-Égypte. Ils faisaient partie des troupes de Hassan pacha Taher et de son frère Abdine bey. Ce qui motivait leur arrivée était une demande qu'ils avaient faite à Hassan pacha de leur payer leur solde. Mais celui-ci, prévoyant une trahison suivie de désertion, avait repoussé leur requête et leur avait conseillé d'aller la renouveler au Caire. Ils étaient partis et Hassan pacha avait prévenu Mohammed Aly de cet incident. Celui-ci leur interdit l'entrée de la ville, promettant de leur faire parvenir leur solde à l'endroit où ils étaient campés, et leur intima l'ordre de rejoindre leur poste aussitôt payés.

Sur cette promesse les soldats restèrent à Boulac. De son côté, le Pacha réunit à Choubrah et à Miniet el Siredj les bédouins des tribus de Houetat, de Ayad et de quelques autres tribus. Ils y restèrent quatre jours pendant lesquels ils commirent des vexations et des actes de brigandage.

Le Pacha ordonna en outre à divers corps, qui se trouvaient au Caire, de sortir avec Hassan aga el Chamacherdji. Pour les décider, il promit de prendre à sa charge les frais d'équipement des soldats qui ne pouvaient les supporter eux-mêmes. Il mit alors en demeure les chefs des mutins de s'en retourner dans leur pays. Ceux-ci refusèrent en déclarant qu'ils ne partiraient que si on leur donnait ce qui leur était dû. Mais des

intrigues fomentées parmi ces soldats amenèrent un grand nombre d'entre eux à abandonner leurs chefs. Ceux-ci durent alors se soumettre et partir par la voie de Damiette, reconduits par les soldats et les bédouins placés sous les ordres de Chamacherdji. Ils étaient au nombre de cinquante-deux, tous Albanais.

Mois de Rabi el Awal.

Ce mois commença un mardi.

Le samedi 5, nombreux coups de tonnerre accompagnés d'éclairs ; pas de pluie ; le ciel seulement un peu nuageux. Cet orage est une chose extraordinaire dans une pareille époque de l'année (17 Bachans - 12 mai - et le soleil se trouvant dans le 3^{me} degré des Gémeaux).

Le lendemain dimanche, des salves partant de la Citadelle annoncèrent une bonne nouvelle arrivée de la Haute-Égypte. Elle disait que Mohou bey et son convoi de munitions, ainsi que Abdine bey et les soldats qu'il avait pris de Hassan pacha Taher à Beni Souef, avaient pu, grâce à un vent favorable, passer le Nil en barque et pénétrer dans Miniah sous une grêle de boulets et de balles venant des fortifications que Ragheb aga et Yassin bey, unis aux émirs de la Haute-Égypte, avaient élevées au nord de la ville pour empêcher les barques de la ravitailler ; qu'entré à Miniah, Abdine bey avait fait mettre à mort un certain nombre d'ennemis.

Mais ce qui avait été annoncé au Caire sur ce fait de guerre était exagéré. Yassin bey, disait-on, se trouvait parmi les morts et sa tête devait arriver avec celles des autres personnes tuées. Cela était faux, car peu de temps après, Mohou bey et Ibn Ouaffi arrivèrent au Caire sans apporter aucune tête.

Le même jour, un kachef fut nommé et partit avec une escorte pour percevoir des sommes d'argent et des céréales réquisitionnées dans les villages.

Ce jour-là, partit aussi à l'improviste, se rendant du côté de la province de Dakahliah, le khazendar du Pacha, accompagné de Aly Chelebi, fils de Ahmed katkhoda Aly, nommé kachef (gouverneur) de la province de Charkiah. Beaucoup de ses amis le suivirent.

Le 10, on apprit que El Alfi, parti de Béhéra, avait reculé vers Ouardan et qu'une partie de ses troupes et de ses bédouins avaient traversé la Soubkiah en chassant devant eux les soldats égyptiens qui s'y trouvaient postés.

Les envahisseurs demandèrent de l'argent et des céréales aux habitants de la région, mais ceux-ci s'enfuirent et se répandirent dans la province de Menoufiah.

Le vendredi 11, des tentes furent dressées à l'Ezbékiah en face de la maison du Pacha et de celle occupée par le cheikh Mohammed Sayed el Bakri en vue de la célébration du Mouled el Nebi (fête du Prophète). Pour se conformer aux usages, le Pacha habita une maison, sise dans la rue Abd-el-Hak, ayant vue sur la place où se tenait la fête.

Le même jour, on attacha neuf têtes sur la fontaine située en face de Bab Zuela; des drapeaux tachés de sang prirent place à côté, et on annonça que ces têtes provenaient de rebelles tués à Damanhour, mais personne ne les reconnut.

Le même jour, le Pacha leva des impositions forcées sur les concessionnaires des monopoles, les négociants et sur d'autres personnes. La taxe fut établie d'après les sommes reçues l'an-

née précédente et les agents chargés de la percevoir eurent l'ordre de n'accorder aucun délai et de faire payer la part des absents ou de ceux qui se cachaient, par leurs parents, voisins ou associés. Cette mesure gêna beaucoup les habitants qui s'en allaient par troupes se plaindre à Sayed Omar effendi Makram ; mais celui-ci ne pouvait que regretter cet état de choses et les consoler. Il fit, peut-être, des démarches en faveur de quelques-uns.

Le même jour, Sayed Mohammed el Mahrouki partit pour établir un barrage sur le canal Pharaoniah. Ce canal, après avoir été bouché en 1212, comme nous l'avons dit, avait été ouvert de nouveau par ordre de Ayoub bey le jeune, qui voulait assurer l'irrigation de ses villages. Cette ouverture avait été faite par un autre côté communiquant avec le canal El Feid, et la percée, devenant de plus en plus large par la force du courant, avait occasionné de grandes pertes et de grandes souffrances. La branche ouest et la branche est du Nil s'étaient presque desséchées et l'eau était devenue si amère dans cette dernière branche, jusqu'à Mansourah, qu'on en était réduit à boire l'eau des puits. La manque d'irrigation de toutes les terres sises sur la branche Est empêcha la culture du riz.

Les plaintes réitérées des habitants décidèrent le gouvernement à établir un barrage. Sayed Mohammed el Mahrouki et Zulfikar katkhoda furent chargés de ce travail, qui commença le premier Saffar. Des barques transportant les pierres de la montagne furent envoyées à Zulfikar, qui se trouvait sur les lieux des travaux et y avait rassemblé des paysans et des ouvriers. On réunit en outre les sommes nécessaires aux dépenses nécessitées par cet ouvrage.

Sayed el Mahrouki partit aussi et travailla avec énergie à l'accomplissement de l'œuvre. On dut jeter dans le fleuve une immense quantité de pierres. La navigation se trouva gênée

par suite du grand nombre de barques réquisitionnées ; il n'en restait que fort peu pour le public, et, d'un autre côté, il n'y avait que très peu d'eau dans la branche ouest du Nil. A ceci s'ajoutait la crainte d'être dépouillé par les bédouins et les voleurs.

Cet état de choses obligeait les barques à s'arrêter à l'endroit où les travaux se faisaient ; là les marchandises étaient déchargées et transbordées sur les barques employées au transport des pierres. Ces barques les apportaient à Boulac, puis retournaient au barrage avec un nouveau chargement de pierres destinées aux travaux.

On comprend les entraves apportées au commerce par cette situation pendant le long espace de temps nécessaire à l'achèvement des travaux ; les marchandises se détérioraient, se perdaient, étaient volées et les frais de transport étaient considérablement augmentés.

Vers la fin de ce mois, le Pacha partit pour se rendre compte de l'état des travaux et revint au bout de deux jours.

Mois de Rabi el Thani.

Des exprès venus d'Alexandrie annoncèrent l'arrivée dans ce port de quatre bateaux chargés de troupes, et celle de quelques Anglais porteurs d'une lettre mandant à El Alfi et aux émirs que la Porte, grâce à l'intervention anglaise, les avait grâciés.

El Alfi reçut avec joie la députation à Hoch Ebn Eissa, où il se trouvait. Il fit tirer des coups de fusil et de canon en son honneur et s'empressa de l'envoyer aux émirs de la Haute-Egypte avec un de ses sandjaks, Emine bey, ainsi que Mohammed kachef de la suite de Ibrahim bey el Kébir. Il fit part aussi de cette nouvelle aux notables du Caire et aux principaux

cheikhs des tribus bédouines, notamment celles de Houetat, de Ayad et de Djezirah.

Ibn Chedid et Ibn Cheir apportèrent au Pacha les lettres d'El Alfi. Ces lettres disaient :

Il est possible que Mohammed Aly pacha se rende du côté de Suez. Dans ce cas, vous ne devez rien faire transporter de ce qu'il voudra prendre avec lui. Si vous le faites, je n'accepterai aucune excuse.

Mohammed Aly dit que El Alfi était un fou et un menteur.

Le même jour, le Pacha ordonna de réclamer de l'argent aux concessionnaires des monopoles et aux paysans, promettant que ces sommes seraient déduites sur les impôts et rentes exigibles l'année suivante. Cette mesure fit jeter des hauts cris aux concessionnaires, qui se plaignirent à Sayed Omar et aux cheikhs. Ceux-ci parlèrent au Pacha, qui s'excusa alléguant un grand besoin d'argent. A la fin, il fut décidé de recevoir les trois quarts des revenus : la moitié serait payée par les concessionnaires et un quart par les paysans. En outre, le tallari devait être compté à 92 paras au lieu de 83 ; il devait être ajouté 5 paras par 100 tallaris pour frais de transport, soit que le paiement s'effectuât au Caire soit qu'il s'effectuât dans les provinces entre les mains des receveurs. Mais si le kachef de la province était dans la nécessité de réclamer plusieurs fois l'argent, ces frais augmentaient d'autant à chaque réclamation.

Le 6 arriva de la Haute-Egypte Ahmed kachef Selim. Il venait trouver le Pacha de la part des émirs. Mohammed Aly ayant appris ce qui s'était passé dans la Haute-Egypte, avait demandé aux émirs de cette partie du pays de lui envoyer quelques-uns de leurs sages, tels que Ahmed aga Chouekar et Selim aga Moustafazan pour tenir conseil et s'entendre. Aucun des émirs n'avait accepté cette invitation ; mais ils avaient décidé de lui députer Ahmed kachef, considérant que celui-ci ne

comptait pas comme étant des leurs et qu'il avait avec le Pacha certains liens de parenté utérine. Ahmed kachef arriva donc et eut plusieurs entrevues secrètes avec le Pacha. Il repartit le mardi 14, en emportant de sa part pour Ibrahim bey el Bardissy, Othman bey Hassan et d'autres émirs des cadeaux consistant en selles de chevaux, vêtements et autres effets.

Le même jour, le Pacha fit arrêter et mettre en prison avec les criminels Ibrahim aga le gouverneur.

Voici la cause de cette arrestation :

Des espions du Pacha avaient saisi des chargements de vêtements militaires que des négociants chrétiens faisaient transporter dans la Haute-Egypte pour les vendre avantageusement aux troupes des émirs. Pressés de questions, les portefaix avaient déclaré que les négociants étaient d'accord avec le gouverneur qu'ils avaient corrompu à prix d'argent. Cette nouvelle étant parvenue au Pacha, il ordonna l'arrestation du gouverneur, qui ne fut relâché que plusieurs jours après, contre paiement d'une forte somme et grâce à l'intervention d'une femme de son entourage.

Ibrahim aga reprit ses fonctions. Quant aux marchandises, elles furent confisquées et leurs propriétaires durent en outre payer une amende. L'agent qui avait arrêté la marchandise fut accusé d'en avoir soustrait une partie; emprisonné, il dut payer aussi pour se libérer. Cette affaire procura donc au trésor une somme assez importante; et elle eut lieu quoique des négociations fussent engagées pour conclure la paix avec les émirs.

Ce fut à cette occasion qu'on fit proclamer dans la ville que toute personne qui devait faire transporter quelque objet ou marchandise que ce soit, même à Suez, devait, sous peine de confiscation, obtenir l'autorisation écrite du Divan du Pacha.

Le mardi 14 arriva un courrier porteur d'une lettre du gouverneur d'Alexandrie au defterdar. Le gouverneur annonçait l'arrivée du capitan pacha (amiral ottoman) accompagné d'un pacha portant le nom de Moussa, chargé de gouverner l'Egypte. Ces deux personnages étaient accompagnés de bateaux chargés de troupes de formation nouvelle (*Nizam Djedid*). Le capitan pacha, entré dans le port d'Alexandrie le jeudi 9, au soir, était descendu à terre avec sa suite le samedi 11.

A la réception de cette lettre, le defterdar manda immédiatement Sayed Omar Makram et se rendit avec lui auprès du Pacha, avec lequel ils eurent une conversation secrète d'une heure.

El Alfi, qui se trouvait dans la province de Béhéra, apprenant l'arrivée de cette flotte, fut rempli de joie. Il envoya plusieurs lettres au Caire, mais les courriers qui en étaient chargés furent arrêtés et conduits au Pacha. La correspondance qu'ils portaient fut saisie et tenue secrète ; mais d'autres lettres non interceptées parvinrent à destination. Elles annonçaient l'arrivée de la flotte conduite par le capitan pacha, des troupes de *Nizam Djedid* et de Moussa pacha, qui était chargé de destituer Mohammed Aly et de prendre le gouvernement de l'Egypte. Elles ajoutaient que S. M. le Sultan avait gracié les émirs d'Egypte ; que ceux-ci devaient reprendre leur ancien rang et gouverner le pays ; que le nouveau Pacha siégerait à la Citadelle ; enfin, que Mohammed Aly pacha quitterait l'Egypte et irait à Salonique, dont il était nommé gouverneur.

Les lettres déclaraient en terminant que le capitan pacha avait envoyé chercher les émirs de la Haute-Egypte et promettait que tout finirait bien si les habitants du Caire se conduisaient sagement pendant les événements qui allaient survenir et s'ils obéissaient aux ulémas.

Le vendredi 17 arriva à Boulac un envoyé du capitan pacha ; le Pacha le fit recevoir et amener au palais. Il voulut le loger

chez le defterdar, mais, sur le refus de celui-ci, il mit à sa disposition la maison du directeur de la Rouznamah. L'envoyé du capitan pacha resta au Caire le samedi et le dimanche, et partit le lundi accompagné de Selim, connu sous le nom de Kapilar Kaskiasi. On ne sait pas ce qui se passa entre le Pacha et lui; mais, aussitôt après son départ, le Pacha fit travailler à la fabrication de matériel de guerre. On rassembla les forgerons à la Citadelle et on y fit monter beaucoup de bombes et de matériel.

On prévoyait que le Pacha voulait se révolter. Il réunit les chefs de l'armée et leur demanda avis. Tous furent d'accord avec lui. Cela n'a rien d'étonnant, car tous étaient ses créatures. Chacun d'eux possédait nombre de maisons, de femmes et de villages, en un mot avait une situation qui dépassait ses espérances et ses rêves. Ils entendaient bien défendre leurs richesses au risque de leur vie.

On apprit que El Alfi avait envoyé au capitan pacha et aux personnages de sa suite des présents qui consistaient en trente chevaux, dont dix avec selles, quatre mille moutons, un grand nombre de vaches et de buffles, cent chameaux chargés de provisions, des toiles, des vêtements et de l'argent.

D'autre part, le Pacha réunit les personnages de son entourage et Sayed Omar Makram. Il leur communiqua la copie de l'ordre impérial portant sa révocation et son remplacement par Moussa pacha; cet ordre disait aussi :

Les émirs ayant demandé au Sultan de les gracier, de les reintégrer dans leurs fonctions et de faire sortir du pays les soldats qui l'avaient ravagé et corrompu, et ayant promis en retour de servir l'empire et les lieux-saints, d'envoyer des céréales, de payer le tribut et de pacifier le pays, leur requête a été admise à la condition que les cheikhs et les ulémas se porteront garants de l'exécution de ces promesses.

Le Pacha soumit cette question aux délibérations du Conseil.

Le même jour, le Pacha fit réunir et transporter à la Citadelle tous les bois propres à la fabrication d'affûts qu'on put trouver dans les okelles et les dépôts de Boulac.

Le mardi 21, on célébra la fête habituelle de Hussein. Le Pacha, invité à y assister par le cheikh El Sadat, qui en est le directeur, s'y rendit et déjeuna chez le cheikh.

Vêtu d'un bournous, le Pacha parcourait plus souvent les rues de la ville et faisait de fréquentes visites à la Citadelle et à Boulac.

Le jeudi 23, Divan effendi et le traducteur Abdalla aga Boukbach se rendirent chez Sayed Omar, ils étaient porteurs d'un projet de requête à adresser à la Porte au nom des cheikhs. Ils discutèrent ensemble une partie de la journée. Le lendemain, ils allèrent chez le cheikh Abdalla el Charkaoui et donnèrent ordre aux cheikhs de rédiger la requête en bonne langue et de la signer afin qu'elle pût être envoyée par le Pacha au Sultan. Ils durent obéir et voici la copie de ce document, dont un exemplaire fut également envoyé au capitan pacha :

Au nom de Dieu clément, bon, miséricordieux et patient ! Grâce en toute circonstance à vous, ô Dieu, qui possédez la gloire : nous élevons vers vous des mains pleines de vos bontés et nous nous adressons à vous avec des cœurs pleins de la foi en votre unité.

Nous vous prions de conserver à notre époque la joie, la bénédiction et la paix en maintenant dans ses fonctions un vizir devant le prestige duquel se courbent tous les fronts et dont la puissance accomplit facilement les actes les plus difficiles ; vizir qui est le dernier but de toutes les espérances et à qui toute personne adresse ses sollicitations, le grand des grands, l'ordonnateur des grandes choses, Mohammed Aly pacha, sans lequel il n'y a pas de gloire et pendant le règne duquel la prospérité existera toujours, environné de la bienveillance de Dieu et préservé par les versets du Coran.

Nous venons, après vous avoir présenté nos hommages et nos prières, porter à votre haute connaissance que l'honoré et glorieux mouchir, capi-

tan pacha, directeur des échelles maritimes et serviteur de la Sublime Porte, est arrivé à Alexandrie ; qu'il a envoyé au Caire l'officier impérial Sayed Aga, porteur de l'ordre de Votre Majesté, à qui Dieu conserve les plaisirs pendant les temps, les années, les jours et les nuits ; ordre qui doit être accepté et honoré et qui dit que les émirs égyptiens ayant porté à la connaissance de Sa Majesté Impériale qu'un désaccord existant entre eux et le vizir Mohammed Aly pacha, l'envoi des céréales et autres fournitures dues aux villes saintes de la Mecque et de Médine suivant des usages qu'on aurait dû continuer à exécuter avant toute autre obligation, avait été suspendu, ainsi que le départ annuel du pèlerinage, et que ces retards avaient pour cause la présence dans le pays de nombreuses troupes et la nécessité de leur fournir des vivres ; qu'il était résulté de cet état de choses une grande gène et une grande misère pour tous les habitants de l'Égypte. Ces émirs s'étant engagés à faire toutes les fournitures habituelles aux deux villes saintes, à envoyer le pèlerinage, à se soumettre à tous les ordres de la Sublime Porte et à payer annuellement le tribut au trésor impérial, si Votre Majesté leur accordait l'amnistie de leurs fautes passées et les autorisait à rentrer au Caire, vous nous avez envoyé votre ordre impérial honoré et obéi portant la nomination de Mohammed Aly pacha au gouvernement de Salonique et son remplacement dans le gouvernement de l'Égypte par le vizir Moussa pacha. Vous avez accepté le repentir des émirs et leur avez accordé votre appui selon leur désir, à la condition que les ulémas, les troupes, les chefs et les notables égyptiens, qui tous font des vœux pour la réalisation des espérances de Votre Majesté, se porteraient caution pour eux.

Nous devons obéissance aux ordres de Votre Majesté, mais nous nous adressons à votre bienveillance et demandons à votre miséricorde de nous dispenser de la caution demandée, car le garant doit être plus fort que le garanti, ce qui n'est pas notre cas ; et la preuve en résulte des nombreux faits connus, tels que la traîtrise de feu Sayed Aly pacha, ancien gouverneur d'Égypte, après la bataille avec Taher pacha, le meurtre des pèlerins turcs, les brigandages, le fait que le petit ne veut plus obéir au grand et que le grand ne peut se faire obéir par le petit et d'autres faits encore connus : l'attaque qu'ils ont dirigée contre le Caire l'année dernière, attaque que Mohammed Aly pacha a repoussée en en tuant plusieurs et qui donna lieu à une bataille mémorable.

Il résulte de tout ceci que nous ne pouvons prendre aucun engagement, car nous ne connaissons pas ce que ces hommes ont l'intention de faire, nous vous prions donc de nous excuser et de ne pas nous contraindre à accomplir des actes qui dépassent notre force, car nous ne pouvons pas dominer les gens malhonnêtes et révoltés qui ont porté le malheur dans la population et l'ont réduite à la dernière misère.

Vous êtes le khalife de Dieu et chargé de la conservation de ses créatures ; nous obéirons toujours aux gouvernants que vous nous enverrez, tant que les ordres qu'ils nous donneront seront conformes à la loi musulmane et cela pour nous conformer à la parole divine : « O croyants, obéissez à Dieu, à son Prophète et à vos gouvernants. » Nous ne pouvons donc refuser d'exécuter les ordres qui sont conformes aux préceptes divins, mais si ces ordres étaient contraires à ces préceptes nous n'aurions qu'à nous en rapporter à Dieu, car les Égyptiens sont faibles ; le Prophète l'a déclaré en disant : « Les Égyptiens sont une population faible, c'est Dieu qui les délivre lorsque quelqu'un leur fait du mal. » Il a dit aussi : « Tout berger est responsable de son troupeau au jour dernier. »

Nous devons aussi déclarer à Votre Majesté que les impôts établis et les emprunts contractés par votre vizir Mohammed Aly pacha, et qui ont pesé sur les populations, ont été rendus nécessaires par l'entretien de troupes nombreuses destinées à combattre les méchants révoltés, conformément aux ordres de la Sublime Porte, ordres qui ont été exécutés avec zèle pour plaire à Votre Majesté.

Votre Majesté décidera selon sa sagesse, car la souveraineté est entre ses mains. Quant à nous, nous demandons au Dieu généreux de lui conserver la gloire, la reconnaissance de ses sujets ainsi qu'une puissance toujours croissante et une autorité qui remplisse de crainte les cœurs de ses ennemis. Nous le prions aussi de diriger les événements pour la gloire de N. S. Mohammed, le meilleur des hommes, et de ses compagnons en qui résidaient les plus grandes vertus.

Le dimanche 26, au soir, arriva à Boulac Saleh aga, salehdar du vizir. Il fut reçu et conduit à la maison du Pacha. Le matin on distribua les lettres qu'il apportait ; l'une d'elle était adressée aux cheikhs, une autre au cheikh El Sadat et une troisième à Sayed Omar Makram. Ces trois lettres ainsi qu'un firman adressé au peuple étaient rédigées en arabe, portaient le grand sceau du capitan pacha et annonçaient la destitution de Mohammed Aly pacha du gouvernement d'Égypte et sa nomination au gouvernement de Salonique, ainsi que son remplacement par Moussa pacha. Elles enjoignaient à tout le monde de se conformer aux ordres donnés, de fournir à Mohammed Aly les barques nécessaires et tout ce dont il pouvait avoir besoin pour partir par la voie de Damiette avec Hassan pacha,

gouverneur de Djerdjah, et tous ses soldats et recommandaient de rendre au Pacha les plus grands honneurs à l'occasion de son départ.

Dans l'après-midi de ce jour, on se réunit dans la maison de Sayed Omar et on se rendit chez le Pacha. Celui-ci demanda aux visiteurs s'ils avaient reçu les lettres qu'avait apportées le salehdar et, sur leur réponse affirmative, il les pria de lui donner leur opinion à ce sujet. Le cheikh El Charkaoui répondit au nom de tous qu'ils n'avaient pas d'opinion et que celle du Pacha serait la leur; celui-ci leur dit alors que le lendemain il leur enverrait le projet de la réponse qu'ils devaient écrire. Il leur adressa en effet un projet de lettre ainsi conçu :

Nous avons reçu avec respect et obéissance les ordres que vous nous avez envoyés; seulement, comme les habitants du Caire et de l'Égypte sont un peuple faible, si les soldats refusaient de sortir il en résulterait un grand mal pour les pauvres Egyptiens, car ils seraient ruinés et leurs femmes seraient violées.

Ce projet fut arrangé, rempli de paroles flatteuses et envoyé.

Pendant ce temps, le Pacha continuait à poursuivre activement ses préparatifs de guerre, prétextant qu'il voulait faire la guerre à El Alfi. Il envoya les soldats du côté de Boulac et leur fit traverser le Nil. Il ordonna aux chefs des quartiers de la ville de lui signaler tous les anciens militaires, habitants dans leurs quartiers. Il envoya à ceux-ci l'ordre de se présenter sous les drapeaux accompagnés chacun de deux ou trois personnes, quoique la plupart d'entre eux ne possédassent aucun argent pour s'entretenir, ni même un âne sur lequel ils eussent pu monter ou charger leurs bagages.

Il ordonna également à toutes les personnes faisant partie du corps des Widjaks de se préparer à la guerre.

Le même jour, le Pacha classa les villages de la Basse-Egypte en trois catégories. Il obligea chaque village de la pre-

mière catégorie à lui fournir trente ardebs de blé, trente têtes de bétail, un ardeb de riz, trente rotolis de fromage et autant de beurre ainsi que d'autres objets tels que de la paille et du fumier. Chaque village de la deuxième catégorie dut fournir les vingt-trentièmes de tout ceci et chaque village de la troisième catégorie les douze-trentièmes. En outre, on pressait la perception de ce qui était dû par les concessionnaires des monopoles, soit par eux-mêmes, soit par leurs paysans.

Le lundi 27, au soir, Chaker aga quitta le Caire avec la réponse dont nous avons parlé.

Mois de Djamad el Awal.

Ce mois commença un jeudi.

Le 2, la poudrière sise près des tanneries sauta et produisit une détonation terrible. Plusieurs personnes périrent dans cet accident, qui fut, dit-on, causé par une bombe tirée de la Citadelle du côté de Boulac, à titre d'essai.

Le samedi 3, le Pacha sortit de sa maison à midi et se rendit à Embabah par Boulac pour organiser le départ des troupes destinées à faire la guerre à El Alfi. Il envoya aux bédouins l'ordre de se réunir et chargea de l'exécution de cet ordre Aly aga Moharram et Aly, gouverneur de la province de Charkiah.

Le dimanche 4, au soir, arriva au Caire Selim aga qui avait été envoyé avec Saïd aga au capitan pacha. Il rapportait la réponse à la lettre dont nous avons parlé. Le capitan pacha refusait formellement d'accepter les raisons données et insistait pour l'exécution de ses ordres et le départ immédiat du Pacha, de Hassan pacha et de leurs soldats par voie de Damiette.

Le mercredi 7, au soir, on ramena au Caire Aly, gouverneur de la province de Charkiah. Il était tombé de cheval et s'était cassé une jambe.

Le lendemain, beaucoup de bédouins de Houetat et de Nosf Heram arrivèrent à Boulac ; on tira le canon en leur honneur.

Ce jour même partirent pour la Basse-Egypte les corps de Dallat ; le bruit courut que Mohammed Aly pacha était parti aussi, mais ce n'était pas vrai.

Le 12, on apprit que Moussa était descendu à Alexandrie la veille et qu'il avait envoyé à Ahmed effendi Defterdar une lettre par laquelle il le constituait son lieutenant et lui donnait ordre de tenir les comptes des recettes et des dépenses. Ahmed effendi refusa cette mission et dit qu'il n'avait en mains ni recettes ni dépenses.

Le dimanche, des cawas annoncèrent dans les maison des notables de la ville que les soldats de Mohammed Aly, campés près de Rahmaniah, avaient attaqué les troupes d'El Alfi et avaient tué beaucoup de soldats et quatre sandjaks (chefs militaires), qu'ils s'étaient emparés de plus de huit cents chameaux chargés de provisions et d'une grande quantité de dromadaires chargés de monnaie et fait cent quatre-vingt prisonniers environ ; qu'à la suite de cette bataille, El Alfi s'était échappé seul vers la montagne. Certains dirent qu'il s'était enfui du côté d'Alexandrie.

Mais on sut plus tard que ces nouvelles étaient fausses. La vérité était qu'un certain nombre de bédouins de la tribu de Gaouabis, tribu sédentaire et inoffensive, étant venus du désert dans la plaine cultivée, avaient été attaqués par les soldats qui leur avaient enlevé des chameaux et du bétail. Quelques hommes des deux côtés avaient été tués.

Ce même jour, Hassan aga el Chamacherdji, accompagné d'un parti de soldats, attaqua Mansourah, village de la province de Djizah non éloigné des Pyramides. Il y prit des denrées et des bestiaux qu'il apporta aux troupes campées à Embabah. Mais les habitants du village, hommes et femmes, l'ayant poursuivis en poussant de grands cris, furent rencontrés par Sayed Omar qui se rendait précisément en ce moment à Embabah. Il porta leur plainte devant le Pacha, qui ordonna la restitution des bestiaux appartenant aux femmes et aux pauvres. Quant au reste, il fut envoyé aux cuisines.

Le 12, on apprit que les soldats campés à Rahmaniah et à Morkos étaient venus dresser leur camp à Nédjilah; que El Alfi les avait attaqués et que la bataille était terminée à l'avantage de ce dernier. Beaucoup des soldats de Mohammed Aly avaient été tués; le reste de l'armée s'était jeté dans le fleuve qui se remplit de coiffures à bout pointu.

Des soldats du corps de Dallat, Katkhoda bey et Taher pacha avaient également pris la fuite et s'étaient réfugiés dans la province de Menoufiah.

Quant à El Alfi, il s'empara des chevaux, des tentes et du matériel de guerre des vaincus; il envoya les têtes des morts et les prisonniers au capitan pacha.

La nouvelle de cette bataille se répandit bientôt, on en parla beaucoup et le Pacha en fut fort tourmenté. Il traversa le Nil et revint au Caire. Il parcourut la ville en engageant les soldats qui s'y trouvaient à se rendre sous les drapeaux.

Le Pacha, à cette occasion, se donna beaucoup de mouvement; il sortait beaucoup dans les rues de la ville, se rendait à Boulac et au Vieux-Caire le jour et la nuit, montant à cheval ou à mulet et couvert d'un bournous blanc comme les moghrabins.

Beaucoup de blessés arrivèrent au Caire et confirmèrent tous les renseignements que nous venons de donner.

El Alfi ne perdit des siens que Ahmed bey el Hindaoui. Emine bey et quelques autres furent blessés, mais sans gravité.

Le mercredi 21, les débris de l'armée vaincue par El Alfi arrivèrent à Boulac. Beaucoup de soldats étaient blessés et se trouvaient dans le plus triste état. Le Pacha empêcha ces troupes de débarquer et les envoya de l'autre côté du Nil, où elles restèrent jusqu'à la fin de la journée.

Le nombre des fuyards était considérable, car beaucoup de soldats de la province de Menoufiah qui n'avaient pas assisté à la bataille, poussés par la peur, s'étaient joints à eux.

Vers le soir, ces soldats débarquèrent à Boulac et se répandirent dans la ville. Ils pénétrèrent dans les maisons et troublèrent beaucoup les habitants des quartiers Kanater el Sibah, Soueket el Lala, Nassria et autres. On était tranquille pendant leur absence.

Le mercredi 28, correspondant au 8 du mois copte de Misra, la crue du Nil atteignit la hauteur attendue, le Pacha se rendit le lendemain à Foum el Khalidj et fit couper la digue en présence du cadi et de Sayed Omar. L'eau pénétra dans le canal, mais avec un faible courant, car le fond du canal avait été exhaussé par une grande quantité de terre qui s'y était accumulée. Certaines personnes ont prétendu que la coupure du Khalidj avait eu lieu avant l'arrivée du Nil à la hauteur voulue et en ont donné pour raison la grande préoccupation du Pacha et la crainte où il était de voir se produire des troubles pendant le rassemblement de la population, d'autant plus que des soldats d'El Alfi avaient déjà paru du côté de Djizah.

Mois de Djamad el Thani.

Ce mois à commencé un samedi.

Le 6, Taher pacha arriva au Caire et se rendit à sa maison de l'Ezbékiah. Mohammed Aly, à la suite de la défaite essuyée par ce pacha, à son arrivée sur le théâtre des hostilités, et de sa fuite vers Menoufiah, s'était fâché et lui avait interdit de se présenter devant lui. Une correspondance justificative s'en était suivie et Taher pacha avait reçu l'ordre de se rendre à Rosette.

Il était encore à Fouah, lorsque Mohammed Aly, ayant appris l'arrivée de Chahine bey el Alfi à Rahmaniah, lui avait ordonné de chasser celui-ci de cette place. Il s'était rendu devant cette ville en descendant le fleuve sur des barques; mais Chahine bey l'avait reçu par une vive çanonnade et avait coulé plusieurs de ses barques. Taher dut débarquer et revenir au Caire. Après lui arrivèrent beaucoup de ses soldats, mais le Pacha leur ayant donné l'ordre de retourner à leur poste, la plupart obéirent.

Ismaïl aga el Tobgli, gouverneur de Menoufiah, arriva aussi au Caire et la peur d'El Alfi s'empara des populations.

Quant à El Alfi, après la bataille de Nedjila, il avait repris le siège de Damanhour, quoique les principaux habitants de cette ville se fussent rendus chez le capitan pacha et eussent reçu la promesse qu'il ne leur serait fait aucun mal. Quelques-uns d'entre eux avaient eu confiance, mais les autres, plus défiants, s'étaient adressés au Pacha et à Sayed Omar, et ceux-ci leur avaient ordonné de continuer à arrêter l'ennemi et de faire la guerre à quiconque viendrait les attaquer. Ils avaient obéi et leur exemple avait été suivi par les notables, qui avaient cru un instant à la parole du capitan pacha. Celui-ci, de son côté, avait sommé les habitants de Damanhour de lui obéir en leur

promettant que El Alfi ne leur ferait aucun mal ; mais comme ils avaient refusé de se soumettre, il consulta les ulémas sur la question de savoir s'il pouvait légalement leur faire la guerre, et sur leur réponse affirmative, il avait ordonné à El Alfi d'assiéger leur ville.

Le vendredi 7, on apprit la mort du gouverneur de Damanhour.

Le jeudi 13, le Tapis Sacré arriva de Suez, on le reçut avec pompe et on lui fit traverser la ville, précédé par les officiers supérieurs, par les fils du Pacha et par Moustapha chaouiche, qui avait été chargé de l'escorte pendant le voyage. Celui-ci n'avait appris qu'à son arrivée à La Mecque la prise de cette ville par les Wahabites. Wahabi lui avait demandé pourquoi les Egyptiens avaient la détestable habitude d'apporter chaque année un tapis de leur pays. Il avait répondu que c'était là une vieille coutume, et que ce tapis servait à réunir les pèlerins. Sur cette réponse, Wahabi avait repliqué que cette fois devait être la dernière, et que si on envoyait un autre tapis il le détruirait.

Le mardi soir, un secrétaire du capitan pacha arriva à Boulac ; le lendemain il fut conduit à la maison du Pacha. Celui-ci fit appeler le defterdar et Saïd aga et ils eurent ensemble une conférence dont on ignore le résultat.

Le jeudi 20, six émirs partirent de Djizah et allèrent rejoindre El Alfi, leur maître, à Damanhour.

Le 25, Soliman aga Saleh passa par Djizah, revenant de chez les émirs de la Haute-Egypte. Il apportait des présents de leur part au capitan pacha. Ces présents consistaient en chevaux, esclaves, eunuques et en sucre.

Ces émirs n'avaient pas voulu aller eux-mêmes rejoindre le capitan pacha à cause de l'inimitié que Othman bey el Bardissy nourissait contre El Alfi, et parce que l'arrivée du capitan pacha et de Moussa pacha avait été préparée par leur adversaire, comme nous le verrons plus tard.

Le même jour, les événements changèrent de face. Le capitan pacha ne trouvant pas d'aide auprès des émirs égyptiens et voyant les dissentiments qui existaient entre eux, après avoir écrit plusieurs fois aux deux partis, jugea qu'il était de son intérêt de revenir du côté de Mohammed Aly. Il lui envoya donc un de ses officiers qui traita avec lui. Mohammed Aly s'engagea à payer soit d'avance, soit à l'expiration de certain délai, plusieurs fois plus que ses adversaires, menteurs, n'avaient promis de payer eux-mêmes. Il promit, en outre, d'être toujours obéissants aux ordres et de cesser toute rébellion.

A la suite de cet arrangement, le capitan pacha conseilla à Mohammed Aly d'écrire une nouvelle requête au Sultan et de l'envoyer par son fils. Cette requête fut rédigée et signée par les cheikhs, les anciens, les Widjaks et envoyée, ainsi que de beaux présents, des chevaux, des toiles des Indes et d'autres choses par Ibrahim bey, fils du Pacha. Les arrangements d'El Alfi se trouvèrent ainsi déjoués.

Quant à la requête dont nous venons de parler, elle disait en substance :

Que Mohammed Aly pacha garantissait le pays, gardait ses forts, maintenait la paix et châtiait les agresseurs ; que tous les habitants étaient contents de son gouvernement et de la justice qu'il rendait, et ne désiraient pas être soumis au gouvernement d'un autre que lui, car il faisait respecter la loi, était juste et clément pour les faibles et pour les habitants des villes et des villages ; qu'il avait fait revenir dans leurs foyers ceux qui avaient émigré sous le gouvernement des mamlouks, tandis que ceux-ci commettaient des vexations, volaient les biens et le bestiaux des habitants et leur faisaient payer des impôts dépassant la limite du juste.

Que tous les habitants de l'Egypte étaient tranquilles sous son gouver-

nement ; ils priaient donc S. M. le Sultan de leur laisser ce vizir pour les gouverner, car ils avaient la certitude que c'était un homme équitable qui faisait rendre justice aux condamnés injustement et donner à chacun son dû ; que, de plus, il inspirait une crainte salutaire aux bédouins pillards qui auparavant dépouillaient les voyageurs, pillaient les villages et tuaient ceux qui leur resistaient ; que par sa bonne politique il faisait régner la paix et la sécurité dans le pays, qu'il obéissait aux lois, aimait les savants et les gens de bien et suivait leurs conseils.

Cette requête ne fut lue que par très peu de personnes, quoique beaucoup l'aient signée ; l'écrivain mettait en effet de son écriture les noms des pétitionnaires et apposait lui-même leurs cachets qu'ils n'osaient lui refuser, car ils tenaient à conserver leurs positions et la grâce de leur souverain.

Il y eut cependant quelques personnes pieuses qui n'ayant aucune position à garder, refusèrent de donner leur cachet ; on s'en passa et on se servit de cachets faux portant leurs noms.

N'ayant pu lire cette requête, je n'en ai pas donné copie ici. J'ai su seulement ce qu'elle contenait et je l'ai cité plus haut.

Pendant ces jours une querelle eut lieu entre les bédouins de la tribu de Houetat et ceux de la tribu de Ayayada ; les deux partis se battirent plusieurs fois dans les environs du Caire, ce qui coupa les communications. Le Pacha prit parti pour la tribu de Houetat et se rendit à cause d'eux jusqu'à Adlia.

Sayed Omar réunit chez lui les chefs des deux partis et les réconcilia.

Mois de Radjab.

Le dimanche, premier jour de ce mois, arriva le nouveau Cadi portant le nom de Aref effendi ; il était fils de Khalil pacha, le vizir qui avait été tué. Son prédécesseur, Mohammed effendi Saïd, petit-fils de Aly pacha, connu sous le nom de Hakim

Oglou, quitta son poste et se rendit avec la caravane par la mer Rouge à la Ville Sainte, où il était nommé juge. C'était un homme considérable et poli.

Le vendredi 6, Ibrahim bey, fils du Pacha, partit emportant les présents. Il était accompagné de Mohammed aga Laz, le salehdar de Mohammed Kosrou pacha.

Le lendemain, le Pacha envoya son interprète au cheikh Abdalla el Charkaoui pour lui intimer l'ordre de s'enfermer dans sa maison et de n'en sortir sous aucun prétexte, même pour faire la prière du vendredi. Des dissensions existant entre lui et plusieurs de ses confrères tels que Sayed Mohammed el Douakli, Sayed Saïd el Chami et Sayed Omar Makram, étaient la cause de cette mesure, car ces personnes avaient mal parlé de lui au Pacha.

Cheikh Abdalla se soumit à cet ordre.

Ce même jour arriva au Caire la nouvelle d'une grande bataille entre les soldats du Pacha et ceux d'El Alfi.

El Alfi continuait à cerner Damanhour et les habitants de cette ville étaient jusqu'à ce jour parvenus à le repousser. El Alfi ayant fait boucher le canal Achrafiah et ayant ainsi empêché l'eau de pénétrer dans le Béhéra et d'arriver à Alexandrie, le Pacha avait envoyé dans des barques son kazendar Berber pacha, Othman aga et un grand nombre de soldats pour rouvrir le canal. Ces troupes atteignirent le canal du côté de Rahmaniah et y trouvèrent des Alfites. Il y eut un combat; les Alfites furent repoussés, le canal fut débouché et les troupes du Pacha y pénétrèrent avec leurs barques.

Quant aux Alfites, ils rejoignirent le canal en amont et avec le concours de Chahine bey, qui s'était joint à eux, ils le bouchèrent de nouveau avec des sacs de coton et d'étoupe,

après quoi ils l'ouvrirent en aval. L'eau coula dans les terrains vagues et le canal se dessécha. Les barques du kazendar s'ensablèrent et furent bientôt attaquées près du village de Miniah el Kiram par les soldats d'El Alfi. C'est de cette bataille que nous avons voulu parler plus haut.

Les soldats du Pacha furent repoussés jusqu'au village de Sanhour, où ils se retranchèrent; ils furent assiégés jusqu'au moment où les deux partis se séparèrent.

Le même jour, on apprit l'entrée de Yassim bey dans la ville de Fayoum et le massacre, par son ordre, des habitants de cette ville. Très peu avaient pu s'échapper.

Ces pauvres gens avaient réclamé des secours qui n'étaient pas arrivés à temps.

On apprit aussi ce jour-là que les émirs avaient abandonné les villes de Manfalout et de Mallaoui et qu'ils s'étaient transportés à Siout et à l'île de Menkiat, où ils s'étaient fortifiés; ceci parce que le Nil avait commencé à croître et qu'ils craignaient l'arrivée des troupes ennemies qui auraient pu les surprendre dans des villes sans défense.

Cette nouvelle ne fut pas donnée au Caire telle que nous venons de la raconter. On fit courir le bruit que c'étaient Abedine bey et Hassan bey qui avaient livré bataille aux émirs et les avaient chassés des villes qu'ils avaient quittées.

Aussitôt après que les émirs eurent quitté Manfalout et Mallaoui, le kachef qui administrait ces deux villes auparavant et qui en avait été chassé l'année précédente, y rentra.

Le même jour, le Pacha, rassuré sur son maintien au pouvoir, commença à faire des préparatifs pour envoyer des soldats dans la Basse et dans la Haute-Egypte. Il réquisitionna les barques, ce qui gêna beaucoup les voyageurs.

Ce même jour encore, il frappa d'une contribution de 6,000 bourses les villes, les villages, les commerçants, les Grecs, les coptes, les Syriens, les gens aisés, les femmes des notables, les concessionnaires des monopoles et d'autres personnes. Cette somme était destinée au capitan pacha.

On fit croire que cet argent était demandé à titre de prêt et devait être rendu après dix jours, mais cela était faux.

Le dimanche soir, le lieutenant du capitan pacha arriva à Boulac ; on tira le canon et des coups de fusil en son honneur. Le lendemain matin, le Pacha envoya son fils Toussoum, les dignitaires du pays, l'aga, le gouverneur et les officiers pour le recevoir. Il entra dans la ville en grande pompe par Bab el Nasr et fut conduit chez le Pacha, où Sayed Omar et les grands cheikhs étaient réunis. On lut une lettre dont il était porteur. Mohammed Aly pacha était maintenu au pouvoir, les ulémas et les notables ayant certifié que la population entière était satisfaite de son administration et de sa justice. On lui imposait, comme conditions, de faire partir chaque année le pèlerinage, d'envoyer ce qui est dû aux deux Villes Saintes, de payer la solde et de pourvoir à l'entretien de ceux qui y ont droit conformément aux vieux usages. Les villes de Damiette, de Rosette et d'Alexandrie étaient détachées du gouvernement de Mohammed Aly, et les revenus des douanes de ces villes devaient être envoyés au trésor impérial à Constantinople.

Il était aussi ordonné au Pacha de contenter les émirs égyptiens, de cesser de leur faire la guerre et de leur donner des pays où ils pussent vivre ; mais cette clause n'était pas sérieuse. Elle n'avait d'autre but que de faire croire que le capitan pacha s'était occupé des intérêts des émirs.

Après la lecture de la lettre, l'assemblée fut dissoute. On tira le canon à la Citadelle, à l'Ezbékiah et à Boulac et on annonça qu'on allait illuminer la ville. On fit quelques préparatifs et

quelques personnes mirent des drapeaux et des lanternes sur leurs portes, mais on renonça à ce projet. Le Pacha permit aux barques d'entrer dans le Khalidj et à l'Ezbékiah; on tira des feux d'artifice et des fusées à l'Ezbékiah pendant trois jours et trois nuits.

Mois de Chaaban.

Le cadi intervint auprès du Pacha en faveur du cheikh Abdalla el Charkaoui. Il le pria de rendre à celui-ci sa liberté et de l'autoriser à sortir de sa maison. Le Pacha répondit qu'il n'avait rien contre le cheikh Abdalla et que son emprisonnement avait pour cause les dissensions qui s'étaient élevées entre lui et les autres cheikhs. Le cadi fut alors autorisé sur sa demande à réconcilier ces personnages. Dans ce but, il les invita tous à un festin où la *Fatiha* (introduction du Coran) fut lue et où la paix fut conclue en apparence, car ce qui était dans les cœurs continua à y être.

On apprit au Caire que les Rouméliotes s'étaient révoltés et avaient battu les soldats turcs, en avaient tué un grand nombre et avaient poursuivi les autres jusque près de Constantinople.

Des pourparlers avaient été engagés avec les révoltés et ils s'étaient soumis en imposant à la Porte, comme conditions, la révocation de certains fonctionnaires, l'exil de certains personnages parmi lesquels : le vizir, le cheikh El Islam, le katkhoda, le defterdar, plus, la suppression des corps d'armée nouvellement créés, c'est-à-dire du Nizam Djedid, ainsi que des impôts nouvellement établis ; le maintien des troupes du Widjak, l'admission des agas et des janissaires à la dignité de vizir et d'autres clauses dont je ne suis pas sûr.

Le même jour arriva de la Haute-Egypte Abedine bey, frère de Hassan pacha.

Le 10, des nouvelles de la Haute-Egypte arrivèrent au Caire. Les soldats se mutinaient ; ceux de Miniah se révoltaient ouvertement et ceux de Manfalout abandonnaient leur poste et redescendaient le Nil. Ces révoltes avaient pour cause le retard apporté au paiement de leur solde. Hassan pacha marcha sur Miniah, mais il fut battu par les révoltés et recula vers Beni Souef.

Le même jour, Ismaïl el Tobdji, kachef de Menoufiah, arriva au Caire demandé par le Pacha, qui l'envoya dans la Haute-Egypte pour faire la paix avec les soldats.

Le même jour, des nouvelles d'Alexandrie annoncèrent que le capitan pacha et Moussa pacha étaient partis le 5 pour Constantinople. Ils avaient emmené avec eux le fils de Mohammed Aly pacha.

Le lieutenant du capitan pacha resta au Caire pour recevoir en entier la somme fixée pour le maintien du Pacha.

Ce jour-là, on établit un impôt sur toutes les villes.

Le même jour encore, Mohou bey arriva de la Haute-Egypte.

Le 16, le lieutenant du capitan pacha, ayant reçu tout ce qui lui était dû, partit.

Le même jour arriva à Boulac un officier impérial apportant à Mohammed Aly pacha deux firmans, une pelisse et une épée. On le fit venir en grande pompe de Boulac à l'Ezbékiah où se trouvaient réunis tous les cheikhs, les notables et les anciens sous une tente que le Pacha avait fait dresser dans la cour de sa maison. On lut les firmans. L'un d'eux se basant sur la demande faite par les habitants de l'Egypte, les cheikhs et les

notables, confirmait Mohammed Aly à la tête du gouvernement du pays. L'autre ordonnait de fournir ce qui était dû aux deux Villes Saintes, d'envoyer le pèlerinage, de bien traiter le peuple et d'envoyer six mille ardebs de céréales en Syrie pour l'entretien des soldats ottomans qui devaient se rendre au Hedjaz. Il ordonnait en outre de ne plus faire la guerre aux émirs d'Egypte et de leur donner satisfaction, le Sultan les ayant graciés.

Mois de Ramadan.

Ce mois commença un mercredi.

Rien de nouveau n'eut lieu pendant ce mois. On continua à percevoir les impôts et à contracter des emprunts forcés qui ne devaient jamais être remboursés ; on organisa des troupes pour faire la guerre à El Alfi, qui se maintenait à Djizah et continuait le siège de Damanhour, les habitants de cette ville ne voulant pas se soumettre.

Pendant ce mois, on apprit la mort de Othman bey el Bardissy, décédé à Manfalout dans les premiers jours du mois, ainsi que la mort de Selim bey Abou Djab, survenue à Beni Souef.

Vers la fin du mois, le Pacha pria Sayed Omar Makram de lui procurer de l'argent en s'adressant aux personnes aisées.

Il n'y eut aucun doute sur le commencement et la fin du mois de Ramadan, car on vit la lune. Pendant le dit mois tout fut calme et on eût été tranquille sans les impôts et les emprunts forcés ; sans les délations et les fausses accusations qui étaient très nombreuses dans la ville et les provinces, et sans le despotisme des gouverneurs des provinces.

Pendant les trois jours de la fête, on tira des coups de canon et de fusil au moment des cinq prières.

Mois de Chawal.

Ce mois commença un vendredi.

Pendant le mois de Chawal, on commença à percevoir les impôts de l'année suivante. Les soldats et les cawas chargés de ce soin se montrèrent très durs envers les contribuables.

On réduisit les concessionnaires des monopoles à une véritable détresse.

Le 10, le Pacha fit dresser des tentes du côté de Choubrah et Miniet el Siredj et y fit camper des troupes. Il pria Sayed Omar de lui procurer une somme de 400 bourses, qu'il lui laissa la liberté de prélever sur qui il l'entendrait. Sayed Omar, au désespoir de ne pouvoir désobéir, répartit cette somme entre les négociants et les familles aisées.

Le vendredi 22, Hassan pacha Taher arriva de la Haute-Egypte. D'autre part, Mohammed Aly pacha sortit de la ville dans le but d'attaquer El Alfi, qui était arrivé avec ses bédouins et ses soldats sur les terres de la province de Djizah.

Le dimanche 24, Mohammed Aly traversa le Nil se rendant à Embabah.

Le lendemain, Mohammed Aly et la plupart des soldats rentrèrent à Boulac. On apprit qne l'ennemi ayant fui à leur approche, ils n'avaient pas voulu le poursuivre et étaient revenus en pillant le village de Kafre Hakim et les villages environnants, enlevant les femmes, les filles, les garçons et les bestiaux qu'ils amenèrent et vendirent sans honte au Caire, comme si c'eussent été des esclaves pris sur des ennemis non musulmans.

Mois de Zilkadé.

Le samedi, premier jour de ce mois, arrivèrent en Egypte les pèlerins de Tripoli.

Le dimanche 2, des caravanes de la Haute-Egypte arrivèrent par la route du désert. Elles étaient conduites par des bédouins de la tribu de Maaza et d'autres tribus, et apportaient grandes quantités de marchandises.

Le Pacha sortit la nuit, les surprit, les pilla et s'empara de toutes les marchandises, de tous le chameaux et même des enfants des bédouins, de leurs femmes et de leurs filles. Rentré dans la ville avec son butin, il les vendit comme il avait fait des habitants du village de Kafre Hakim.

Le même jour, on tira un grand nombre de coups de canon de la Citadelle pour saluer l'arrivée de quelques Tartares apportant une bonne nouvelle au Pacha.

Le samedi 8, on promena en procession le Tapis Sacré destiné à la Kahba. L'officier, nommé Mahmoud aga el Gazizi, chargé de le conduire à La Mecque, l'accompagnait à cheval, précédé par l'aga, le gouverneur, le prévôt, le corps de Dallat et plusieurs soldats.

Le lundi 10, on apprit que El Alfi était arrivé près du village de Ehsas et que ses soldats s'étaient répandus dans la province de Djizah.

Ce jour-là, le Pacha était invité chez Sooudi el Hennaoui dans la rue de Souk el Zalat. Dans l'après-midi il se rendit à Boulac et ordonna aux soldats de se préparer au départ sans qu'un seul homme soit en retard. Vers minuit, il traversa le Nil avec eux.

Le mercredi, ses soldats livrèrent bataille à El Alfi. Ils furent battus et se retranchèrent dans les villages; quelques-uns d'entre eux arrivèrent blessés au Caire. Cette situation se prolongea, car les soldats craignaient de se présenter devant l'ennemi en rase campagne. Celui-ci, de son côté, ne pouvait faire la guerre contre les murailles et les fortifications.

Le mardi 18, El Alfi conduisit ses soldats du côté des ponts de Choubra Ment; le Pacha, ayant vu cette manœuvre, plaça son camp au nord de la ville de Djizah. Il fit tirer des coups de feu pendant toute la nuit, et le lendemain fit répandre la nouvelle que El Alfi avait fui devant lui. La vérité est que El Alfi avait une armée nombreuse et avait passé devant le Pacha en si bel ordre, que celui-ci n'avait pas osé l'attaquer. Il avait formé ses soldats en carré et avait placé en avant les troupes qu'il avait organisées à la manière des troupes françaises. Des trompettes sonnaient la marche et surexitaient l'esprit de ses soldats. Le Pacha avait étudié ces savantes dispositions tantôt à l'œil nu, tantôt avec des lunettes et en avait été grandement surpris. Il avait cependant donné ordre au corps de Dallat d'aller livrer bataille promettant aux soldats des belles récompenses, mais ceux-ci n'avaient pas osé attaquer, se rappelant ce qui leur était arrivé dans les précédentes rencontres.

Le jeudi, des bédouins annoncèrent au Pacha la mort d'El Alfi, survenue à la suite de vomissements de sang le mardi 18, c'est-à-dire le jour même où avait eu lieu le changement de position de son armée; ils racontaient aussi que les mamlouks s'étaient réunis et que conformément au désir de leur maître décédé, ils avaient choisi Chahine bey comme leur chef; que les bédouins de la tribu de Aoulad Aly s'étaient séparés d'eux et étaient retournés dans leurs pays; que d'autres tribus demandaient l'aman. Le Pacha ne crut pas d'abord à cette nou-

velle ; mais après quelques jours il acquit la certitude qu'elle était vraie ; il donna alors au bédouin qui l'avait apportée une magnifique pelisse et lui fit parcourir les rues de la ville revêtu de cette fourrure.

La population douta encore pendant quelque temps de la véracité de la nouvelle ; on pensait que c'était une ruse d'El Alfi, mais peu à peu elle se confirma.

On attribua la mort d'El Alfi à la chance de Mohammed Aly et celui-ci, parlant de cette mort dans une réunion privée, dit que maintenant il se considérait comme ayant conquis l'Egypte.

Après la mort de leur chef, les mamlouks se retirèrent dans la Haute-Egypte.

Le Pacha leur adressa une lettre pour leur proposer de faire la paix avec lui, promettant de leur donner plus qu'ils n'attendaient. Il envoya cette lettre par Cadri aga, qui avait été exilé par El Alfi et était entré à son service.

Le Pacha continua cependant à réunir des troupes, à exciter et à encourager les soldats ; il annonça qu'il partirait le jeudi ; mais il ne partit ni le jeudi, ni le vendredi. Il se contenta de contracter de nouveaux emprunts et de poursuivre le paiement des impôts.

Le vendredi 28, au soir, le Pacha tomba malade, atteint d'une forte diarrhée. Le lendemain le bruit de sa mort se répandit. Les soldats faillirent piller les biens de l'armée. Mais une amélioration se produisit dans l'état du Pacha ; et le dimanche, Sayed Omar et les cheikhs allèrent lui présenter leurs compliments et le féliciter de sa guérison.

Le samedi 29, Cadri aga revint avec des lettres en réponse à celle qu'il avait portée aux émirs d'El Alfi. Une de ces lettres signée de Chahine bey et de ses officiers supérieurs était adressée au Pacha, les autres lettres étaient adressées à Moustapha

kachef Aga, à Aly kachef el Saboundji et à toutes les personnes qui avaient par lettres engagé les émirs à accepter les propositions du Pacha. Toutes ces lettres disaient que El Alfi n'était qu'un homme et qu'à sa mort il avait laissé après lui beaucoup d'hommes tous disposés à lui ressembler par le courage, le jugement et la conduite, etc. Elles ajoutaient que si le Pacha voulait faire la paix avec eux, il devait la faire aussi avec les émirs de la Haute-Egypte tels que Ibrahim bey el Kébir et Othman bey Hassan et que s'il voulait traiter avec eux seulement il devait leur donner tous les pays et accomplir toutes les conditions réclamées par leur maître avant sa mort.

Mois de Zilhodjeh.

Le lundi, premier jour de ce mois, le Pacha se mit en route pour la Haute-Egypte et conduisit ses troupes au village de Sakiet Makki dans la province de Djizah.

A cette occasion, il réquisitionna toutes les barques; ce qui empêcha les voyageurs et les marchandises d'arriver au Caire.

On continuait à pressurer les populations pour se procurer de l'argent.

Vers la moitié du mois, des lettres du grand vizir du Sultan annoncèrent que la guerre avait éclaté entre la Turquie et la Russie; elles prescrivaient au gouverneur de l'Egypte de se tenir sur ses gardes et de fortifier les ports de mer, de peur d'une surprise des Russes.

Des nouvelles analogues arrivèrent des gouverneurs de Smyrne et de l'île de Rhodes.

Nous apprîmes que les Anglais, poussés par leur vieille haine contre les Français, avaient pris parti pour les Russes contre les Turcs, alliés des Français.

Nous apprîmes aussi que Bonaparte, chef de l'armée française, avait, l'année précédente, envahi les empires et les royaumes de l'Europe; qu'il avait conquis l'Autriche, qui est le plus grand empire, et avait pénétré jusqu'à sa capitale; que les Russes, à cause de leur amitié avec les Autrichiens et de la parenté qui existait entre leurs souverains, avaient envoyé une forte armée à leur secours; que cette armée s'était rencontrée avec Bonaparte après la prise de la capitale autrichienne et qu'elle avait été battue et mise en déroute laissant un grand nombre de prisonniers entre les mains des vainqueurs.

Bonaparte avait alors pénétré en Russie et s'était rendu maître de plusieurs ports. Toutes les fois qu'il entrait dans une ville, il nommait un gouverneur et il posait aux habitants certaines conditions dont la principale était de devenir les ennemis des Anglais.

Le Sultan ayant vu la grande force de la France, était devenu son ami; celle-ci lui avait envoyé un ambassadeur qui avait été reçu en grande pompe à Constantinople. Cet ambassadeur était chargé de présents et il reçut à son tour pour lui-même des présents très riches et d'autres plus riches encore, dont une couronne montée en pierres précieuses pour Bonaparte.

La Russie avait alors signifié à la Porte la reprise de la guerre; mais la Porte connaissant la puissance de la Russie et le nombre considérable de ses soldats, avait eu peur d'elle. Les Anglais s'étaient entremis, et la paix avait été conclue, mais à des conditions très dures pour la Turquie.

Nous avons eu entre les mains une copie du traité; il se compose de onze articles ainsi conçus :

ARTICLE PREMIER. — Les commandants des ports et des forts ne pourront être déplacés que sur l'autorisation des Anglais et des Russes.

ART. 2. — Les sept îles ne dépendront que de la Russie.

ART. 3. — Le tarif des droits qui étaient antérieurement perçus par la Turquie sera remis en vigueur.

ART. 4. — La Sublime Porte permettra à la Russie de faire passer sur son territoire trois cents mille soldats, et cela pendant toute la période que doit durer le traité signé entre la Russie et l'Angleterre, c'est-à-dire pendant neuf années.

ART. 5. — La flotte russe pourra entrer dans les chantiers militaires de constructions navales à Constantinople pour s'y approvisionner.

ART. 6. — Tous les sujets et protégés russes auront le droit de séjourner en Turquie, d'y faire le commerce et d'y acheter des immeubles.

ART. 7. — Tous les bateaux de commerce qui pour une raison quelconque ont abandonné le pavillon russe pourront se présenter au consulat russe à Constantinople et obtenir de nouvelles patentes.

ART. 8. — Tous les Grecs se trouvant sur le territoire ottoman pourront obtenir, s'ils le désirent, la protection russe.

ART. 9. — Les habitants de certaines contrées auront les mêmes prérogatives que par le passé.

ART. 10. — Les ambassadeurs français devront quitter Constantinople dans un délai de trente et un jours.

ART. 11. — Les navires ottomans ou grecs ne pourront se rendre dans aucun port français tant que durera la guerre entre la France et la Russie.

Lorsque la France avait appris ces conditions, elle s'en était montrée très mécontente, et avait dit au Sultan : « Vous avez perdu tout votre empire. » Elle lui avait conseillé de rompre le traité et s'était engagée à l'aider contre les Russes.

La Turquie, confiante dans cette promesse, avait dénoncé le traité. Alors la Russie avait rejeté l'amitié de la Turquie et était devenue son ennemie. L'Angleterre, jalouse de la France, avait pris parti pour les Russes. Ainsi commença la guerre.

A la réception de ces nouvelles, les habitants d'Alexandrie renforcèrent les fortifications de leur ville ainsi que celle du village d'Aboukir, et Katkhoda bey envoya à Borollos un ingénieur pour y construire un fort.

Quant aux habitants du Caire, ils furent très troublés. On fit des réunions dans les maisons de Katkhoda bey et de Sayed Omar et on décida d'envoyer Divan effendi porter ces nouvelles à Mohammed Aly pacha, qui était alors dans la Haute-Egypte.

Le prix des objets importés de l'étranger s'éleva immédiatement.

Le 20, les cheikhs se réunirent à El Azhar pour la lecture du Bohari.

Le même jour, Divan effendi revint apportant des lettres par lesquelles le Pacha mandait des cheikhs auprès de lui pour traiter de la paix entre lui et les émirs. On décida d'envoyer le fils du cheikh El Emir, le fils du cheikh El Aroussi et Sayed Mohammed el Daouakli. Ces trois personnages partirent le dimanche 26.

On apprit que douze navires anglais avaient pénétré dans le Bosphore malgré la canonnade dirigée contre eux et sans éprouver grand dommage, car un seul des douze navires avait été atteint et si légèrement qu'il avait pu être réparé immédiatement. Ces navires étaient donc arrivés devant Constantinople, ce qui avait jeté le trouble et le désordre parmi les habitants, qui croyaient que les Anglais allaient se rendre maîtres de la ville et la détruire par l'incendie.

L'amiral Sayed Aly pacha, frère de Aly pacha qui avait été fait prisonnier avec El Bardissy au fort de Megezal à Rosette, était allé les trouver, les avait fait revenir à des sentiments plus humains et les avait décidé à partir.

Tels sont les événements qui se sont succédé pendant cette année.

NÉCROLOGIE.

Il nous reste à parler des personnages importants décédés pendant cette même année. Ce sont: le cheikh Mohammed el

Kochni, le cheikh Soliman el Bedjirmi, le cheikh Moustapha el Akbaoui, le cheikh Aly el Nadjari, l'émir Zulfikar el Bakri, l'émir Mohammed bey el Alfi, l'émir Othman bey el Bardissy el Mouradi et l'émir Bichtek bey, surnommé petit El Alfi.

Disons un mot de chacun de ces personnages :

Le grand, pieux et savant professeur de droit du rite chaféite, cheikh Mohammed el Kochni, avait suivi les leçons du cheikh Attia el Adhjouri et d'autres savants du siècle dernier, tels que Hefni et Adaoui. Il habitait près de Sayeda Nefissa et venait chaque jour donner sa leçon à la mosquée d'El Azhar. Il vivait simplement et ne fréquentait que très peu de personnes. Il fut malade pendant plusieurs mois et pendant son sommeil il avait vu en songe le Prophète qui lui avait dit qu'il mourrait le dernier de tous ses anciens condisciples d'El Azhar. Or, comme de ceux-ci, le cheikh Soliman el Bedjirmi vivait seul encore, il demandait toujours de ses nouvelles et disait qu'il ne mourrait pas tant que Cheikh Soliman serait vivant. Il mourut en effet trois mois après ce dernier, c'est-à-dire le lundi 25 Zilhodjeh, et on fit les prières sur son corps, non à El Azhar, mais à la mosquée de Nefissa, où il fut enterré.

Le grand jurisconsulte chaféite Soliman bey Mohammed Ben Omar el Bedjirmi descendait du cheikh Djomha el Zeidi, enterré au village de Bedjirem, qui lui-même descendait de Sidi Mohammed Ben el Hanafia.

Le cheikh Soliman était né à Bedjirem, village de la province de Garbiah, en 1131. Venu jeune au Caire, il fut élevé par son parent le cheikh Moussa el Bedjirmi. Il apprit le Coran et se prépara à l'étude des sciences; après quoi il suivit les cours du cheikh El Achmaoui sur les deux livres de *Bohari* et de *Moslem*, qui sont les meilleurs traités sur les paroles et les actes du Prophète. Il étudia aussi avec le même professeur les

traités de *Abou Daoud*, de *Termezi*, du *Chifa* et des *Moaheb*, qui traitent de la même science, ainsi que le traité de droit appelé *Charh-el-Manhadj* et les grands traités composés par El Ramli et Ibn Hadjar. Il suivit encore les cours du cheikh El Hefni, du cheikh Aly el Saïdi, de Sayed el Beledi et, pendant quelque temps, ceux de Diarbi. Il fut après cela autorisé à faire un cours par les professeurs Mallaoui, El Djohari et Madbaghi.

Il fut le condisciple de plusieurs professeurs, tels que le cheikh Attia el Adjoury. C'était un brave homme, ayant un bon caractère ; il vivait très retiré et ne s'occupait que de ses propres affaires.

Il devint aveugle quelques années avant sa mort. Il mourut le lundi 13 Ramadan, à l'aurore, à Mastaba, près de Bedjirem, et il y fut enterré. Il a laissé un commentaire sur le livre de *Menhadj*, un autre sur le livre de droit chaféite *Le Katib*.

Le savant cheikh Moustapha el Akbaoui, du rite malékite, était originaire de Miniet Akaba, village de la province de Djizah. Il était jeune encore lorsqu'il vint à El Azhar. Il suivit longtemps les cours des cheikhs Hussein el Bakly, Mohammed el Akkad et Abada el Adaoui, et devint très savant dans les études de son rite.

Il suivit encore les cours d'autres professeurs célèbres de l'époque, comme le cheikh El Dardir, le cheikh Mohammed el Biali et le cheikh El Amir ; après quoi, il professa lui-même. Sa vertu le rendit célèbre et ses leçons étaient des plus profitables.

Il possédait beaucoup de qualités précieuses. Il aimait l'étude et se plaisait à enseigner. Il ne se mêlait jamais des choses qui ne le concernaient pas et recevait ses provisions de son village. Il était sobre, pieux, modeste et aimait tellement à enseigner aux gens du peuple que lorsqu'il montait un baudet de louage il

enseignait au bourriquier les dogmes de l'unité de Dieu et la prière.

Il mourut le jeudi 19 de Djamad el Awal, et aucun homme ne l'a égalé depuis en vertu et en science. Que Dieu lui pardonne et lui fasse grâce !

Le cheikh Aly el Nadjari, connu sous le nom de Kabani, du rite chaféite, était né à la Mecque d'une famille originaire de Médine. Il était fils du savant cheikh Ahmed Taki el Dine, fils de Sayed Taki el Dine, dont l'origine remonte à Abou Sayed el Houdri, lequel n'est autre que Saad Ben Malek, fils de Dinar, fils de Taim Allah, fils de Tahlaba el Nadjari, l'un des membres de la tribu de Hagrag[1].

L'origine de ses oncles remonte à Sayed Ahmed el Nasek, fils de Abdalla, fils de Edriss, fils de Abdalla, fils de Hassan el Anouar, fils de Hassan, petit-fils du Prophète.

Né en 1134, le cheikh Aly el Nadjari vint au Caire en 1171 avec son père et son frère Sayed Hassan. Le soir de leur arrivée, son frère tomba malade et mourut trois jours après ; son père s'effraya, crut que c'était de mauvais augure pour lui et prit la résolution de retourner à la Mecque ; mais les circonstances ne lui permirent d'exécuter ce projet que vers la fin de Chawal de la même année.

Aly resta au Caire, et tout en s'occupant des affaires de son commerce, qui consistait à vendre les marchandises que ses neveux lui envoyaient de la Mecque et de Djeddah et à acheter des marchandises qu'il leur expédiait, il cultiva les sciences, acheta et fit copier des livres utiles et étudia avec les cheikhs de l'époque.

Il tomba malade en 1209 et ne sortit plus de sa maison, située dans le quartier d'Abdine, près de la mosquée de Hanafi.

[1] Deux tribus se partageaient à l'origine la ville de Médine : celle de Hagrag et celle de Ossi. Ensuite étaient venus s'y établir les émigrants qui avaient quitté la Mecque à la suite du Prophète.

C'était un grand savant et un excellent poète. Il avait étudié le droit et les lettres à la Mecque sous son père et sous d'autres professeurs. Il étudia aussi au Caire sous différents savants, tels que les cheikhs El Amaoui, El Hefni, El Adaoui, Tadj el Dine el Makki et Abdalla el Etkaoui.

Il a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont: un traité de théologie appelé *Nafh el Akmam*, un traité sur le *Ramli*, qui forme un gros volume ; un commentaire de sa poésie sur le Prophète, appelée *Maraki el Faradj*, un petit recueil de poésies dont la plupart sont excellentes.

Il occupait ses moments de loisir à lire et à recueillir des livres rares.

Il avait chargé son fils, Sayed Salama, des affaires de son commerce et son autre fils, Sayed Ahmed qui ne le quittait jamais, lui lisait les ouvrages qu'il désirait connaître.

Il mourut le 26 Radjab, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. On pria sur son corps à la mosquée d'El Azhar et il fut inhumé dans le tombeau de son frère à Bab el Ouazir.

Il laissa les deux fils dont nous avons cité les noms.

Dans sa maison il y avait toujours des visiteurs. Il avait de l'influence ; il était bon, aimé et pieux.

L'émir Zulfikar el Bakri, notre ami, était mamlouk de Mohammed, fils de Aly effendi el Bakri el Sadiki. Son maître l'acheta en 1171, l'éleva et le fit instruire, après quoi l'affranchit et le maria à sa fille.

Il avait ainsi grandi dans le luxe, les honneurs et l'honnêteté. Il était très serviable.

Lorsque son maître mourut, il se lia d'une intime amitié avec Sayed Mohammed effendi, son beau-frère, fils de son ancien maître. Ils devinrent comme deux frères et ne pouvaient plus se quitter même une heure. Tous les deux habitaient leur grande maison de l'Ezbékiah, maison que Zulfikar continua à habiter seul après la mort de Sayed Mohammed effendi.

A l'arrivée des Français, il quitta le Caire et se rendit en Syrie. Pendant son absence, ses livres et sa maison furent pillés.

A son retour, il trouva sa maison occupée par les Français ; il en acheta une autre dans le quartier d'Abdine ; mais cette dernière fut encore pillée après l'affaire qui survint entre les Turcs et les émirs d'Egypte, affaire qui obligea Ibrahim bey et El Bardissy à sortir du Caire.

Il alla alors habiter en location dans le quartier d'El Azhar, puis dans la rue Sabah Kahat.

Il acheta et fit copier beaucoup de livres, il réunit plusieurs des volumes épars du livre d'histoire *Miraat el Zaman*, de Ben el Djozi, du livre de Makrizi et d'autres ouvrages.

Il mourut subitement le mardi 22 Radjab, un moment avant le coucher du soleil. Le lendemain on pria sur son corps à la mosquée d'El Azhar et on l'enterra avec grande pompe dans le tombeau de la famille Bakri, derrière le tombeau de l'Imam Chaféi.

C'était un brave homme, aimé de tous, beau et rempli de bonnes qualités. Il causait agréablement, était très intelligent et se trompait rarement. Il était courageux et honorable.

Il eut de sa femme, fille de son ancien maître, un seul fils : Sayed Mohammed, surnommé Ghazaoui, parce qu'il naquit à Ghazza au moment de l'émigration en Syrie.

Mohammed bey el Alfi fut amené en 1189 au Caire par un négociant qui le vendit à Ahmed chaouiche, connu sous le sobriquet de Madjnoun (fou) ; mais ce maître léger et grossier ne lui ayant pas plu, il demanda à être vendu.

Il fut acheté par Sélim aga el Ghazaoui, connu sous le nom de Tamerlank, et celui-ci après quelques mois en fit présent à Mourad bey qui, en échange, donna à Sélim aga mille ardebs

de céréales. C'est à cause de cette circonstance que Mohammed bey fut surnommé El Alfi[1].

Mohammed bey était beau, aussi fut-il aimé par Mourad bey qui en fit son djouhadar, lui donna ensuite la liberté et le nomma kachef de Charkiah.

Mohammed bey fit bâtir une maison dans le quartier connu sous le nom de Cheikh Dalam, il construisit aussi dans cet endroit un bain qui fut appelé de son nom.

Il avait un caractère emporté. Un jour, son voisin Aly aga Tokali le pria de lui rendre un service; il promit, mais n'accomplit pas sa promesse; Aly aga s'en fâcha et entra chez lui d'un air courroucé pour lui adresser des reproches. El Alfi lui répondit d'une manière grossière et le fit battre par ses domestiques si cruellement que le pauvre homme mourut deux jours après.

A la suite de ce fait et sur la plainte qui lui fut adressée, Mourad bey, son maître, l'exila dans la Basse-Egypte. Là aussi il fut tyrannique et injuste. Il enleva du riz et de l'argent aux villes de Foua, Mitoubez, Barnabal et Rosette.

De nouvelles plaintes furent portées contre lui devant son maître, mais celui-ci approuva les actes de son affranchi.

Sur ces entrefaites, des dissentiments ayant surgi au Caire entre les émirs et l'aga, Soliman bey, son frère Ibrahim bey et Moustapha bey furent exilés, comme nous l'avons dit plus haut. El Alfi fut désigné par Mourad pour conduire Moustapha bey à Alexandrie et reçut l'ordre de revenir au Caire aussitôt après l'exécution de cette mission.

Dès son retour, c'est-à-dire en 1192, il fut nommé sandjak et acquit une telle réputation de tyrannie qu'il inspirait une véritable terreur à toute la population.

Son entourage devenant plus nombreux, il se logea dans une

[1] Le mot Alfi dérive du mot Elf qui veut dire mille.

maison du quartier de Keissoum. Il fit abattre puis reconstruire sa maison, en l'agrandissant.

Il acheta de nombreux mamlouks et éleva quelques-uns d'entre eux aux fonctions de kachef. Ces mamlouks eurent tous les défauts de leur maître, dont ils craignaient beaucoup le tempérament violent.

Il obtint le monopole des revenus de la circonscription de Farchout, ainsi que celui d'autres villages de la Haute et de la Basse-Egypte tels que Mahallet Damana, Melidj et Zobar. Il fut nommé kachef de la province de Charkiah, dans laquelle il se rendit et où il commit une foule d'exactions. Il organisa un régime de terreur sur toutes les tribus de bédouins établies dans cette province pour les empêcher de maltraiter et de piller les paysans. Il fit régner l'inimitié entre ces tribus et incarcéra plusieurs de leurs chefs. Il s'empara par la force de leurs richesses, de leurs bestiaux, les obligea à payer de fortes sommes d'argent et à lui fournir des chameaux.

Il persista dans cette manière d'agir jusqu'à l'arrivée de Hassan pacha el Djezayerli au Caire. Il se rendit alors dans la Haute-Egypte avec les hommes de sa suite. Il y resta plus de quatre ans, et n'en revint que vers la fin de 1205, après l'épidémie de la peste, pendant laquelle mourut Ismaïl bey.

Pendant ce laps de temps qu'il passa dans la Haute-Egypte, son esprit se fortifia. Il lut beaucoup et s'occupa de sciences : d'astronomie, de géométrie et des sciences occultes telles que l'astrologie et l'art de deviner l'avenir par le maniement des sables et par l'écriture *Zayerga*. Il fit appeler auprès de lui des personnes connaissant ces sciences.

Il fit une collection de livres scientifiques et historiques. Il se retira dans sa vieille maison, abandonnant la situation prépondérante qu'il occupait, conservant seulement ses mamlouks et l'exploitation des circonscriptions territoriales dont il avait la direction absolue.

Cet état de choses mécontenta, au bout de peu de temps, les personnes de sa suite et de son entourage. Son prestige diminua. Aussi commença-t-on à lui adresser des reproches, à n'avoir plus autant d'égards pour lui et à convoiter ce qu'il possédait. El Alfi, se rendant compte des faits, reprit son ancien train de vie ; alla habiter l'ancienne maison de Ahmed chaouiche el Madjnoun, sise à Darb Saada, et construisit le grand palais, sis au Vieux-Caire, sur le bord du Nil, en face du nilomètre. Il construisit également un palais dans l'intérieur de la ville entre Bab el Nasr et le quartier Demerdache. Il habita presque toujours l'un ou l'autre de ces deux palais.

Il acheta beaucoup de mamlouks et beaucoup de femmes, payant pour leur acquisition de grandes sommes aux marchands d'esclaves, auxquels il faisait même des avances. Il posséda ainsi environ mille mamlouks, sans compter ceux que dirigeaient les quarante kachefs qui lui appartenaient et qui avaient chacun une suite aussi nombreuse que celle des anciens émirs.

Il mariait souvent ses mamlouks à ses esclaves, leur donnant à cette occasion de riches trousseaux, de jolies maisons, des rentes suffisantes et des fonctions.

Il dédaigna de prendre pour lui-même le gouvernement de la province de Charkiah et y nomma quelques-uns de ses mamlouks. Il se fit bâtir des palais à Belbeis et à Domanine où il séjournait trois ou quatre mois par an.

Il se fit aussi construire un pavillon en bois pouvant se démonter. Il l'emportait à dos de chameau dans ses voyages et le faisant monter à l'endroit où il voulait descendre.

El Alfi possédait deux maisons à l'Ezbékiah : l'une d'elles appartenait avant lui à Radouan bey Boulghia, l'autre à Sayed Ahmed ben Abd-el-Salam. En 1212 il eut l'idée de construire un autre grand palais à l'Ezbékiah. Il acheta dans ce but à Ahmed aga Choùckar le palais de Ibn el Sayed Sooudi, situé

près de Kantaret el Dikka et le fit abattre. Il chargea son lieutenant Zulfikar de diriger la construction dont il donna le plan.

Les travaux étaient commencés et les murs s'élevaient déjà lorsque El Alfi arriva de Charkiah où il se trouvait. Il prétendit qu'on ne s'était pas entièrement conformé au plan donné par lui, s'en fâcha et fit abattre la plus grande partie du travail.

Il désigna quatre de ses émirs pour surveiller chacun une des parties de la construction. Ceux-ci, aidés de leurs mamlouks, excitaient les ouvriers au travail.

On installa, près de la construction, plusieurs fours à chaux et des moulins à plâtre. De grosses pierres, extraites de la montagne, furent transportées par le Nil de Tourah à l'Ezbékiah. On scia ces pierres, qui servirent au dallage et à la construction des escaliers.

On fit venir toutes sortes de bois de Boulac, d'Alexandrie et de Rosette.

El Alfi acheta la maison de Hassan katkhoda el Charaoui qui avait vue sur le Birket el Ratly, la démolit et en fit transporter les bois et les matériaux à la construction qu'il érigeait. On y transporta de même des plaques et des colonnes de marbre.

Les fenêtres qui donnaient sur l'Ezbékiah et le jardin furent ornés de vitraux et de persiennes sculptées. On fit tout, en un mot, pour donner à la maison le caractère que son propriétaire voulait lui attribuer.

Le palais fut orné de lustres, d'objets d'art et de prix offerts par des Européens. Dans le salon du rez-de-chaussée, on remarquait une grande fontaine, d'un seul bloc de marbre, avec un grand jet d'eau entouré de petits jets d'eau, en bronze.

Des bains furent établis au rez-de-chaussée du palais. A l'étage supérieur et ainsi qu'autour de la cour furent construits des appartements pour logement des mamlouks.

Une fois la construction et les décorations terminées, El Alfi

fit garnir le palais de toutes sortes de meubles, de tapis, de divans et de rideaux brochés d'or. Il fit faire un immense jardin dans lequel il construisit du côté du nord, c'est-à-dire du côté attenant à Kantaret el Dikka un vaste kiosque supporté par des colonnes.

Il installa dans ce jardin une immense fontaine en marbre dans laquelle étaient sculptés des poissons crachant de l'eau. Cette fontaine avait été offerte par des Européens.

Ces aménagements terminés, El Alfi vint à la fin de Chaaban 1221 habiter le nouveau palais avec sa famille.

Dans la première quinzaine du mois de Ramadan, la porte d'entrée et la cour furent illuminées. Le salon de réception était éclairé au moyen des nombreux lustres qui s'y trouvaient.

La cour était trop petite pour contenir les chevaux des visiteurs.

Les poètes complimentèrent El Alfi à l'occasion de sa nouvelle installation et le cheik Hassan el Attar rédigea les vers suivants dont la dernière strophe représente en chiffres la date de l'année. Ces vers furent gravés en lettres d'or au-dessus de la porte du grand salon :

Le soleil des félicitations a éclairé un salon dont les beautés augmentent [par milliers.
Sur sa porte la joie a déclaré que El Alfi[1] a renouvelé le ciel de son [bonheur.

Vers la moitié du mois de Ramadan, El Alfi dut partir pour la province de Charkiah ; on cessa les illuminations. Ce fut un mauvais augure : le maître, en effet, n'habita cette maison que pendant seize jours et seize nuits, et si nous en avons tant parlé c'est pour que les gens sages ne prennent pas tant de peine à construire ce qui est destiné à être détruit.

Ce fut en effet pendant ce voyage que les Français débar-

[1] Le mot milliers (en arabe Elf), qui est le dernier de la première strophe, rime avec le mot Alfi, qui est le dernier de la deuxième strophe.

quèrent à Alexandrie, arrivèrent au Caire et que se passèrent les évènements que nous avons racontés à leur place.

El Alfi se rendit avec ses hommes dans la Haute-Egypte et à l'arrivée des Français à Embabah, leur livra une bataille où il perdit beaucoup de mamlouks et de kachefs.

Pendant la durée du séjour des Français en Egypte il se promena dans toutes les parties du pays, leur suscitant des chicanes et leur dressant des piéges.

Il se rendit en Syrie au moment où l'armée du vizir y était parvenue, emmenant avec lui des officiers et beaucoup de soldats français qu'il avait fait prisonniers, ainsi qu'un grand lion qu'il avait chassé. Il fut bien reçu et complimenté par le vizir. Il passa quelques temps dans son armée, après quoi il revint en Egypte, puis se rendit dans la Haute-Egypte.

Il retourna ensuite en Syrie pendant que les Français le cherchaient et tâchaient de lui barrer les routes, mais il réussissait toujours à leur échapper et à tomber sur eux au moment où ils n'y pensaient pas.

A l'arrivée du vizir en Egypte, la guerre recommença. Les Egyptiens et les Turcs furent assiégés dans la ville du Caire. Quant à El Alfi, il livra aux Français de sanglantes batailles, dans lesquelles il perdit plusieurs bons kachefs, parmi lesquels Ismaïl Abou Katia, qui fut brûlé avec ses soldats dans la maison que Ahmed aga Chouekar avait construite à Rassif el Hachab. Cette maison fut en effet minée secrètement par les Français, qui la firent sauter pendant que Ismaïl bey s'y trouvait barricadé avec les siens.

Hassan bey el Djeddaoui accompagnait El Alfi à toutes ces batailles.

La paix qui eut lieu entre les Français et Mourad bey ne plut pas à El Alfi, aussi quitta-t-il ce dernier. Mais, lorsque la guerre fut défavorable aux Turcs, il commença à intervenir entre eux et leurs ennemis : il accompagnait les parlementaires

français qui pénétraient chez les soldats turcs pour empêcher ceux-ci de les maltraiter. La paix se fit enfin.

El Alfi sortit d'Egypte avec les Turcs et se dirigea vers la Syrie, mais peu après il revint dans la province de Charkiah se battant contre les Français qu'il pouvait rencontrer. Il savait cependant les éviter en défilant derrière les montagnes. C'est par cette voie qu'il se rendait dans la Haute-Egypte lorsque les Français se mettaient à sa poursuite. Il passait par le côté ouest du Nil, revenait par l'est et s'en allait en Syrie.

Il continua ainsi toute l'année qui sépara les deux traités de paix, c'est-à-dire jusqu'au moment où les Turcs arrangèrent leurs affaires en appelant les Anglais à leur secours. Le vizir s'en retourna alors par terre et le capitan pacha par mer en compagnie des Anglais. El Alfi et les autres émirs rentrèrent au Caire, les Anglais restèrent à Djizah et les Français quittèrent l'Egypte.

El Alfi, qui était un homme très prévoyant et qui voyait avec justesse les conséquences des choses, eut alors des perplexités et des tourments Il était tellement absorbé, qu'il cessa d'entrer dans son harem.

Il couchait dans son salon du rez-de-chaussée sur un tapis et un coussin sans être accompagné de ses femmes.

Un jour, pendant que j'étais allé le voir, un de ses officiers se présenta devant lui et lui demanda la permission de se marier avec la femme d'un des officiers décédés. El Alfi se fâcha, le chassa de sa présence et me dit: « Voyez comment sont ces imbéciles! ils croyent qu'ils restent en Egypte et veulent se marier. Ils ne se doutent pas que tout ce qui nous est arrivé jusqu'ici avec les Français vaut mieux que la situation dans laquelle nous nous trouvons maintenant. »

Lorsque le vizir rendit le pouvoir à Ibrahim bey el Kébir en le nommant cheikh el Beled et en lui donnant le droit de signer tous les ordres concernant le gouvernement des pro-

vinces, les émirs se réunirent dans les maisons de Ibrahim bey el Mouradi, de Othman bey Hassan et d'El Bardissy. Ils parlèrent de l'amitié que leur témoignait le vizir, des bons traitements qu'il leur prodiguait et du respect qu'il avait pour leurs lois. Cependant El Alfi leur fit remarquer que ces choses ne devaient pas les tromper, car elles n'étaient que des hypocrisies. « Réfléchissez à ce qui pourrait vous arriver, ajouta-t-il, car l'homme qui ne veut pas se laisser vaincre doit toujours supposer la mauvaise foi chez la personne avec laquelle il a affaire. Il y a plusieurs années que ces Turcs souhaitent de gouverner l'Egypte et ne peuvent pas réaliser cette espérance, car les émirs de ce pays (et surtout ceux de notre temps) les tiennent en respect en ne leur accordant qu'un semblant d'obéissance. Ils nous gardent rancune à cause de cela et à cause des insultes que nous leur avons fait subir, de la non-exécution de leurs ordres et du manque d'envoi du tribut. Ajoutez à cela qu'ils sont ambitieux, déloyaux et qu'ils aiment à faire le mal. Aujourd'hui qu'ils sont en Egypte et qu'ils y ont reconquis quelque pouvoir, ils ne voudront plus quitter ce pays et nous l'abandonner dans l'état où il se trouvait avant leur arrivée. Encore une fois réfléchissez et décidez de ce que vous devez faire. »

Parmi les émirs présents à la réunion où El Alfi tint ce discours, quelques-uns approuvèrent sa manière de voir, d'autres lui répondirent que ses pensées étaient exagérées, étant donnée son habitude de se défier toujours des autres. D'autres, enfin, dirent que les Turcs, ne connaissant pas le pays, ne pourraient pas se passer des émirs. Ces derniers, du reste, connaissaient le pays pour l'avoir gouverné et avaient en outre aidé les Turcs, pendant trois ans, de leurs personnes et de leurs biens dans la guerre qu'ils venaient de soutenir.

Néanmoins tous demandaient à El Alfi son opinion sur la façon dont ils devaient agir.

Comme réponse, il leur conseilla de se rendre à Djizah, d'y camper et de tâcher de faire intervenir les Anglais entre eux, le vizir et le capitan pacha. Le but de l'intervention serait d'obtenir du vizir des conditions satisfaisantes garanties par les Anglais. Ils ne devraient revenir sur la rive droite et ne rentrer au Caire que lorsque les Turcs auraient quitté l'Egypte, où ils ne laisseraient que les personnes chargées des fonctions de gouverneur et de defterdar.

Cette opinion fut admise par quelques-uns et repoussée par d'autres. Ces derniers firent observer que les Turcs, n'ayant pas laissé voir qu'ils avaient des vues cachées contraires aux émirs, ceux-ci ne devraient pas faire naître de discussions avec eux, surtout par l'intermédiaire des Anglais, qui sont les ennemis de la religion musulmane. Ils ajoutèrent que s'ils faisaient une telle chose, les ulémas ne manqueraient pas de les déclarer traîtres à la religion mahométane. Ils concluaient donc qu'il fallait laisser les choses en l'état où elles se trouvaient et ne se révolter contre les Turcs que si ceux-ci faisaient un acte contraire à leurs intérêts. Dans ce cas, si les Anglais intercédaient entre eux, ils ne seraient pas responsables de leur intervention, ne l'ayant pas sollicitée.

El Alfi répondit qu'ils ne devaient pas trouver mauvais d'avoir recours aux Anglais.

Les Turcs en effet avaient eu recours à eux pour chasser les Français. Sans cet appui, ils n'auraient pas pu atteindre le but ; on a vu ce qui s'était passé l'année précédente lorsque les Turcs étaient seuls. Il ajouta qu'il y avait du reste une grande différence entre les deux demandes d'intervention, car celle des Turcs avait pour but de faire la guerre, tandis que celle qu'il proposait avait pour but de conclure le maintien de la paix. Répondant à ceux qui proposaient d'attendre que les Turcs commencent les hostilités, il dit qu'il serait peut-être trop tard.

Sur cette réponse d'El Alfi, les émirs se séparèrent en se promettant de tenir secrète la délibération dont nous venons de parler.

Mais El Alfi se doutant que ses compagnons n'agiraient pas selon sa manière de voir, se prit à réfléchir sur ce qu'il devait faire dans son intérêt personnel. Dans ce but, ayant remarqué que Mahmoud effendi, chef des écrivains du vizir, possédait la confiance de son maître, il se lia avec lui. Il lui insinua qu'il pourrait réunir de très fortes sommes, provenant des successions des personnes riches mortes sans héritiers pendant la peste de l'année précédente, et par d'autres moyens encore qu'il était seul à connaître, s'il était nommé émir de la Haute-Egypte.

Mohammed effendi rapporta ces paroles au vizir, qui s'empressa de nommer El Alfi à la fonction qu'il convoitait. D'une part, en effet, le vizir désirait réunir de fortes sommes, d'autre part il voulait éloigner El Alfi des autres émirs. Par le nombre de ses troupes et par sa défiance, El Alfi avait acquis une certaine supériorité et un certain prestige sur eux. Quand, en effet, El Alfi se rendait chez le vizir, il se faisait le plus souvent escorter de tous ses soldats et de ses mamlouks.

El Alfi reçut donc le firman portant sa nomination et lui donnant pleins pouvoirs d'agir entièrement à sa guise dans le pays soumis à ses ordres. Il prit aussitôt congé du vizir et du chef des écrivains, partit immédiatement, et sans que personne ne s'en aperçoive pour son gouvernement. Il avait donné un appartement dans son propre palais au chef des écrivains qu'il avait chargé de ses intérêts auprès du vizir.

Lorsque la nomination d'El Alfi fut connue, certaines personnes firent observer au vizir qu'il s'était trompé et lui conseillèrent de donner un contre-ordre. Le vizir envoya chercher El Alfi, mais celui-ci était déjà loin.

Dès son arrivée à Siout (chef-lieu de son gouvernement),

El Alfi commença à réunir de l'argent. Il envoya une forte somme au vizir, ainsi que des esclaves, des eunuques, du bétail et des céréales.

Trois mois après cet événement, une partie des Anglais, ainsi que le capitan Hussein pacha, partirent pour Alexandrie. Ils tendirent des pièges aux émirs. Un certain nombre de ces derniers furent recherchés par le capitan, qui leur fit subir ce que nous avons vu précédemment. Le vizir arrêta de même et fit emprisonner tous les émirs qui se trouvaient au Caire.

On envoya Taha pacha contre El Alfi. Une bataille assez meurtrière fut engagée, à la suite de laquelle les Turcs se réfugièrent auprès des Anglais.

La plaie une fois ouverte ne se ferma plus. Des troupes furent envoyées dans la Haute-Egypte ; des négociants leur envoyaient des secours. El Alfi néanmoins leur livrait bataille sur bataille à la suite desquelles il parvint dans la Basse-Egypte jusqu'au Béhéra. Hassan pacha Kosrou envoya alors contre lui une forte armée commandée par son lieutenant Youssouf Katkhoda bey. Ce fut cette expédition que le public désigna sous le nom « d'Expédition des ânes ».

Les villes de Boulac, du Vieux-Caire et du Caire durent, en effet, fournir chacune mille ânes nécessaires à l'expédition.

On fut obligé, en outre, de réquisitionner les ânes des portefaix, des porteurs d'eau, des particuliers, etc., ceux que l'on rencontrait dans les rues furent saisis ; on alla même jusqu'à forcer les portes des maisons où l'on soupçonnait l'existence de ces animaux : des soldats poussaient le cri de *zrr*, qui force les ânes à braire et, par suite, révèle leur présence.

L'expédition organisée partit pour Béhéra. Une grande bataille fut livrée contre El Alfi en présence des Anglais. El Alfi fut vainqueur, mit ses ennemis en fuite en leur faisant plusieurs prisonniers.

Les soldats vaincus rentrèrent au Caire dans un état lamen-

table ; néanmoins le pacha, qui leur en voulait de s'être laissé battre, leur ordonna de sortir du Caire. Ils réclamaient à leur tour le payement de leur solde. Le pacha leur ayant répondu qu'ils n'avaient rien fait pour mériter d'être payés, ils refusèrent de quitter la ville.

Mohammed pacha Kosrou voulut alors tendre un piège à Mohammed Aly, qui était le chef écouté de ces troupes révoltées, mais il ne put y parvenir. Il fut obligé de lui livrer une bataille régulière à la suite de laquelle, comme nous l'avons vu précédemment, le Pacha dut fuir par Damiette.

C'est à cette époque que l'on commença à connaître le nom de Mohammed Aly, dont la réputation devait aller toujours en augmentant.

Après avoir battu les soldats de Mohammed Kosrou, El Alfi se dirigea sur Damanhour. Ses kachefs et émirs se rendirent dans les provinces de Menoufiah, Gharbiah et Dakahliah pour réunir des sommes d'argent et des fournitures, puis il retournèrent à Béhéra.

Après ces événements, El Alfi se rendit en Angleterre amenant avec lui quinze de ses mamlouks. Il laissait pour le remplacer en Egypte son mamlouk Bechtek, que l'on surnomma le « Petit Alfi ». Il lui donna le commandement de ses mamlouks et de ses émirs auxquels il ordonna de lui obéir.

Il resta absent une année et quelques jours, car il partit vers le milieu de Chawal 1217 et revint le 1er Zilkadé 1218.

Nous croyons inutile de rappeler les détails des événements qui se succédèrent pendant son absence, tels que le remplacement de Mohammed pacha Kosrou dans le gouvernement de l'Egypte par Taher pacha, l'assassinat de celui-ci, l'entrée au Caire et la prise du gouvernement par les émirs égyptiens en 1218, la nomination aux grades de sandjaks de personnes appartenant à la suite d'El Alfi, car nous en avons parlé ailleurs. Tous ces événements se succédèrent par la volonté de

Dieu, par les calculs et par les intrigues de Mohammed Aly. Ce fut ce dernier, en effet, qui chercha d'abord à détruire la puissance de Mohammed pacha Kosrou, son chef, qui se mit d'accord avec Taher pacha et Mohammed pacha, son khazendar qui commandait à la Citadelle, qui fit ensuite tuer Taher pacha, qui aida enfin les émirs à entrer au Caire et à y gouverner. C'est lui qui se montra leur grand ami, les servit, les aida, et qui profita des fautes qu'ils avaient commises, principalement de celles d'Othman bey el Bardissy, homme peu sérieux, ignorant et vain. C'est lui qui les poussa à l'assassinat du defterdar, du katkhoda, d'Aly pacha Taraboulsi. Il les excita à la guerre où furent faits prisonniers Mohammed pacha à Damiette, et son frère le capitaine Sayed Aly à Rosette. Il leur assuma plus tard la responsabilité de tous ces actes.

Après tous ces événements, il ne resta plus qu'El Alfi et El Bardissy. El Bardissy détestait El Alfi, en était jaloux, convaincu qu'il était qu'à son retour d'Angleterre il recouvrirait son prestige et que lui, El Bardissy, serait relégué au second rang. El Bardissy faisait part de ses impressions à Mohammed Aly. Ils parlaient de l'orgueil dont les lieutenants et les émirs d'El Alfi avaient fait preuve durant l'absence de ce dernier et se demandaient quelle serait la ligne de conduite qu'il suivrait à son retour. Mohammed Aly promit à El Bardissy de l'aider contre El Alfi et lui fit croire qu'il était, ainsi que ses soldats, à son service.

Nous avons raconté les événements qui eurent lieu à l'arrivée d'El Alfi et qui le forcèrent à se cacher dans le désert chez le bédouin Echeba.

Une fois El Alfi et ses hommes disparus, Mohammed Aly se tourna contre El Bardissy et lui fit ainsi qu'à ses émirs le mal dont nous avons parlé.

El Alfi reparut alors. Il se rendit dans la Haute-Egypte accompagné de son mamlouk Saleh bey. Ce fut là que ses

émirs et ses soldats vinrent le rejoindre. Il fit en apparence la paix avec El Bardissy et ses émirs. Ils vinrent ensemble aux environs du Caire, où ils se battirent contre les soldats de Mohammed Aly. Mais le désaccord règnant entre eux, ces combats n'eurent aucun résultat.

Les émirs retournèrent dans la Haute-Egypte, puis revinrent dans la Basse-Egypte après s'être battus plusieurs fois avec les armées de Hassan pacha et de Mohammed Aly.

El Alfi se trouvait au village de Tarrana et les autres émirs au village de Tebin, lorsque la discorde éclata entre eux et Korchid Ahmed pacha, lorsque Mohammed Aly fut aidé par Sayed Omar Makram, les cheikhs, le cadi et les habitants du Caire et du pays et lorsque la guerre éclata entre le Pacha et les habitants du Caire.

Sayed Omar entretenait pendant ce temps une correspondance avec El Alfi dans laquelle il lui disait que cette révolution avait pour but de destituer les gens de basse classe qui gouvernaient et de lui rendre à lui, bon et juste, le pouvoir tel qu'il était. El Alfi croyait à ces paroles et envoyait de l'argent à Sayed Omar pour venir en aide à la cause qu'il lui disait soutenir.

Mais Mohammed Aly se rapprochait secrètement de Sayed Omar Makram, le flattait et allait souvent chez lui, quelquefois même au milieu de la nuit ; il lui promettait et jurait faussement que s'il était nommé à la tête du gouvernement de l'Egypte il se conduirait avec justice, ferait respecter les lois, exécuter les jugements ; qu'il ne ferait rien sans prendre son avis et celui des Ulémas. Il ajoutait qu'il consentait à être destitué et renvoyé du pays s'il venait à manquer à ses engagements ; il insinuait à Sayed Omar qu'il était, ainsi que les ulémas, assez puissants pour le renverser puisqu'ils agissaient de la sorte avec le gouverneur actuel.

Sayed Omar se laissa tromper par les promesses : il orga-

nisa chez Mohammed Aly une assemblée dans laquelle il fit venir les cheikhs et les notables. Il leur dit que la situation actuelle ne pouvait que devenir pire si les guerres continuaient et qu'il était indispensable de nommer un gouverneur. A cet effet, il leur demanda de nommer provisoirement quelqu'un jusqu'à ce que la Porte envoie un gouverneur définitif. Les membres de l'assemblée ayant répondu à Sayed Omar qu'ils étaient de son avis, il désigna Mohammed Aly à leur approbation, mais celui-ci fit semblant de vouloir refuser en disant qu'il n'était ni vizir, ni émir, ni dignitaire de l'État, mais l'assemblée entière lui dit qu'elle l'avait élu ; une pelisse d'honneur fut apportée, il la mit, on le félicita et on le nomma gouverneur de l'Égypte à la place de Korchid Ahmed pacha, jusqu'à l'arrivée de celui que la Porte désignerait pour remplir les fonctions ou jusqu'à la réception du firman qui rendrait définitive sa nomination. Des crieurs annoncèrent cette nouvelle dans la ville.

El Alfi se trouvait dans la province de Djizah lorsqu'on lui annonça ce que nous venons de dire. Il en fut fâché, revint dans la province de Béhéra et attaqua Damanhour, mais il échoua dans ses tentatives contre cette ville. Sayed Omar excitait les habitants contre lui et leur procurait de la poudre et d'autres munitions.

Voyant que Sayed Omar se jouait de lui, El Alfi arrêta la personne qui servait d'intermédiaire entre eux, il l'emprisonna, la fit battre et voulut d'abord la tuer, puis, se ravisant, lui rendit la liberté. Il revint dans la province de Djizah lorsque Mohammed Aly était devenu maître de la situation.

Le capitan pacha arriva sur ces entrefaites à Aboukir. Il envoya au Caire son selehdar qui amena le pacha destitué.

Cet officier empêcha Mohammed Aly d'avoir des rapports avec les émirs. Il posta sur les voies de communication terrestres et fluviales des émissaires chargés de guetter et d'ar-

rêter tous ceux qui, chargés d'objets quelconques (armes, vêtements, etc.) iraient d'un camp dans l'autre. Les personnes arrêtées étaient dépouillées de leurs marchandises et punies. Cet ordre empêcha les marchands d'aller vers les émirs et de leur porter quoique ce soit, aussi El Alfi envoya-t-il au Pacha son lieutenant Mohammed pour lui demander de faire la paix avec lui.

Le Pacha crut à cette proposition et en fut satisfait, il fit un cadeau à l'envoyé d'El Alfi et le chargea pour son maître de riches présents, consistant en habillements, fourrures, armes, tentes et argent. Celui-ci emporta les présents, acheta les choses dont son maître avait besoin pour lui, pour sa suite et pour ses émirs, chargea le tout sur une barque et retourna auprès d'El Alfi sans que personne lui ait fait la moindre difficulté. Il était accompagné du salehdar et de Moussa el Baroudi.

Il revint avec ces deux personnes ; ils annonçaient qu'El Alfi demandait comme conditions de l'obéissance qu'il promettait au Pacha d'être nommé kachef des provinces de Fayoum, de Beni-Souef, de Djizah, de Béhéra, de deux cents villages de Garbiah, de Menoufiah et de Dakahlia. Il demandait, en outre, à percevoir les revenus de toutes ces provinces et villages et d'établir sa résidence à Djizah. Mais Mohammed Aly n'accepta pas ces conditions. Il répondit qu'El Alfi devait être considéré comme les autres émirs, qui n'eurent que des seigneuries limitées à la Moudirieh de Djerdjah et qui durent se soumettre aux conditions établies par lui.

Le lieutenant d'El Alfi rapporta cette réponse à son maitre en emportant avec lui d'autres provisions. On voit donc que ces pourparlers n'étaient qu'un jeu employé par El Alfi pour arriver à s'approvisionner.

El Alfi, muni de tout ce qui lui était nécessaire, se rendit au Fayoum et livra aux soldats de Yassin bey une bataille où il fut victorieux.

Quelques mois après, Chahin bey El Alfi se rendit à Djizah avec des nombreuses troupes. Mohammed Aly pacha sortit en personne du Caire pour aller à sa rencontre. El Alfi fut encore victorieux.

Ce fut dans une de ces rencontres que fut tué Aly kachef (mari de l'ancienne femme de Hassan bey el Djeddaoui, fille de Hassan bey Chenan). Grâce à son riche costume et à son brillante escorte, Aly kachef avait été pris pour le Pacha ; ses ennemis le firent d'abord prisonnier, puis le mirent à mort.

Mohammed Aly retourna au Caire et travailla à préparer une seconde expédition.

A cette époque mourut, dans la Haute-Égypte, Bechtek bey, connu sous le nom de « Petit Alfi ».

El Alfi quitta le Fayoum dans les premiers jours de Moharram et rencontra Hassan pacha Taher avec ses troupes. Il lui livra bataille au village de Djeziret El Haoua, et le mit en déroute. Hassan pacha se rendit au village de Rokok, où son frère Abedine bey le rejoignit.

Il vint à Djizah et à Embabah. Il livra une grande bataille aux soldats du Pacha. Il la gagna et continua son chemin vers le nord. Il se rendit à Béhéra par le village de Tarrana.

Il assiégea Damanhour mais n'ayant pu entrer dans cette ville, qui avait été très fortifiée, il se dirigea sur Wardan et de là sur Hoch Ebn Issa. Il venait en effet d'apprendre l'arrivée de bateaux ramenant Emine bey, personnage de sa suite, des troupes du Nizam Djedid et quelques Anglais.

Malgré ses guerres et ses changements continuels de résidence, El Alfi entretenait des relations avec la Porte et avec les Anglais. Il avait envoyé Emine bey à ces derniers pour les prier de le protéger auprès du Sultan.

El Alfi reçut les Anglais à Hoch Ebn Issa, leur fit fête et les envoya aux émirs de la Haute-Égypte en les faisant accompagner par Emine bey.

Aussitôt que Mohammed Aly apprit cette nouvelle, il dépêcha des émissaires à ces émirs et les flatta en leur envoyant des présents, de sorte que, leur inimitié pour El Alfi aidant, ils passèrent dans son camp.

Aussitôt après les événements que nous venons de raconter, arriva à Alexandrie le capitan pacha, qui était suivi de près par Moussa pacha, qui devait se mettre à la tête du gouvernement de l'Egypte. On sut que le Sultan avait gracié les émirs.

C'était toujours El Alfi qui avait provoqué ces arrivées. Il s'était en effet, comme nous le savons, adressé aux Anglais. Ceux-ci avaient intercédé en sa faveur auprès du Sultan et de son vizir Mohammed pacha el Salehdar, qui avait été mamlouk du sultan Moustapha. Ce vizir s'étant un jour rencontré avec Soliman Aga, qui avait fait partie de la suite de Saleh bey et que Youssouf pacha avait nommé salehdar, puis envoyé à Constantinople, lui demanda s'il restait encore en Egypte des émirs autres qu'El Alfi. Soliman lui répondit que tous les chefs existaient encore et les lui nomma. Il ajouta que ces émirs, avec leurs mamlouks, étaient plus de deux mille. Le vizir, compatriote des émirs, dit à Soliman aga qu'il pensait qu'il était préférable de leur rendre leur ancien pouvoir (sous certaines conditions qu'il leur poserait) que de laisser subsister l'inimitié qui existait entre eux et ce soldat ignorant et rusé, inimitié qui obligeait les deux parties à réunir des soldats dont l'entretien ruinait le pays. Il ajouta qu'il serait difficile aux émirs de quitter leur patrie, leurs enfants et le pouvoir qu'ils avaient hérité de leurs devanciers ; que, par conséquent, il serait bon de renvoyer et de remplacer l'homme qui les avait vaincus.

Soliman pensa que le vizir, en disant ces paroles, avait un but caché, et lui fit part de ses doutes. Le vizir jura qu'il pensait réellement ce qu'il venait d'avouer et ajouta seulement qu'il ne pouvait exécuter ce projet si la caisse impériale n'y trouvait

pas un profit. Soliman conseilla alors au vizir d'envoyer chercher Mohammed aga, lieutenant d'El Alfi, qui était un homme capable de mener à bonne fin une négociation semblable. Il accepta et Mohammed aga se rendit à Constantinople.

On convint qu'une somme de 1,500 bourses serait payée au capitan pacha à son arrivée à Alexandrie. Mohammed aga garantit personnellement ce payement et Soliman aga se porta caution pour lui. On s'entendit en outre sur certaines autres conditions, dont l'une consistait à rendre aux marchands de mamlouks la liberté d'introduire en Égypte leur marchandise humaine. Cette liberté leur avait été retirée depuis trois années.

Soliman aga et Mohammed aga s'embarquèrent avec le capitan pacha pour l'Égypte, ils arrivèrent à Alexandrie et se rendirent avec le salehdar du capitan pacha chez El Alfi à Béhéra. Celui-ci fut fort content lorsqu'ils lui annoncèrent la nouvelle de l'arrangement qui avait été conclu. Il engagea Soliman aga à se rendre dans la Haute-Égypte pour en faire part aux émirs qui s'y trouvaient. Il ajouta : « Vous savez que nous formons trois partis : Ibrahim bey et ses hommes, Othman bey el Bardissy et ses hommes et moi et mes hommes ; chacun de ces partis doit payer 500 bourses, s'ils acceptent je vous payerai aussi les 500 bourses que je vous dois. »

Soliman aga partit, annonça aux émirs ce que nous venons de raconter et leur demanda de lui payer la part de la somme totale qui leur incombait. El Bardissy répondit que du moment où El Alfi en était arrivé à traiter avec les souverains, à correspondre avec eux, à en obtenir ce qu'il désirait, à faire nommer et révoquer des vizirs, à faire voyager le capitan pacha, que c'était à lui à payer toute la somme. « Pour toutes ces raisons, ajouta-t-il, El Alfi devient notre chef et nous (y compris notre vénéré père Ibrahim bey et Othman bey Hassan) nous ne pouvons être que ses inférieurs. »

Soliman aga répondit qu'El Alfi n'était pas le chef des émirs, mais leur collègue et leur frère. Il se retira ensuite avec Ibrahim bey et lui parla de l'affaire, mais celui-ci dit : « Je suis déjà vieux et je désire me retirer dans une maison quelconque pour y finir mes jours avec ma famille et mes enfants, sous l'autorité de n'importe lequel d'entre nous. Je ne puis rien faire contre le mauvais vouloir de mon compagnon, qui par sa mauvaise politique a été cause de tout ce qui est arrivé. J'ai vécu longtemps avec Mourad bey après la mort de notre maître, et pour ne pas donner lieu à l'inimitié et au meurtre entre nous, j'ai toujours pardonné ses fautes et celle des personnes de sa suite. Après sa mort, ces fous prirent sa place et mirent El Bardissy à leur tête. El Bardissy devint prétentieux et fit à son camarade El Alfi ce que vous savez sans se rendre à nos observations et à nos conseils. »

Soliman aga continua pendant plusieurs jours à traiter avec les émirs et finit par s'entendre avec Ibrahim bey que la somme due serait partagée en deux parties entre lui et El Alfi. Il retourna auprès d'El Alfi pour lui soumettre cet arrangement et celui-ci lui répondit : « Il n'est pas possible d'imaginer et il ne convient pas que je me croie supérieur à Ibrahim bey et Othman bey Hassan, que je considère comme des pères, ni à ceux qui sont mes camarades, quoique cependant il ne soit pas honteux pour eux d'avoir pour chef un des leurs. Je n'ai jamais eu cette idée et j'accepte d'être leur inférieur. Je m'engage donc dans le cas où nous retournerions à nos anciennes positions, à ne pas les gêner en quoi que ce soit, à obéir à Ibrahim bey notre père à tous, à habiter Djizah et à me contenter de mes anciens revenus qui, du reste, me suffiront. Si les émirs ne croyaient pas à mes paroles et pensaient que je veuille tirer vengeance de ce qu'ils ont tué un de mes hommes, Hussein bey, et de ce qu'ils ont cherché à me tuer avec toute ma suite, dites-leur que la situation dans laquelle nous nous trou-

vons m'a fait oublier tout cela, que Hussein bey n'était ni mon père, ni mon fils, mais seulement un mamlouk que j'ai acheté et que je puis remplacer ; que, du reste, étant à moi, il était aussi à eux et que je puis l'ajouter aussi au nombre des émirs et des mamlouks que j'ai perdus dans les batailles. Dites-leur de se souvenir que je n'ai rien fait pour mériter leur haine ; que je me suis toujours considéré comme leur frère ; que je leur avais conseillé d'avoir recours aux Anglais et qu'ils ont regretté de n'avoir pas écouté ce conseil ; qu'ils ont décidé que je devais partir pour l'Angleterre et que j'ai obéi malgré les fatigues et les dangers du voyage ; que pendant mon absence ils sont entrés au Caire et s'y sont crus tranquilles, mais que leur ennemi, après avoir accompli ses vues sur eux, les en chassa en les outrageant ; qu'appelé encore une fois par lui ils pénétrèrent de nouveau dans la ville malgré mes conseils, qu'ils furent assiégés dans les rues et que plusieurs d'entre eux furent tués. Dites-leur qu'aujourd'hui encore cet ennemi correspond avec eux et les flatte pour les empêcher de faire ce qui est dans leur intérêt de faire, mais que j'espère qu'ils ne manqueront pas d'esprit au point de ne pas reconnaître leur erreur. Rappelez-leur tout cela, peut-être se réveilleront-ils de leur torpeur et vous donneront-ils les deux tiers ou la moitié de la somme que notre père Ibrahim bey a bien voulu promettre. Cette somme du reste n'est pas trop forte pour eux ; ils peuvent la réunir et même la dépasser en réclamant 10 bourses à chaque émir, 5 bourses à chaque kachef et une bourse à chaque soldat ou à chaque mamlouk. J'agirai ainsi moi-même et heureusement ni eux ni moi ne sommes des faillis. Dites-leur que l'avantage de l'argent est de servir à nous procurer les choses terrestres dont nous avons besoin ; que le moment où nous sommes est plein d'intérêt pour nous et qu'il ne faut pas laisser passer la circonstance favorable qui se présente à nous, car notre ennemi ne dort pas, ne néglige pas ses affaires et que les Turcs sont esclaves de l'argent. »

Soliman aga retourna dans la Haute-Égypte muni de toutes ces recommandations, mais il trouva les émirs, y compris Ibrahim bey, décidés à ne rien payer. Ils ne crurent pas aux discours et aux promesses d'El Alfi et dirent que celui-ci ne peut pas oublier qu'il avait à se venger du mal qu'ils lui avaient fait ainsi qu'aux personnes de sa suite, qu'en tout cas il resterait toujours le maître, puisque la Porte ne reconnaîtrait que lui : « Pendant son absence nous ne pouvions supporter aucun de ses hommes, disaient-ils ; comment pourrons-nous le supporter maintenant lui et ses hommes ? » Soliman aga leur dit alors de régler leurs affaires actuelles en éloignant ses ennemis étrangers, quitte à tuer ensuite El Alfi pour ne pas avoir de souci. Ils répondirent que ce serait El Alfi qui, une fois le chef, les tuerait un à un et qu'ils ne pourraient jamais avoir confiance en lui.

C'était leur ennemi qui les trompait et leur envoyait des présents, des chevaux, des selles et des étoffes.

Pendant tout ce temps, le capitan pacha attendait une réponse d'El Alfi, le faisait patienter en lui envoyant des présents, du bétail, des vivres, consistant en riz, céréales, beurre, miel, etc. Soliman aga arriva enfin et lui annonça que les émirs de la Haute-Égypte avaient refusé de payer et qu'il n'y avait plus rien à attendre d'eux ; mais qu'El Alfi était disposé à payer la somme qu'il voudrait bien fixer et qu'il lui payerait le reste de 1,500 bourses quand il pourrait le recueillir. Le capitan pacha se mit en colère et demanda à Soliman s'il se moquait de lui et du visir du Sultan, qui, croyant que les émirs étaient unis, étaient venus en Égypte avec les troupes du Nizam Djedid pour leur porter aide et assistance. « Puisque les émirs sont si désunis et si pleins d'animosité et de jalousie les uns pour les autres, ajouta-t-il, nous ne pouvons rien faire pour eux. Quant à votre ami, il ne pourra pas continuer seul à faire la guerre, car celle-ci ne se fait que moyennant de grosses dépenses. »

Soliman aga voyant l'état de surexcitation dans lequel se trouvait le capitan pacha, eut peur d'être tué, mais il se rassura en pensant que le salehdar de son interlocuteur se trouvait près d'El Alfi. Le capitan pacha en effet ne lui fit aucun mal et lui donna l'ordre d'aller chercher le salehdar et de revenir avec lui. Il partit. Ayant à peine quitté Alexandrie il rencontra le salehdar qui s'y rendait. Il lui dit : « Votre maître m'envoie pour une affaire, je reviendrai » ; il continua son chemin, alla chez El Alfi et ne revint plus.

Pendant que se passaient toutes ces choses, El Alfi continuait à assiéger Damanhour. Il se battit contre une armée nombreuse que Mohammed Aly avait réunie avec beaucoup de soins et et qui était composée de troupes de Dalat, ainsi que de troupes albanaises et turques commandées par Taher pacha et des mograbins. Il la mit en fuite. S'il avait osé suivre les fuyards, il les aurait tous chassés et ils ne se seraient plus revenus l'attaquer.

Voyant que les émirs par leur mauvais vouloir avaient gâté l'affaire qu'il avait poursuivie, et sachant que le capitan pacha et Moussa pacha étaient partis d'Alexandrie, El Alfi eut de nouveau recours aux Anglais. Il les pria de venir à son aide en lui envoyant une partie de leurs troupes, mais ils lui refusèrent ce secours, en prétextant qu'ils étaient en paix avec les Turcs et que d'après le droit des gens, une nation ne peut pas envoyer des soldats à battre contre une nation amie ; qu'ils ne pouvaient en conséquence lui procurer des renforts que si la Porte les en priait.

Mais peu de temps après, un différend s'étant élevé entre les Turcs et les Anglais, ceux-ci prévinrent El Alfi qu'ils allaient lui envoyer six mille hommes pour lui porter secours. El Alfi attendit en vain cette troupe pendant trois mois à Béhéra. Au bout de ce temps, la récolte n'ayant pas encore été faite, les soldat et les Bédouins se plaignaient du manque de vivres.

Malgré les paroles de patience émanant d'El Alfi, ils insistèrent pour être reconduits dans la Haute-Égypte. El Alfi fut obligé de céder et de partir malgré lui, la peine dans l'âme. Il songeait aux malheurs et aux contrariétés qui lui étaient arrivés dans ces derniers temps, ainsi que dans l'impossibilité dans laquelle il s'était trouvé de profiter de l'arrivée en Égypte du capitan pacha et de Moussa pacha ; à son insuccès au sujet de la prise de Damanhour, ville dans laquelle il désirait s'établir pour attendre les secours ; au retard de l'arrivée de ces secours, retard qui occasionnait la famine de ses troupes et l'obligeait à quitter la Béhéra. Il songeait aussi au refus de ses frères les émirs de suivre sa politique et à la honte qui en résultait.

Parti de Béhéra, El Alfi se rendit avec ses troupes et ses bédouins au village d'Ahsas ; de là à Kafr Hakim, où il arriva le mardi 18 Zilkadé. Ses soldats se répandirent à Embabah et à Djizah. De son côté, Mohammed Aly réunit tous ses soldats et les mena près d'Embabah. Là nous savons qu'il vit passer son ennemi à la tête de ses nombreuses troupes, des bédouins des tribus de Auelad Aly, de Hannadi, ainsi que des bédouins de Charkiah. Nous savons aussi que Mohammed Aly ne put obtenir de ses troupes de Dalat et de ses cavaliers de se jeter sur El Alfi, malgré les offres et les promesses qu'il leur faisait.

El Alfi s'arrêta près des ponts de Choubrament, là, montant sur une colline, regardant du côté du Caire, il dit : « O Caire, vois tes enfants qui se trouvent éparpillés sans domicile autour de toi, tandis que tu es devenue la patrie des Turcs, des juifs et des arnaouts. Ce sont eux qui encaissent maintenant tes rentes, qui font la guerre à tes enfants, qui tuent tes héros, qui logent dans tes palais, qui jouissent de tes femmes et de tes enfants et qui ternissent ta splendeur ! » Il était tellement abattu qu'un coup de sang le frappa ; il vomit

du sang et dit : « Tout est fini, l'Égypte reste à Mohammed Aly, car personne n'osera plus la lui contester. Il commandera les mamlouks et le drapeau de ceux-ci ne se verra plus. » Il fit venir ensuite tous les émirs, désigna Chahine bey pour être leur chef, les lui recommanda et le leur recommanda. Il conseilla à tous d'être toujours unis, de ne jamais laisser pénétrer de dissentions entre eux et de prendre garde aux ruses de leur ennemi. Il ordonna ensuite de l'enterrer auprès des tombes des martyrs à Wadi Bahnassa[1].

Il mourut le soir même, c'est-à-dire le mardi 19 zilkadé. Les siens le lavèrent, l'entourèrent d'étoffe et le portèrent sur un âne à Bahnassa, où ils l'enterrèrent près des martyrs. Gloire à celui qui vivra éternellement !

La nouvelle de la mort d'El Alfi arriva aussitôt à Mohammed Aly, mais celui-ci n'y crut pas tout d'abord. Il garda pendant quatre jours le bédouin qui l'apporta et qui était le frère du propriétaire de l'âne sur lequel on emporta le corps du décédé. La nouvelle se confirma enfin ; le Pacha fut rempli de joie et dit : « L'Égypte est maintenant à moi, car je ne compte pas avec les autres. » Il fit venir le bédouin, lui donna de l'or, le couvrit d'une pelisse et lui donna l'ordre de parcourir la ville pour être vu de toute la population. Celle-ci en effet persistait à ne pas vouloir croire à la mort d'El Alfi, elle pensait que cette nouvelle était une ruse et n'oubliait pas que son départ pour l'Angleterre n'avait été connu que plusieurs mois après. La vue du bédouin ne fit pas disparaître les doutes et ce ne fut que deux mois après, lorsque les présomptions devinrent très fortes, que le peuple commença à croire à cet événement.

Une fois El Alfi mort, les tribus de bédouins qui l'entou-

[1] Bahnassa, oasis dépendant de la moudirieh de Fayoum, où se trouvent les tombeaux de quelques compagnons du Prophète tués lors de l'invasion de l'Égypte par les Arabes.

raient quittèrent son camp et quelques-unes d'entre elles demandèrent l'aman du Pacha.

Rappelons ici une parole que Mohammed Aly pacha disait quelquefois : « Je ne serai jamais en paix tant qu'El Alfi vivra ; nous ressemblons à deux acrobates qui dansent sur des cordes, avec cette différence qu'il a des échasses aux pieds. »

El Alfi était un seigneur grand et vénérable, il prévoyait les conséquences les plus lointaines des actes ; il était physionomiste, sachant reconnaître la valeur et le caractère d'un homme en le regardant, néanmoins il était difficile à mener, avait un grand prestige et protégeait avec jalousie les personnes qui se mettaient sous sa protection. Il aimait la grandeur en toutes choses et sur ce point il était arrivé à ne jamais marchander les choses qu'il achetait : les marchands mettaient sur leurs factures les prix qu'il leur plaisait, il en ordonnait le payement sans y jeter les yeux, pensant que le contraire serait honteux et dégradant pour un émir. Aussi les marchands gagnaient-ils beaucoup avec lui ; malgré cela, il les comptait parmi ses protégés et leur envoyait régulièrement des céréales pour la nourriture de leurs familles et des habillements à l'occasion des fêtes.

Il prenait toujours le parti de ses protégés et aimait toujours à voir leur situation meilleure que celle des protégés des autres émirs. Mais si l'un d'eux commettait la moindre faute contre l'honneur, il ne manquait pas de la lui reprocher sévèrement. Aussi ses kachefs et ses mamlouks tremblaient-ils devant lui, malgré leur orgueil et leur entêtement.

Une chose étonnante chez lui est d'avoir su faire plier devant lui tous les bédouins de toutes les tribus de l'Égypte. Il suivait avec eux une politique extraordinaire, car il connaissait leurs habitudes et leur caractère comme s'il avait été bédouin comme eux ou élevé parmi eux. Tous lui obéissaient et le crai-

gnaient quoiqu'il ait pillé leurs richesses, leurs chameaux et leurs bestiaux, qu'il en ait fait emprisonner et mettre à mort. Il se maria avec plusieurs de leurs filles, gardait ces femmes tant qu'elles lui plaisaient et renvoyaient à leurs parents celles qui cessaient de lui plaire. Il n'en garda définitivement qu'une seule, celle qu'il a laissée à sa mort. A sa mort les femmes des tribus se réunirent et le pleurèrent en récitant des paroles fort élevées, paroles qui ont été plus tard chantées par les musiciens sur leurs instruments.

Lorsque El Alfi descendait annuellement à Bilbès pendant qu'il était seigneur du pays, il maltraitait les bédouins de Charkiah, les faisait souffrir, les faisait arrêter, mettre aux fers et exitait leurs tribus les unes contre les autres. Il leur prenait de l'argent, des chevaux, des chameaux et des bestiaux. Il les imposait très fortement et les empêchait de piller les fellahs. A son retour d'Angleterre, lorsqu'il se vit haï par El Bardissy et entouré de toutes parts par les soldats, ce fut chez un bédouin, Echeba, qu'il se cacha. Ce bédouin ne révéla jamais sa retraite, malgré les recherches d'El Bardissy et les récompenses qu'il promettait à qui donnerait des renseignements sur El Alfi ou le lui amènerait. A cette occasion et pour mettre El Alfi en sûreté absolue, les bédouins placèrent des sentinelles sur toutes les routes pour leur signaler les étrangers qui pouvaient arriver chez eux.

Tout cela était tellement extraordinaire que l'on supposait qu'El Alfi possédait un mystérieux secret au moyen duquel il se faisait aimer des bédouins.

A sa mort toutes les tribus se séparèrent et ne s'unirent plus à aucun chef; quelques-unes cependant demandèrent grâce au Pacha.

Quant à ses mamlouks et les gens de sa suite, ils ne purent rien faire par eux-mêmes. Ils s'en allèrent rejoindre les émirs de la Haute-Égypte. Mais, ayant trouvé chez eux des habitudes

et un caractère incompatibles avec les leurs, ils ne purent pas vivre en paix et les quittèrent, Ils vécurent seuls jusqu'au moment où se passèrent les événements que nous raconterons dans la suite, événements qui les rapprochèrent et rétablirent la paix entre eux et le Pacha.

Quarante jours environ après la mort d'El Alfi, arrivèrent à Alexandrie les troupes que les Anglais avaient promis de lui envoyer. Ceux-ci apprirent la nouvelle de sa mort, mais ils ne voulurent pas s'en retourner. Croyant qu'il existait encore chez les autres émirs une trace de courage et de générosité, ils les prièrent de venir se joindre à eux en leur promettant qu'ils les aideraient à rentrer dans leur situation précédente.

Mohammed Aly, qui se trouvait alors dans la Haute-Égypte faisant la guerre aux émirs, proposa la paix à ceux-ci par l'intermédiaire de quelques savants d'El Azhar. Il employa une telle ruse avec eux qu'ils acceptèrent ses conditions et cessèrent de combattre. Il advint alors des Anglais ce que nous raconterons dans la suite, s'il plaît à Dieu, dont les volontés sont toujours exécutées.

El Alfi avait un grand amour pour la lecture, surtout pour celle des livres qui traitent des sciences extraordinaires, comme le *Gifr*[1], la géographie, l'astronomie et l'astrologie. Il connaissait aussi les positions des astres, leurs noms et leurs habitudes, le mouvement des astres qui ne bougent que très lentement ainsi que leurs positions. Il avait appris tout cela à la manière des Arabes, sans aucune lecture, par la vue, l'observation et l'ouïe. Si quelqu'un lisait un livre devant lui ou parlait de sciences, il discutait avec lui en homme connaissant la matière.

[1] Science qui donne le pouvoir de prédire les événements futurs.

Il pouvait aussi connaître l'avenir par le maniement des sables ou par l'écriture. Le jour de son retour d'Angleterre, en descendant à Alexandrie, il fit un dessin et l'examina ; sa figure se contracta et il dit aux personnes de sa suite : « Je vois un empêchement sur mon chemin, peut-être devrais-je me séparer de vous pendant quarante jours environ. » C'est pour cette raison qu'il voulut cacher son arrivée, mais il ne put y parvenir. El Bardissy avait en effet posté à Alexandrie une personne spécialement chargée de le prévenir de l'arrivée d'El Alfi. Cette personne ne manqua pas de le faire, et il arriva alors ce que nous avons déjà raconté de la trahison des émirs, du meurtre de Hussein bey Abou Chachi ; de la fuite de Bechtek bey de son palais, de l'envoi des soldats contre El Alfi pour le tuer, de la fuite de celui-ci et de son absence pendant près de quarante jours.

Lorsqu'on lui parlait d'un homme connaissant les sciences, il le faisait venir, causait avec lui et, s'il le trouvait capable de le faire profiter de ses lumières, l'honorait de son amitié.

Lorsqu'il causait avec ses amis, il était toujours grave et ne disait jamais un mot léger.

Il habitait le plus souvent dans les palais qu'il avait fait construire en dehors du Caire, c'est-à-dire le palais du Vieux-Caire situé vis-à-vis du Nilomètre, le palais situé près de la mosquée de Demerdache et le palais situé près de Kantaret el Moghrabi, sur le Kalidj. Lorsqu'il voulait se rendre de l'un à l'autre de ces palais, il ne passait jamais dans l'intérieur de la ville disant à ceux qui l'interrogeaient sur cette habitude qu'il avait honte de se faire voir dans les rues par les boutiquiers et les passants.

Je ne puis écrire tous les faits qui concernent El Alfi, surtout ceux qui se rattachent au voyage de trois ans et trois mois qu'il fit pendant le séjour des Français en Égypte et du

voyage qu'il fit ensuite en Angleterre. Ce dernier voyage l'instruisit beaucoup. Il constata par lui-même la prospérité de ce pays, la bonne politique qu'y suivent les gouvernements, la richesse de ses habitants, le développement de leur industrie et la justice qui règne chez eux, quoiqu'ils ne fassent pas partie de la vraie religion, toutes choses enfin qui font qu'il n'y a dans leur pays ni pauvres, ni mendiants, ni nécessiteux.

El Afi reçut en Angleterre plusieurs présents consistant en bijoux, en instruments d'astronomie et de géométrie, en globes et en lunettes. Parmi celles-ci il y en avait une qui faisait voir les objets pendant la nuit comme s'il faisait jour. Il y en avait d'autres qui agrandissaient les astres et faisaient distinguer les petites étoiles qui les entourent et qui sont invisibles à l'œil le plus perçant. Il reçut aussi des armes en très grand nombre ; un instrument de musique semblable à une caisse, dans l'intérieur duquel se trouvent de petits instruments qui, en tournant, font entendre des airs mélodieux. Il y avait dans la boîte des signes qui servaient à changer les airs.

Ces objets ont été pillés par les soldats qui avaient été envoyés par Bardissy pour tuer El Alfi. Ils en vendirent une partie dans les marchés de la ville, mais la plus grande partie en a été brisée et endommagée.

Une des personnes qui avaient été à la rencontre d'El Alfi près de Menouf m'apprit qu'en arrivant dans cette ville, l'émir fut reçu par Soliman bey el Baouab, qui lui prépara un bain ; mais El Afi ayant eu connaissance de toutes les exactions que cet homme commettait, ainsi que toutes celles que commettaient ses collègues dans les autres provinces, ne parla pendant cette soirée que de la justice, sans laquelle aucun pays ne peut prospérer. Il dit à Soliman bey que l'homme qui a une vache qui le nourrit, lui et sa famille de son lait, de son beurre et de son fromage, doit être bon pour elle et lui donner une nourriture suffisante afin qu'elle engraisse et lui produise

d'autres biens ; que s'il la laisse sans subsistance suffisante, que s'il la fatigue, elle devient tellement faible qu'il ne pourra y trouver ni viande, ni graisse s'il venait à la tuer. « Si Dieu me donne le gouvernement de l'Égypte, ajouta-t-il, j'y empêcherai les injustices, j'y établirai la justice, qui y augmentera l'abondance et le nombre de la population ; je rendrai ses habitants heureux ; je ferai en un mot que ce pays soit le plus beau que Dieu ait créé. Mais l'Égypte n'a pas de chance, car ses habitants ne sont pas de la même race, ne s'aiment pas et n'ont pas le même caractère. »

Le lendemain de la soirée pendant laquelle El Alfi prononça ces paroles, il fut entouré par ses ennemis et dut fuir pour sauver sa vie.

Une des personnes qui eut avec El Alfi une conversation à Béhéra me raconta que celui-ci lui dit : « J'ai quelquefois l'idée de me tuer, mais le courage me manque. Je me trouve seul entre des milliers d'ennemis et ces ennemis sont des gens de ma nation. Je n'ai cependant rien fait pour mériter leur haine et la peine qu'ils me causent. Ils ont livré le pays à mes ennemis, qui sont aussi les leurs. J'ai travaillé de toutes mes forces pour arriver à les contenter et à faire la paix avec eux. Je leur ai donné des conseils, mais cela n'a servi qu'à augmenter leur éloignement et leur haine. Avec tout cela, voici que ces soldats et leur chef, qui sont déjà maîtres du pays, qui en ont goûté la douceur, qui sont rassasiés après avoir été affamés, qui jouissent du bien-être après avoir été misérables, se mettent contre moi et me font la guerre. Je suis forcé d'user de ménagement avec les bédouins qui m'entourent, de leur sourire après m'être fâché contre eux. Il en est de même de mes soldats et de mes mamlouks qui me demandent chacun une position ou un commandement, croyant, les imbéciles, que je gouverne dans le pays et que je manque à mes devoirs envers eux. Je suis forcé de les traiter quelquefois par la dou-

ceur et d'autrefois avec sévérité. Je suis en un mot entre tous comme une victime et ils sont tous autour de moi comme des affamés qui veulent me dévorer. N'ayant pas les trésors de Crésus pour pourvoir aux dépenses de tous ces gens, je me vois forcé de prendre par force les biens des serviteurs de Dieu, de piller leurs récoltes et leur bétail. Mais si Dieu me donnait la victoire, toutes ces pertes seraient compensées. Je serai clément pour eux. Si Dieu ne devait pas me l'accorder, je le prierai d'être bon pour moi et pour eux, car ils nous regretteront certainement et sentiront que nos injustices et nos vexations sont supportables à côté de celles qui les attendent. »

Après El Alfi, nous n'avons plus eu d'émirs ayant du courage, de la sévérité et de la prévoyance, car il était unique parmi les hommes de sa race. Par sa mort, la force des mamlouks diminua, leur prestige s'évanouit et ils furent humiliés. Depuis ce moment leur nombre diminua, ils furent d'abord persécutés puis enfin chassés du pays.

Quant aux mamlouks et aux sandjaks d'El Alfi, ils ne suivirent pas ses conseils, oublièrent ses dernières volontés et se joignirent à leur ennemi qui, peu à peu, comme nous le verrons par la suite, les extermina ou les fit disparaître.

El Alfi avait une taille moyenne, la peau blanche et rose, une belle figure, une barbe roude, des cheveux blonds parmi lesquels se mêlaient quelques cheveux blancs, de bons yeux, des sourcils fermés. Il était sympathique et s'habillait avec goût. Il pensait beaucoup, parlait peu et ne révélait jamais un secret même à son meilleur ami. Mais il ne fut pas heureux, la vie eut pour lui des amertumes ; ses espérances s'évanouirent, sa vie se brisa et il mourut à l'âge de cinquante-cinq ans environ. Que Dieu lui pardonne !

Othman bey el Bardissy porta ce dernier nom, parce qu'il a été kachef d'El Bardissy dans la Haute-Egypte. Il fut fait

émir et nommé sandjak en l'an 1210. Il se maria avec la fille d'Ahmed katkhoda Aly, qui était aussi la sœur d'Aly, kachef de la province de Charkiah. Il habita dans la maison d'Aly katkhoda el Tawil à l'Ezbékiah. Son nom devint connu et on le compta parmi les émirs.

A la mort, à Aboukir, d'Othman bey el Bardissy el Mouradi, El Alfi fut désigné comme chef de tout le personnel auquel avait commandé le défunt. Mais lorsque El Alfi partit pour l'Angleterre, Othman bey fut nommé chef à sa place avec Bechtek bey, connu sous le nom de « Petit Alfi. »

Ils vinrent au Caire en 1218 après la sortie de Mohammed pacha Kosrou et le meurtre de Taher pacha. Mohammed Aly pacha, qui était alors chef des troupes irrégulières, s'unit à Othman bey, fraternisa avec lui et profita de sa bêtise. Ils se jurèrent amitié et bonne foi. Mohammed Aly promit à Othman bey d'être à son service, lui ainsi que ses soldats turcs, et de lui obéir en tout. Othman bey, ayant un caractère léger, fut fier de ces marques de déférence. Il crut aux promesses de Mohammed Aly, car celui-ci, après avoir agi comme nous le savons envers son chef Mohammed pacha et plus tard envers Taher pacha, avait appelé les émirs et les avait fait entrer au Caire et s'était soumis à leur chef Ibrahim bey el Kébir, auquel il avait accordé une rente.

Mais voyant que celui-ci cherchait toujours à entretenir l'amitié et l'union entre ses compagnons et compatriotes, Mohammed Aly ne comptant plus sur lui, se tourna vers Othman bey, qu'il savait léger de caractère. Il se réunit souvent avec lui en tête-à-tête, but avec lui et se fit révéler par lui ses pensées secrètes, c'est-à-dire la haine qu'il nourrissait contre les émirs, ses frères, et le désir d'être seul maître. Mohammed Aly l'encourageait, nourrissait sa présomption et lui promettait de l'aider à atteindre le but qu'il se proposait ; tout cela pour atteindre lui-même son propre

but, qui consistait à anéantir tous les émirs. Il lui conseilla de construire des tours autour de sa maison de Nasria, ce qu'il fit. Il y logea une partie de ses soldats pour le protéger contre ce qui pourrait lui arriver de fâcheux. Il partit ensuite avec lui pour Damiette où ils firent la guerre à Mohammed pacha Kosrou, qu'ils amenèrent prisonnier au Caire et qu'ils emprisonnèrent. Ils firent de même avec le capitan Sayed Aly, après quoi ils tuèrent Aly pacha el Taraboulsi. Tous ces événements, que nous avons déjà racontés, furent attribués aux émirs et il ne restait plus à Mohammed Aly qu'à les exciter les uns contre les autres.

Ce projet fut favorisé par l'arrivée d'El Alfi d'Angleterre ainsi que nous le savons déjà. Depuis lors, en effet, les émirs devinrent ennemis et leur nombre diminua.

Mohammed Aly conseilla alors à son ami Othman bey d'éparpiller ses soldats dans différents points afin que les uns arrêtent El Alfi et ses soldats et que les autres pressurent les fellahs. Il suivit ce conseil et il se trouva seul dans la ville avec quelques émirs, parmi lesquels Ibrahim bey el Kébir. C'est ce que voulait Mohammed Aly, car, à ce moment, il s'entendit avec les troupes afin qu'elles réclament leurs soldes arriérées. Elles le firent et les émirs n'ayant pas de quoi les payer, il conseilla à Othman bey d'imposer la population de la ville. Les écrivains circulèrent alors dans les rues et les ruelles prenant note du nom et de l'adresse des habitants. Ceux-ci protestèrent, mais les soldats leur dirent : « Vous ne nous devez rien et nous ne sommes pas contents du traitement qu'on vous fait subir ; nous voulons vous aider ; ce sont les émirs qui sont nos débiteurs ». A ces mots les habitants se révoltèrent et insultèrent les émirs, et les femmes circulèrent dans les rues battant du tambourin et chantant : « Que voulez-vous nous prendre Bardissy ? nous sommes en faillite[1]. »

[1] Toute cette phrase se dit en arabe en cinq mots qui riment, c'est pourquoi elle peut se chanter.

Les émirs furent insultés, et les soldats, encouragés par les habitants, entourèrent leurs maisons. Les soldats que El Bardissy avait postés dans les tours qu'il avait construites autour de sa maison, au lieu d'être ses défenseurs, furent très acharnés contre lui : ils tirèrent sur sa maison dans l'intention de le tuer.

Les émirs durent s'enfuir. El Bardissy fit comme eux. Il se dirigea dans un état de grande détresse vers la Haute-Égypte. Il eut ainsi le traitement que mérite toute personne qui s'appuie sur son ennemi.

Il continua à être persécuté et à faire la guerre sans jamais gagner une seule bataille. Il continua aussi à nourrir une haine pour son frère El Alfi et pour toutes les personnes de sa suite sans cesser toutefois de commettre de grandes fautes telle que celle que nous avons racontée à propos du capitan pacha et de Moussa pacha.

El Bardissy était despote, ignorant, léger et mauvais administrateur. Nous pouvons dire qu'il n'a été créé que pour être la cause du malheur des mamlouks, de la perte de leur prestige, de la ruine de leurs maisons et de leur séparation.

Il mourut à Manfalout et y fut enterré.

Bechtek bey, appelé le « Petit 'Alfi » était mamlouk de Mohammed bey El Alfi. Il était son selehdar lorsqu'il le fit émir et le nomma son représentant pendant son voyage en Angleterre. A cette occasion il donna ordre à tous ses kachefs, mamlouks et soldats de lui obéir.

En 1218, lorsque les émirs vinrent au Caire, il resta dans le palais de Mourad bey à Djizah, mais il se conduisit mal, car l'orgueil et la présomption avaient pénétré dans son âme. Il se crut, en effet, non seulement plus grand que les émirs, collègues de son maître, mais encore plus grand qu'Ibrahim bey el Kébir, qui était comme le père de son maître. Mourad

bey lui-même en effet était toujours poli devant Ibrahim bey ; il lui baisait la main à l'occasion des fêtes et disait de lui qu'il était l'émir de tous. Il en était de même d'El Alfi, qui lui baisait la main toutes les fois qu'il entrait chez lui et qui ne s'asseyait devant lui qu'après en avoir reçu la permission.

Bechtek bey ne suivit donc pas sur ce point les traces de ses prédécesseurs, il devint orgueilleux et se crut supérieur à tous, à un tel point qu'il entravait leur projet toutes les fois qu'ils prenaient une décision sans lui. Il fut haï des émirs pour tous ces motifs, qui contribuaient aussi à la haine qu'ils vouèrent ensuite à son maître.

Celui-ci en arrivant de voyage eut connaissance de sa mauvaise conduite ; il lui en fit des reproches et l'éloigna de lui. Il resta en disgrâce jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans la Haute-Égypte.

En dehors des personnages décédés dont nous venons de faire la biographie et de ceux dont je ne me rappelle plus les noms ou dont j'ignore le décès, sont morts dans cette année :

Soliman bey, connu sous le nom d'Abou Diab, dans la Haute-Égypte.

Ahmed bey el Hindaoui el Alfi, dans la bataille de Nedjilé.

Saleh bey el Alfi, qui pendant l'absence de son maître, avait un commandement et qui au retour de celui-ci d'Angleterre était kachef de Charkiah. Ayant appris que des troupes avaient été envoyées par les émirs pour le tuer, il quitta ses tentes et ses bagages, s'échappa et se cacha.

Quand les mamlouks s'enfuirent au Caire et lorsqu'El Alfi son maître sortit de sa cachette, il se rendit auprès de lui et l'aida de tout l'argent qu'il possédait. Il se rendit avec lui dans la Haute-Égypte où il mourut.

ANNÉE
MIL DEUX CENT VINGT-DEUX.

Mois de Moharram.

Le mercredi, premier jour de ce mois, arriva à Boulac un officier portant un firman confirmant Mohammed Aly pacha comme gouverneur de l'Égypte[1].

Des lettres arrivant de la Haute-Égypte annoncèrent que les troupes de Mohammed Aly avaient assailli celles d'El Alfi, les avaient mises en déroute et s'étaient emparées de tous leurs biens, que les têtes de plusieurs des partisans d'El Alfi avaient été coupées et envoyées par la voie du fleuve.

Cette bonne nouvelle coïncidait avec l'arrivée de l'officier porteur du firman dont nous venons de parler. En signe de réjouisance, au moment de chacune des cinq prières, on tira de la Citadelle, pendant trois jours, de coups de fusil et de canon.

Plusieurs jours se passèrent et les têtes promises n'arrivèrent pas, ce qui donna lieu à divers commentaires.

Le mardi 7, une réunion des cheikhs et des notables eut lieu dans la maison du cadi. Afin de prévenir tout reproche du Sultan, cette réunion avait pour but de constater officiellement que le Pacha, ayant reçu l'ordre de fortifier les ports, y avait envoyé des troupes sous le commandement de Soliman aga; qu'il avait, en outre, prévenu les habitants et les gouverneurs de ces ports que, s'ils avaient besoin de renforts, il était disposé à leur en envoyer, mais qu'en réponse à cette communication, les gouverneurs avaient décliné ces offres,

[1] Il était d'usage dans le gouvernement ottoman de confirmer tous les ans les nominations des gouverneurs.

alléguant que les troupes envoyées étaient suffisantes et que, plus nombreuses, elles pouvaient causer du désordre.

Le jeudi 9 arrivèrent vers le soir des lettres d'Alexandrie annonçant l'arrivée dans ce port de quarante-deux navires anglais, dont vingt de grande dimension. Les commandants de cette escadre ayant demandé au gouverneur l'autorisation de descendre, celui-ci leur aurait répondu qu'il ne les y autoriserait que s'ils produisaient un ordre du Sultan. Les Anglais firent observer qu'ils n'avaient pas cet ordre, mais qu'ils étaient venus à Alexandrie pour empêcher les Français d'y entrer par surprise et qu'ils avaient avec eux cinq mille soldats qu'ils désiraient caserner dans les forts pour garantir la ville. Le gouverneur objecta qu'ayant l'ordre de ne laisser descendre personne de quelque nation que ce soit, il ne pouvait pas les laisser débarquer. Les Anglais insistèrent, déclarèrent qu'ils étaient disposés à user de la force pour descendre et donnèrent vingt-quatre heures pour obtenir réponse.

Au reçu de cette nouvelle, Katkhoda bey se réunit avec Hassan pacha, le khazendar Bonaparte, Taher pacha, le defterdar, le rouznamdji et d'autres notables. Il se consultèrent et décidèrent d'envoyer prévenir Mohammed Aly pacha de cet état de choses et de lui dire de revenir avec ses soldats pour se préparer à faire face à des événements plus importants que ceux qui l'occupaient. Il lui écrivirent en effet et la lettre fut confiée à des hommes à dromadaires, qui partirent le lendemain matin. La nouvelle se répandit et fut l'objet de toutes les conversations.

A l'expiration du terme des vingt-quatre heures donné par les Anglais aux habitants d'Alexandrie, ces derniers étant toujours décidés à ne pas les laisser débarquer, de gros boulets lancés de la mer sur la ville, démolirent une partie des forts principaux ainsi que les petits forts et le mur d'enceinte.

L'aman fut demandé. Les Anglais cessèrent leur canonnade et pénétrèrent dans la ville le vendredi.

Le dimanche 12, la nouvelle du débarquement des Anglais à Alexandrie arriva de Rosette, mais n'était accompagnée d'aucun détail.

Le même jour, le consul de France arriva au Caire et dit qu'il allait se rendre en Syrie avec tous ses nationaux résidant au Caire. A l'arrivée de la flotte anglaise à Alexandrie, il avait quitté cette ville, s'était rendu à Rosette et là ayant appris le débarquement vint au Caire.

Le mercredi 15 au soir, une lettre de Pacha annonça qu'il s'était battu avec les émirs, les avait vaincus, leur avait pris la ville de Siout, leur avait fait des prisonniers et avait tué dans cette bataille plusieurs de leurs kachefs et de leurs mamlouks. On tira en signe de joie des coups de fusil et de canon de la Citadelle et de l'Ezbékiah, pendant trois jours et cinq fois par jour.

On fit aussi circuler la nouvelle qu'Alexandrie continuait à résister aux Anglais, que ceux-ci étant montés à Ras-el-Tin et à Agami, les habitants et les soldats étaient allés à leur rencontre, les avaient battus et obligés de remonter sur leurs bateaux et qu'ils avaient brisé deux de leurs barques. On ajouta que les flottes ottomane et française étaient arrivées, qu'elles avaient brûlé la flotte anglaise et tué la plus grande partie des Anglais.

Ces fausses nouvelles de la Haute et de la Basse-Égypte circulèrent pendant plusieurs jours : aucune nouvelle vraie n'arrivant d'Alexandrie.

Le jeudi 16, beaucoup d'habitants de la ville de Fayoum arrivèrent au Caire daus un état de grande détresse et de nu-

dité. Ils avaient été forcés de quitter cette ville par suite des mauvais traitements que leur fit subir Yassin bey et encore ne purent-ils le faire que lorsque celui-ci, ayant appris la nouvelle de l'arrivée des Anglais à Alexandrie, quitta Fayoum pour se rendre au Caire.

Le 17, Yassin bey arriva au village de Dahchour. Il envoya à Sayed Omar, au cadi et à Sayed aga des lettres par lesquelles il leur disait qu'ayant appris l'arrivée des Anglais et mû par une ardeur religieuse, il venait les attendre à Djizah ou à Gallioub avec six mille combattants pour les repousser. Ces lettres eurent des réponses analogues qui disaient :

Si vous venez dans l'intention de repousser les Anglais, il est nécessaire que vous alliez avec vos hommes à Alexandrie. Si vous êtes vainqueur vous aurez fait une action généreuse, qui vous donnera la renommée et la gloire. Il est en effet inutile que vous restiez à Djizah ou à Gallioub, surtout dans cette dernière ville, qui est située sur la rive est du Nil.

Quelques jours avant, Hassan pacha sortait de la ville avec son armée tous les matins et rentrait le soir coucher chez lui ; ses soldats se répandaient dans les campagnes où ils pillaient les biens des paysans et des habitants de Boulac. Tous les jours on disait qu'il allait partir pour Béhéra pour faire la guerre aux Anglais. Lorsqu'on apprit que Yassin bey devait arriver, il retarda son voyage. On tint un conseil où l'on décida qu'il devait se rendre à la rive ouest du Nil et rester à Djizah pour défendre cette province contre cet émir. Hassan pacha traversa le Nil le 20 et n'exécuta plus son projet de se rendre à Béhéra.

Le même jour les vraies nouvelles nous apprirent la prise d'Alexandrie par les Anglais le jeudi 9 de ce mois, et leur installation dans cette ville ainsi que dans les forts le dimanche

matin. Nous sûmes que leur général habita dans l'okelle du Consul et qu'ils ont promis aux habitants de la ville : 1° de n'habiter aucune de leurs maisons par force, mais moyennant location ; 2° de respecter les mosquées et de ne pas abolir les rites de l'islam ; 3° de ne pas inquiéter le gouverneur de la ville, Emine aga et ses soldats, qui restaient libres d'aller où il leur plairait ; 4° de payer au comptant la moitié des sommes dues par le divan et dans un certain délai l'autre moitié ; 5° de permettre à toute personne désirant partir par mer dans n'importe quel pays, sauf pour Constantinople, de le faire sous leur protection et de revenir en Égypte. Aucune exception n'était faite pour les autres ports ottomans tels que les ports de l'Algérie, de la Syrie, de la Tunisie et de la Tripolitaine ; 6° de ne leur réclamer aucune somme d'argent ; 7° de laisser le Mehkémé ouvert et d'y laisser appliquer les lois musulmanes, et de ne pas obliger les musulmans à intenter des procès devant les juges anglais ; 8° de ne faire aucun mal aux Européens de toutes les nationalités, même aux Français résidant à Alexandrie (ceci pour faire plaisir aux habitants de cette ville) ; 9° de percevoir en droit de douane le deux et demi pour cent sur toutes les marchandises importées, quelle que soit leur provenance.

Il faut que je dise ici que les Anglais qui ont débarqué à Alexandrie et que l'on dit être au nombre de dix mille ne sont pas venus dans cette ville dans l'intention ambitieuse de prendre l'Égypte, mais qu'ils avaient été appelés par El Alfi pour l'aider contre ses ennemis. Ils n'étaient pas venus plutôt, car étant en paix avec les Turcs et voulant se conformer à la loi, ils ne pouvaient entrer dans leurs États sans leur permission ; il sont donc attendu le moment où des dissensions ont eu lieu entre eux et en ont profité pour venir en Égypte.

El Alfi attendait leur arrivée à Béhéra, mais ayant trop longtemps attendu et ne trouvant plus dans cette province

une nourriture suffisante pour ses hommes, il les conduisit vers le sud et mourut dans la province de Djizah.

Les Anglais débarqués à Alexandrie ayant appris sa mort, ne voulurent pas s'en aller. Ils envoyèrent dire aux émirs de la Haute-Égypte qu'ils étaient venus sur l'appel d'El Alfi pour l'aider et les aider; qu'ils étaient disposés à exécuter leur promesse, car El Alfi n'était qu'une seule personne et qu'ils étaient plusieurs. Ils les engagèrent à venir à eux sans retard pour ne pas perdre et regretter cette occasion qu'ils ne pourraient plus retrouver.

Les émirs, au reçu de cette lettre, ne furent pas d'accord sur ce qu'ils devaient faire. Comme Othman bey Hassan, qui faisait semblant d'être un homme pieux et qui avait de nombreuses troupes, n'était pas présent, ils le prièrent de venir se joindre à eux. Celui-ci leur répondit : « Je suis musulman et je me suis battu contre les Français. Aujourd'hui je ne veux pas finir ma carrière en ayant recours aux Européens et en me faisant aider par eux contre des musulmans. »

Pendant ce temps, le Pacha faisait la guerre aux émirs qui se trouvaient près de Siout, c'est-à-dire aux hommes de Mourad, d'Ibrahim et d'El Alfi et gagnait contre eux des batailles. C'est là qu'il apprit la nouvelle de l'arrivée des Anglais. Cette nouvelle lui donna une telle perplexité et une telle frayeur qu'il envoya à ses ennemis des cheikhs pour leur proposer la paix. Il arriva alors ce que nous raconterons dans la suite et qui ne consiste que dans le malheur dont Dieu a voulu frapper les Anglais, l'Égypte et ses habitants, malheur qui durera tant que Dieu le voudra.

Le même jour une lettre de Mohammed Aly pacha ordonnait à Moustapha aga el Wekil et à Aly kachef el Saboundji de se rendre dans la Haute-Égypte, mais ceux-ci ne partirent pas, voyant que cette lettre était datée du 11, c'est-à-dire

avant que la nouvelle qui concernait les Anglais ne soit parvenue au Pacha.

Une autre lettre du Pacha arriva et annonça son intention de revenir sous peu au Caire, car les soldats, disait-il lui, réclamaient leur soldes. Il donnait des ordres pour réunir de l'argent afin de les payer et de les préparer à combattre les Anglais.

Le 23, Sayed Omar reçut une lettre des habitants de Damanhour. Ils lui disaient que les soldats qui se trouvaient à Alexandrie au moment de l'arrivée de la flotte anglaise avaient fui et étaient venus à Damanhour. Ils ajoutaient que ce fait avait occasionné un telle frayeur au kachef de cette ville et aux soldats qui étaient sous ses ordres qu'ils s'étaient décidés à s'en aller sans tenir compte des observations des notables de de la ville qui leur rappelaient que non seulement ils ne leur avaient fait aucun mal, mais qu'ils les avaient aussi aidés dans la guerre contre El Alfi ; et qu'en conséquence ils ne pouvaient pas les laisser maintenant sans défense. La lettre ajoutait que le kachef avait emporté tout ce qui lui appartenait, y compris les munitions de guerre et les canons, et qu'il s'était rendu à la ville de Foua.

Quant à Bonaparte, le khazendar qui était parti pour faire la guerre aux Anglais, il avait pris la voie de Gallioubiah et n'avait pas manqué de commettre dans cette province jusqu'à son arrivée à Menoufiah tous les pillages, les vols et les injustices qu'il était en son pouvoir de commettre.

Il en était de même de Taher pacha, qui était parti après lui et Ismaïl kachef (connu sous le nom de Topdji) ; ce dernier obligea les villages à lui fournir des chameaux, des chevaux, des vaches et d'autres bestiaux, et une fois qu'il avait reçu ces

choses il les déposait chez les habitants et les obligeait à les nourrir, puis en réclamait le prix en y ajoutant les frais de route des employés chargés de les percevoir.

Le vendredi 24, des nouvelles de Rosette nous apprirent qu'une partie des Anglais était arrivée dans cette ville, le mardi 21, au matin ; que les Anglais était entrés ; mais qu'ils furent reçus à coups de fusil par les habitants qui étaient sur leurs gardes, et qui les attendaient dans les rues, les ruelles et les fenêtres des maisons ; qu'à cette réception les Anglais jetèrent leurs armes et déclarèrent se rendre, mais que les habitants ne firent pas attention à leur déclaration, en tuèrent un grand nombre et firent les autres prisonniers, quelques-uns d'entre eux s'enfuirent vers Damanhour. Ces nouvelles ajoutaient que le kachef de cette dernière ville, lorsqu'il sut ce qui s'était passé à Rosette, se rassura et retourna avec ses soldats aux village de Diba et Mehallet el Amir, que là il rencontra les fuyards Anglais, en tua une partie et fit le reste prisonnier.

Ces nouvelles furent la cause de réjouissances au Caire. On tira des coups de canon et de fusil et le lieutenant du Pacha donna une pelisse aux envoyés des habitants de Rosette qui les apportèrent. Les cavas turcs circulèrent dans la ville annonçant la nouvelle dans les maisons des principaux habitants et recevant des cadeaux.

La population doutait cependant encore de la vérité de ces nouvelles. Les doutes ne disparurent que le dimanche 26. Ce jour là en effet nous sûmes que les prisonniers Anglais et les têtes de leurs morts étaient arrivés à Boulac. On s'y rendit en foule et les chefs militaires, à la tête de leurs corps, s'y rendirent de même pour les recevoir. Ils débarquèrent et on les fit entrer dans la ville par la porte de Bab el Nasre. Les prisonniers étaient au nombre de ving-cinq et allaient tous à pieds entre les soldats, sauf deux officiers que l'on fit monter sur

deux ânes. De ces deux officiers, l'un avait un rang élevé et l'autre était avancé en âge. Quant aux têtes de soldats tués elles étaient au nombre de vingt-quatre et étaient portées sur de longs bâtons, mais elles étaient déjà en état de décomposition.

Le cortège traversa la ville et arriva à l'Ezbékiah. Des coups de fusil et de canon furent tirés et on monta les soldats et leurs officiers à la Citadelle.

Le même jour Sayed, Omar avertit la population de porter les armes et de se préparer à la guerre contre les Anglais. Il n'excepta même pas les étudiants d'El Azhar, car il leur donna ordre de ne plus suivre les leçons en forçant leurs maîtres à suspendre leurs cours.

Le même jour, Abedine bey, Omar bey et Ahmed aga Lazoglou arrivèrent de la Haute-Égypte. On annonça que le Pacha devait arriver dans deux jours.

Le lundi, treize autres prisonniers Anglais et cent vingt et une têtes arrivèrent à Boulac et furent reçus de la même manière que les précédents. Quelques-uns des prisonniers étaient blessés, l'un d'eux mourut au moment de l'arrivée à Boulac; on lui coupa la tête et on la mit sur un bâton comme les autres têtes.

Le lendemain, une réunion composée de Hassan pacha, Omar bey, du defterdar, du lieutenant du pacha, de Sayed Omar, du cheikh El Charkaoui, du cheikh El Amir et des autres cheikhs eut lieu dans la maison du cadi. On parla des Anglais, de la nécessité de leur faire la guerre et de les chasser du pays. On dit qu'étant les ennemis de la religion et du Sultan, les musulmans devaient les repousser. On dit aussi

que les habitants et les soldats devaient être liés par des liens de l'amitié et de l'union, que ceux-ci devaient cesser de molester ceux-là, que tous devaient s'aider à renvoyer l'ennemi.

On se consulta sur la nécessité de fortifier la ville, de creuser des fossés autour d'elle. Quelques membres de la réunion pensèrent que les Anglais ne viendraient que par la rive ouest et que le Nil dans ce cas séparerait les deux armées ennemies. Ils appuyèrent leur avis sur ce que les Français, qui étaient maîtres dans l'art de la guerre, n'avaient creusé qu'un seul fossé, celui qui va de Bab el Hadid au Nil. On admit cette idée et on décida que ce fossé serait réparé.

Le même jour, une lettre de Rosette datée du vendredi 24 et signée d'Aly bey, gouverneur de cette ville et d'Ahmed bey (connu sous le nom de Bonaparte) arriva au Caire. Cette lettre annonçait que les Anglais s'étaient beaucoup fâchés de ce qui était arrivé à leurs camarades à Rosette et qu'ils se préparaient à prendre leur revanche ; elle concluait par la demande de l'envoi immédiat de secours en hommes, armes et munitions. Au reçu de cette lettre des soldats furent envoyés ; on en envoya d'autres le lendemain et des lettres furent adressées aux villages et aux tribus des bédouins de Béhéra pour les exciter à la guerre contre les Anglais.

Le mercredi 29, Sayed Omar, le cadi et les notables qui faisaient partie de la réunion dont nous avons parlé se rendirent à Boulac pour présider à la réparation du fossé. Ils étaient accompagnés du consul de France, à qui la première idée de réparation appartenait, et suivis d'une grande foule, ainsi que de domestiques armés.

Le même jour, les trois cheikhs qui s'étaient rendus dans la Haute-Égypte pour conclure la paix entre le Pacha et les

émirs arrivèrent au Caire et se rendirent à leurs maisons. Ces cheikhs, en arrivant auprès du Pacha, près de la ville de Mallaoui, lui demandèrent l'autorisation de travailler au but pour lequel ils avaient été appelés, c'est-à-dire à la conclusion de la paix. Le pacha les pria de patienter, les quitta à Mallaoui et se rendit à Siout. Il se rencontra avec les émirs à Manfalout, se battit avec eux et les vainquit après avoir tué Soliman bey el Mouradi, connu sous le Raïhat, et Soliman bey el Aga. Les émirs, après cet échec, se replièrent vers le nord, et lorsqu'ils furent près de Mallaoui, Mohammed Aly leur envoya les cheikhs munis des lettres. Ceux-ci engagèrent avec eux les pourparlers relatifs à la mission dont ils étaient chargés, c'est-à-dire à l'établissement de la paix, mais les émirs leur répondirent que Mohammed Aly leur avait déjà plusieurs fois proposé et promis la paix et qu'il avait ensuite manqué à sa parole. Les cheikhs firent alors aux émirs la réponse que le Pacha leur avait dictée et qui faisait valoir que la reprise de la guerre après la paix devait leur être attribuée, car ils avaient manqué à la plupart des engagements stipulés entre eux et qui consistaient dans l'envoi de sommes d'argent et de céréales et dans le respect des limites du territoire qu'il leur fixait.

Après cet entretien, les émirs, sauf Othman bey Hassan (qui se trouvait sur l'autre rive du Nil et qui ne s'était pas associé avec eux dans leurs entreprises) et sauf aussi Othman bey Youssouf (qui se trouvait dans les environs de Hoow et de Kom el Ahmar) restèrent seuls et délibérèrent.

C'est pendant ces pourparlers que la nouvelle de la prise d'Alexandrie par les Anglais et des propositions d'assistance faites par ceux-ci aux émirs de la Haute-Egypte parvint au Pacha. Il en fut fort troublé, envoya des émissaires aux cheikhs pour les presser de conclure la paix, les autorisa à accepter sans discussion toutes les conditions que les émirs poseraient.

Ceux-ci n'avaient pas, comme nous le savons, accepté les propositions anglaises à cause du refus de Othman Aly Hassan et de Othman bey Youssouf de se laisser aider par des non-musulmans et du désaccord qui règnait entre les autres dont faisaient partie Ibrahim bey el Kébir, Chahine bey el Mouradi et Chahine bey el Alfi. Les émirs se réunirent de nouveau avec les cheikhs et leur demandèrent de leur faire savoir dans quel but ils leur demandaient la paix. Ceux-ci leur répondirent que ce but était le repos des deux partis, la discontinuation de la guerre et l'union des forces. « Vous n'ignorez pas, ajoutèrent-ils, que les Anglais se sont brouillés avec le sultan des musulmans, ont pénétré dans ses États et sont entrés à Alexandrie dans le but de s'emparer de l'Égypte comme les Français l'ont fait avant eux. Ils disent bien qu'ils viennent, conformément à la prière d'El Alfi, pour vous protéger et vous faire avoir la victoire, mais ne les croyez pas et soyez certains que s'ils s'emparent de ce pays ils n'y laisseront aucun musulman. Les Anglais, en effet, ne sont pas comme les Français ; ceux-ci ne sont soumis à aucune religion et agissent au nom de la liberté et de l'égalité, tandis que ceux-là sont des chrétiens attachés à leur religion et vous n'ignorez pas la haine de chaque religion pour les autres. Il ne convient donc pas que vous ayez recours aux non-musulmans et que vous vous fassiez aider par eux pour combattre des musulmans. » Les cheikhs terminèrent ce discours en faisant aux émirs des citations du Coran et des paroles du Prophète. Ils leur dirent que Dieu leur ayant donné la grâce et fait connaître la lumière pendant leur enfance, qu'ayant grandi sous l'aile de leurs maîtres, qu'ayant été élevés par des savants et des jurisconsultes qui leur avaient appris le Coran et fait connaître les lois, qu'ayant passé ce qui s'est écoulé de leur vie dans le sein de la religion musulmane, c'est-à-dire dans la pratique des prières du pèlerinage et des guerres saintes, ils ne devaient pas finir par perdre le fruit de

toutes leurs bonnes actions en se liant d'amitié avec ceux qui ne suivent pas la voie tracée par Dieu et son Prophète, en se faisant aider par eux contre des musulmans qui sont leurs frères et en leur livrant le pays des musulmans pour le gouverner.

Les cheikhs qui parlaient ainsi étaient accompagnés de Moustapha effendi Katkhoda, juge des soldats, et celui-ci traduisait leur discours en bonne langue turque, car il était éloquent et beau parleur.

En réponse au discours que nous venons de citer, les émirs dirent aux cheikhs qu'ils feraient ce qu'ils leur demandaient et qu'ils se battraient même sous les ordres de Mohammed Aly, s'ils étaient sûrs de sa bonne foi. « Mais votre mandant, ajoutèrent-ils, est trompeur; Mohammed Aly revient sur ses promesses, n'exécute pas ses serments et ne peut pas être cru. Plusieurs fois il a fait la guerre aussitôt après avoir fait la paix avec nous et a empêché les personnes qui nous apportaient du Caire les choses qui nous étaient nécessaires d'arriver à nous; il punissait même les négociants qui venaient dans la circonscription où nous nous trouvions. Vous savez qu'il a désobéi à l'ordre impérial que le capitan pacha lui avait communiqué, et qui prescrivait sa sortie de l'Égypte et faisait mention de la grâce que nous avions obtenue. Vous savez aussi que c'est à ce moment qu'il est arrivé, en nous trompant, à obtenir de nous la paix, l'amitié et des cadeaux et qu'aussitôt l'affaire arrangée il est revenu contre nous. Aujourd'hui il ne nous propose la paix que pour nous empêcher de nous allier aux Anglais et de nous faire aider par eux. S'il veut nous donner des circonscriptions territoriales pour que nous fassions la paix avec lui, nous pouvons répondre que c'est nous qui sommes maîtres du pays et que, du reste, le pays lui-même a été ruiné par les guerres continuelles ; nous sommes séparés, nos maisons sont tombées en ruine ; nous n'avons plus rien à

regretter ni rien dont la conservation mérite les affronts que nous subissons ; nos frères et nos mamlouks sont morts ; aussi continuerons-nous à agir comme nous agissons jusqu'à ce que le dernier d'entre nous meure et alors il sera en repos. »

Les cheikhs répondirent encore que la paix qu'ils leurs proposaient était la dernière, qu'aucune autre guerre ni aucun autre mal ne leur serait fait après sa conclusion, mais qu'elle serait le commencement d'une vraie et bonne amitié; que le Pacha était disposé à leur donner tout ce qu'ils demanderaient, même s'il demandait toute l'étendue du territoire qui s'étend d'Alexandrie à Assouan. Les seules conditions étaient qu'ils l'aident à faire la guerre aux Anglais et à les chasser du pays ; qu'ils se rendent au combat par la rive ouest, tandis que lui se rendrait avec ses troupes par la rive est. Ils ajoutèrent qu'à la fin de la guerre et à leur retour à Djizah, un conseil, composé des grands cheikhs, du chef des cheikhs, des troupes de Widjak et des officiers supérieurs, se réunirait pour établir la paix et que même s'ils le voulaient, ce conseil pourrait se réunir avant leur départ.

Les émirs adhérèrent enfin à la paix ; ils écrivirent des lettres que le juge Moustapha effendi Katkhoda (qui était accompagné de Yehia kachef) emporta. Il revint vers eux et tous se dirigèrent vers le Caire.

Le même jour, on commença les travaux de réparation du fossé. Le prix de ces travaux dut être payé par les gens aisés, les propriétaires d'okelles et de khans, les commerçants, les artisans, le directeur de la Rouznamah, les habitants de Boulac, les chrétiens du divan de l'octroi, les chrétiens, les Turcs, les Syriens et les coptes. On décida en effet que chacun d'eux payerait le prix du travail d'un certain nombre d'ouvriers, cent, cinquante ou vingt, et on acheta les outils nécessaires.

On entreprit également la construction d'un mur de forme ronde au bas du fort du quartier de Sabtiah.

Le jeudi, dernier jour du mois, arriva une lettre de Sayed Hassan Kret, chef des nobles et le plus grand personnage de la ville de Rosette. Elle annonçait que les Anglais, après avoir été chassés de Rosette et être retournés à Alexandrie, étaient revenus le lundi 27 au soir au sud de Rosette, au village de Hamad, munis de gros canons et de matériel de guerre, et qu'ils avaient fortifié toute l'étendue qui sépare la montagne de la côte de la mer. Sayed Hassan demandait des secours immédiats en hommes et en munitions.

Sayed Omar lut cette lettre en public aussitôt qu'il l'eût reçue et engagea les habitants à se préparer à la guerre. Ils acceptèrent et s'armèrent. Il réunit aussi des moghrabins, des Turcs du quartier Khan el Khalil, des *adouia* et des gens de la ville de Siout et demanda au lieutenant du Pacha la permission d'aller lui-même avec eux à la guerre, mais celui-ci ne voulut pas accorder cette permission et engagea Sayed Omar à attendre le retour de Mohammed Aly. Quelques hommes seulement partirent.

Le même jour, nous sûmes que la caravane syrienne du pèlerinage n'était pas arrivée aux villes saintes, mais qu'elle dut revenir du poste de Hedia. La raison en était que El Wahabi envoya dire à Abdalla, chef de cette caravane, qu'il ne devait exécuter son pèlerinage que sous les conditions stipulées l'année précédente, c'est-à-dire sans le tapis, sans instruments de musique, sans armes et sans tout ce qui est contraire à la loi.

Mois de Saffar.

Le vendredi, premier jour de ce mois, une lettre signée des principaux cheikhs d'El Azhar et de différents autres personnages fut envoyée aux émirs de la Haute-Égypte.

Le samedi 2, une lettre signée d'Aly bey Salanekly, gouverneur de Rosette, de Taher pacha et d'Ahmed aga (connu sous le nom de Bonaparte) arriva de Rosette. Elle était rédigée dans le même sens que celle de Sayed Hassan et disait de plus que les Anglais avaient pris possession de Kom el Afrat et d'Abou Mandour.

Ce même jour, vers 6 heures, après le coucher du soleil, Mohammed Aly pacha arriva au Caire et se rendit à sa maison de l'Ezbékiah.

On avait dit qu'il devait arriver la veille de ce jour. Sayed Omar et les cheikhs étaient sortis le vendredi pour le recevoir, quelques-uns couchèrent dans les vieux monuments et les autres dans le tombeau d'Imam el Chaffei. Le Pacha n'arrivant pas, ils durent retourner le lendemain.

Le lendemain de l'arrivée de Mohammed Aly, dès le matin, beaucoup de personnes se rendirent à sa maison pour lui souhaiter la bonne arrivée. On parla des Anglais et on vit combien ils les préoccupaient. Il donna ordre à son lieutenant et à Hassan pacha de partir le jour même. Il maudit tous les habitants d'Alexandrie, ainsi que le cheikh El Messeri et Amine aga, d'avoir permis aux Anglais d'entrer dans la ville et il déclara qu'il n'accepterait d'eux aucune excuse.

Les personnes présentes déclarèrent au Pacha qu'elles étaient disposées à entreprendre la guerre avec le peuple et les soldats, mais le Pacha répondit que le peuple ne devait pas faire la guerre, mais seulement aider les soldats en leur fournissant de l'argent et des munitions.

Le même jour, les pèlerins moghrabins arrivèrent au Caire. Ils étaient venus par la voie de terre. Ils annoncèrent qu'ils avaient rempli le devoir du pèlerinage; que Massoud el Wa-

habi était arrivé à la Mecque avec une forte armée et avait rempli le même devoir, sans que l'ordre ait été troublé par aucun incident et sans que les vivres aient renchéri. Ils ajoutèrent que Massoud avait fait venir l'émir des pélerins égyptiens et lui avait demandé pourquoi il avait fait venir un tapis et des instruments de musique; l'émir lui ayant répondu que c'était un signe habituel de ralliement, il lui avait signifié de ne plus amener à l'avenir de choses pareilles sous peine de les brûler. Enfin, les pèlerins annoncèrent que Massoud avait démoli la coupole d'Adam ainsi que les coupoles de Yanboh et de Médine et qu'il avait aboli l'usage du tombak dans les marchés et entre le Safa et la Maroua.

Le soir du même jour, le Pacha fit appeler Sayed Omar et lui ordonna de réunir 1,000 bourses pour les dépenses des troupes. Il lui donna la liberté de répartir cet impôt comme il le voudrait.

Le lundi 4, les soldats revenant de la Haute-Égypte entrèrent au Caire et se rendirent dans les maisons qu'ils voulaient habiter. Ils ne retournèrent pas dans celles qu'ils avaient habitées précédemment et qu'ils avaient ruinées.

Le mardi, une lettre de Rosette, portant la date du 2, signée par Sayed Hassan Kret et adresée à Sayed Omar et aux cheikhs, annonça que les Anglais assiégeaient cette ville et que leurs bombes avaient démoli un grand nombre d'immeubles et avaient tué beaucoup de personnes. Sayed Hassan s'étonnait de ne pas recevoir les secours qu'il avait déjà réclamés, il demandait la cause de ce retard et il conjurait Sayed Omar et les cheikhs de le secourir sans faute, car les habitants de Rosette étaient à bout de patience.

Le même jour, le Pacha résolut de partir ; il se rendit à Boulac accompagné de Hassan pacha, d'Abdine bey et d'Omar bey et il s'embarqua avec eux le soir même.

Le mercredi, Hagou bey partit aussi à la tête des volontaires turcs. D'autres volontaires se préparèrent et s'organisèrent également pour l'expédition. Beaucoup de personnes leur donnaient des fournitures et des munitions de guerre.

Le vendredi, Ahmed aga Laz traversa la ville avec les soldats qui étaient avec lui dans la province de Miniah et auxquels s'étaient joints beaucoup d'hommes de leur nationalité, des moghrabins et des Turcs établis en Égypte. Toutes ces troupes se rendaient journellement à Boulac ; elles faisaient croire qu'elles partaient en toute hâte, mais là elles se dispersaient. La plupart des soldats rentraient au Caire pour recommencer le lendemain la même manœuvre. Certains corps partirent pour les provinces de Menoufiah et de Gharbiah afin de réunir tout l'argent et toutes les fournitures qu'ils pouvaient se procurer par leur tyrannie. Ils volaient les bestiaux et les faisaient paître sur les terrains appartenant aux particuliers. Ils enlevaient les femmes, les filles et les garçons.

Le même jour, partit Hassan pacha Taher. Les troupes du corps de Dallat ainsi que beaucoup de soldats se rendirent à Boulac pour s'embarquer. Ces troupes devinrent un objet de terreur : elles s'emparaient de force des ânes des habitants et faisaient paître leurs chevaux dans les champs des environs de Boulac et de Djeziret Badran. En un seul jour les céréales et le bersim furent entièrement dévorés. Elles allèrent ensuite dans les villages de Minet el Siredj, de Choubrah, de Zaouia el Hamra, de Mataria et de Amiria, où elles dévastèrent toutes les plantations, enlevèrent les bestiaux, violèrent les femmes,

les filles et les garçons, les emmenèrent ensuite pour les vendre.

Ces troupes commirent de telles atrocités que la population les détesta et souhaita l'occupation du pays par les Européens, quelle que fût leur nationalité, pour être débarrassée de ces hordes qui n'avaient ni foi, ni loi, ni règle de conduite. Les habitants exprimaient hautement ce désir devant les soldats; ceux-ci n'en devenaient que plus méchants et plus haineux; ils disaient : « Les Égyptiens ne sont pas musulmans puisqu'ils nous détestent et nous préfèrent les chrétiens. »

Le lundi 11, des Tartares, qui généralement apportent les nouvelles, arrivèrent par la route de Syrie. Ils annoncèrent le remplacement du capitan pacha Saleh par Sayed Aly comme chef de la flotte ottomane et dirent que le nouvel amiral était parti à la tête d'une escadre renforcée par des navires français et qu'il s'était dirigé vers Malte afin de couper la route aux Anglais. Les courriers déclarèrent qu'ils n'avaient appris eux-mêmes l'arrivée des Anglais à Alexandrie que dans la ville de Saïda.

Quant à la destitution du capitan Saleh, les messagers dirent qu'elle avait été amenée par l'entrée dans le Bosphore d'une flotte de douze ou quatorze navires anglais. Ces navires s'étaient avancés en effet, jusqu'à Constantinople sans s'inquiéter des bombes que les forteresses leur lançaient des deux côtés. Les habitants de la ville avaient été pris d'une grande frayeur, car les Anglais auraient pu brûler la ville en entier, mais ils ne le firent pas et s'en retournèrent le lendemain en ayant l'air de dire : « Nous sommes entrés dans votre Bosphore que vous prétendez inattaquable et infranchissable et si nous avions voulu nous emparer de votre capitale et la brûler, nous aurions pu le faire, mais nous avons pitié de vous. »

A l'arrivée des navires anglais à Constantinople, le Sultan

fit appeler le capitan pacha. Il fit aussi venir Sayed Aly et lui confia le commandement de la flotte. Celui-ci se rendit auprès des Anglais ; il leur parla et ils se retirèrent. Quant à Saleh capitan, il fut exilé.

Le même jour, le Pacha, accompagné du consul de France, monta à la Citadelle pour prendre avec lui les dispositions nécessaires pour soutenir un siège. Le consul montrait beaucoup de zèle, facilitait tout et donnait des conseils ; il s'agitait beaucoup, allait et venait précédé de ses domestiques qui portaient des bâtons argentés et suivi de son drogman et de son escorte.

Le même jour, on reçut des émirs de la Haute-Égypte une réponse à une lettre que leur avaient adressée plusieurs personnes afin de hâter leur arrivée. Ils s'excusaient de leur retard en disant qu'ils n'étaient pas encore tous réunis, car plusieurs d'entre eux, tels qu'Othman bey Hassan et d'autres, se trouvaient dispersés en différents endroits. Ils ajoutaient qu'ils n'étaient pas encore sûrs que la guerre eût été déclarée entre les Anglais et la Porte, car ils savaient que ces deux puissances étaient depuis très longtemps amies. Enfin ils faisaient observer que les ordres impériaux arrivés en Égypte parlaient des Russes seulement et ne disaient pas un mot des Anglais.

On décida d'envoyer aux émirs, par l'intermédiaire du juge Moustapha effendi Katkhoda, une lettre à laquelle on joindrait les ordres impériaux qui avaient été reçus et dans lesquels il était parlé de la rupture de la paix entre les Turcs et les Anglais.

Moustapha effendi partit le lendemain matin pour Miniah où se trouvaient les émirs.

Quant à Yassin bey, il avait déjà fait la paix avec le Pacha, sous condition que celui-ci lui donnerait 400 bourses. Après

quoi il traversa le Nil et se rendit au village de Chark Etfih. Il réclama des sommes énormes aux habitants de cette circonscription qui étaient tous venus se réfugier aux villages de Sol et de Barnable et qui avaient amené avec eux leurs biens et leurs bestiaux. Mais les habitants ayant refusé de payer, il brûla leurs récoltes et pilla leurs biens.

Le mardi, vers le soir, des bédouins amenèrent au Caire trois Anglais qu'ils avaient rencontrés dans le désert. Ils furent conduits devant le Pacha qui, après les avoir interrogés, ordonna de les conduire à la Citadelle. Parmi ces Anglais il y en avait un qu'on disait être un officier.

Le jeudi 14 eut lieu dans la maison du cadi une réunion à laquelle assistaient le defterdar, les cheikhs, les odjiaks. On y lut une lettre impériale qui avait été reçue avant l'entrée des Anglais à Alexandrie. Cette lettre ordonnait la confiscation de tous les biens que les Anglais possédaient en Égypte, y compris les dépôts et les marchandises qu'ils pouvaient avoir en société avec des négociants.

Le même jour, deux coureurs vinrent annoncer une défaite des Anglais. A l'arrivée de Katkhoda bey et d'Ismaïl kachef el Tobdji, les habitants de Béhéra, de Rosette et de Damanhour s'étaient joints aux volontaires et aux soldats pour leur livrer bataille. Quelques Anglais avaient été faits prisonniers ; quelques autres eurent la tête tranchée.

Des lettres apportées par deux Turcs qui arrivèrent immédiatement après les deux coureurs, confirmèrent la nouvelle ; seulement ces Turcs ajoutèrent que les Anglais qui se trouvaient près de Rosette, d'Abou Mandour et de Hamad avaient été chassés de leurs positions et poursuivis par les habitants des villages, qui leurs avaient pris leurs canons, leurs armes et leurs munitions.

Les deux messagers turcs annonçaient qu'ils étaient suivis de barques chargées d'un grand nombre de prisonniers et de têtes de morts.

Ils racontèrent aussi qu'ils étaient accompagnés par deux négociants originaires de la Mecque et établis au Caire. Sayed Ahmed el Nadjari et son frère Sayed Salama ; ces deux négociants s'étaient rendus à la guerre en qualité de volontaires et ils avaient équipé à leurs frais une centaine d'hommes, des bédouins, des moghrabins et d'autres, ils les encourageaient à secourir les habitants. Ces deux frères s'étaient distingués pendant le combat, et, après la déroute des Anglais, ils distribuèrent aux hommes qui les avaient suivis tout le butin qu'ils avaient pris aux Anglais et tout ce qui leur restait des choses qu'ils avaient apportées.

A cette nouvelle, le Pacha fit venir devant lui les deux frères, et après s'être fait confirmer par eux la nouvelle rapportée par les Turcs, il les remercia, leur fit des présents, leur constitua des rentes et leur promit de leur donner des fonctions.

Il donna aussi deux pelisses aux deux Turcs et aux deux coureurs qui avaient apporté toutes ces nouvelles, et ces quatre personnes se rendirent après le coucher du soleil dans la maison de Sayed Omar, où on leur donna à dîner et où on leur fit un présent. Les deux Turcs prièrent aussi Sayed Omar d'intercéder auprès du Pacha en leur faveur afin qu'ils puissent obtenir des fonctions. Sayed Omar le leur promit. Sur sa requête, le Pacha doubla leurs appointements.

Le lendemain de ce jour, dans l'après-midi, on tira de la Citadelle, de l'Ezbékiah, de Boulac et de Djizah un grand nombre de coups de canon.

Le vendredi 15, on amena dix-neuf prisonniers et plus de trente têtes de morts. On fit traverser aux prisonniers la rue principale de la ville : quant aux têtes, on les attacha au bout

de longs bâtons et on les fit passer par Bab el Chariah, après quoi on les réunit aux têtes arrivées précédemment et on les mit à droite et à gauche dans la rue qui conduit de Bab el Haouah à l'Ezbékiah.

Le même jour, trois barques arrivèrent à Suez venant de Djeddah. Elles étaient chargées de pèlerins turcs, syriens et d'autres nationalités. Ils annoncèrent que El Wahabi, après la fin des cérémonies du pèlerinage, avait défendu aux personnes qui se rasaient la barbe de venir une autre fois dans les villes saintes, appuyant sa défense sur le verset du coran qui dit :

O vous qui croyez, sachez que les infidèles sont impurs ; ils ne doivent pas approcher du lieu saint après cette année.

Le samedi, neuf prisonniers anglais dont un officier arrivèrent au Caire.

Le dimanche, plus de soixante prisonniers et une tête de mort arrivèrent aussi. On les fit passer par Bab el Nasr et traverser la ville au milieu d'une foule de curieux qui étaient venus pour les voir. Dans l'après-midi, on fit passer vingt-trois prisonniers et huit têtes et vers la fin de la journée on fit aussi passer du côté de Bab el Chariah quarante-quatre prisonniers et vingt-trois têtes. On fit monter tous les prisonniers à la Citadelle.

Le mercredi, des barques chargées de prisonniers, de blessés et de morts, arrivèrent à Boulac. On les fit débarquer et et on leur fit traverser la ville par Bab el Nasr. On mit les têtes qui étaient au nombre d'environ cent quarante-deux à l'Ezbékiah avec les têtes arrivées précédemment ; quant aux blessés et prisonniers, qui étaient au nombre d'environ deux cent vingt, on les fit monter à la Citadelle où se trouvaient déjà leurs compatriotes.

Les prisonniers étaient ainsi au nombre de quatre cent soixante-six et les têtes au nombre de plus de trois cents quarante, parmi les prisonniers il y avait une vingtaine d'officiers.

Dans toute cette affaire, Dieu, pour consommer la ruine de l'Égypte qu'il a décidée de toute éternité, aveugla les Anglais, les émirs et la population égyptienne. Il aveugla les Anglais en ce qu'il leur inspira la prétention d'entrer à Alexandrie alors qu'ils n'étaient pas en nombre suffisant et qu'ils avaient appris la mort d'El Alfi. Il aveugla les émirs pour les raisons que nous connaissons et il aveugla les habitants de l'Égypte en ce qu'ils prenaient parti pour une personne qui leur faisait du mal et les privait de tout leur bien-être.

Personne ne pouvait se douter que les habitants de l'Égypte et les soldats seraient assez forts pour combattre les Anglais ; d'autant plus que ceux-ci sont réputés très habiles à la guerre, qu'ils ont battu les Français et les ont obligés à évacuer l'Égypte.

Lorsque la nouvelle de la prise d'Alexandrie par les Anglais fut connue du public, les habitants du pays et les soldats furent troublés et effrayés. La plupart des soldats se décidèrent à fuir en Syrie et commencèrent leurs préparatifs de départ en achetant les objets nécessaires au voyage, en faisant rentrer les fonds qu'ils avaient prêtés aux personnes dans la gêne et en échangeant, pour la facilité du transport, en monnaies d'or : bondoki mahboub et zère, les monnaies d'argents : piastres ou écus de France qu'ils possédaient ; ces échanges, en augmentant la demande de l'or, le firent renchérir de telle sorte que le bondoki qui n'avait pas le poids voulu, valut 420 paras, le zère valut 220 et l'écu de France 200. Beaucoup de personnes quittèrent leurs femmes et vendirent leurs meubles.

Mohammed Aly pacha lui-même, lorsqu'il apprit cette nouvelle, se découragea et fit proposer la paix aux émirs. Il leur

promit de souscrire à toutes les conditions qu'ils leur plairait de lui imposer. Il était persuadé que les Anglais se rendraient maîtres du pays et qu'ils ne tarderaient pas à entrer au Caire, aussi retarda-t-il son retour de la Haute-Égypte afin de pouvoir tourner à l'Est et prendre la route de Syrie.

Il ne reprit courage qu'au moment où il apprit la défaite des Anglais à Rosette et où les premiers prisonniers et les premières têtes arrivèrent. Il s'empressa alors de revenir, car les Anglais avaient perdu leur prestige à ses yeux et aux yeux de ses soldats. Ces nouvelles rendirent aussi le courage aux habitants du pays ; ils se préparèrent à la guerre, achetèrent des armes et s'excitèrent au combat. Le nombre des volontaires augmentait, ils se firent des drapeaux et souscrivirent des sommes d'argent qui devaient servir aux frais de ceux d'entre eux qui étaient pauvres. Ils sortirent de la ville en grande pompe et avec musique en tête, arrivèrent sur les Anglais et les assaillirent de tous côtés sans se préoccuper des lois et des règlements de la guerre. Ils se jetèrent avec courage dans la mêlée, étourdirent les ennemis par leurs cris, de telle sorte que ceux-ci jetèrent leurs armes et demandèrent l'aman, mais les Égyptiens ne tinrent aucun compte de leurs supplications, ils en firent prisonniers un grand nombre et coupèrent la tête à d'autres, tandis que ceux qui avaient pu s'échapper fuyaient vers Alexandrie.

Tous ces exploits furent attribués au Pacha et à ses soldats, et non seulement on n'en sut aucun gré à la population, mais encore on l'en punit comme nous le verrons par la suite.

Lorsque les prisonniers furent montés à la Citadelle, le consul de France les y suivit accompagné de médecins qui devaient soigner les blessés. Il leur prépara des logements, donna à leurs officiers des logemeuts dignes d'eux, et leur fit distribuer tout ce qui leur était nécessaire. Il allait les voir presque tous les jours et les chirurgiens continuaient à les

soigner comme cela se pratique dans les habitudes des Européens, qui agissent ainsi avec les ennemis blessés qui tombent dans leurs mains et qui honorent leurs prisonniers de guerre.

Lorqu'un prisonnier imberbe tombait entre les mains des soldats, ils le gardaient, l'habillaient de leurs propres habits et le vendaient. Quelques-uns de ces prisonniers eurent recours à des moyens très habiles pour sortir des mains de leurs possesseurs. L'un d'eux dit à son maître qu'il avait une traite de 20 bourses à toucher chez le consul de France ; son maître lui ayant demandé à voir cette traite, il lui montra un papier écrit en langue européenne ; comme l'Égyptien ne savait pas lire ce papier il l'emporta dans l'intention d'encaisser la somme et de la garder pour lui et il se rendit au plus vite chez le consul à qui il remit son papier. Celui-ci le lut et répondit qu'il ne pouvait payer la somme réclamée qu'en présence du Pacha, afin que celui-ci pût constater lui-même le payement en lui en délivrant un certificat. Ils se rendirent chez le Pacha, après avoir entendu le consul, qui fit venir le jeune Anglais. Celui déclara qu'il n'avait agi ainsi que pour arriver jusqu'au Pacha, afin de lui dire qu'il voulait sortir des mains de son oppresseur. Le Pacha consola alors le soldat en lui donnant quelque argent et l'envoya à la Citadelle avec ses compatriotes.

Après la bataille de Rosette, les Turcs descendirent à Hamad et dans les villages environnants ; là il violèrent les femmes, pillèrent les biens et les bestiaux, répondant à ceux qui leur faisaient des observations que ces villages, à cause du séjour des Anglais, devaient être considérés comme des pays conquis. On demanda sur cette question l'avis des jurisconsultes du Caire et ceux-ci répondirent en déclarant que la conduite des soldats turcs était illégale. Mais personne ne devait prendre garde à cette décision. Du reste la personne qui avait été chargée de consulter les jurisconsultes ne retira pas l'acte contenant leur décision.

Les soldats, sous la conduite de leurs chefs, entourèrent ensuite la ville de Rosette, imposèrent aux habitants des contributions en argent et en nature et prirent tout le riz qu'ils purent y trouver. Le premier d'entre les habitants, Sayed Hassan Kret, se rendit chez Hassan pacha et chez Katkhoda bey et leur parla sévèrement en ces termes : « Tous les malheurs qui nous ont accablés, c'est-à-dire la guerre, la destruction de nos maisons, l'obligation d'entretenir les soldats et de les aider en combattant avec eux, les fatigues, les veilles, les grosses dépenses, tout cela ne vous suffit-il donc pas et faut-il que nous soyons encore maltraités par vous ? Laissez-nous quitter la ville avec nos enfants et nos familles, nous vous abandonnerons nos biens et toute la ville et vous en ferez ce que vous voudrez. » A ce discours ils répondirent en donnant des ordres pour empêcher ces abus : des ordres pareils arrivèrent du Caire, car Sayed Hassan avait aussi écrit dans le même sens des lettres au Pacha et à Sayed Omar.

Les soldats qui amenèrent au Caire les prisonniers et les têtes de morts reçurent du Pacha des pelisses, des cadeaux et et des cercles en argent pour orner leurs tarbouchs. Cela augmenta leur orgueil et leur méchanceté.

Les Anglais, après être retournés à Alexandrie, coupèrent la digue et inondèrent ainsi toutes les terres qui environnaient la ville.

Le dimanche 17 de ce mois, Yassin bey arriva à Tourah. Son père, ainsi que plusieurs des hommes de sa suite entrèrent au Caire habillés en mamlouks.

Le même jour on enterra les têtes des morts après en avoir coupé les oreilles. Celles-ci devaient être salées, tannées et envoyées à Constantinople.

Le même jour le Pacha envoya à Alexandrie un officier supérieur en échange du neveu de Omar bey, celui-ci ayant emporté ses richesses et s'étant rendu à Alexandrie pour retourner dans son pays, fut arrêté par les Anglais.

Le lundi 18, les tentes et les bagages de Yassin bey arrivèrent. Les tentes furent dressées à Choubrah et à Miniet el Siredj.

Le 26 arriva Yassin bey. Il était accompagné de Soliman aga Saleh, qui auparavant avait été wekil du Sultan. C'est ce même personnage qui, arrivé de Constantinople avec le capitan pacha, l'avait quitté pour rester avec El Alfi, et après la mort de celui-ci, avec ses émirs.

Le Pacha l'ayant prié de venir au Caire et lui ayant donné l'assurance qu'il ne lui ferait aucun mal, il se rendit à cette invitation à condition que sa pension lui serait payée à raison de 1,000 drachmes par jour. A son arrivée il se présenta au Pacha avec Yassin bey et chacun d'eux reçut une pelisse d'honneur. Ils descendirent ensuite et jouèrent aux lances au milieu de l'Ezbékiah, ce qui donna au Pacha et aux Turcs de son entourage l'occasion d'admirer le beau jeu de Soliman aga. Leur admiration fut telle qu'ils lui donnèrent le mauvais œil. En effet, après les jeux et pendant qu'il courait du côté de Boulac avec Yassin bey, il tira son pistolet et le tint de la main droite, pendant que de l'autre main il tenait sa lance et la bride de son cheval. Le chien du pistolet étant levé, le coup partit, et la balle lui traversa la main gauche.

Il retourna blessé à sa maison et Yassin bey continua sa route vers Boulac, où il passa la nuit dans la maison de Hassan el Tawil.

Le même jour partit par la route de Syrie une personne emportant à Constantinople les oreilles des Anglais tués. Cette

personne emmena aussi avec elle deux des officiers prisonniers. Elle devait remettre au Sultan une lettre rédigée par Sayed Ismaïl el Kachab, et contenant avec des exagérations, le détail des faits qui venaient de se passer.

Le même jour, Ismaïl kachef el Tobdji, arriva de la Basse-Égypte. Il avait l'intention de s'en retourner après avoir terminé ses affaires.

Le jeudi 28, Omar bey qui faisait partie de la suite d'Othman bey el Achkar et Aly kachef Ben Ahmed katkhoda, partirent pour la province de Gallioubiah dans le but d'arrêter Ayoub Fouda. Un brigand nommé Zagloul arrêtait toutes les barques qui navigaient sur le Nil et les pillait si leurs propriétaires ne les rachetaient pas pour une somme d'argent dont ils convenaient avec le brigand. Des plaintes nombreuses ayant été faites, on chargea Ayoub Fouda, chef de la localité, d'arrêter ce brigand, mais il s'y refusa en disant qu'il ne le connaissait pas. C'est alors qu'on chargea les personnes que nous avons citées de l'arrêter et de le tuer. Mais Ayoub ayant appris la mesure prise à son égard, s'échappa de son village. Les envoyés ne l'ayant pas trouvé, saisirent ses biens, ses récoltes et ses bestiaux, mais il vint chez Sayed Omar et lui donna 300 bourses pour se faire rendre ses biens et se faire assurer la tranquillité. Les envoyés, de leur côté, ne manquèrent pas d'imposer les villages par lesquels ils passèrent.

Le même jour un grand nombre d'habitants de Rosette arrivèrent avec leurs femmes et leurs enfants.

Le même jour, le juge Katkhoda arriva de chez les émirs de la Haute-Égypte et annonça qu'ils avaient besoin de barques pour charger les céréales et les fournitures qu'ils désiraient envoyer au Pacha.

Mais il y avait une contradiction frappante entre cette apparence de paix et les agissements du Pacha envers les émirs. Le Pacha, en effet, empêchait les gens des émirs de leur porter des habits ou des objets de leurs maisons et empêchait les négociants d'aller chez eux avec leurs marchandises ; et si l'un d'eux était pris en flagrant délit de contravention à cet ordre ou bien si seulement il était signalé comme y ayant contrevenu, on le mettait en prison ; on le punissait, on lui confisquait ses marchandises, on pillait sa maison et on ne lui pardonnait jamais son crime, de telle sorte que tous ses amis le reniaient. Le Pacha avait donné ordre aussi aux postes qui gardaient les portes de la ville, telles que Bab el Nasre, Bab el Fetouh, Barkiah et Bab el Hadid d'empêcher les femmes de sortir de la ville, de peur que les femmes des émirs n'aillent rejoindre leurs maris.

Il arriva que ces derniers jours on arrêta une personne qui tentait de gagner la Haute-Égypte avec un ballot de souliers et de semelles à la mode d'Égypte et du Maroc, On l'accusa d'être du parti des émirs, on confisqua sa marchandise, ainsi que tout ce qui lui appartenait, et on l'emprisonna.

Il arriva aussi que le Pacha se rendit au cimetière et arrêta quelques fossoyeurs en les accusant de cacher dans les tombeaux des objets que les domestiques des émirs leur apportaient pour être envoyés à leurs maîtres au moment propice. Il les fit battre et fit faire des perquisitions dans leurs maisons, mais on n'y trouva rien. A cette occasion les fossoyeurs et les gens des cimetières insultèrent le Pacha et faillirent le tuer. Le lendemain ils se rendirent chez Sayed Omar et chez les cheikhs pour l'accuser.

Le même jour, on reçut une lettre du chef de l'armée anglaise résidant à Alexandrie. Il demandait les noms des prisonniers anglais et recommandait de les traiter avec le

même égard qu'il mettait lui-même, disait-il, dans le traitement des prisonniers égyptiens. Il disait qu'il avait permis à ceux-ci d'aller où ils voudraient.

Mois de Rabi el Awal.

Le samedi, premier jour de ce mois, on écrivit aux Anglais une réponse à leur lettre.

Le samedi 15, est arrivé Aly kachef el Kébir el Alfi de la part de Chahine bey el Alfi. Celui-ci s'excusait du retard qu'il mettait à venir et il assurait qu'il resterait fidèle à la paix et à l'amitié qu'il avait promises.

Aly kachef passa trois jours dans sa maison au Caire, puis il retourna ensuite vers son maître et avec lui Soliman aga el Wekil.

Le même jour arriva de la Basse-Égypte Abdine bey, frère de Hassan pacha; peu après lui arrivèrent aussi Ahmed aga Laz et autres. Ils avaient suivi les Anglais jusqu'auprès du lac de Béhéra, mais à cet endroit une troupe d'ennemis s'était avancée sur eux par terre et par mer, leur avait envoyé des boulets et des balles et les avait obligés à prendre la fuite.

Le même jour, arriva au Caire l'officier qui avait été envoyé en échange du neveu d'Omar bey que l'on disait aussi être le neveu de Saleh Koch. Cet officier, en arrivant chez ses compatriotes, apprit qu'avant la bataille la personne avec laquelle on l'échangeait était partie pour la Turquie avec tous ses biens. Voyant alors que la condition pour laquelle il avait été mis en liberté ne pouvait être remplie, il retourna au Caire après avoir obtenu de l'avancement chez les siens. Mais aussitôt son arrivée au Caire, le Pacha ne le considéra plus comme un

prisonnier, il lui rendit la liberté avec l'autorisation de retourner à Alexandrie ou dans son pays lorsqu'il le voudrait.

Vers le milieu de ce mois le Pacha se fâcha et s'impatienta contre Yassin bey. Celui-ci, en effet, après être arrivé au Caire, avait reçu du Pacha une pelisse d'honneur et des présents, et on lui avait payé la somme qui lui avait été promise pour aller à Alexandrie combattre les Anglais. Il avait demandé une quantité de choses. Il avait pris pour ses soldats et pour les gens de sa suite tout ce qui se trouvait dans les magasins en habillements, étoffes, tentes, munitions de guerre, en outres servant au transport de l'eau, et enfin en instruments de toutes sortes servant aux voyages par terre, à la guerre et aux sièges. Il avait nommé son père kachef de la province de Charkiah, puis il était sorti avec ses troupes et ses tentes et s'en était allé camper près de Boulac. Là un grand nombre de soldats, un certain nombre d'hommes du corps de Dalat et d'autres se réunirent à lui et se firent inscrire parmi ses troupes. Un grand nombre de mauvais sujets vinrent aussi se mettre à son service ; il refusa alors d'obéir au Pacha ; l'ambition étant entrée dans son âme.

Plusieurs fois le Pacha lui envoya dire de se soumettre, mais il ne fit aucune attention à ces ordres, car il était plein de prétentions.

Ses soldats se répandaient dans les diverses localités et y commettaient des méfaits, tandis que leurs chefs, d'après ses ordres, parcouraient les villes et les villages pour y recueillir des sommes d'argent et y lever des impôts exorbitants. Sil se trouvait un récalcitrant, on pillait tout le village, on y mettait le feu et on emmenait tous les habitants comme esclaves.

Cet état de choses fit réfléchir le Pacha. Celui-ci réussit à gagner les soldats qui s'étaient joints à Yassin bey et il déjoua ainsi les projets que celui-ci avait formés. Le mardi 18 au soir,

il ordonna aux troupes albanaises de se rendre du côté de Boulac. Les Albanais se rendirent en effet à Sabtia, occupèrent les fossés de la ville et coupèrent ainsi les communications entre l'émir et les villes du Caire et de Boulac.

Le vendredi au soir, le Pacha se rendit lui-même sur les lieux ; il fortifia les portes de la ville en y mettant des postes militaires, ce qui fit croire aux habitants de la ville que la guerre était imminente, puis il envoya dire à Yassin bey qu'il lui donnait à choisir entre trois choses : rentrer dans l'obéissance, chasser le ramassis de vauriens qui l'entouraient et redevenir simplement un des chefs de soldats, ou bien partir pour son pays ou bien encore soutenir la guerre qu'il était décidé à lui livrer.

Ces propositions effrayèrent Yassin bey, le courage de ses troupes faiblit et la plupart de ses soldats se dispersèrent. Après le coucher du soleil il déclara qu'il voulait partir sans désigner l'endroit où il voulait aller. Il partit en effet, suivi de trois compagnies, mais il s'égara pendant la nuit de sorte qu'il se dirigea avec une compagnie seulement du côté de la montagne par la route de Halk Elgana, tandis qu'une seconde compagnie se rendit du côté de Birket el Hadj et que la troisième, dans laquelle se trouvait son père, prenait le chemin de Gallioubiah.

Aussitôt que le départ de Yassin bey et de ses troupes fut connu du Pacha, celui-ci voulut les poursuivre ; il poursuivit la compagnie qui avait pris le chemin de Birket el Hadj ; mais celle-ci s'étant aperçue qu'elle était seule et éloignée de son émir, se dispersa, et les soldats qui la composaient se répandirent dans différentes localités. Le Pacha retourna à sa maison. Quant à Yassin bey, il continua son chemin et ne s'arrêta qu'à Tabin où il se fixa. Son père, de son côté, se réfugia chez Chaouarbi, cheikh de la ville de Gallioub, qui demanda sa grâce au Pacha. Celui-ci accorda la grâce demandée, reçut l'émir, lui fit présent

d'une pelisse et lui donna ordre de rejoindre son fils, ce qu'il fit.

Le lundi 24, le Pacha organisa un corps de troupes, des officiers et des cavaliers et leur adjoignit Chedid et un grand nombre de bédouins de la tribu de Houetat. Cette expédition devait poursuivre et battre Yassin bey.

Celui-ci, à son arrivée à Tabin, pilla tous les villages environnants tels que Helouan, Tourah, Massara et Bassatine. Les soldats y commirent des méfaits atroces ; ils pillèrent, volèrent, enlevèrent les femmes, emportèrent les récoltes, les céréales et la paille, emmenèrent les bestiaux, exigèrent des contributions énormes et brûlèrent les biens de quiconque refusait de les payer.

Le jeudi, les soldats et les bédouins qui étaient partis à la poursuite de Yassin bey retournèrent sur leurs pas, car celui-ci, à leur approche, s'était avancé vers les villages de Sol et de Barnable. Leur expédition n'a donc servi qu'à compléter la ruine des villages.

Le même jour arriva de Constantinople un officier porteur d'un avis annonçant la nomination de Sayed Aly pacha aux fonctions de capitan pacha de l'escadre ottomane, Cet avis était daté de trois mois. On tira des coups de canon à la Citadelle.

Le samedi 29, Soliman aga revint de la Haute-Égypte et annonça que les émirs ne tarderaient pas à le suivre ; que Chahine bey était arrivé à Zaouiet el Masloub et qu'Ibrahim bey était arrivé à Emn el Arouss. Il dit aussi qu'ils appelaient à eux Moustapha aga el Wekil et Aly kachef el Saboundji.

Mois de Rabi el Thani.

Le lundi, premier jour de ce mois, Moustapha aga et El Saboundji partirent pour la Haute-Égypte. Le juge Katkhoda les accompagnait.

Le 6, un Tartare arriva. Il était porteur d'une lettre qui fut lue devant une assemblée réunie à cet effet par le Pacha. Elle disait que les armées ottomanes étaient sorties de Constantinople pour faire la guerre aux Russes et qu'elles s'étaient rendues du côté de Adrama. Elle ajoutait qu'on avait reçu de bonnes nouvelles annonçant la victoire ainsi qu'un grand nombre de têtes de morts et de prisonniers. Elle disait aussi que la Porte avait appris l'arrivée à Alexandrie de quatorze navires environ et que les habitants de cette ville ne les avaient pas combattus avec l'ardeur nécessaire et leur avaient ainsi permis de descendre à terre. Elle ordonnait que des soldats fussent envoyés au plus tôt pour les battre et les chasser du territoire; enfin, elle annonçait que Soliman pacha, gouverneur de Saïda, et Youssouf pacha, gouverneur de Damas, avaient reçu l'ordre d'envoyer des soldats pour aider les troupes égyptiennes et de se rendre eux-mêmes en Égypte si cela était nécessaire.

Quant à l'envoi de ces ordres et firmans, par les agas et officiers, il n'avait d'autre raison d'être que de procurer à ceux-ci des bénéfices sur les sommes qui leur sont payées pour frais de route et grâce aux cadeaux et aux présents qu'ils reçoivent toujours en pareille circonstance. Si en effet l'un d'eux arrive, on fait toujours des préparatifs pour le recevoir, et si c'est un personnage d'un rang élevé, si surtout sa mission est importante, ou bien encore s'il est porteur du firman annuel d'investiture du pacha, de pelisses d'honneur, témoignage de satisfaction du Sultan ou de présents; on lui prépare une maison digne

de lui, on la meuble de tout ce qui peut lui être utile et on le reçoit avec beaucoup d'honneurs. La nouvelle de son arrivée est apportée au Caire un ou deux mois avant sa sortie de Constantinople par des Tartares qui reçoivent, en récompense, des sommes d'argent assez importantes.

A son arrivée, on le fait entrer dans la ville en grande pompe, on se réunit pour le recevoir, on tire en son honneur des coups de canon et de fusil et on le conduit dans la maison qui lui est préparée. Le Pacha et les notables lui font des présents ; on fixe des sommes pour son entretien et celui de sa suite pendant tout le temps de son séjour et au moment de son départ on lui donne une très forte somme d'argent et de nouveaux cadeaux, tels que des sirops divers, du sucre raffiné, des parfums, des bois d'aloès, de l'ambre, des toiles des Indes, des soiries brodées d'or, etc.

Si l'aga ou l'officier n'est pas d'un rang élevé, on le fait descendre avec sa suite dans la maison de l'un des notables de la ville et son hôte se charge de lui fournir tout ce dont il peut avoir besoin et tout ce qu'il peut désirer. Malgré cela ces envoyés ne se considèrent pas comme redevables de l'hospitalité qu'ils reçoivent ; ils s'imaginent au contraire qu'ils font un grand honneur à leur hôte en descendant chez lui et que tout ce qu'il fait pour eux n'est que l'exécution d'un devoir. Ils ne manquent même pas de le lui faire sentir en lui donnant des ordres ainsi qu'à ses domestiques. Le voyageur reste ainsi plusieurs mois, encaisse des bourses et part en emportant aussi un présent que son hôte doit lui faire pour le contenter et pour qu'il n'en médise pas auprès de son maître et des gens de son pays.

L'esprit humain a peine à s'expliquer de telles choses.

Le dimanche 7, la caravane des pèlerins arriva par la mer Rouge à Suez. Les eunuques chargés du service de la mosquée

où se trouve le tombeau du Prophète, Sayed bey, qui avait été envoyé pour remplir les fonctions de juge à Médine et les personnes chargées du service du Haram de la Mecque arrivaient avec la caravane, car tous avaient été chassés par El Wahabi.

Le cadi qui était le prédécesseur de Sayed bey s'était embarqué et on n'en eut aucune nouvelle. Le cadi de la Mecque avait accompagné les pèlerins de Syrie.

Les arrivants nous annoncèrent qu'ils n'avaient pas été autorisés à visiter Médine, que El Wahabi avait pris tous les trésors et les bijoux qui se trouvaient dans le tombeau du Prophète.

Est arrivé aussi le fonctionnaire sous les ordres duquel se trouvait la caravane des pèlerins. Il apportait une lettre de Massoud el Wahabi et une lettre du chérif de la Mecque, et il annonça qu'El Wahabi avait fait brûler le Tapis.

Les nouvelles concernant El Wahabi circulèrent et se contredirent suivant les intérêts des personnes qui les donnaient.

La lettre d'El Wahabi était aussi grande qu'une brochure et il s'y disculpait des paroles qu'on lui attribuait et qui étaient contraires à la religion.

Le même jour, on apprit l'arrivée de Ibrahim bey à Beni Souef et le départ de Chahine bey pour le Fayoum, à la suite d'une discorde qui avait éclaté entre eux. On sut aussi que Emine bey el Alfi et Ahmed bey el Alfi étaient partis pour attaquer les Anglais à Alexandrie.

Le même jour furent terminés d'après le système qui avait été inventé l'année passée, les registres d'après lesquels devaient être perçus les impôts et toutes les sommes que l'on faisait payer injustement. On réclama aux fermiers des monopoles la moitié de leur fermage et on chargea des agents de percevoir

ces contributions. Tout cela en dehors des grosses sommes qu'on réclamait aux grandes villes.

Le même jour, l'aga et le chef de la police envoyèrent par leurs agents ordre aux artisans et aux concierges des okelles et des khans de se rendre le lendemain matin à la cour du juge. Tous furent très émus de cet ordre dont ils ne connaissaient pas la raison. Ils passèrent la nuit dans l'anxiété et se rendirent le lendemain au lieu indiqué. On leur lut un document qui constatait que le change des monnaies était trop élevé ; ainsi l'écu de France était arrivé à 210 paras, le mahboub à plus de 220, le boundoki, marqué d'une effigie à 440 paras, etc. ; on leur ordonnait de n'échanger l'écu de France que pour 200 paras seulement, le mahboub à 220 et le boundoki à 420. Lorsque la lecture fut terminée, ils répondirent que cette affaire ne les concernait pas et qu'elle intéressait les changeurs et ils se séparèrent.

Le même jour, on reçut une lettre par laquelle Ibrahim bey annonçait qu'il allait arriver. Ibrahim bey appelait à lui son jeune fils et son petit-fils Noureddin et réclamait quelques objets qui lui étaient nécessaires.

Le samedi 13, les enfants d'Ibrahim bey partirent emportant les objets qu'il demandait. Ils étaient accompagnés par des domestiques, des marchands et d'autres personnes.

Le lundi, arriva le selehdar de Moussa pacha. Il était porteur d'une lettre en langue arabe et d'une autre en langue turque. Ces deux lettres avaient été écrites à la suite d'une communication reçue de la ville d'Acre, de Soliman pacha. Elles disaient :

Nous avons appris par une lettre de Soliman pacha, l'arrivée des Anglais à Alexandrie, leur entrée dans cette ville, leur descente sur Rosette et la bataille que leur livrèrent les habitants et les soldats, bataille dans laquelle il y eut plusieurs morts et plusieurs prisonniers. Nous renouvelons avec insistance nos ordres à Mohammed Aly pacha, aux ulémas et aux notables du Caire de fortifier les ports de mer, tels que Suez et Kosseir, de combattre les infidèles, de les faire sortir et de les éloigner du pays. Nous avons ordonné à Soliman pacha et à Kins Youssouf pacha de vous envoyer le nombre de soldats que vous demanderez pour vous aider dans cette entreprise.

Le même jour, on amena quatre têtes d'Anglais et cinq prisonniers et on leur fit traverser la ville. On a dit qu'on devait ces prisonniers et ces morts au kachef de Damanhour qui s'était avancé vers Alexandrie et avait engagé le combat. Mais d'après une autre version on prétendit que le kachef ayant appris que des Anglais s'étaient avancés dans l'intérieur des terres, les avait cernés, en avait tué quelques-uns et en avait fait quelques autres prisonniers.

Les prisonniers arrivés au Caire ne sont pas des militaires de distinction, je crois que ce sont des maltais. On dit que dans leur interrogatoire ils ont déclaré qu'ils étaient neuf marchands et que s'étant égarés en voulant se rendre à Aboukir ils furent arrêtés et faits prisonniers et que quatre d'entre eux furent tués.

Le même jour, on reçut une lettre d'Ibrahim bey ; le Pacha y répondit par une lettre qu'il envoya par un certain Chérif aga.

Le mardi 23, des nouvelles arrivées de Syrie annoncèrent qu'une bataille avait été livrée à Constantinople entre les janissaires et les troupes nouvellement organisées, que les premiers ayant eu la victoire ils avaient renversé le sultan Selim et l'avaient remplacé par son cousin le sultan Moustapha, fils du

sultan Abdel Hamid ebn Ahmed et qu'en Syrie on avait déjà prononcé le sermon de la prière du vendredi au nom du nouveau souverain.

Le jeudi, un Tartare venu par la route de terre confirma cette nouvelle, et, le lendemain, les cheikhs dans les mosquées du Caire et de Boulac firent leurs sermons au nom du sultan Moustapha.

Vers la fin du mois, on réclama les impôts établis sur les terres appartenant aux cheikhs des villages, terres qui jusqu'ici avaient été exemptes de toute redevance[1].

Cette mesure fit du mal aux cheikhs et diminua leur bien-être et rendit moins large leur hospitalité.

Le même jour, on envoya dans les provinces la nouvelle de l'élévation au trône du nouveau sultan, et on leur fit payer les frais de route des messagers. Tout cela n'était qu'un moyen pour se procurer de l'argent.

Le même jour, on écrivit aux émirs de la Haute-Égypte pour leur proposer la paix. On envoya la lettre par le cheikh Selim el Fayoumi, le cheikh Ibrahim el Seghini et Sayed Mohammed el Daouakli. Ces trois savants furent envoyés à la place du cheikh El Charkaoui, du cheikh El Emir et du Sayed Omar Makram que les émirs avaient demandé pour être témoins de la paix. Cette demande avait été faite à Chérif aga, lorsqu'il s'était rendu auprès d'eux, et à son retour celui-ci l'avait fait connaître.

[1] Cette dispense n'était pas gratuite ; elle était faite pour donner au cheikh une compensation à l'obligation qui lui était imposée de donner l'hospitalité à tous les voyageurs qui passeraient dans leurs villages.

Pendant ces derniers jours, un grand nombre de soldats et de Dallats traversèrent le Nil pour se rendre à la rive ouest. Le Pacha s'y rendit ausssi et y passa quelques jours.

Mois de Djamad el Awal.

Le Pacha entreprit, pendant ce mois, la réparation des forts que les Français avaient construits hors de Boulac et la construction de fortifications de Miniet el Akaba et d'autres localités. Il se fit donner une très grande quantité de chaux par les fabricants de chaux et il l'expédia dans plusieurs barques à Rosette. Cette chaux était destinée à la construction d'un mur d'enceinte et de forteresses.

On réunit les maçons, les manœuvres et les charpentiers, et on les força à travailler à ces constructions.

Vers le milieu de ce mois, cinq cents soldats du corps de Dallat venant de Syrie entrèrent au Caire.

A la même époque, le Pacha réclama aux négociants, à titre de prêt, une somme de 2,000 bourses environ. Cette somme fut répartie entre les notables, les négociants en café et ceux qui étaient établis dans l'okelle du savon, dans l'okelle des pommes, dans l'okelle des outres et en différents autres endroits. On saisit les marchandises ; on plaça des soldats aux portes des comptoirs et des okelles pour empêcher les négociants de faire sortir ces marchandises, excepté pour les vendre afin d'en verser le prix à titre d'acompte sur la somme réclamée.

On imposa ensuite tous les habitants qui pouvaient payer ; ainsi pendant que l'un d'eux se trouvait dans sa maison, il voyait arriver des agents porteurs d'un papier sur lequel était inscrite la somme qui lui était réclamée. Cette somme était de 5 ou de

10 bourses, tantôt plus, tantôt moins ; on devait la verser séance tenante sous peine de se voir arrêté et emprisonné jusqu'à complet acquittement.

Toutes ces mesures excitèrent une vive émotion parmi les habitants. Il y eut des négociants qui durent cesser leur commerce à cause de la fréquence des réclamations d'argent, des intrigues, des voyages qu'ils devaient faire et aussi à cause de la rareté des transactions. Ils furent réduits pour vivre à recourir à des emprunts et à vendre leurs meubles et leurs immeubles. Toutefois, comme ils demeuraient inscrits sur les registres à titre de négociants, ils se voyaient toujours poursuivis par les réclamations dont nous venons de parler et mis en prison, sans que leurs plaintes fussent écoutées et sans qu'aucune personne pût venir à leur secours ou intercéder pour eux.

Toutes ces contributions devaient être fournies indépendamment des impôts réguliers que devaient fournir les villes et les villages ; à ces impôts venaient toujours s'ajouter des frais extraordinaires, tels que les indemnités dues aux agents et préposés et les dépenses occasionnées par le passage continuel des troupes ; on devait fournir aux soldats des vivres et une quantité de choses que la plume se fatiguerait d'écrire et qu'on aurait honte de citer.

Par ce système, les villages furent dévastés et abandonnés par leurs habitants ruinés. Ceux-ci se réunissaient avec les habitants de quelques autres villages et allaient construire un village loin des leurs, mais les mêmes malheurs ne tardaient pas à s'abattre de nouveau sur eux.

La plupart des ports de mer furent ruinés aussi, les habitants les délaissèrent. On démolit leurs maisons et leurs mosquées et on emporta les bois qui avaient servi à leur construction.

Parmi tant d'exactions il y en eut une dont on ne s'était jamais rendu coupable, même chez les gouvernements les plus

injustes et les plus inhumains. On inventa un impôt qu'on nomma l'impôt de la bonne nouvelle. On écrivait des ordres de paiement sur des feuilles de papier et on les donnait à des personnes qui étaient à la recherche de fonctions. Ceux-ci avant de partir pour les provinces où ils devaient faire les perceptions, recrutaient des agents et des domestiques qui partaient d'abord porter la nouvelles de l'arrivée de leurs maîtres et qui pour cela se faisaient payer un droit aussi élevé qu'ils le pouvaient.

J'ai appris de personnes sûres que les sommes extorquées aux villages par ces moyens ont atteint la somme de 70,000 bourses, et cela était en dehors des charges extraordinaires.

Vers la fin du mois, le Pacha se décida à partir pour Alexandrie et il ordonna de faire les préparatifs de son voyage.

Mois de Djamad el Thani.

Le vendredi 2, le Pacha se rendit à Boulac, traversa le Nil et fit dresser ses tentes sur la rive ouest. Les soldats se répandirent du côté de Boulac et sur la rive du Nil. Ils s'emparèrent de tous les mulets, des ânes et des chameaux qu'ils purent trouver. Ils continuèrent pendant plusieurs jours à entrer dans la ville et à en sortir, à aller et revenir, à traverser le Nil et à voler les bestiaux, si bien que les marchands d'eau [1] refusèrent d'aller au Nil chercher de l'eau et que celle-ci devint rare et coûta fort cher aux habitants qui eurent soif. Le transport des marchandises fut également interrompu.

Le lendemain 3, on réquisitionna tous les chevaux des meuniers pour les atteler aux canons et pour les employer aux

[1] L'eau du Nil était portée au Caire, à dos d'âne, de chameau ou de mulet, et les propriétaires de ces animaux avaient tous naturellement peur qu'ils ne leur fussent enlevés.

transports. Les moulins s'arrêtèrent. On choisit les meilleurs parmi les chevaux qui furent présentés, on les paya 50 piastres chacun à leurs propriétaires et on rendit les autres.

Le même jour, on réclama de l'argent aux corporations des peseurs publics, des marchands de bois de chauffage et des marchands de poissons salés.

La somme réclamée étant de 150 bourses, ceux-ci fermèrent leurs boutiques, s'enfuirent et se réfugièrent dans la mosquée d'El Azhar. Parmi les personnes faisant partie des autres corporations, il y en a eu qui s'échappèrent et d'autres qui se réfugièrent auprès de Sayed Omar.

Cet état de choses dura trois jours, au bout desquels Sayed Omar traversa le Nil, se rendit auprès du Pacha et obtint de lui que les réclamations contre ces corporations fussent suspendues.

Le 5, un envoyé des Anglais, escorté de quelques hommes, arriva à Embabah. Le Pacha les reçut dans son camp, mais pendant qu'ils dormaient, un voleur leur enleva tous leurs habits, de telle sorte qu'on fut obligé de leur en envoyer chercher d'autres dans la rue des Francs au Caire.

Le samedi, pendant la journée et pendant la soirée, les Français fêtèrent dans leur rue la fête annuelle de Bonaparte. A cette occasion ils se donnèrent des dîners, firent des illuminations, tirèrent des fusées et des coups de fusil et allumèrent de feux de bengale.

Le mardi 13, le Pacha fit appeler Hussein effendi, directeur de la Rouznama et le nomma defterdar, en remplacement d'Ahmed effendi Asem. Le nouveau defterdar revint à sa maison située près du pont de Darb el Gamamiz et reçut les félicitations du public.

Le jeudi 15, après le coucher du soleil, le Pacha fit tirer des coups de fusil en signe de réjouissance et le lendemain matin il ordonna le départ. Tous les soldats s'embarquèrent et il partit à son tour vers midi pour Mansourah.

Le vendredi 16, correspondant au 6 du mois copte de misra, le Nil atteignit la hauteur voulue. Il y avait eu des retards et des arrêts dans la crue, ce qui avait occasionné dans le public une grande inquiétude. Les céréales avaient renchéri, car les personnes qui en possédaient les avaient cachées. Aussi le peuple fut-il très joyeux ; on sortit les céréales cachées, Katkhoda bey se rendit le lendemain matin à la digue du Khalidj, accompagné du cadi, de Toussoum, fils du Pacha et de Sayed Omar. Il coupa la digue et l'eau entra dans le canal.

Le même jour, un envoyé du Sultan arriva au Caire après un voyage d'environ cinquante jours. Il fut reçu en grande pompe. Il était porteur d'un firman ordonnant que les monnaies devaient être dorénavant frappées au nom du nouveau Sultan, que le sermon de la prière du vendredi devait être aussi fait en son nom, que les troupes du Nizam Djedid devaient être supprimées comme elles l'avaient été à Constantinople et remplacées par les anciennes troupes du Widjak. Ce firman fut lu le lendemain en public dans la maison du Pacha et des coups de canon et de fusil furent tirés en son honneur pendant trois jours et cinq fois par jour.

A cette époque, on vit à Benha El Assal un homme qui avait vécu pendant un certain temps dans une cabane, au milieu des champs. Les villageois, surtout les jeunes gens, crurent à sa sainteté et à sa puissance, se réunirent à lui, lui dressèrent une tente et lui apportèrent des présents et lui firent des vœux.

Il écrivait aux habitants des différentes localités et leur demandait de lui fournir du blé et de la farine. Il disait : « J'avertis les habitants de tel village de donner au porteur de la présente, aussitôt présentation, tant d'ardebs de blé, qui serviront à la nourriture des pauvres et de plus de donner au porteur tant de pains pour ses frais. » Les villageois qui recevaient ces ordres ne manquaient pas d'envoyer à l'instant les fournitures demandées et les personnes qui entouraient le nouveau saint proclamaient partout que l'injustice devait disparaître ; qu'il ne fallait pas donner aux despotes les choses qu'ils réclamaient injustement et qu'il fallait massacrer leurs envoyés.

Soulevés par ces exhortations, les paysans insultaient et chassaient de leurs villages les soldats qui y venaient pour réclamer les fournitures et les contributions et si ceux-ci persistaient ils les tuaient.

Le cheikh devint ainsi un personnage plus important que les kachefs et que les soldats ; il eut un grand nombre de tentes. Près de cent soixante jeunes gens, tous imberbes et pour la plupart fils de cheikhs de village, se réunirent sous ses ordres. S'il apprenait l'existence dans un village quelconque d'un beau garçon, il l'envoyait chercher et on le lui envoyait à l'instant, fût-il le fils du plus grand personnage. Il y en avait qui venaient d'eux-mêmes, car on n'ignore pas combien les Égyptiens sont enclins à tout imiter. Le cheikh fit apporter à ces jeunes gens des colliers en verroterie et à quelques-uns d'entre eux des boucles d'oreilles. Quant aux hommes portant la barbe, ils étaient aussi très nombreux auprès de lui.

Il arriva qu'un Fiki d'El Azhar, domicilié à Benha, appelé cheikh Abdalla el Benhaoui, revendiqua des terrains situés dans cette même ville et dont il n'était que le locataire. Il prétendait que ces terres appartenaient à ses aïeux et que les

concessionnaires de monopole se les étaient appropriées injustement grâce à la complicité des cheikhs. Cet homme était un peu étourdi et surtout il n'avait pas l'argent, qui aux temps où nous vivons, doit être nécessairement distribué en pareil cas aux personnes qui rendent les jugements, à leurs intermédiaires et aux gens de leur suite. Il croyait qu'on lui rendrait justice pour faire honneur à sa science. Il intenta donc un procès aux concessionnaires et aux cheikhs de son village, on réunit des conseils pour juger l'affaire, mais le pauvre cheikh ne gagna autre chose que les moqueries des cheiks de la mosquée d'El Azhar et les reproches de Sayed Omar. Il adressa une requête à Katkhoda bey et au Pacha et celui-ci ordonna de former un conseil spécial composé de Sayed Omar et des cheikhs pour examiner l'affaire à nouveau. Ce conseil se réunit et déclara que la demande n'était pas fondée. Le malheureux fut chassé du Caire et il se rendit dans son village à Benha. De son côté le Pacha partit pour Béhéra et pour Alexandrie.

Le cheikh Abdalla se rendit alors chez le cheikh Soliman dont nous avons parlé. Il lui fit comprendre qu'il devait entrer au Caire, où les cheikhs et les habitants étaient disposés à s'unir à lui et à le bien recevoir, que s'il le faisait il serait considéré comme un libérateur. Les personnes de son entourage l'excitèrent aussi à suivre ce conseil en lui disant qu'il occuperait dans la ville une haute position et que les habitants avaient connu sa sainteté, avaient en lui une foi absolue et l'aimaient beaucoup.

Ce cheikh avait pour habitude de n'ouvrir la bouche que pour prononcer le nom de Dieu ou pour demander ce qui lui était indispensable. Il se faisait comprendre généralement par signes. Il accepta le conseil des démons qui le conseillaient et il partit pour le Caire avec ses hommes et ses jeunes gens. Ils avancèrent au son des instruments de musique et des timbales à la mode des cheikhs de notre temps qui croient bien faire.

Ils arrivèrent dans la ville au moment où personne ne pensait à eux, en criant et en faisant un bruit continuel au moyen de cravaches qu'ils portaient. Ils entrèrent dans la mosquée de Hussein et y firent le zikr pendant que quelques-uns d'entre eux se rendaient au bruit du fouet dans la maison de Sayed Omar Makram. Ils restèrent à la mosquée jusque dans l'après-midi ; à ce moment ils furent appelés par un militaire nommé Ismaïl kachef Abou Manakir, qui croyait à la sainteté du cheikh. Ils se rendirent dans sa maison située dans la ruelle de Abdälla bey, y soupèrent et y dormirent.

Le lendemain, le cheikh monta sur le mulet de son hôte et se rendit avec sa troupe au tombeau d'Imam el Chaffeï, où il se remit à faire le zikr.

Katkhoda bey ayant appris tous les faits et geste du cheikh, écrivit à Sayed Omar pour le prier avec insistance de le lui envoyer ; il voulait disait-il, lui demander une bénédiction ; mais il avait l'intention secrète de le massacrer. Sayed Omar connut cette intention et envoya dire au cheikh : « Si vous êtes vraiment un saint, faites voir vos miracles et si vous ne l'êtes pas fuyez. »

D'autre part, Sayed aga Hadj s'était rendu avec ses soldats au tombeau de Chaffeï pour arrêter le cheikh, mais il ne put entrer dans la mosquée et sur le conseil de quelques-uns des siens il l'attendit dehors. Celui-ci, de son côté, demeura dans la mosquée jusqu'au soir. On le fit sortir par la porte sud ; il se rendit au tombeau de Leise Ben Saad, puis il s'en alla du côté de la montagne.

Quant aux hommes qui formaient sa suite, ils se séparèrent et quelques-uns d'entre eux retournèrent coucher dans la maison d'Ismaïl kachef.

Le cheik Soliman était dans le désert lorsqu'il fut rejoint par Hadj Seoudi el Henaoui qui avait été envoyé par Sayed Omar

pour lui dire les paroles que nous connaissons. Hadj Seoudi s'acquitta de son message et retourna chez Sayed Omar, où il trouva Katkhoda bey et Radjab aga qui demandaient pourquoi le cheikh n'était pas venu à eux ; Sayed Omar leur ayant répondu qu'il était parti et qu'on n'avait pu l'atteindre, ils se fâchèrent et annoncèrent qu'ils allaient donner au kachef de la province de Gallioubiah l'ordre de l'arrêter partout où il pourrait le rencontrer. En même temps des soldats furent dirigés sur la maison d'Ismaïl kachef Abou Manakir ; ils arrêtèrent les jeunes gens de la suite du cheikh qui s'y trouvaient et les amenèrent dans leurs propres maisons.

Quant au cheikh, il continua sa route par le désert et arriva au village de Bahtim, puis à celui de Noub. Le cheikh Abdalla Zakzouk el Benhaoui qui, comme nous le savons, lui avait donné le mauvais conseil de se rendre au Caire, connut son refuge. Il se rendit chez Katkhoda bey, lui dit que Soliman était caché dans le tombeau d'Imam el Chaffei et il obtint sa grâce. Il se rendit ensuite à Noub et amena le cheikh Soliman à Katkhoda bey, qui lui dit : « Laissez pousser votre barbe, renoncez à vos agissements et allez dans votre village cultiver les terres que je vous donnerai, n'inquiétez personne et personne ne vous inquiétera. » Le cheikh garda le silence et ce furent les hommes de sa suite qui répondirent pour lui. Des soldats l'amenèrent à Boulac avec ses gens, ils les firent monter sur une barque et partirent avec eux, mais peu après les soldats revinrent seuls et on sut qu'ils avaient tué le cheikh et ses gens et les avaient jetés dans le Nil, à l'exception d'un seul des quatre compagnons du cheikh qui avait pu s'échapper à la nage.

Le même jour, le Pacha envoya de Rahmanieh chercher le cheikh de la ville de Dessouk ; mais celui-ci ne voulut pas se rendre à son invitation. Il dit aux soldats qui étaient venus le chercher qu'il était disposé à payer tout ce que le Pacha lui

demanderait ; mais qu'il ne voulait point se déplacer. Il leur fit servir à manger et leur fit prendre du café. Pendant ce temps, il mettait en lieu sûr ses bestiaux, ses femmes et toutes les choses auxquelles il tenait.

Au même moment que des soldats arrivés en barques étaient descendus dans la ville, il monta à cheval ainsi que ses hommes, les combattit avec héroïsme, en tua un grand nombre et s'enfuit. Les soldats entrèrent dans la ville et la pillèrent. Ils tuèrent les étudiants qui se trouvaient dans la mosquée du tombeau de Sayed el Dessouki. Beaucoup de ces étudiants étaient aveugles.

Le même jour, Katkhoda passait devant une maison du quartier Daoudia, habitée par des soldats du corps de Dallat. Il vit un des soldats qui cherchait à voler un poulet qui se trouvait sur la terrasse d'une maison voisine et à le tuer à coups de pierres. Il lui fit des reproches et voulut le battre, mais les compagnons du soldat le menacèrent de telle sorte qu'il dut prendre la fuite. Il fut poursuivi jusqu'au quartier de l'Ezbékiah.

Mois de Radjab.

Le premier jour de ce mois était un vendredi.

Le 4, des lettres du Pacha annoncèrent la conclusion de la paix entre lui et les Anglais, et l'engagement pris par ceux-ci de quitter Alexandrie. Le Pacha ordonnait que les prisonniers anglais lui fussent envoyés.

Le 10, un envoyé impérial portant le nom de Nedjib effendi arriva à Boulac par la voie de Damiette. Ayant appris que le

Pacha se trouvait au Béhéra, il alla vers lui et le rencontra à Damanhour. Il apportait pour lui un caftan et un sabre, et pour les chefs de l'armée tels que Hassan pacha, Taher pacha, Abedine bey, Omar bey et Saleh aga, des ronds en argent et des pelisses.

Le même jour, on embarqua les prisonniers anglais à destination d'Alexandrie.

Le mercredi 13, on annonça que les Anglais avaient quitté la ville d'Alexandrie et qu'ils avaient pris la mer. Katkhoda bey était entré dans cette ville et était descendu chez le cheikh El Messiri. Le Pacha restait toujours près de la digue.

Le samedi 16, l'envoyé impérial venant de Boulac entra dans la ville et se rendit dans la maison du Pacha. On salua son arrivée par des coups de canon tirés de la Citadelle.

Le mercredi 27, Mohammed Aly eut un fils et il fit aussi son entrée dans la ville d'Alexandrie évacuée par les Anglais. On tira de la Citadelle en l'honneur de tous ces événements des coups de fusil et de canon pendant trois jours à l'heure de chacune des cinq prières.

Le jeudi, le vendredi et le samedi, un grand nombre de soldats arrivèrent au Caire et ils cherchèrent à se loger dans les maisons. Ils dérangèrent les habitants, les épouvantèrent et en obligèrent un grand nombre a sortir de la ville. Plusieurs d'entre eux se rendirent chez Sayed Omar et les cheikhs adressèrent à ce sujet une requête à Katkhoda bey. Celui-ci voulut leur venir en aide, appela les chefs des soldats et les entretint de la question. Il leur dit que chaque soldat devait rentrer dans la maison où il se trouvait avant son départ sans

chasser aucun habitant de sa demeure, mais ces recommandations n'eurent aucun résultat, car les soldats avaient, suivant leur habitude, ruiné les maisons où ils habitaient avant leur départ et en avaient brûlé le bois.

Mois de Chaaban.

Ce mois commença le samedi.

Le lundi 3, le Pacha arriva à Boulac, et pendant trois jours on tira, pour célébrer son retour, des coups de canon et de fusil. Il avait failli se noyer pendant son voyage d'Alexandrie au Caire: la barque qu'il montait et dans laquelle se trouvaient aussi Hassan pacha Taher et Soliman aga el Wakil était trop petite et elle chavira près de Zifta. Ils durent se suspendre à la coque de cette embarcation jusqu'à ce qu'une autre barque fut venue à leur secours.

Le même jour on envoya dans tous les villages de l'Égypte des circulaires annonçant l'évacuation d'Alexandrie par les Anglais. On fit payer aux habitants de ces villages 4,000 ou 2,000 paras pour les frais de voyage des messagers chargés de porter la nouvelle.

Voici ce qui s'était passé à Alexandrie. Le Pacha en arrivant dans cette ville avait engagé les pourparlers avec les Anglais : quelques-uns d'entre eux vinrent le voir et causèrent secrètement avec lui. Personne ne sait ce qu'ils se dirent, mais à leur sortie de chez lui, on proclama la paix.

Cette nouvelle fit plaisir aux soldats, car ils avaient été pris d'épouvante lorsqu'ils avaient vu les barricades, les fortifications et les fossés construits par les Anglais et disposés dans un ordre parfait.

Des chefs de l'armée anglaise vinrent ensuite chez le Pacha. Ils furent reçus avec les honneurs militaires, c'est-à-dire qu'ils passèrent entre des haies de soldats et qu'ils furent salués de nombreux coups de canon et de fusil. Le Pacha leur offrit des chevaux, des présents, des étoffes des Indes et il leur donna des pelisses et des châles en cachemire. Il sortit ensuite avec eux et se rendit chez leur général en chef auquel il offrit également des présents. Celui-ci vint alors avec le Pacha dans la ville et il lui fit la remise des forts.

Tout cela se passait cinq jours après l'entrée de Kat-khoda bey.

On convint que le Pacha restituerait aux Anglais leurs prisonniers au nombre desquels il y avait quelques officiers, et il le fit, car les Anglais n'étaient pas venus en Égypte pour s'emparer du pays.

Les Anglais sortirent du port, mais ne s'éloignèrent pas beaucoup de la côte ; ils continuèrent à empêcher les navires d'arriver dans les différents ports, car ils étaient toujours en désaccord avec la Porte.

Quant aux soldats qui rentrèrent au Caire à la suite du Pacha, ils se conduisirent encore plus mal que par le passé : ils insultaient les habitants et s'appropriaient leurs maisons par la force. Ils arrivaient en bande dans les maisons habitées et y entraient sans aucun respect et sans autorisation. Ils violaient les appartements des femmes sous prétexte de visiter la maison ; celles-ci criaient alors et les habitants du quartier venaient à leur secours, mais ils ne réussissaient à faire partir les soldats ni par les bonnes paroles, ni par la force, ni par l'influence d'un haut fonctionnaire. Ils devaient pour cela leur donner de l'argent ou un cadeau de grande valeur. Ces soldats demandaient des châles de cachemire et lorsqu'on leur en apportait un, ils ne se montraient pas satisfaits et en exigeaient un autre d'une couleur différente.

Une fois un officier était entré dans une maison avec toute sa compagnie. Il ne consentit à en sortir que lorsqu'on lui eut promis un châle ; on lui en apporta un jaune, mais il déclara qu'il en voulait un rouge. Le maître de la maison désira alors reprendre le premier pour le changer, mais l'officier n'y consentit pas. Il dit de laisser le premier châle et d'en apporter un autre afin qu'il put faire un choix. On lui apporta le châle rouge et il se les appropria tous les deux.

Lorsque les soldats quittaient une maison, les habitants n'en étaient pas plus tranquilles pour cela, car deux ou trois jours après d'autres soldats venaient renouveler les mêmes exactions, leur susciter les mêmes ennuis, sinon des ennuis plus grands.

Quelquefois les soldats employaient la ruse pour s'installer dans une maison. Ils entraient et disaient au propriétaire : « Mon frère, nous sommes quatre ou cinq hommes seulement et nous partons dans dix jours ; nous vous prions de nous permettre de loger dans l'appartement de votre maison réservé aux hommes. » Le propriétaire croyait à leur bonne foi et acceptait sans hésiter. Ils entraient, s'installaient dans les appartements des hommes, attachaient les chevaux dans la cour de la maison, suspendaient leurs armes aux murailles et disaient au maître de la maison qu'ils étaient devenus ses hôtes. Si celui-ci voulait enlever le mobilier de l'appartement où ils étaient, ils lui faisaient observer qu'ils ne pouvaient pas rester sur la natte et les pavés et que d'ailleurs le mobilier ne serait nullement dégradé. Le propriétaire se trouvait alors forcé de laisser là son mobilier.

Les soldats réclamaient alors la nourriture, il fallait subvenir à tous leurs repas, et mettre à leur disposition tous les ustensiles de la maison.

Puis, peu à peu, des compagnons de ces soldats se présentaient et l'appartement devenait trop étroit pour loger tous les arrivants. Ils obligeaient alors le maître de la maison de

leur donner une autre chambre. Le propriétaire devenait alors certain que les soldats ne partiraient pas, il se voyait obligé de supporter toutes leurs exactions ; il voyait sa maison salie, ses tapis incendiés par le feu des narghilés et des pipes, il entendait les soldats crier et chanter dans leurs langues diverses et il sentait l'odeur de l'eau-de-vie. Tout cela l'obligeait à quitter la maison avec sa famille et à aller loger dans une autre maison et même chez des parents ou des amis. Mais s'il le faisait il ne pouvait rien emporter de sa maison, car les soldats l'en empêchaient et lui disaient : « Si vous prenez votre mobilier sur quoi nous assoirons-nous et dans quoi ferons-nous notre cuisine. Nous avons perdu tous nos objets dans les voyages et les combats que nous avons livrés aux infidèles pour les chasser de votre pays alors que vous vous reposiez dans vos maisons et auprès de vos femmes. » Le maître de la maison était alors obligé ou de leur laisser tout son mobilier ou de le partager avec eux, ou s'il voulait, l'emporter et leur donner une compensation.

Tous ces ennuis arrivaient aux habitants les plus respectables de la ville, notamment à ceux qui logeaient dans les rues qui n'avaient pas été habitées auparavant par les soldats, telles que la rue de la mosquée de Hussein, celle qui se trouve derrière la mosquée de Moaied et celles de Coronfich et de Gamaliah. Dans les diverses rues les habitations devinrent beaucoup trop étroites pour les habitants et ceux d'entre eux qui se respectaient se virent forcés de quitter leurs maisons si des soldats venaient s'installer dans le voisinage, sans quoi ils devaient souffrir leur insolence, car ces soldats montaient sur les terrasses pour voir leurs voisins et tirer des coups de fusil et de pistolet.

Il arriva un jour qu'un officier entra avec ses hommes dans la maison d'un savant estimé et lui donna ordre de la lui abandonner. Celui-ci déclara ses qualités de cheikh et de savant,

mais voyant l'inutilité de ses protestations, il sortit de sa maison et se rendit chez les cheikhs ses collègues. Ils vinrent avec lui à sa maison et y entrèrent en corps, mais les soldats prirent leurs armes et tirèrent l'épée sur eux si bien que quelques-uns d'entre eux s'enfuirent. Ceux qui restèrent firent comprendre à l'officier qu'il avait violé la maison d'un grand savant et que cela ne convenait pas, car si les chrétiens eux-mêmes et les juifs honoraient leurs prêtres et leurs moines, à plus forte raison les musulmans devaient-ils le faire. L'officier répondit : « Vous n'êtes pas des musulmans, car vous souhaitez l'occupation de votre pays par les chrétiens et vous prétendez qu'ils étaient meilleurs que nous. C'est nous qui sommes musulmans, car nous avons fait la guerre aux chrétiens et les avons chassés du pays. En conséquence, nous méritons plus que vous de jouir de vos maisons. »

Les cheikhs restèrent cependant jusqu'au lendemain pour faire entendre raison aux soldats. Ils leurs demandèrent enfin de s'en aller moyennant 200 piastres et un châle de cachemire pour leur chef.

La même scène se reproduisit dans une foule de maisons, par exemple chez Ismaïl effendi, peseur à l'hôtel des monnaies. C'était un homme respectable. Les soldats l'obligèrent à leur donner 500 piastres et un châle de cachemire.

Des plaintes nombreuses furent faites au Pacha et à son lieutenant, mais celui-ci répondait : « Vous ne devriez pas refuser de loger des hommes qui ont combattu des jours et des mois, qui ont souffert la chaleur et le froid pour vous débarrasser des infidèles. »

Une fois le Pacha établi au Caire et tranquille sur la possession de l'Égypte et de la ville d'Alexandrie, qui, avant l'arrivée des Anglais, ne relevait point de son autorité, il commença par abolir la gratuité des concessions faites aux cheikhs et aux savants.

Lorsqu'il avait établi les impôts et les taxes mensuelles, il y avait soumis tous les villages, quel que fût le rang de la personne à qui ils avaient été concédés, fût-ce même un chef militaire. Il n'en avait exempté que les villages concédés aux cheikhs et aux personnes qui dépendaient d'eux ou qui se mettaient sous leur protection. Les cheikhs recevaient les sommes qu'ils imposaient à leurs gens, à leurs protégés et à leurs paysans, ainsi que les cadeaux qui leur étaient offerts comme prix de la protection qu'ils accordaient.

Ces privilèges rendirent les cheikhs prétentieux, ils pensèrent que cela durerait toujours et ils spéculèrent sur cette situation en achetant à vil prix des concessions qui avaient été faites à ces personnes soumises à l'impôt.

Ils s'attachèrent aux biens terrestres, ils négligèrent l'étude et l'enseignement, et ils ne s'en occupèrent que juste ce qu'il fallait pour conserver leurs privilèges.

Leurs maisons devinrent semblables à celles des anciens émirs. Ils eurent des domestiques et des intendants ; ils firent emprisonner, maltraiter et battre les gens ; ils prirent à leur service des écrivains coptes ; ils fixèrent des sommes à payer pour frais de route aux personnes attachées à leur service. Ils firent des sommations et des menaces à leurs paysans lorsque ceux-ci ne leur payaient pas à temps ce qu'ils leur devaient et ils demeuraient sourds à toutes leurs réclamations.

Ils finirent par ne plus être ce qu'ils devaient être ; ils ne causaient plus que d'affaires mondaines, de concessions, de comptes, d'intérêts, de procès et de plaintes. Ils conversaient avec les coptes ; en invitaient les chefs à leurs réunions et à leurs festins, ils les comblaient d'honneurs et s'honoraient eux-mêmes de recevoir leurs visites. Ils leur faisaient des cadeaux et acceptaient les leurs.

Avec tout cela les chefs se détestaient entre eux, se jalousaient et donnaient cours à tous leurs mauvais sentiments

naturels, chacun d'eux haïssait les autres, cherchait à s'élever à leur détriment et se jetait avec frénésie dans les plaisirs. Ils étaient avares, se plaignaient toujours et n'étaient jamais satisfaits. Ils cherchaient à manger chez les riches et même chez les pauvres; ils faisaient des reproches à ceux qui ne les invitaient pas et demandaient des secours prétendant qu'ils étaient pauvres et chargés de famille. Ils n'avaient aucune honte de se livrer à des actes déshonorants et propres à perdre la capacité d'être témoin en justice, comme de se réunir dans les endroits où l'on s'amuse et où l'on entend des chanteuses et la musique, de donner des pourboires aux chanteurs et aux musiciens et de faire annoncer à haute voix le montant de ce pourboire par le domestique de la première chanteuse en présence de gens de toute sorte, de se tenir mal, de rire à haute voix, de plaisanter, de dire des mots à double sens et d'aimer les jeunes gens.

Tout cela était le résultat de l'orgueil. Cette inconduite avait pour conséquence de déconsidérer la science aux yeux du peuple et de lui donner l'exemple du mal, au lieu de le lui défendre.

Le même jour, on réclama aux concessionnaires les sommes qu'ils devaient depuis quatre ans.

Le 10, on réclama par anticipation les sommes qui devaient être dues au Trésor pour l'année suivante et les soldats furent chargés d'en faire la perception. La population fut très malheureuse, car les villages imposés étaient ruinés par les demandes continuelles de contributions, par les fournitures, les frais de route, les frais de rappel et les frais de bonne nouvelle. Les habitants abandonnaient ces villages et allaient s'établir dans les villages protégés par les cheikhs, mais cette protection disparut à son tour.

On imposa des sommes considérables, 50, 100, 150 bourses et même plus aux grandes villes comme Damiette, Rosette, Mehalla et Mansourah. On fit aussi dans les villages des réquisitions en nature consistant en blé, en beurre, en orge et en fèves. On ordonna aux percepteurs de saisir les bestiaux des paysans qui ne pourraient payer les sommes réclamées et ces bestiaux étaient vendus aux bouchers de force et à des prix très élevés. Les acheteurs devaient en payer le prix comptant, sous peine d'être mis en prison et d'être battus.

Le jeudi 13, pendant que le Pacha passait par la rue Soucket el Azzi pour se rendre du côté de la maison Boulghia, deux soldats qui l'attendaient dans l'école établie au-dessus de la fontaine située entre ces deux rues, tirèrent sur lui deux coups de feu. Il ne fut pas blessé, mais une balle atteignit le cheval d'une personne de sa suite.

Le Pacha descendit de cheval et s'assit sur la Mastaba[1] d'une boutique fermée et donna ordre à ses domestiques de lui amener les personnes cachées dans l'école. Les deux soldats furent arrêtés, mais leur chef, qui se trouvait dans une maison voisine, demanda pardon pour eux, sous prétexte qu'ils étaient fous et ivres ; le Pacha ordonna qu'ils fussent envoyés hors du Caire et rentra chez lui.

Le lundi 23, les soldats albanais et turcs se réunirent et vinrent réclamer leur solde à la maison du Pacha. Celui-ci leur promit de faire droit à leur réclamation, mais ils déclarèrent qu'ils ne voulaient plus attendre. Ils tirèrent des coups de fusil, puis finirent par se retirer. Cette manifestation troubla tellement les habitants de la ville que Sayed Omar envoya dire

[1] La Mastaba est une élévation en maçonnerie qui se trouve devant chaque boutique, afin de permettre aux acheteurs de s'asseoir.

aux négociants de Ghouria, d'Akkadine et des autres marchés de cacher leurs marchandises.

Dans l'après-midi, des soldats du corps de Dallat arrivèrent chez le Pacha. Ils tirèrent des coups de fusil, mais les soldats du Pacha ripostèrent. Quatre des mutins furent tués et quelques autres furent blessés.

Pendant la nuit, une panique s'empara du quartier d'El Azhar. On ferma les portes des rues à partir du coucher du soleil jusqu'après son lever et on prit les armes.

Pendant toute la journée du lendemain mardi, l'agitation continua. Le Pacha fit transporter à la Citadelle ses objets les plus précieux ; il s'y rendit lui-même sur le soir accompagné de Hassan pacha ; mais celui-ci retourna ensuite à sa maison.

On a dit que pendant cette nuit, des soldats de sa suite avaient essayé de le trahir, mais qu'ayant surpris entre eux des signes d'intelligence, il sortit de sa maison sans en prévenir personne sauf quelques intimes, dont la plupart étaient ses parents et ses compatriotes. Lorsque le khazendar Bonaparte apprit que le Pacha avait quitté sa maison, il renvoya les gens qui étaient présents et fit porter les meubles, le trésor, les chevaux et les selles à la Citadelle. C'étaient des soldats qui effectuèrent le transport. Cela augmenta le trouble des habitants, personne ne connaissait la vérité, pas même les chefs des troupes. On présuma que les soldats avaient pillé la maison du Pacha. Ces soldats commirent ce jour-là beaucoup de méfaits, ils volaient les turbans et les habits des particuliers qu'ils rencontraient et ils tuèrent même quelques personnes.

Le jeudi, la porte de la Citadelle était ouverte et gardée par des soldats armés. Quelques chefs militaires y montèrent seuls et en descendirent. Cet état de choses dura jusqu'au lendemain vendredi.

Chaque corps de troupe se méfiait des autres, car la dissension s'était mise dans l'armée ; les Albanais étaient divisés en deux partis dont l'un était pour eux-mêmes et l'autre pour les Turcs, le corps de Dallat était pour les Turcs et haïssait les Albanais. Quant aux particuliers, ils craignaient tous les soldats, de quelque arme et de quelque nationalité qu'ils fussent. Il y avait aussi des soldats qui redoutaient un soulèvement ; c'étaient ceux qui s'étaient mariés avec des femmes du pays et qui habitaient avec elles.

Le samedi, des cheiks montèrent à la Citadelle pour essayer d'apaiser le trouble.

Le soir de ce jour, on alla voir si on apercevait la lune du mois de Ramadan, mais on ne fit pas les cérémonies habituelles, qui consistent à se réunir dans la maison du cadi, à brûler des fusées et des feux de bengale, à tirer des coups de fusil et à aller en procession pour voir la lune avec le prévôt, les cheikhs des corporations et la musique, au milieu d'une foule de curieux attendant le cortège dans les rues et les marchés.

On ne put apercevoir la lune ce soir-là, aussi la population ne jeûna-t-elle pas le lendemain dimanche. Toutefois dans la matinée de ce jour, on fit annoncer, sans donner aucune raison, que le jeûne était commencé.

Mois de Ramadan.

Ce mois commença le lundi.

Le dimanche soir, un moment avant le coucher du soleil, on tira à la Citadelle des coups de canon et de nombreux coups

de fusil. Les soldats qui étaient logés dans la ville tirèrent de leurs côtés des coups de fusil, ce qui fit un vacarme assourdissant. Tout cela pour fêter le commencement du mois de Ramadan.

Le 4 de ce mois, on demanda 2,000 bourses à la population, on avait pris cette décision dans des réunions et des conseils tenus tantôt chez Sayed Omar, tantôt chez d'autres personnes tel que Sayed el Mahrouki. Cette contribution fut répartie sur les gens de la maison du Pacha, les artisans, les marchands de la rue Ghouria, de l'okelle du savon, de l'okelle des outres à eau, les marchands ambulants et les cheikhs. Ceux-ci ayant réalisé de grands bénéfices, car, comme nous le savons, ils ne payaient pas les impôts dus pour les terres qui leur étaient concédées, on leur réclama 200 bourses. Cette somme fut répartie entre eux d'après le nombre de kirats de terre qu'ils possédaient et à raison de 3,000 paras par kirat. On dit aux cheikhs que cette somme leur était demandée comme prêt et qu'elle devait être restituée ou serait comptée comme acompte sur les impôts que l'on devrait dans la suite percevoir de leurs fellahs.

Le Divan qui fut chargé de réunir les sommes réclamées aux cheikhs s'établit dans la maison de Ibn el Saoui, et celui qui réunissait les sommes dues par les Turcs et par les négociants de Kan el Halil, s'établit dans la maison d'Ismaïl el Tobdji, mais toutes les questions qui se soulevaient quant à la perception devaient être soumises à Sayed Omar.

Un grand nombre d'artisans appartenant à des corporations diverses, telles que celles des cordonniers, se réfugièrent dans la mosquée d'El Azhar et y restèrent plusieurs jours, mais cela ne réussit à rien.

Les agents des percepteurs, qui étaient des cavas turcs, des soldats de Dalat et des cavas du pays, allaient partout, portant

des papiers sur lesquels était mentionnée la somme due par chaque particulier. Cette somme était toujours augmentée de leur indemnité pour frais de route. Ils se présentaient dans les maisons dès l'aube, au moment où les habitants s'y attendaient le moins et où le chef de la maison se demandait comment il devait faire pour nourrir sa famille. Ils ennuyaient les pauvres gens par leurs cris et montaient quelquefois jusqu'à l'appartement des femmes. Le contribuable leur demandait de patienter, les comblait de douces paroles et s'en débarrassait en leur payant la somme qui leur était due personnellement pour leurs frais de route ; mais aussitôt les uns sortis d'autres se présentaient.

Le même jour, arriva Mohammed, le lieutenant de Chahine bey el Alfi. Il portait une réponse à une lettre que Mohammed Aly avait envoyée à son maître. Il traita pendant plusieurs jours de la paix entre son maître et le Pacha. Enfin il fut convenu que Chahine bey viendrait de Djizah et s'entendrait lui-même avec Mohammed Aly. Le messager repartit le 12, accompagné du salehdar Saleh aga.

Le jeudi 18, le Pacha résolut d'exiler Radjab aga el Arnaouti (l'albanais), il fit arrêter son compte, lui paya l'arriéré de la solde et lui intima l'ordre de partir, mais Radjab aga refusa d'obéir s'il ne recevait pas les 50 bourses qu'il prétendait lui être dues par Mohammed Aly.

Voici à quel titre Radjab aga réclamait cette somme. Le Pacha était convenu avec lui de lui donner 50 bourses s'il parvenait à tuer El Alfi. Sur cette promesse, Radjab aga se rendit chez El Alfi et lui dit qu'il était fatigué des injustices de Mohammed Aly, qu'il ne voulait plus le servir et qu'il désirait faire une alliance avec lui. El Alfi reçut Radjab avec bonté, l'honora, mais continua à se défier de lui, de telle sorte qu'il ne put

exécuter son projet et qu'il dut après un certain temps revenir chez son maître. C'est cette somme de 50 bourses que Radjab aga réclamait, mais le Pacha refusait de la payer en disant qu'il ne récompenserait pas un service qui n'avait pas été rendu.

Il était dur pour Radjab aga et pour les gens de son espèce de quitter l'Égypte, où ils étaient devenus des personnages, après avoir été bûcherons ou artisans de la dernière catégorie dans leur pays. Il persista donc dans son entêtement et réunit ses soldats autour de sa maison située à Bab el Louk et qu'on désignait sous le nom de maison de Hassan katkhoda el Garban.

Le Pacha envoya des hommes pour lui livrer bataille. Hassan aga, chef des troupes irrégulières marcha à sa rencontre par la rue du pont de Bab el Hark, tandis qu'un grand nombre de soldats turcs, s'avançaient par le côté des tanneries ; chacun de ces deux corps éleva des barricades et s'approcha jusqu'aux demeures des Albanais, qui faisaient face à la maison de Baroudi. Arrivés là, ils n'osèrent plus s'approcher de la maison assiégée en suivant la rue, mais chacun d'eux voulut y arriver par l'intérieur des maisons, c'est-à-dire en passant d'une maison à l'autre et en démolissant pour cela les murs de séparation. Les murs qui séparaient plusieurs maisons, entre autres celles du cheikh Mohammed Saad el Bakri, de Aly aga el Charaoui, celle de Sidi Mohammed et de son frère, Sidi Mohammed Abou Deffia furent ainsi démolies. Pendant ce travail, qui dura trois jours, les soldats commirent des actes atroces envers les habitants. Dans la première maison qu'ils entrèrent, ils montèrent directement et sans aucune permission au harem, démolirent le mur qui séparait ce harem de celui de la maison voisine ; ils entrèrent dans ce second harem, puis dans un troisième et ainsi de suite. Ils montaient sur les terrasses et tiraient des coups de fusil en l'air. Tous ces actes effrayaient les femmes,

qui criaient et s'enfuyaient, emportant leurs enfants dans les rues qui passaient derrière leurs maisons, telles que la rue Kaouadiss et la rue Abdine.

Les soldats ne manquaient pas de voler les meubles et les habits, de casser les caisses et de prendre ce qu'elles contenaient, de manger en plein mois de Ramadan, et sans honte, tous les vivres qu'ils trouvaient, de jeter par terre le coton des matelas et des coussins afin de s'approprier l'étoffe qui les recouvrait. Il ne resta en un mot aux habitants de ces maisons que les objets qu'ils avaient pu emporter au dehors.

Mohammed effendi Abou Deffia fut atteint à l'épaule d'une balle tirée par un des soldats au moment où on démolissait le mur qui séparait sa maison de la maison voisine.

Enfin, au bout de trois jours, c'est-à-dire le lundi 22, le chef des Albanais, Omar bey et Saleh Og purent arrêter Radjab aga et le conduisirent à Boulac. On renversa les barricades le lendemain dans la matinée, et cet incident, qui n'eut d'autre résultat que le meurtre de plusieurs personnes, la démolition et le pillage des maisons, fut terminé.

Le samedi, Chahine bey el Alfi arriva au village de Dahchour. Il était accompagné de barques chargées de présents offerts au Pacha par Ibrahim bey et de Mohammed bey el Mouradi. Ces présents comprenaient trente chevaux environ, cent kantars de café, cent kantars de sucre, quatre eunuques et vingt esclaves du Soudan. Chahine bey envoya son katkhoda et Aly kachef el Kébir au Pacha et celui-ci leur remit un présent et envoya avec eux son fils et Divan effendi.

Le 25, Radjab aga partit par la voie de Damiette. Beaucoup de ses soldats se séparèrent de lui.

Le même jour, le fils du Pacha et Divan effendi revinrent de Dahchour. Chahine bey avait donné au premier une pelisse en

fourrures et lui avait offert des présents parmi lesquels se trouvait une belle arme anglaise.

Le 28, Chahine bey arriva à Choubrah Ment, et le Pacha donna ordre de lui abandonner la province de Djizah. Le kachef et les soldats la quittèrent et Aly kachef el Kébir el Alfi prit possession du château et de ses environs, ainsi que de la poudrière, des canons et du matériel de guerre qui s'y trouvaient.

Mois de Chawal.

Ce mois commença le mardi.

La veille de ce jour, les soldats ne troublèrent pas les habitants par les nombreux coups du fusil qu'ils avaient l'habitude de tirer dans tous les quartiers de la ville. La fête ne fut célébrée que par des coups de canon que l'on tira de la Citadelle pendant trois jours.

Le 5 de ce mois, le Pacha décida que l'on réparerait le château de Djizah et qu'il servirait d'habitation à Chahine bey. Ce château, ainsi que presque toutes les maisons de Djizah, avait été ruiné par les soldats. Il réunit les maçons, les menuisiers, les tourneurs en bois, fit prendre du bois à Boulac et démolir la maison de Abou el Chaouareb pour en utiliser les bois, les pierres et les briques ; on en retira des poutres énormes, telles qu'on n'en fait plus actuellement.

Le 7, Chahine bey vint à Djizah et descendit au château. Aly Chorbadji Moussa el Djizaoui lui offrit un festin dont les frais furent répartis entre les habitants de la ville. Le Pacha le nomma kachef avec pleins pouvoirs sur les provinces de

Fayoum, de Bahnassa, de Djizah et de Béhéra. Il lui donna en fermage tout le Fayoum, trente villages de la circonscription de Bahnassa et dix villages de celle de Djizah.

Le mercredi 9, au matin, Sayed Omar et les cheikhs montèrent à la Citadelle où ils avaient été appelés la veille au soir. Lorsqu'ils furent arrivés, Toussoum bey, fils du Pacha, descendit avec eux et ils allèrent tous au Vieux-Caire, où Chahine bey de son côté était venu suivi de kachefs, de mamlouks et de cavaliers. Ils le saluèrent et toute la troupe, précédée par une compagnie de Dalat jouant du tambourin et de la flûte et suivie de kachefs, de mamlouks, de cavaliers, de serviteurs et de musiciens, se rendit d'abord au tombeau d'Imam El Chaffei, qu'elle visita, et ensuite à la Citadelle en passant par Bab el Azab. Là, les cheikhs se séparèrent du cortège et rentrèrent à leurs maisons. Quant aux autres personnages, ils entrèrent chez le Pacha, qui donna à Chahine bey une pelisse de grand prix, un sabre et un poignard ornés de pierres précieuses, et des chevaux avec leurs selles.

Le fils du Pacha invita ensuite Chahine bey à se rendre chez lui pour dîner. Après le repas, il l'accompagna chez Hassan pacha. Celui-ci lui donna également une pelisse et des chevaux et se joignit ensuite à lui pour aller rendre visite à Taher pacha, neveu du Pacha. A son tour, Taher pacha fit des présents à Chahine bey.

Chahine bey retourna ensuite à Djizah et se retira dans son camp à Choubra Ment. Il resta jusqu'au jour où les réparations du château furent terminées.

Ses kachefs et ses soldats venaient souvent passer une ou deux nuits en ville, dans leurs maisons.

Le même jour, le Pacha régla le compte de la solde due à quelques compagnies de Dalat et leur donna ordre de retourner dans leur pays.

Le vendredi, El Alfi se rendit avec ses troupes et ses tentes au nord de la ville de Djizah.

Le samedi 12, quatre sandjaks d'El Alfi : Ahmed bey, Noman bey, Hussein bey et Mourad bey vinrent au Caire. Ils montèrent à la Citadelle où le Pacha leur donna des pelisses, des sabres et des chevaux. Ils se rendirent ensuite chez Hassan pacha, qui leur donna également des chevaux. Ils passèrent le reste de la journée dans la maison de Saleh aga el Selehdar et allèrent ensuite passer la nuit dans les maisons où se trouvaient leurs femmes et le lendemain ils partirent pour Djizah.

Le mardi 15, on fit un grand festin pour célébrer les fiançailles d'Ahmed bey el Alfi avec Adila Hanem, fille d'Ibrahim bey el Kebir. Le cheikh El Sadat, représentait le fiancé dans l'acte et Mohammed katkhoda, représentait le père de l'épouse. Le Pacha paya la dot, qui s'éleva à 8,000 écus.

Le même jour, on décida d'envoyer Noman bey, Mohammed katkhoda et Aly kachef el Saboundji à Ibrahim bey pour conclure la paix.

Le même jour, on voulut aussi célébrer les fiançailles de Noman bey avec Zenab Hanem, fille d'Ibrahim bey, mais celle-ci refusa en disant qu'elle ne voulait pas se marier sans le consentement de son père ; elle ajoutait : « Puisque Noman bey devait se rendre chez mon père, il n'a qu'à lui demander ma main. »

Chahine bey, d'autre part, voulut contracter mariage avec la veuve de son camarada Hussein bey, connu sous le nom de Wachach. Elle était la fille de Safti. Il en demanda l'autorisation au Pacha, mais celui-ci lui déclara qu'il avait l'intention de le marier avec sa fille, c'est-à-dire d'en faire son beau-fils. Il lui dit qu'il avait envoyé chercher cette fille à Cavala, son

pays, et il lui promit, si elle ne venait pas, de la remplacer par une de ses esclaves.

Le mercredi, le Pacha descendit de la Citadelle et alla au champ du jeu de courses. Il fit venir Chahine bey de Djizah et jouta avec lui ; ils coururent et jouèrent à la lance et à l'épée. Ils montèrent ensuite tous les deux à la Citadelle, où Chahine bey resta jusque dans l'après-midi. Il alla alors avec Noman bey à la maison d'Adila Hanem, où ils restèrent jusqu'au coucher du soleil. Ils remontèrent ensuite à la Citadelle et y passèrent la nuit. Le matin ils traversèrent le Nil et se rendirent à Djizah. Ici nous pouvons appliquer les mots du poète :

Toutes ces choses font rire les étourdis, mais elles ont des conséquences qui font pleurer les gens intelligents.

Le même jour, le chef des troupes irrégulières, Hassan aga, fut nommé gouverneur de Damiette en remplacement de Ahmed bey, et Abdalla kachef el Darandali fut nommé gouverneur de Mansourah en remplacement d'Aziz aga.

Le mercredi 23, un envoyé du Sultan arriva au Caire. Il était porteur de divers firmans. L'un confirmait Mohammed Aly dans le gouvernement de l'Égypte, un autre nommait son fils Ibrahim, defterdar, un troisième graciait tous les soldats pour les récompenser d'avoir chassé les Anglais d'Alexandrie, un quatrième recommandait de partir au plus tôt pour le Hedjaz afin de battre les gens qui avaient fait la guerre à l'Émir et de les chasser des Lieux Saints. Ce dernier firman recommandait au Pacha les habitants du pays et les négociants. L'envoyé était également chargé de pelisses et de ronds en argent pour diverses personnes.

On le reçut en grande pompe le jeudi matin et on le conduisit à la Citadelle. On lut les firmans dont il était porteur en pré-

sence du Pacha, des cheiks, des chefs de l'armée, de Chahine bey et de ses camarades et on tira des coups de canon.

Le même jour, Ibrahim bey, fils du Pacha, partit par la route de Gallioubiah avec un certain nombre d'écrivains coptes sous les ordres de Djerdjès el Tawil, et avec des écrivains musulmans de la Rouznamah. Ils allaient constater quelles étaient les terres qui avaient pu être irriguées et celles qui n'avaient pas pu l'être.

Ce voyage fut pour les villages une cause de dépenses et de vexations ; chaque feddan irrigué dut payer au trésor 450 paras en dehors des impôts extraordinaires et des sommes qui devaient être payées aux concessionnaires.

Mois de Zilkadeh.

Le mercredi, premier jour de ce mois, on obligea toutes les personnes paraissant à leur aise à payer une certaine somme et on leur promit que ce payement serait imputé sur les impôts qu'elles devaient acquitter dans la suite. Cette réclamation obligea un grand nombre de personnes à se cacher, car elles n'avaient plus rien à donner ; d'autres eurent recours à des personnes influentes qui intercédèrent pour elles et les firent dispenser de cet emprunt.

Le 10, on apprit que les émirs de la Haute-Égypte avaient, par ordre du Pacha, livré bataille à Yassin bey près de la ville de Miniah, qu'ils l'avaient mis en déroute et qu'ils avaient pillé son camp, Yassin bey s'étant réfugié dans la ville.

Aussitôt après la réception de cette nouvelle, le père de Yassin bey arriva au Caire. Des troupes furent envoyées dans la Haute-Égypte sous le commandement du kazendar Bonaparte.

Le 20, des troupes furent également envoyées à Rosette sous le commandement d'Omar bey, homme de la suite d'El Achkar el Masrali et d'autres troupes furent dirigées vers Alexandrie.

Mais Omar bey dut retarder son voyage, car un navire anglais arrivé à Alexandrie annonça que l'escadre française s'était dirigée sur la Sicile et avait peut-être pris cette île ainsi que l'île de Malte. A cette nouvelle, le consul anglais de Rosette vint au Caire avec sa famille.

Vers la fin de ce mois, on réunit un grand nombre de maçons, de charpentiers et d'autres ouvriers pour la réparation des murs d'enceinte et des forts d'Alexandrie, d'Aboukir et de toute la côte.

Mois de Zilhodjeh.

Ce mois commença le vendredi.

Le 12 de ce mois, on apprit au Caire qu'à l'arrivée de Soliman bey el Alfi près de la ville de Miniah, Yassin bey l'avait attaqué le mercredi 6 avec ses troupes et ses bédouins, mais qu'après une bataille sanglante, celui-ci avait été mis en déroute et qu'il s'était enfui vers la ville ; Soliman bey l'ayant poursuivi, tomba au moment où il traversait le fossé. Il avait été blessé par un soldat que s'y trouvait caché. On s'empara de tout le matériel de Yassin bey et des chameaux. Ses soldats furent surpris et lui-même dut se réfugier dans la ville avec ce qui restait de ses troupes et de ses bédouins.

Lorsque cette nouvelle fut apportée au Pacha, il feignit d'être fâché de la mort de Soliman bey et de le regretter ; les camarades du défunt firent en son honneur des cérémonies funèbres

à Djizah dans leurs maisons. Le Pacha attribuait cette mort au courage des émirs. Il disait que Soliman bey n'aurait pas dû risquer sa vie en se jetant dans le fossé. Il répétait qu'il lui avait envoyé dire de ne pas faire la guerre à Yassin bey avant l'arrivée du khazendar Bonaparte et avant de s'être assuré que Yassin bey ne voulait pas obéir aux ordres dont il était chargé pour lui. Le Pacha disait aussi que Soliman bey aurait dû faire avancer d'abord contre Yassin bey les soldats turcs, ceux-ci ayant la patience nécessaire aux sièges. « Soliman bey ajouta-t-il, n'a pas voulu écouter mes conseils ; il s'est sacrifié lui-même. Le chef d'une armée doit toujours être derrière ses soldats, car comme il est le plus grand, les soldats seraient démoralisés s'il venait à tomber, tandis que s'ils le tenaient constamment avec eux, ils braveraient les plus grands dangers. »

Les gens de Soliman bey envoyèrent prévenir le Pacha de la mort de leur chef. Ils lui firent dire qu'ils étaient toujours comme auparavant à Miniah et qu'ils attendaient le chef qu'il voulait bien mettre à leur tête. Le Pacha envoya des condoléances à Chahine bey et le pria de désigner à son choix la personne qu'il désirerait voir nommée à la place de Soliman bey.

Chahine bey consulta ses camarades, mais aucun de ceux-ci ne voulut accepter le commandement. Ils élurent tous un mamlouk nommé Yehia. Ils l'envoyèrent au Pacha qui le nomma et lui ordonna de se rendre à Miniah. Ce qu'il fit.

Vers le milieu du mois, on apprit l'arrivée à Miniah de Bonaparte le khazendar. Yassin bey se trouvant toujours enfermé, Bonaparte l'envoya sommer d'obéir, et il lui fit lire les lettres et les ordres que le Pacha lui adressait ainsi qu'à tous les émirs d'Égypte. D'après ces ordres, la guerre devait être faite à Yassin bey par Bonaparte et par tous les émirs, s'il persistait à se révolter et à ne pas rentrer dans l'obéissance.

Yassin bey demanda alors l'aman à Bonaparte et vint le trouver. Les bédouins enfermés à Miniah sortirent de cette ville et s'en allèrent chez eux après avoir payé pour qu'il ne leur fût fait aucun mal. Bonaparte entra à Miniah, y resta deux jours et revint ensuite au Caire.

Le lundi 18, au soir, Yassin bey arriva à Boulac, et le lendemain matin il se rendit à la Citadelle. Le Pacha le retint, car il désirait le tuer, mais Omar bey el Arnaouti, Saleh aga et d'autres personnages prirent son parti. Le Pacha plaça alors des soldats aux portes externes et internes de la Citadelle et s'entoura lui-même de soldats.

Omar bey et Saleh aga montèrent à la Citadelle le vendredi et demandèrent au Pacha la permission pour Yassin bey de loger au Caire, mais le Pacha leur déclara qu'il rejetait leur demande et qu'il voulait tuer Yassin bey sur-le-champ sans s'inquiéter de ce qu'ils pourraient faire ensuite. Devant cette menace ils ne purent que se taire.

Le Pacha fit alors venir Yassin bey, lui donna une pelisse et 40 bourses et le fit partir dans l'après-midi pour Boulac, où il s'embarqua sans escorte pour Chypre, en passant par Damiette.

Le dimanche, le khazendar Bonaparte arriva de Miniah.

Tels sont les événements qui se sont succédés cette année.

NÉCROLOGIE.

Quant aux personnages d'importance qui sont morts pendant cette période de temps, ce sont :

1° Le savant, pieux et modeste, le dernier des savants et des vertueux, le cheikh Ahmed ben Aly, ben Mohammed, ben Abd-el-Rahman, ben Ala-el-Dine el Bermaoui el Zahabi el Chaféi, l'aveugle.

Né à Birma dans la province de Menoufiah en 1138, le cheikh dont nous parlons y grandit et y apprit le Coran et les textes sous le cheikh el Masri.

Il vint ensuite au Caire et étudia à l'école de Chaoun, sise au quartier de Saliba. Là il apprit le Hadith sous le cheikh Ahmed el Birmani. Puis il suivit les cours des professeurs d'El Azhar, tels que les cheikhs Mohammed Fares, Aly Kaïd bey, El Dofri, Soliman el Zayat, El Mallaoui, El Madabghi, El Ghenemi, Mohammed el Hefni et son frère Youssouf Abdel Kerim el Zayat, Omar el Tahlaoui, Salem el Nafaraoui, Omar el Chanaouaui, Ahmed Rozza, Soliman el Bassoussi et Aly el Saïdi. Il enseigna et continua à enseigner avec succès.

Il vivait retiré et se contentait de ce qu'il gagnait, ne gênait personne pour obtenir les biens terrestres et ne se mêlait jamais des choses de ce monde.

J'ai appris par son savant et vertueux fils, le cheikh Moustapha, que son père en naissant jouissait d'une bonne vue, mais ayant été attaqué de la rougeole dans son bas âge, il était devenu aveugle. Son grand oncle, le cheikh Saleh el Zahabi, le tint alors dans ses bras et demanda à Dieu d'ouvrir son esprit comme il avait fermé ses yeux. Dieu accepta cette prière, car le cheikh Ahmed était très intelligent, marchait sans guide et montait à âne ou à mulet et dirigeait sa monture sans être aidé par un domestique. Il allait faire ses courses au loin et venait à El Azhar sans se tromper de chemin et mieux que les clairvoyants, se garait des cavaliers ou des chameaux qu'il pouvait rencontrer et de tout ce qui pouvait gêner sa marche. Il fut à cause de ceci donné comme exemple et justifia les vers suivants :

La cécité des yeux n'est pas comme la cécité du cœur, c'est celle-ci qui est la vraie cécité et le vrai malheur. Un œil aveugle est un œil fermé, mais un cœur aveugle est la vraie souffrance.

Le cheikh continua à vivre de la même manière, à se tenir éloigné du monde, à travailler assidûment les sciences et à lire tous les soirs la moitié du Coran, jusqu'au jour où il mourut, c'est-à-dire jusqu'au mardi 11 Rabi el Awal. Il était âgé de 84 ans.

On pria sur son corps à la mosquée de Touloun et il fut inhumé à côté du tombeau de Saïda Sekina, près du cheikh El Birmaoui. Que Dieu l'ait dans sa miséricorde et bénisse son fils le cheikh Moustapha !

2° Le très vertueux et rempli de bonnes qualités, cheikh Mohammed ben Youssouf, fils de fille du cheikh Mohammed ben Salem el Hefnaoui el Chaféi.

Né en 1163, il fut élevé par son grand-père, dont il eut le caractère. Il apprit le Coran, le *Elfia* et les textes, et suivit les les cours de son grand-père et du frère de son grand-père, le cheikh Youssouf el Hefnaoui. Il étudia aussi sous les savants de l'époque, tels que les cheikhs Aly Adaoui, Ahmed el Dardir, Attia el Adjoury et Issa el Baraoui.

Il se perfectionna et suivit la secte des Halouatia qui était aussi celle de son grand-père, et à la mort de celui-ci, il occupa sa chaire à El Azhar.

Dès son enfance il fut honnête et éloigné des bassesses de ce monde. Il s'ocupa toujours de science. Il continua à la maison de son grand-père le même train de vie que par le passé et il fit faire les zikres aux époques établies par celui-ci.

Quoique fier, il était poli, causait et plaisantait avec ses amis tout en évitant les inconvenances.

Il fut l'auteur de notes, de commentaires et de quelques bonnes poésies.

Il mourut sans laisser d'enfants mâles, le samedi 14 Rabi el Awal. Il fut conduit avec grande pompe à El Azhar, où on pria sur son corps. Il fut ensuite enterré avec son grand-père dans le cimetière des étudiants.

3° Le savant grammairien, le cheikh Mohammed el Hassani el Chaffei.

Il étudia sous les savants de premier ordre, suivit les cours à El Azhar, lut les livres utiles et enseigna avec profit.

Il vécut toute sa vie isolé et loin du monde. Il se contentait de ce que Dieu lui accordait, n'acceptait jamais d'invitation et ne s'occupait jamais des choses de ce monde.

Il mourut le lundi 13 Chawal.

4° Le vénéré cheikh Mohammed Abdel Fattah el Malaki, habitant de Kafr Kachad, province de Menoufiah.

Il sortit jeune de son village et il vint étudier à El Azhar sous les maîtres de l'époque, surtout sous le cheikh El Emir.

Il rentra ensuite dans son village, où ses concitoyens le consultaient sur leurs affaires et s'en remettaient à son jugement. Il tranchait leurs différends sans accepter aucune récompense, ni aucun présent.

Sa réputation devint très grande dans sa province, car on savait qu'il était juste, honnête, incorruptible et qu'il ne déguisait pas la vérité, aussi acceptait-on ses jugements et ses ordres et recourait-on à lui-même lorsque le procès avait déjà été jugé par un cadi officiel. Dans ce cas, si le cheikh Mohammed trouvait le jugement bon et conforme à la loi, il l'approuvait et la partie condamnée s'y soumettait sans aucun recours. Si, au contraire, il ne le trouvait pas conforme à la justice, il le disait et les parties s'en rapportaient toujours à son opinion.

Un jour le fils du cheikh El Emir, son professeur, étant allé

à Tantah pour assister au Mouled, il vint le voir et descendit dans la même maison que lui. L'appartement dans lequel il se trouvait s'écroula et il mourut sous les décombres avec trois habitants du village de Akrout. C'étaient les commencements du mois de Zilhodjeh.

Il n'y eut plus d'hommes pareils à lui, que Dieu en ait pitié !

5° L'émir d'origine abyssine, Saïd, aga de la Sublime Porte.

Il vint au Caire en grande pompe après l'arrivée du vizir Youssouf pacha et descendit à Darb el Djamamiz, dans la maison où était descendu le defterdar Chérif effendi.

Il contrôla les revenus des Wakfs des deux villes saintes et d'autres wakfs et il jeta la crainte dans les cœurs. Il fit venir auprès de lui les écrivains attachés aux Wakfs. Ceux-ci se mirent à persécuter les personnes qui avaient des rapports avec les Wakfs, en leur demandant leurs titres, en les menaçant de l'aga et en leur soutirant de l'argent pour leur profit personnel. Ils soumettaient à l'aga les affaires de la manière qu'il leur plaisait et ne lui donnaient qu'une partie des sommes qu'ils recevaient.

Il comprit enfin leur malhonnêteté, en chassa la plupart et surveilla mieux les autres. Il se montra moins dur envers le public.

C'était un chef sage et considéré. On se réunissait chez lui pour discuter les choses les plus importantes.

Il mourut le lundi 4 Saffar, d'une maladie de poumons dont il souffrait depuis plusieurs mois.

6° L'émir Soliman bey el Mouradi. Il était un de ceux qui furent faits émirs après la mort de Mourad bey.

Il était cruel et ignorant, on lui avait donné pour sobriquet

le nom de « Rayahou », car lorsqu'il voulait faire périr quelqu'un il disait à l'un de ses domestique « Rayahou[1] ».

A la dernière bataille de Siout, un boulet lui emporta la tête et les bras, on constata ce fait en reconnaissant sa bague que l'on retrouva à un des doigts de son bras emporté.

7° Soliman bey el Alfi, qui, comme nous l'avons dit, fut tué dans le fossé de la ville de Miniah dans la bataille qu'il livra à Yassin bey.

ANNÉE
MIL DEUX CENT VINGT-TROIS.

Mois de Moharram.

Le premier jour de ce mois était un dimanche.

Ce jour-là l'envoyé du Sultan nommé Bianghi bey, partit par voie de terre. Le Pacha alla lui souhaiter bon voyage.

Cet envoyé était venu en Égypte avec des ordres impériaux, demandant avec insistance l'envoi de troupes au Hedjaz, afin de reprendre ce pays aux Wahabites.

Le Pacha se joua de lui, en lui promettant d'obéir à ces ordres. Il lui faisait remarquer qu'une pareille expédition ne pouvait se faire à la hâte, qu'elle nécessitait de grands préparatifs, et la construction de navires sur la mer Rouge.

Le Pacha réunit un conseil composé du defterdar, de Moallem Ghali, de Sayed Omar et des cheikhs et leur dit : « Vous n'ignorez pas que les Wahabites ont pris possession des

[1] Ce mot veut dire : Reposez-le.

deux villes saintes et qu'ils y font exécuter leurs lois. J'ai reçu du Sultan des ordres réitérés pour me rendre dans ce pays et d'en chasser les envahisseurs. Vous connaissez les événements qui ont retardé l'exécution de ces ordres, maintenant que la paix est faite et que l'envoyé de Sa Majesté insiste pour que cette expédition se fasse au plus tôt, j'ai calculé les frais qu'elle entraînera et ils s'élèvent au chiffre de 24,000 bourses. Trouvez donc le moyen de me procurer cette somme.»

Cette demande se répandit très vite et troubla tellement les esprits qu'on résolut d'adresser une requête au Sultan et de la lui faire parvenir par son envoyé.

Le 6 de ce mois, arrivèrent Marzouk bey, Selim bey el Mahramdji et Aly kachef el Saboundji. Ils se rendirent à la Citadelle où le Pacha donna une pelisse à chacun des deux premiers.

Pendant plusieurs jours ils montèrent à la Citadelle pour parler avec le Pacha des conditions que les émirs de la Haute-Égypte mettaient à la conclusion de la paix.

Ce jour arrivèrent aussi les bédouins des tribus de Hannadi et de Gahna. Ils payèrent pour obtenir leur pardon. Ils furent autorisés à rentrer dans leurs terres et à chasser les bédouins de la tribu de Ouelad Aly qui s'y étaient installés et qui y avaient commis des méfaits.

Chahine bey, qui fut l'intermédiaire de cette réconciliation, partit avec eux ainsi que ses camarades, de telle sorte que Neman bey resta seul à Djizah. Vers la fin du mois les bédouins et Chahine bey s'avancèrent du côté de Damanhour et les bédouins de Ouelad Aly se replièrent vers Hoch ben Issa. Chahine bey leur livra ensuite au mois de Saffar une grande bataille dans laquelle deux chefs des troupes alfites dont l'un était Othman kachef, furent tués ainsi que six mamlouks. Les

bédouins perdirent plusieurs des leurs et furent mis en déroute. Ils se refugièrent vers le Fayoum et la Haute-Égypte après avoir laissé entre les mains des ennemis une quarantaine de prisonniers ainsi que des animaux de boucherie et des chameaux.

Mois de Rabi el Awal

Le 10 de ce mois, arrivèrent Chahine bey el Alfi et les autres alfites.

Le 20, on apprit la mort de Chahine bey el Mouradi. Le Pacha nomma à sa place comme chef des mouradistes, Sélim bey el Mahramdji, qui partit pour la Haute-Égypte.

Le même jour, Emine bey el Alfi arriva de voyage. Il était parti avec les Anglais qui étaient venus à Alexandrie et à Rosette. Il se tint éloigné jusqu'au moment où il apprit la conclusion de la paix entre ses camarades et le Pacha.

Le même jour, le Pacha maria Chahine bey avec une esclave que sa femme avait elle-même choisie pour lui. Il lui meubla sept chambres dans le château de Djizah ; dans ce but on réunit tous les tapissiers et on chargea Mahmoud Hassan de fournir les étoffes nécessaires.

Le Pacha maria aussi Neman bey à une esclave. Il répara et meubla à ses frais, pour y installer Neman bey, la maison de Machhadi, sise à Darb el Dalil.

Omar bey se maria aussi avec une des esclaves de la dame Neffissa el Mouradia, et cette dame fournit à la mariée un riche trousseau.

Aly kachef el Kébir el Alfi, se maria aussi avec la veuve de son maître.

Mois de Djamad el Awal.

Pendant ce mois, Marzouk bey partit après avoir conclu la paix entre les émirs de la Haute-Égypte et le Pacha. Celui-ci le nomma gouverneur de la province de Djerdjah et émir de la Haute-Égypte sous condition de lui envoyer les impôts et les céréales.

Ceci tranquilisa le public, car on put dès ce moment partir pour la Haute-Égypte, y envoyer des marchandises et en recevoir.

Mois de Djamad el Thani.

Pendant ce mois, le Pacha licencia les soldats étrangers du corps de Dallat et les renvoya dans leurs pays après avoir destitué Kordi Bouali, leur chef, qui habitait Boulac.

Il nomma un de ses parents, Moustapha bey, aux fonctions de chef des troupes de Dallat qui restaient. Il adjoignit à ces troupes des Turcs auxquels il donna des coiffures à bout pointu pour en faire des dallats.

Kordi Bouali partit vers le milieu du mois avec un grand nombre de soldats de son corps.

Vers la fin de ce mois, des nouvelles de Constantinople annoncèrent qu'un corps de janissaires s'était révolté contre le sultan Selim, l'avait détrôné et l'avait remplacé par le sultan Moustapha. Les soldats abolirent le Nizam Djedid, tuèrent le defterdar de ce corps ainsi que le lieutenant et le defterdar du Sultan et d'autres personnages. Ils s'étaient tous cachés en différents endroits de la ville, même chez des chrétiens ; mais ils furent tous découverts, arrachés de leur retraites et accablés de mauvais traitements et conduits à la place de *al Midan*, où on les tua.

Nous sûmes que le sultan Selim, au moment de la révolte des janissaires, avait appelé à son secours Moustapha el Beïrakdar, qui se trouvait alors en Roumélie avec son armée pour faire la guerre aux Russes ; celui-ci se rendit immédiatement avec de grandes forces à l'appel du Sultan. Il arriva à la porte du palais qu'il trouva fermée, mais il la fit ouvrir de force en menaçant de la démolir ou de la brûler. Lorsqu'il entra dans le palais à la recherche de Selim, on lui présenta le cadavre du Sultan que l'on venait d'assassiner à coups de poignard et de couteau par ordre de Moustapha.

A cette vue Moustapha Beïrakdar pleura, détrôna Moustapha et mit à sa place son frère Mahmoud, fils de Abdel Hamid. Ceci se passait le jeudi 5 Djamad el Thani. Le nouveau Sultan avait vingt-trois ans, et sultan Selim était mort à cinquante et un ans.

Il était né en effet en 1172 et il avait régné vingt années moins un mois.

A l'arrivée de cette nouvelle, on lut la *Khotba* dans quelques mosquées au nom du sultan Mahmoud et dans les autres on la lut sans spécifier aucun nom.

Pendant ce mois, le Pacha résolut de partir pour Damiette, Rosette et Alexandrie. Il ordonna de faire les préparatifs et déclara qu'il partirait après la coupure du Khalidj. Il demandait toujours à l'employé, Eben el Radad, de mesurer la hauteur du Nil, afin de savoir si ce fleuve n'avait pas atteint la hauteur voulue. Dans son impatience il lui ordonna même de faire couper le Nil dans un ou deux jours, mais celui-ci lui répondit qu'il n'était pas en son pouvoir de hâter la crue.

Le samedi 27, correspondant au 25 du mois copte de Misra, le Nil diminua de cinq doigts et la pierre cachée sous celle qui se trouve debout près de l'embouchure du Khalidj fut découverte.

Cet événement émut profondément la population ; on retira les blés du marché, car l'année précédente le Nil n'avait pas atteint non plus une grande hauteur, les récoltes avaient été mauvaises et les villages avaient été ruinés et abandonnés.

Ce jour là, les cheikhs se réunirent chez le Pacha et celui-ci leur recommanda de faire des prières et d'engager les pauvres, les faibles et les enfants d'aller adresser des vœux à Dieu dans le désert, mais le cheikh El Charkaoui lui ayant fait observer qu'il devait être bon et juste pour la population, celui-ci lui répondit : « Je ne suis pas le seul injuste et vous êtes plus injustes que moi. Pour vous avantager, j'ai exempté vos concessions d'impôts et cependant vous ne cessez pas de les réclamer aux paysans. J'ai un registre constatant que vous gagnez ainsi 2,000 bourses, et je suis décidé à veiller sur cette affaire et de retirer les concessions à ceux d'entre vous qui font payer les impôts à leurs paysans. » Les cheikhs répondirent au Pacha qu'il avait le droit d'agir ainsi. Ils le quittèrent après être convenus que le lendemain matin ils feraient la prière pour la crue du Nil, dans la mosquée de Amre ebn el As, mosquée construite par les compagnons du Prophète, où se réunissaient nos bons ancêtres et où on avait l'habitude de faire cette prière.

Le lendemain Sayed Omar, les cheikhs, les gens d'El Azhar et un grand nombre d'autres personnes, ainsi que des petits enfants, se réunirent et se rendirent au Vieux-Caire dans la mosquée dont nous venons de parler. Le cheikh Djad el Mouala monta à la tribune, fit la prière de la crue et prononça le sermon.

Sayed Omar passa la nuit dans la mosquée.

Le soir de ce jour, l'eau monta à la hauteur qu'elle avait déjà atteinte et recouvrit la pierre couchée.

Le lundi, on fit de nouveau la prière et quelques personnes ayant été d'avis que l'on devait aussi y faire assister les chré-

tiens, on fit venir Moallem Ghali et les écrivains coptes qui l'accompagnaient et ils restèrent à fumer dans un coin de la mosquée.

Le soir de ce jour, la crue augmenta et atteignit la hauteur voulue. La population se livra à la joie et les chrétiens dirent partout que la crue était due à leur seule présence à la prière.

Le mardi soir, des crieurs, portant des bannières rouges, annoncèrent partout cette nouvelle, selon l'usage on tira des coups de fusil et on alluma un grand feu.

Le lendemain mercredi, premier Radjab, 19 Misra, on coupa la digue en présence du Pacha, du cadi et d'une population considérable. L'eau pénétra dans le Khalidj, mais le courant était faible, car le lit du canal s'était élevé à cause du limon qui s'y était accumulé depuis plusieurs années.

Mois de Radjad.

Le jeudi 2 de ce mois, arriva à Boulac, Ragheb effendi, frère du defterdar assassiné par Kalil effendi Radjaï. Il était porteur d'un ordre impérial d'après lequel le sermon devait être dorénavant lu dans les mosquées au nom du sultan Mahmoud ibn Abd el Hamid. On lui donna l'hospitalité dans la maison de Ibn el Sebai, sise dans la rue Ghouria, et pendant trois jours on tira cinq fois par jours le canon à la Citadelle.

Le lendemain, on prononça les sermons au nom du nouveau Sultan et on pria pour lui dans toutes les mosquées du Caire.

Le samedi 4, au soir, Mohammed Aly pacha partit par le Nil pour la Basse-Égypte. Quelques jours avant son départ il envoya presser le recouvrement des impôts et préparer dans les grandes villes, telles que Mansourah, Damiette, Rosette,

Mehalla et Alexandrie, les maisons dans lesquelles il devait loger. Il établit un impôt sur tous les villages proportionnellement aux terres qui avaient été dégrevées l'année précédente. Chaque kirat[1] de terre dut payer 7,700 paras.

Le Rouznamdji lui écrivit que la plupart des villages étaient ruinés, et qu'il n'était pas possible de réunir ce nouvel impôt, mais le Pacha répondit qu'on devait faire un état des villages prospères et un autre état des villages ruinés. Le Rouznamdji fit ainsi, mais il inscrivit sur ce dernier registre des villages qui contenaient encore un souffle de vie, désirant par ce moyen les sauver des impôts et il y inscrivit aussi des villages qui lui appartenaient.

Lorsque ces deux registres lui arrivèrent, le Pacha distribua les village ruinés, qui étaient au nombre de cent soixante, entre ses enfants, ses serviteurs et ses favoris et ordonna au Rouznamdji d'inscrire ces villages aux noms qu'il lui indiqua. Celui-ci dut obéir pour ne pas faire constater son infidélité et c'est ainsi que ces villages furent retirés à leurs anciens concessionnaires.

Il en fut de même pour la province de Béhéra. Lorsque cette province fut ruinée et devint incapable de payer les impôts, elle fut distribuée par le Pacha aux gens de sa suite et ceux-ci s'en emparèrent et y firent revenir de force les paysans qui avaient émigré.

Ces nouveaux concessionnaires des terres ajoutèrent à la ruine du pays. Ils recherchaient par l'intermédiaire de leurs gens les personnes de la ville, négociants ou artisans, qui portaient des noms dérivant d'un nom d'un village, ils les faisaient venir de force devant eux, les mettaient en prison, et lorsque l'une de ces personnes demandait quelle faute elle avait commise, on lui disait qu'elle devait plusieurs années d'impôts

[1] Egal à un vingt-quatrième de feddan, soit cent soixante-quinze mètres carrés.

arriérés. L'individu arrêté répondait tout naturellement que ni lui, ni son père, ni son grand-père n'avaient jamais connu le village dont on lui parlait et où ces prétendues terres étaient situées, et que s'il portait un nom dérivant de celui de ce village, c'était parce que son oncle ou son grand-père avait porté ce nom. Mais on ne tenait aucun compte de ces raisons, on le gardait en prison et on le battait jusqu'à ce qu'il eût payé la somme réclamée ou jusqu'à ce qu'une personne influente intervenue pour lui et eût obtenu en sa faveur une diminution de la somme réclamée.

Ce que nous racontons est arrivé à un grand nombre de marchands, de négociants et d'artisans et à d'autres personnes.

Le Pacha continua son voyage et arriva à Damiette, dont il imposa les habitants et où il se fit offrir des présents par les fonctionnaires de l'État.

Il retourna à Samanoud et de là il se rendit à Mehalla par la voie de terre. Il frappa les habitants de cette ville d'une contribution de 50 bourses ; mais ceux-ci, malgré la bastonnade et la torture, ne purent payer que 43 bourses. Le gouverneur lui offrit soixante chameaux et quarante chevaux et des étoffes de la fabrication de cette ville, telles que des serviettes de bains, des pièces de soie et tous les objets d'habillement que les artisans qui y restaient encore s'entendaient à tisser.

Le Pacha, en quittant Mehalla, se rendit au canal de Menouf, ensuite à Rosette et à Alexandrie. De là il envoya par Ibrahim effendi el Mohradar des présents à la Porte. Pour cela il fit venir plusieurs quintaux de café, des étoffes des Indes, et des pays qui produisent le riz, sept cents ardebs de riz blanc.

Pendant son séjour à Alexandrie, il reçut une lettre du vizir Moustapha pacha Beïrakdar. Il y répondit immédiatement par la personne même qui l'avait apportée. On ne sait pas de quoi il s'agissait.

Le mercredi 14 Chaban, au soir, le Pacha, de retour de son voyage, débarqua à Boulac. Il alla dans sa maison de l'Ezbékiah et le lendemain il monta à la Citadelle.

On tira de coups des canon en signe de réjouissance.

Mois de Ramadan.

Ce mois commença un vendredi.

Le premier jour de ce mois, on apprit l'incendie de la grande église de Jérusalem. On voyait le feu depuis l'église grecque.

Le même jour, un grand nombre de soldats, des troupes de Dallat ainsi que Omar bey el Alfi et un corps de mamlouks partirent pour la Béhéra afin de réprimer les bédouins de la tribu de Ouelad Aly.

Ces bédouins, après les événements que nous avons racontés, étaient descendus dans cette province et y avaient cultivé la terre comme le faisaient les bédouins des tribus de Hannadi et de Ghahna, mais lorsque les alfites se réconcilièrent avec Mohammed Aly, Chahine bey, par suite d'une alliance qui existait entre son maître et ces deux tribus s'était entremis pour les réconcilier, elles aussi, avec le Pacha. Il alla avec elles à Béhéra et les y réinstalla, après avoir chassé Ouelad Aly.

Mais ceux-ci se mirent en correspondance avec le Pacha et lui offrirent 100,000 tallaris s'il voulait bien leur rendre le Béhéra et en faire sortir les Hannadi. Le Pacha accepta, car il aimait l'argent.

Cette révolution fâcha les deux autres tribus ; elles se révoltèrent, firent la guerre aux Ouelad Aly et pillèrent leurs biens.

Ceux-ci refusèrent alors de payer au Pacha la somme qu'ils lui avaient promise et se réunirent à Hoch Ebn Issa ; c'est pourquoi le Pacha envoya contre eux l'expédition dont nous venons de parler. Cette expédition, s'unissant à la tribu de Hannadi, leur fit la guerre. Mais l'armée du Pacha fut battue et mise en déroute par les bédouins. Plus de cent hommes du corps de Dallat furent tués, ainsi qu'une centaine de soldats et une quinzaine de mamlouks.

Le Pacha ordonna à Neman bey et à d'autres chefs de partir avec des soldats, et comme une partie des bédouins s'était rendue à Fayoum, il envoya aussi des troupes contre elle.

Vers la fin de ce mois, Chahine bey et tous les alfites, à l'exception d'Ahmed bey qui resta à Djizah, partirent aussi.

A la même époque des crieurs annoncèrent dans la ville que le tallari de France ne pouvait plus être échangé qu'à 220 paras et que le mahboub ne pouvait plus l'être qu'à 240. La première de ces deux espèces de monnaie avait atteint la valeur de 240 et la deuxième 250, car le nombre des petites pièces d'argent qui se trouvaient dans la circulation n'étaient pas suffisantes ; les changeurs les retenaient toutes et les vendaient avec bénéfices aux négociants de la Syrie. La situation était telle qu'une personne devait se fatiguer beaucoup pour arriver à changer une piastre et devait y perdre 2 ou 3 paras.

A la même époque Hassan el Chamacherdji partit aussi pour rejoindre les personnes qu'on avait dégradées.

A la même époque on apprit que Mohou bey, kachef de la province de Béhéra, avait fait arrêter Sayed Hussein, chef des nobles de la ville de Damanhour, l'avait outragé et fait battre et lui avait demandé de lui fournir, sous peine de perdre la vie,

2,000 tallaris dans les vingt-quatre heures. Sayed Hussein implora le secours des grands négociants chrétiens de la ville qui payèrent la somme pour lui et lui sauvèrent ainsi la vie.

Le même kachef fit arrêter également un négociant et lui demanda une grosse somme d'argent. Le négociant ne put payer qu'une partie. Ce malheureux resta en prison pour le reste et y mourut. Ses parents ayant demandé à reprendre son corps, Mohou bey jura qu'il ne le livrerait que si le fils du décédé se constituait prisonnier à sa place.

Le 27, il y eut des nuages dans la moudirieh de Garbiah, du côté de Mehallet el Koubra, et il tomba des grêlons aussi gros que des œufs de poule ou même plus gros. Il y eut des maisons démolies et des bestiaux tués. Mais cette grêle eut pour résultat heureux de faire disparaître les vers des cultures.

Mois de Chawal.

Ce mois commença le dimanche.

Vers la fin de ce mois, Chahine bey el Alfi arriva du Béhéra. Les bédouins de Ouelad Aly avaient quitté cette province.

A la même époque, Soliman kachef el Boab, chassé par ses frères les mouradistes, revint de la Haute-Égypte, accompagné d'un grand nombre de mamlouks et de quatre kachefs. Le Pacha le reçut, lui donna une pelisse d'honneur et le fit descendre dans la maison de Taman, sise à Soueket el Azzi.

Mois de Zilkadé.

Ce mois commença le lundi.

Le 12 de ce mois, le Pacha destitua Sayed el Mahrouki des fonctions de directeur de l'hôtel des monnaies et le remplaça par un de ses parents.

Le 13, le chef de la police parcourut la ville en faisant annoncer par des crieurs que les personnes qui empruntaient des sommes d'argent aux militaires ne devaient pas payer plus de 16 piastres par mois d'intérêt pour chaque bourse turque, c'est-à-dire pour 20,000 paras.

On a dû prendre cette décision parce que les personnes les plus honorables, à cause de la gêne publique, de la diminution des gains, de la cherté des vivres et de l'obligation où ils étaient de payer des impôts considérables, se trouvaient dans la nécessité de recourir aux emprunts.

Les habitants de la ville ne pouvant pas prêter, on était obligé de recourir à des militaires et ceux-ci exigeaient 50 piastres par mois d'intérêt par bourse, intérêt qui, à l'échéance, venait s'ajouter au capital si le débiteur ne payait pas; de sorte qu'après quelque temps, celui-ci se trouvait devoir une somme énorme et se voyait déshonoré.

Plusieurs personnes honorables durent vendre leurs meubles et leurs immeubles et d'autres durent quitter leurs familles et s'enfuir par crainte des créanciers qui auraient pu les tuer.

Quelques débiteurs ayant adressé une requête au Pacha, celui-ci donna l'ordre dont nous venons de parler. Cet ordre doit compter comme un acte extraordinaire du gouvernement; car il proclame cyniquement la légalité de l'usure.

Le 24, le Pacha disgracia Mohou bey el Kébir, kachef de la province de Béhéra, et l'exila à Aboukir. Il s'empara de ses biens, et donna sa maison avec les chevaux, les chameaux, les esclaves, les tentes et les meubles qui s'y trouvaient à Mohou bey el Saghir el Orfali. Cette maison est située dans la rue d'Abdine. Elle avait appartenu à Hassan aga Chanan.

Mois de Zilhodjeh.

Ce mois commença le mardi.

Le premier jour de ce mois, des nouvelles de Constantinople annoncèrent qu'une grande révolte avait éclaté dans cette capitale.

Lorsque les événements que nous avons déjà racontés se produisirent vers le milieu de l'année dernière, c'est-à-dire lorsque Moustapha pacha Beïrakdar entra à Constantinople, que le sultan Sélim fut assassiné et remplacé par le sultan Mahmoud, que les janissaires furent vaincus et qu'un certain nombre d'entre eux furent exilés, Moustapha pacha se mit à la tête du gouvernement et se montra très dur pour les janissaires qui restaient.

Ceux-ci complotèrent contre lui ; il en fut prévenu, mais il ne voulut attacher aucune importance à ce qu'ils pouvaient faire. Il disait : « ce ne sont que des marchands de fruits ».

Le 27 Ramadan, dès l'aube, les janissaires entrèrent en foule et par surprise dans le palais de Moustapha, au moment où tous ses gens dormaient dans leurs appartements; ils entrèrent en brûlant la porte, tuèrent un certain nombre de personnes attachées à son service, firent prendre la fuite à d'autres, pillèrent, incendièrent et démolirent le palais. Quant au vizir, il se cacha dans une voûte souterraine et les janissaires ne purent le trouver.

Le Sultan fut épouvanté, car son palais se trouvait voisin de celui du Beïrakdar. Il en ouvrit la porte qui donnait sur la mer et envoya chercher le grand cadi et le capitan pacha. Ces deux personnages vinrent au palais alors que le combat était de plus en plus acharné et que les janissaires incendiaient une grande partie de la ville.

Le Sultan était enfermé depuis un jour et une nuit, et il craignait que le reste de la ville ne fût incendié. Aussi pensa-t-il devoir entrer en pourparlers avec les chefs des janissaires et fit-il la paix avec eux. Ceux-ci cessèrent de se battre et commencèrent à éteindre le feu.

Le grand cadi, ainsi que Abdallah Ramez effendi, le capitan pacha qui était venu en Égypte au temps du vizir, prirent la fuite. Le cadavre de Moustapha pacha fut retiré des décombres du palais, pendu à un arbre et outragé.

Le cadi était du parti de l'ancien sultan Moustapha. Aussi le Sultan craignait-il de se voir renversé et remplacé par son frère. Il fit alors étrangler son frère et dès que la révolte fut apaisée, il fit également tuer le grand cadi et le capitan pacha, Abdallah effendi Ramez.

Moustapha pacha Beïrakdar, contrairement aux hommes de ce temps, était un homme de bonne conduite et aimait la justice.

Le même jour, on s'occupa activement de barrer le canal Faraoniah et on chargea de ce travail une personne nommée Othman el Salanekly, qui avait été d'abord chargée construire la digue d'Alexandrie.

Vers le milieu du mois, le Pacha accompagné de Hassan pacha partit pour visiter les travaux du barrage. On affecta une grande quantité de barques au transport des pierres et des bois. Ces barques devaient faire un voyage par jour. On réunit en outre des hommes des villages pour exécuter le travail.

A la même époque, le Pacha entreprit des travaux sur le bord du Nil à Choubrah. On dit qu'il voulait y faire des constructions, des sakies et des jardins. Il commença à s'emparer des terrains et des villages environnants, depuis les bords du Nil à Choubrah jusqu'au Birket el Hadj.

Le 17, Chahine bey et des alfites partirent avec des troupes pour le Fayoum, afin d'y rencontrer les bédouins de Ouelad Aly qui se trouvaient d'abord à Béhéra.

Le 22, un envoyé du Sultan arriva et on dit qu'il se rendit à la maison du Pacha. Il était porteur de plusieurs lettres et on fit courir le bruit que l'une de ces lettres confirmait Mohammed Aly au gouvernement de l'Égypte et que l'autre annonçait que l'ancien grand vizir Youssouf pacha el Madani, avait été désigné pour se rendre en Syrie d'où il devait organiser l'administration dans l'Arabie et le Ḥedjaz. Ordre était donné au Pacha de lui fournir toutes les munitions et toutes les choses dont il pourrait avoir besoin.

Le lendemain, l'envoyé impérial vint en grande pompe à la maison du Pacha, où il fut reçu par Katkhoda bey et les dignitaires du gouvernement. Le Pacha se trouvait, comme nous le savons, aux travaux du canal. Là, devant les notables et les cheikhs, on lut les lettres, qui étaient conformes aux bruits qui s'étaient répandus.

Tels sont les événements importants qui se sont sucédés dans l'année, événements dont je n'ai pas raconté les détails, n'ayant pu les connaître.

Pendant cette année, non seulement on continua à réclamer les impôts injustes, mais aussi on en inventa de nouveaux sous tous les prétextes. Cela augmenta le prix des denrées, appauvrit les habitants des villages et les obligea à vendre leurs bestiaux, d'où une plus grande rareté de viande, de beurre et de fromage. On prenait les bestiaux sans les payer et on obligeait les bouchers à les acheter à des prix très élevés, de tuer les bestiaux ailleurs qu'à l'abattoir, afin d'y laisser les entrailles, les peaux, les têtes, ainsi que la quantité de viande nécessaire aux maisons du Pacha et des hauts fonctionnaires. Les bouchers emportaient ce qui leur restait à leurs boutiques et le vendaient à des prix très élevés, afin de pouvoir rentrer dans leur capital. Si un prévôt apprenait qu'un boucher avait tué une bête quelconque en dehors de l'abattoir, il l'arrêtait,

confisquait toute la viande qu'il trouvait dans sa boutique, l'emprisonnait, le faisait battre, lui imposait une amende ; on l'accusait de trahison et de malhonnêteté et on ne lui pardonnait jamais.

Il advint également pendant cette année que les caravanes de pèlerins ne partirent ni de la Syrie ni de l'Égypte, sous prétexte que les Wahabites les empêchait de remplir leurs dévotions ; prétexte absolument faux, El Wahabi n'ayant jamais empêché personne de faire son pèlerinage d'après la manière tracée par la loi. Il ne défendait le pèlerinage qu'aux personnes qui avaient inventé des cérémonies que la loi n'a point permises, telles que le tapis, la musique, les tambours, les clarinettes et le port d'armes. Une caravane de pèlerins moghrabins a pu cette année se rendre dans les villes saintes et accomplir le pèlerinage sans aucun obstacle.

L'absence des pèlerins syriens et égyptiens fit perdre à un grand nombre d'habitants de Medine et de la Mecque les aumônes, les fournitures et les sommes d'argent qu'ils avaient l'habitude de recevoir et dont ils vivaient. Aussi durent-ils émigrer avec leurs enfants et leurs femmes et se rendre en Égypte, en Syrie et à Constantinople. Là ils se plaignirent de Wahabi et priaient la Porte de lui reprendre les villes saintes afin qu'ils puissent profiter comme par le passé des aumônes et des sommes qu'on leur donnait pour faire des prières, pour remplacer les gens au pèlerinage et pour s'acquitter des services confiés aux dignitaires de l'État, comme de nettoyer et de balayer le tombeau du Prophète. Ces émigrés accusaient Wahabi du crime de s'être emparé de tous les trésors et bijoux qui se trouvaient dans la Sainte Mosquée et qui avaient été envoyés par les gens riches, les rois et les sultans de peu d'esprit, soit pour ne pas les laisser à leurs successeurs, soit pour les retrouver lorsqu'ils en auraient besoin et voudraient s'en servir pour faire la guerre et repousser l'ennemi. Ces

trésors s'accumulant et s'augmentant depuis les temps les plus anciens, finirent par être immobilisés et on fut convaincu qu'ils appartenaient au Prophète et qu'on ne pouvait plus y toucher. Et cependant le Prophète est au-dessus de ces misères. Il ne s'est attaché pendant sa vie à aucun bien terrestre. Dieu lui fit le grand honneur de l'élire pour être prophète, lui donna le Livre et il préféra être prophète esclave que d'être prophète roi.

Il est prouvé par les livres de Bohari, de Mosslem et autres qu'il a dit : « O Dieu, faites que les biens de la famille de Mohammed soient ses seules ressources ». Tarmazi dit que Abou Emama rapporte ces paroles du Prophète : « Dieu m'a proposé de changer en or pour moi tout le territoire de la Mecque ; mais j'ai répondu : « Non, mon Dieu, faites seulement que je sois nourri un jour et que j'aie faim pendant deux jours (quelques-uns ont dit trois jours), car lorsque j'aurai faim, j'élèverai mon âme vers vous, je prononcerai votre nom, puis, lorsque je serai rassasié, je vous remercierai et je vous bénirai ».

On ne pourrait prétendre que ces bijoux et ces trésors aient été donnés au Prophète comme aumône. Cette assertion serait impie. Le Prophète ayant dit que l'aumône est le rebut des hommes, il ne convient pas que des aumônes soient faites aux dessendants de Mohammed. D'ailleurs il est défendu aux membres de la famille de Hachem[1] d'en recevoir.

Ce qui est nécessaire, c'est de gagner les biens de la terre pour subvenir à son existence, mais non pour en laisser après sa mort, Dieu ne nous a donné l'argent que comme un des biens de la terre et non comme un bien de l'autre vie. Dieu a dit : « La vie d'ici bas n'est que jeu, diversement en apparence, c'est un sujet de luxe et de prétention d'avoir la plus grande fortune et le plus grand nombre d'enfants. »

L'argent fait partie des sept choses dont Dieu a parlé dans

[1] Famille du prophète.

son livre sacré en disant : « Le Démon a allumé chez l'homme le désir de jouir de la femme, l'envie d'avoir des enfants, de posséder des masses d'or et d'argent, d'avoir de beaux chevaux, des bestiaux et des terres cultivables. Toutes ces choses sont les biens de ce monde, mais Dieu possède des trésors bien supérieurs ». De ces sept choses du démon découlent les mauvaises actions. Ces choses ne sont pas dans leur essence mauvaises et elles peuvent même, si elles sont bien employées, aider l'homme à acquérir les biens de l'autre vie.

Moutref rapporte cette parole de son père : « Étant allé voir le Prophète au moment où il lisait le verset du Coran qui commence par ces mots :

La recherche des biens vous absorbe.....

il me dit : L'homme parle toujours de ses biens, mais, ô hommes, que pensez-vous retirer de vos biens si ce n'est la nourriture que vous prenez, les vêtements que vous avez et ce que vous donnez en aumône » ?

Qu'on ne dise pas non plus que ces trésors et ces bijoux ont été donnés par amour pour le Prophète, car l'amour du Prophète consiste dans la foi en lui, dans l'obéissance à sa loi et dans la conformité à ses préceptes. Cet amour ne consiste pas, au contraire, à désobéir à ses ordres, à amasser des trésors et à en priver les pauvres, les indigents et les six autres désignés[1].

Et si la personne qui thésorise disait qu'elle garde sa richesse pour les temps plus mauvais et pour s'en servir pour faire la guerre contre les infidèles, nous répondrons que nous connaissons les grands besoins des rois de notre époque et l'obligation

[1] Les six autres destinations dont parle l'auteur sont : les personnes chargées par l'autorité de quêter pour les pauvres, les musulmans nouvellement convertis mais encore indécis, l'affranchissement d'esclaves, les payements volontaires du prix du sang ou d'autres condamnations pour un homme qui ne peut pas le faire lui-même, la guerre sainte et les voyageurs.

où ils se trouvent de faire la paix avec les rois européens qui sont plus puissants, nous savons que les trésors se trouvent épuisés par leur mauvaise administration, leur luxe et leur désir de jouir de la vie. Ces rois font la paix en promettant des sommes énormes qu'ils font garantir par un roi européen de leurs amis. Ils réunissent l'argent de leurs sujets qu'ils appauvrissent en augmentant les impôts et en s'emparant injustement de leurs biens. Ces trésors ne leur servent donc à rien et s'il leur en reste un bijou de grande valeur, ils l'envoient peut-être au tombeau du Prophète sans l'employer aux dépenses nécessaires ni le donner aux personnes nécessiteuses. Ce bijou déposé là ne sert plus à rien, à moins qu'il ne soit volé par les eunuques noirs qu'on appelle les *agas* du Lieu Saint. Quant aux enfants pauvres du Prophète, aux savants, aux indigents et aux voyageurs, ils meurent de faim pendant qu'il est interdit de toucher à ces trésors.

Excité par cette convoitise, El Wahabi s'empara de la ville de Medine et pilla tous ces trésors. On dit qu'il remplit quatre caisses de bijoux, diamants et rubis d'un prix inestimable. Il y avait quatre chandeliers en émeraude, dont chaque bougie était un diamant long qui éclairait pendant la nuit. Il y avait aussi une centaine de sabres dont les fourreaux étaient recouverts d'or pur, enrichis de diamants et d'émeraudes et autres pierres précieuses, et les lames étaient de fin acier. Aucun de ces sabres ne pouvait être estimé à sa valeur et tous provenaient de la munificence des rois, des kalifes et d'autres personnages des temps passés.

Pendant cette année le Pacha résolut de réparer l'aqueduc qui conduit l'eau à la Citadelle et qui était tombé en ruine. Les arches avaient été démolies, de sorte que l'eau ne passait plus depuis une vingtaine d'années. Il chargea le directeur du matériel, Mohammed effendi Tobbal, de diriger cette réparation, et l'eau y passa vers la fin du mois dernier.

On établit des impôts sur un grand nombre d'objets, ainsi chaque pièce de mastic payait 300 paras et chaque sac de *henné* payait 10 paras. On percevait aussi sur tous les objets qui se vendaient au poids, quatre drahmes pour cent drahmes dont deux du vendeur et deux de l'acheteur.

En dehors de ces faits, il s'en produisit d'autres que nous n'avons pas pu connaître.

NÉCROLOGIE.

Pendant cette année est mort l'honoré, respecté et préféré Sayed Kalil el Bakri el Saddiki, dont la mère est une descendante de Chams el Dine el Hanafi. Le défunt était le frère du cheikh Ahmed el Bakri el Saddiki, qui était le chef de la secte des Bakris, mais il ne lui succéda pas dans cette dignité, car il était léger et se conduisait mal. C'est son cousin Sayed Mohammed effendi, qui fut élevé à cette dignité outre celle de chef des nobles qu'il possédait déjà.

Ceci fut cause d'un désaccord entre Sayed Khalil et Sayed Mohammed effendi, désaccord qui les obligea à partager la maison sise à l'Ezbékiah où ils habitaient.

Sayed Kalil fit avec sa part une belle construction, l'embellit et y créa un jardin où il planta toutes les espèces d'arbres fruitiers.

A la mort de son cousin, il lui succéda dans la dignité de chef de la secte ; quant à celle de chef des nobles, elle fut confiée à Sayed Omar Makram el Assiouti.

A l'arrivée des Français en Égypte, il devint leur ami, tandis que Sayed Omar s'enfuyait en Syrie. Il leur insinua que la dignité de chef des nobles devait appartenir à sa famille et quelle devait lui revenir. Les Français la lui donnèrent, et il

s'empara des wakfs et des rentes qui étaient affectés à cette dignité. Il habita seul toute la maison, devint puissant, écouté et respecté des Français qui le firent un des chefs du Divan qu'ils avaient institué pour juger les procès entre musulmans. Sa maison se remplit de plaideurs, et les mamlouks des émirs d'Égypte qui étaient absents ou qui avaient peur, vinrent s'y fixer. Il eut un nombreux personnel d'agents, de domestiques, de cawas, de courriers, etc.

Lorsque le vizir Youssouf pacha arriva pour la première fois, et que, la paix étant rompue, la guerre éclata entre les Turcs, les Français, les émirs et les habitants de la ville, sa maison fut envahie et pillée par une populace excitée. Ses femmes furent violées et lui-même fut mis à nu et entraîné de l'Ezbékiah jusqu'à l'okelle de Zulfikar, sise dans le quartier de Gamalia, où se trouvait le lieutenant de la Porte Ottomane. Là, sur l'intervention de quelques personnes, il fut relâché après avoir failli mourir. Le négociant Ahmed ben Moharem le prit chez lui, le rassura, l'habilla et lui fit honneur. Sayed Kalil resta chez lui jusqu'au moment où la révolte fut apaisée, c'est-à-dire quand les Français rentrèrent dans la ville après avoir battu leurs adversaires. Il alla les trouver et se plaignit à eux des malheurs qui lui étaient arrivés à cause de son amitié pour eux ; ils l'indemnisèrent des pertes qu'il avait subies et il redevint tel qu'il était auparavant. Comme sa maison avait été détruite par les pillards, il alla habiter la maison de Baroudi, sise à Bab el Hark et ensuite la maison Abd-el-Rahman katkhoda el Kasdogli, sise dans la rue d'Abdine et dans laquelle il fit des constructions nouvelles.

Comme sa fille avait une mauvaise conduite, il la fit tuer par le chef de la police aussitôt qu'il apprit la nouvelle de la prochaine arrivée en Egypte du vizir, du capitan et des Anglais et que l'on commença à voir que les Français devaient quitter le pays.

Lorsque les Turcs se fixèrent en Egypte, ils enlevèrent à Kalil la dignité de chef des nobles et la rendirent à Sayed Omar Makram.

Après l'arrivée de Mohammed pacha Kosrou, les ennemis de Kalil el Bakri lui firent connaître que celui-ci avait commis des crimes, qu'il buvait des boissons défendues, que sa fille se rendait, à sa connaissance, chez les Français et qu'il l'avait tuée par peur et pour donner le change de la mauvaise réputation qu'il s'était faite et que rien ne pouvait excuser. Ses ennemis dirent au Pacha qu'il était indigne de conserver le rang de chef de la secte des Bakri et que cette dignité devrait être accordée à un cheikh de cette famille appelé cheikh Mohammed Saad, homme pauvre, ne possédant même pas une monture et qui faisait parti de la suite de Kalil. Le Pacha trouva bon le conseil et promit de donner des revenus à cheikh Mohammed Saad. On le lui amena et il lui mit une grande couronne sur la tête et une pelisse en fourrures sur les épaules, lui donna un cheval tout harnaché et lui fit une rente de 1,000 piastres.

Le nouveau chef de la secte était un saint vieillard. Il alla habiter une maison située dans le quartier de Bab el Hark et se trouva dans l'aisance.

Quant à Sayed Kalil, il se tint à l'écart et acheta une maison dans la ruelle de Fourn, dans le quartier de Darb el Djamamiz, ainsi qu'un petit jardin qui se trouvait sur le derrière de cette maison. Il arrangea ce jardin et le planta d'arbres et il construisit un appartement de réception en se servant des matériaux et des bois provenant de deux maisons d'émirs qui se trouvaient près de là et qu'il avait achetées à cet effet.

Il céda les terres dont il était concessionnaire, paya ses dettes et se contenta des revenus de sa part du Wakf que son grand-père avait affecté à la famille du docteur El Hanafi.

Il fut l'objet de jalousies et souffrait du fait de quelques personnes influentes telles que Sayed Omar Makram et cheikh Mohammed Ouaffa el Sadat. Ainsi, après avoir passé le contrat de mariage entre son fils Sidi Ahmed et la fille de feu Mohammed effendi el Bakri, ses ennemis firent annuler cet acte par le Cadi. Il fut également l'objet de poursuites de la part de ses créanciers dans le but de le déposséder de ses concessions. Pendant le séjour des Français il avait acheté un beau mamlouk, or il advint qu'après sa disgrâce, le vendeur l'accusa de lui avoir pris cet esclave à un prix très bas et de ne lui en avoir pas payé le prix. Il ne put prouver cette prétention, mais le mamlouk le quitta et se rendit, comme du reste nous l'avons raconté en son temps, chez Othman bey el Mouradi qui le garda.

Sayed Kalil resta dans le même état de retraite jusqu'au milieu du mois de Zilkadé, époque où il mourut subitement d'une hernie. On pria sur son corps dans la mosquée son grand-père maternel, cheikh Chams-el-Dine Abou Mohammed el Hanafi et on l'enterra avec ses ancêtres dans le tombeau des Seigneurs Bakri au cimetière. Que Dieu ait pitié de lui, lui pardonne et nous pardonne aussi !

Est mort aussi dans cette année, l'émir Chahine bey el Mouradi, connu sous le nom de Bab el Louk, car il habitait dans ce quartier. Il était Circassien et mamlouk de Mourad bey. Lorsque Mourad l'affranchit, il le nomma kachef de la province de Gharbiah. Il revint au Caire et resta sans fonctions, et, désirant être émir, il prétendait qu'il était plus digne de ce grade qu'un autre.

A l'entrée des émirs au Caire, après le meurtre de Taher pacha, El Alfi étant en Angleterre, Othman bey el Bardissy s'unit à lui et lui communiqua la haine d'El Alfi, de telle sorte qu'il fut un de ceux qui, le soir de leur sortie pour rencontrer

El Alfi, battirent Hussein el Ouachach sur la rive ouest du Nil.

Il sortit du Caire avec ses compagnons et mourut vers le milieu de Rabi el Awal.

ANNÉE
MIL DEUX CENT VINGT-QUATRE.

Mois de Moharram.

Le premier jour de ce mois, un jeudi au soir, une heure après le coucher du soleil. un gros nuage noir passa sur le Caire, des coups de tonnerres épouvantables se firent entendre accompagnés d'éclairs éblouissants. Il plut beaucoup dans certains endroits et peu dans d'autres. Un moment après, le ciel s'éclaircit et les étoiles parurent.

Quelques jours après, des voyageurs venant du village de Samahat, situé dans la province de Gharbiah, nous apprirent que dans ce même soir, il y était tombé une forte grêle dont les grêlons étaient de différentes grosseurs, mais dont les plus gros étaient de la dimension d'une meule de pierre et les p us petits de la dimension des œufs de poule; cette grêle a démoli des maisons, tué des bêtes et des hommes et ruiné une grande étendue de récoltes.

Le dimanche 4, le Pacha se trouvant aux travaux du canal Pharaoniah fit tuer Hussein ebn el Habiri. Il en envoya la tête au Caire et elle fut attachée à la porte de Zouela.

Vers la fin du mois, le Pacha revint de son voyage au canal Pharaoniah sans avoir pu achever les travaux d'endiguement, malgré les grosses réquisitions qu'il imposait aux villages et les transports continuels de pierres qu'il faisait exécuter jour

et nuit par les barques, malgré le zèle et le dévouement de Sayed Mohammed el Mahrouki, qui demeurait dans la mosquée du quartier de Assar et activait l'extraction, le chargement et le départ des pierres. On extrayait les pierres à la manière des Européens au moyen de la mine et de la poudre. On découvrit des grottes et des cavernes dont on parla avec des exagérations de toutes sortes et des superstitions ; on dit, par exemple, que lorsqu'on ouvrit une porte de fer, on vit à l'intérieur d'une grotte des hommes montés sur des chevaux.

A la même époque, un envoyé du Capudan Pacha arriva à Alexandrie, demandant la livraison de fournitures qui devait lui être faite d'après les usages. Le gouverneur de cette ville lui ayant dit d'aller chez le Pacha, qui se trouvait en ce moment aux travaux du canal, il s'y rendit et y coucha. Le lendemain on le trouva mort et on l'enterra:

Un autre envoyé arriva annonçant la prochaine arrivée d'un officier impérial, porteur de deux lettres, dont l'une annonçait la conclusion de la paix entre la Porte, les Anglais et les Russes, et la possibilité de voyager en toute sécurité sur la mer. L'autre lettre contenait l'ordre de se rendre au Hedjiaz, de reprendre les deux villes saintes des mains de Wahabi et de l'en chasser. Elle annonçait que Youssouf pacha, l'ancien grand vizir, avait été désigné pour partir par la voie de Syrie et que Soliman pacha, gouverneur de Bagdad, avait aussi reçu l'ordre de s'y rendre de son côté.

L'officier apportait en outre un firman confirmant le Pacha dans le gouvernement d'Egypte, une pelisse et un sabre.

Mois de Saffar.

Le samedi, premier de ce mois, arriva à Boulac l'officier impérial dont nous avons parlé. Les chefs des janissaires, le

gouverneur et les officiers allèrent le recevoir et le ramenèrent par Bab el Nasre à la Citadelle, où les documents qu'il portait furent lus publiquement. Des coups de canon et de fusil furent tirés à la fin de la lecture.

Le même jour, le ciel se couvrit de nuages et il plut beaucoup. A Birket el Hadj, des petits poissons, de l'espèce connue sous le nom de Karous, tombèrent avec la pluie et sautillèrent sur la terre, on en apporta au Caire où nous les avons vus. Ces poissons étaient très froids.

Le même jour, on s'occupa de préparer une expédition contre les émirs de la Haute-Egypte.

Le motif de cette expédition était de réclamer les céréales et les impôts dus par eux. Ils avaient promis de les envoyer, mais ne tenaient pas leurs promesses. L'un d'eux, Radouan katkhoda el Bardissy, était venu voir le Pacha pendant qu'il se trouvait aux travaux du canal et lui avait apporté des lettres et des présents consistant en chevaux, nègres, négresses, sucres, eunuques et autres choses. Cela le fâcha beaucoup et il dit : « Je ne demande pas leurs aumônes ni leurs charités pour qu'ils se jouent ainsi de moi, et puisqu'ils ne veulent pas s'exécuter, j'irai vers eux et leur ferai la guerre ». Il envoya aussitôt des ordres aux chefs militaires qui se trouvaient au Caire pour qu'ils se préparent et ces ordres furent exécutés par Hassan pacha, Saleh aga Kodj, Taher pacha, Ahmed bey et plusieurs autres qui traversèrent le Nil avec leurs troupes et dressèrent leurs camps sur la rive de Djizah.

Radouan katkhoda continua cependant à traiter avec le Pacha et obtint de lui un délai très court qui ne dépassait pas le temps qu'il faut à un courrier pour porter une lettre à la Haute-Egypte et en rapporter la réponse.

A son retour, le Pacha fit activer les préparatifs de l'expé-

dition et passer ses soldats à la rive ouest. Il y envoya ses tentes, fit livrer les fournitures nécessaires et réunit les barques; le capitan de Boulac se rendit dans ce but dans la Haute-Egypte.

On réquisitionna des céréales et des chameaux, et cette réquisition suivit de près celles qu'il fit aux villages de fournir le matériel nécessaire aux travaux du canal et les frais que les paysans durent payer aux porteurs de la nouvelle de la prochaine arrivée du capitan. Ajoutez à cela que la disette et la cherté des vivres étaient considérables. On obligea les malheureux qui ne pouvaient pas fournir les céréales en nature, d'en payer un prix très élevé et ceci en dehors des sommes qu'ils étaient obligés de donner aux agents.

Noman Siradj pacha vint de la part d'Ibrahim bey et rencontra le Pacha aux travaux du canal. Il causa avec lui mais ne réussit pas à le convaincre.

Le 5 du mois, Aly bey Ayoub arriva accompagné d'un homme qu'on appelait Radouan bey el Bardissy et monta à la Citadelle. Il se prosterna devant le Pacha et lui baisa les pieds, le priant de renoncer à l'expédition projetée. Il lui promit que les émirs payeraient le prix des céréales arriérées et fourniraient en nature les nouveaux impôts. Il lui demanda seulement de lui accorder un délai jusqu'à la fin de la moisson. Le Pacha répondit que s'il donnait ce délai, les émirs récolteraient les blés et s'en iraient à la montagne.

Ces pourparlers continuèrent pendant quatre jours au bout desquels, c'est-à-dire le 8 du mois, on apprit que la paix avait été faite. Cette nouvelle remplit la population de joie, car la guerre aurait entraîné des malheurs, la perte des récoltes et la ruine des villages. Ainsi pendant les quatre jours que les soldats passèrent à Djizah, plus de cinq cents feddans furent ravagés.

Dans la Haute-Egypte la nouvelle de la détermination prise par le Pacha de faire la guerre avait produit une grande émotion. Les fellahs, désespérant de pouvoir rentrer leurs récoltes, quittèrent leurs villages, emmenant leurs enfants et leurs femmes vers le Caire et la Basse-Egypte.

Le 9, on reparla de guerre et on dit que les soldats allaient partir. L'anxiété s'empara de nouveau des cœurs et les habitants de la ville passèrent une mauvaise nuit. On requit des sommes d'argent à titre d'emprunt aux gens aisés et aux fermiers et on nomma des agents pour percevoir ces sommes suivant des états dressés à ce but.

Le 10, la paix fut définitivement conclue sous la condition que les émirs livreraient au Pacha, dans un délai de trente et un jours, cent sept mille ardebs de blé, c'est-à-dire le tiers de la quantité due. Dans les pourparlers qui eurent ce résultat, Chahine bey el Alfi représenta Mohammed Aly.

Aly bey Ayoub et Radouan bey el Bardissy, quittèrent le Caire après avoir été bien traités par le Pacha et après avoir reçu de lui des pelisses d'honneur.

Le 11, le Pacha fit tuer injustement un homme de la suite de Hassan bey, nommé Moustapha aga. Voici la cause de ce meurtre. Pendant que le capitan de Boulac était dans la Basse-Egypte pour réunir les barques nécessaires au départ de l'expédition, il rencontra près d'un village nommé Sahragt, un Albanais, marchand de blé, montant une barque chargée de grain et voulut la saisir. Le marchand refusa de la livrer en lui faisant observer qu'elle était chargée. Le capitan lui répondit qu'il pouvait décharger ses blés sur le rivage et la lui donner vide, car elle était nécessaire au service du Pacha. L'Albanais ne voulut pas consentir de peur de perdre sa mar-

chandise, car il savait qu'il ne trouverait pas d'autres barques pour la transporter, toutes étant réquisitionnées. Il pria le capitan de le laisser aller jusqu'au Caire où il déchargerait sa marchandise et livrerait la barque. Le capitan tint bon et une dispute s'en suivit, celui-ci tira son sabre, mais l'Albanais aussitôt le tua d'un coup de pistolet.

Les gens de la suite du capitan voulurent l'arrêter, mais il s'échappa, entra dans le village et se réfugia auprès de quelques soldats du corps de Dallat qui précisément s'y trouvait pour recueillir les impôts. Ceux-ci prirent son parti et une querelle eut lieu entre les deux camps.

Moustapha aga, qui était le concessionnaire du village, se trouvait absent en ce moment, mais aussitôt qu'il apprit la nouvelle il revint, et, craignant la ruine du village, il proposa aux parties de s'en aller avec lui auprès du Pacha et de s'en rapporter à ce qu'il déciderait. Ils acceptèrent et l'accompagnèrent au Caire ainsi que l'Albanais.

A Boulac, celui-ci s'échappa et se rendit chez son compatriote Omar bey, Moustapha aga le poursuivit, mais Omar bey lui dit d'aller avertir le Pacha que le fuyard était chez lui. Arrivé près de Mohammed Aly, celui-ci lui fit des reproches de n'avoir pas bien gardé le prisonnier et de l'avoir laissé échapper. Moustapha dit qu'il ne pouvait pas mieux le garder et que c'était sans doute les soldats du corps de Dallat qui l'avaient aidé à s'évader, mais le Pacha ordonna de le mettre en prison.

Il envoya ensuite chercher Omar bey et lui promit de relâcher le prisonnier si le coupable se présentait le lendemain, mais Omar bey répondit que celui-ci se trouvait chez Ezmir aga, qui ne voudrait pas le livrer.

Le lendemain, le Pacha ordonna de tuer Moustapha aga et cet ordre injuste fut exécuté sur la place de Roumeilah près de la porte de la Citadelle.

Le matin de ce jour même, un soldat du corps de Dallat fut tué à cause de cette affaire.

Le lendemain, les Albanais tuèrent aussi deux soldats du même corps.

Le jeudi 13, le Pacha fit demander avec insistance à Omar bey de lui envoyer l'Albanais coupable d'assassinat et menaça de brûler sa maison s'il n'obéissait pas. Omar bey refusa d'obéir et réunit chez lui les Albanais, aidé de son voisin Saleh aga Kodj. De son côté, le Pacha se rendit vers le quartier du cheikh Faradj, ce qui causa une grande perturbation et un grand trouble à Boulac, mais au soir il retourna dans sa maison de l'Ezbékiah.

La situation se tendit de plus en plus entre les Albanais et le corps de Dallat.

Le 15, deux soldats du corps de Dallat furent tués par les Albanais près du pont de Sebahe.

L'assassin du capitan s'étant réfugié auprès d'un chef albanais, le Pacha fit demander avec insistance à Hassan pacha que ce chef vienne le voir ou au moins qu'il lui envoyât la tête du coupable. Ce chef a peut-être exécuté l'ordre, car il envoya au Pacha une tête recouverte d'un drap de lit. L'affaire se calma et se termina ainsi au préjudice de ceux qui avaient perdu déjà.

Vers la fin du mois, le Pacha ordonna d'établir les registres des impôts fonciers. Il augmenta ces impôts d'un tiers qui était payé l'année précédente, car dans cette année les cultures ne furent pas suffisamment irriguées. On fit de ces impôts quatre catégories et on décida que la différence entre chaque catégorie et la précédente serait de 100 paras. Les impôts de la première

catégorie furent fixés à 800 paras, parce que les impôts de l'année précédente n'étaient pas tous rentrés à cause de la ruine des villages.

Les registres dont nous parlons furent établis en plusieurs jours par des effendis qui siégeaient à la maison Ayoub à Boulac et par des écrivains coptes qui siégeaient dans le couvent du Vieux-Caire, c'est-à dire loin des effendis.

Une fois les registres dressés on commença à lever une partie des impôts.

A la même époque, le Pacha ordonna à Omar bey l'Albanais de quitter l'Egypte. Il fit le compte de ce qui lui était dû ainsi qu'à ses troupes, y compris l'indemnité pour la reprise des villages qui lui étaient concédés. Ce compte s'éleva à 600 bourses, dont une partie fut payée par le Pacha et une autre par d'autres personnes.

Les villages qui étaient concédés à Omar bey et qui se trouvaient dans les provinces de Menoufiah, de Gharbiah et de Béhéra furent donnés par le Pacha à certaines personnes pour compenser la perte qu'il leur avait fait subir en reprenant d'eux des villages qui leur étaient concédés au nord de Choubrah, dans la province de Gallioubiah.

Omar bey et ses hommes s'occupèrent de préparer leur départ.

Mois de Rabi el Awal.

Pendant ce mois, le chef des nobles, Sayed Omar Makram, donna des grandes fêtes à l'occasion de la circoncision du fils de sa fille et y invita le Pacha et les notables de la ville. Il reçut à cette occasion un grand nombre de cadeaux.

Le lundi 16, le jeune circoncis fut promené dans la ville au milieu d'un grand cortège auquel prirent part tous les artisans,

des jongleurs de toute espèce, des groupes de saïdiens et d'autres habitants de Boulac, de la banlieue, de Hussenia et d'autres endroits, des tambours, des musiques et une foule énorme de monde. Ce jour-là fut un grand jour de fête, et les maisons donnant sur le parcours du cortège furent louées aux curieux; mais ce fut aussi le dernier jour de la gloire de Sayed Omar, car aussitôt après il fut disgracié et exilé du Caire, comme nous le raconterons.

Le même jour, les travaux d'endiguement et l'ouverture du canal Pharaoniah se terminèrent. Ces travaux durèrent près de six mois pendant lesquels on continua à jeter des pierres, des fascines et de la terre dans l'endroit où la digue s'était rompue. Ces travaux coûtèrent une somme énorme. L'eau arriva dans la branche est du Nil et y coula de telle sorte que les barques purent y naviguer depuis Damiette. Cette branche était devenue presque à sec, et ce qui restait d'eau s'étant mêlé avec l'eau de la mer, devint salée jusqu'au village de Farascour.

Sayed Omar bey, qui faisait partie de la suite d'El Achkar, fut chargé de veiller sur la nouvelle digue afin que l'eau ne s'y infiltrât plus. Il alla en conséquence habiter sur les lieux et continua ce service sans venir au Caire.

Pendant ce mois et pendant ceux qui l'ont précédé, les céréales s'élevèrent à un prix tellement fort que l'ardeb de blé valut 1,600 paras. On n'en trouvait plus dans les magasins et il n'en restait presque plus dans les ports du Nil. Si Dieu n'avait pas eu la bonté de donner le maïs, la population serait morte de faim. Malgré cela, on continuait à réunir des sommes d'argent et on réquisitionnait aussi en nature, du blé, de la paille et des chameaux. De plus il fallait payer toutes les charges accessoires dont je vous ai déjà entretenu plusieurs fois et dont il serait trop long de parler ici.

Pendant ce mois on publia, comme on l'avait fait l'année passée, le taux maximum du tallari de France, du mahboub et du sequin de Hongrie. Le taux qui avait été fixé l'année précédente ne fut suivi que pendant un mois ou deux, délai après lequel le change revint au taux où il se trouvait, et même augmenta.

On publia donc une deuxième fois le taux du change, mais on passera outre tant que le malheur et la gêne seront parmi la population. La fixation du taux de change n'est pas dictée en effet par pitié pour le peuple ni par le désir d'alléger ses souffrances ; elle est faite au contraire dans l'intérêt des gouvernants et pour contenter leur avarice. Ainsi lorsqu'ils réclament l'impôt, ils abaissent le taux de l'argent pour en recevoir davantage et gagner la différence, et punissent les marchands qui reçoivent à un taux supérieur. Mais au contraire lorsqu'ils payent la solde des soldats, ils donnent sans crainte et sans honte les mêmes pièces à un taux plus élevé que celui qu'ils avaient fixé. C'est là une contradiction devant laquelle nous ne pouvons que nous taire.

Vers la fin du mois, les paysans apportèrent sur le marché les nouvelles récoltes et le prix baissa. Que Dieu soit loué.

Mois de Rabi el Thani.

Le 6 de ce mois, on reçut de Turquie la nouvelle de la naissance d'une fille du Sultan, appelée Fatma, et l'ordre d'illuminer la ville. On fit tirer des salves de coups de fusil et de canon de la Citadelle pendant sept jours et cinq fois par jour. Nous n'avons jamais entendu dire que l'on eût fait des illuminations ou tiré des coups de canon pour la naissance d'une fille. Les étrangers n'avaient inventé ces réjouissances que pour les naissances des garçons.

Le mardi 8, Marzouk bey, fils d'Ibrahim bey, Selim aga Moustahfezan, Aly bey Ayoub et Rasim bey, selehdar de Mourad bey, qui faisaient partie des émirs de la Haute-Egypte, se conformèrent au traité de paix et arrivèrent au Caire.

Selim aga ne faisait pas partie de ceux qui, d'après ce traité, devaient venir, car il se tenait éloigné de ces affaires. La raison qui motiva son voyage était son désir de liquider la succession de sa femme morte depuis quinze jours.

A son arrivée il ne trouva plus rien de cette succession. Le Pacha s'était emparé par le moyen de Mahmoud bey el Douedar de tous les meubles, bijoux, argenterie, immeubles et concessions qu'elle possédait. Il descendit chez Aly bey Ayoub, qui habitait au quartier Chams el Daulat, et reçut la visite de Mahmoud bey el Douedar et du drogman qui le consolèrent en lui assurant que le Pacha l'indemniserait de ce qu'il avait perdu et y ajouterait même quelque chose. Il lui en dirent tant qu'il ne put que se résigner.

Le même jour, le toit du château que le Pacha construisait à Choubra, s'écroula et on se mit à le reconstruire.

Le même jour, on apprit la nouvelle de l'arrivée à Alexandrie de la femme du Pacha, mère de ses enfants, de son plus jeune fils nommé Ismaïl, du fils de Bonaparte el Khazendar et de plusieurs de leurs parents. Ils venaient tous de Cavala, leur pays.

Ces gens là s'étant bien trouvés en Egypte, s'y étant fixés et en ayant joui, n'ont pas manqué d'y appeler leurs parents et leurs enfants, et ceux-ci, femmes, hommes et enfants, venaient tous les jours en masse.

Le 11, le defterdar, fils du Pacha, Ibrahim bey, partit pour Alexandrie à la rencontre de sa mère.

Le 13, Ibrahim bey, revint précédant les voyageurs et à l'arrivée de ceux-ci à Boulac, le Pacha alla à leur rencontre.

Le lundi 14, on prévint toutes les dames de se rendre le mercredi matin à Boulac à la rencontre de la femme du Pacha. Madame Nefissa el Mouradieh s'excusa en disant qu'elle était malade et ne pouvait quitter la chambre, mais son excuse ne fut pas admise.

Le mercredi matin, une foule de femmes montées sur plus de cinq cents ânes de louage, se trouvèrent au port de Boulac et revinrent au Caire amenant à l'Ezbékiah la nouvelle arrivée. Des coups de canon furent tirés en grand nombre de la Citadelle et de l'Ezbékiah et les présents affluèrent de toutes parts, consistant surtout en objets à l'usage des femmes et des enfants.

Mois de Djamad el Awal.

Le samedi 3 de ce mois, Omar bey el Arnaouti s'embarqua avec une centaine d'hommes. Il se rendait à Damiette pour s'en aller dans son pays. Il emporta un grand nombre de caisses remplies de monnaie et de différents objets et cela en dehors des caisses qu'il avait fait partir précédemment.

Le jeudi 15, Aly bey Ayoub et Selim aga Moustahfezan partirent pour la Haute-Egypte, laissant au Caire Marzouk bey et Kassim bey el Mouradi.

Le même jour, le Pacha demanda 1,000 bourses au Moallem Ghali. Celui-ci répartit cette somme entre les employés et les écrivains et l'obtint dans un très court délai.

Le même jour, le salehdar du vizir Youssouf Pacha arriva porteur d'un ordre d'encaisser les impôts qu'il avait établis lors

de son séjour en Egypte sur les titres et documents de concessions gratuites, cessions, fermages d'impôts et contributions. Ces impôts, il les avait établis pour lui-même et il les réclamait depuis l'année 1217, ce qui les faisait monter à plus de 4,000 bourses.

Le même jour, on commença à établir un registre indiquant la moitié des sommes dues par les concessionnaires des fermages et un autre registre contenant l'établissement d'un impôt sur les terrains constitués en wakf en faveur des mosquées, des sebils[1], des bonnes œuvres ainsi que sur les terrains possédés en propre par les concessionnaires. Des ordres furent envoyés dans les villages et les kachefs désignèrent des agents pour examiner les terrains wakf et ordonnèrent à tout administrateur ou possesseur de ces immeubles de produire son titre au Divan et de le renouveler dans le délai de quarante jours, moyennant le payement de nouveaux droits sous peine d'être dépossédé de ses immeubles. Ces ordres portaient une clause vraiment extraordinaire : ils disaient qu'à la mort ou à la destitution du Sultan ou d'un de ses représentants, tous les ordres donnés par lui deviendraient nuls et auraient en conséquence besoin d'être renouvelés.

Nous devons ici faire savoir que la constitution des biens en wakf a commencé au v[e] siècle, sous le roi victorieux Youssouf Salah el Dine el Ayoubi. La gestion de ces biens fut confiée au Beit el Mal, qui devait en faire parvenir sans frais les rentes à ceux qui y avaient droit. Les rois, les sultans et les princes qui vinrent après lui jusqu'aujourd'hui, suivirent son exemple. Ils construisirent des mosquées, des hospices, des corps de garde aux frontières, des kaouaneks[2] et des sebils et affec-

[1] Fontaines publiques.
[2] Endroits dans les mosquées où l'on se rend pour faire le *zikr*.

taient à leur entretien des terrains qu'ils faisaient sortir de leur propre domaine et dont les revenus étaient dévolus à ces institutions. Quelquefois et dans un but charitable ils affectaient des immeubles à l'entretien d'étudiants et pour venir au secours des pauvres.

Dans le cas de mort de la personne en faveur de laquelle l'immeuble a été affecté, le cadi ou l'administrateur de cet immeuble devait payer les revenus à un autre bénéficiaire et cette nouvelle affectation était enregistrée dans deux registres, dont l'un était tenu par le cadi et l'autre tenu au Divan impérial par un employé qui était spécialement attaché à ce travail. Cet employé dressait un acte de la nouvelle affectation, y mettait son paraphe et le faisait signer par le Pacha et le defterdar.

Chaque province de la Haute et de la Basse-Egypte avait un registre spécial portant sur la couverture le nom de cette province, afin de faciliter les recherches, la vérification en cas de doute et l'enregistrement des rentes affectées aux personnes qui y avaient droit.

Dans toute l'Egypte, l'enregistrement dont nous parlons se fit avec régularité pendant tous les siècles qui ont suivi son organisation, et une fois une rente enregistrée, elle n'était changée que lorsque le titulaire étant dans un grand besoin, il la cédait contre une somme d'argent dont une partie se payait au comptant et dont une autre partie se payait à terme, mais l'ensemble de ces deux parties était toujours, à cause du payement fait au comptant, inférieur à la valeur de la rente cédée.

Lorsque les Français s'emparèrent de l'Egypte, ils laissèrent l'enregistrement des rentes se faire de la manière dont nous parlons sans y rien changer.

Après la sortie des Français, le vizir Youssouf pacha, le defterdar Chérif effendi qui arrivèrent en Egypte, voulant par tous les moyens se procurer de l'argent, prétendirent que ce

pays, ayant été repris aux Français, devait être traité comme un pays conquis, c'est-à-dire que toutes ces terres devaient appartenir au Sultan et que la personne qui voudrait devenir propriétaire d'une terre, devait l'acheter au représentant du Sultan moyennant une somme fixée d'avance par eux. A cet effet, ils examinèrent les titres constitutifs des propriétés et virent que certaines terres avaient été, après transaction, degrevées par ordre des valisde tout impôt; que certaines autres l'avaient été par des ordres impériaux appelés honorables, de telle manière que ces terres qu'on appelait Kazinet Bend étaient assimilées en fait aux terres de main-morte. Les recherches dont nous parlons firent constater aussi que certaines terres ne payaient plus qu'une partie des impôts, appelée impôt de protection.

Le vizir et le defterdar ne purent pas annuler tous ces dégrèvements et durent continuer à percevoir les impôts tels qu'ils étaient indiqués. Il y eut cependant d'une part quelques nouvelles diminutions faites en faveur de certains personnages honorables, et, d'autre part, quelques augmentations faites au préjudice des personnes qui virent ainsi perdues les sommse payées pour le dégrevement total ou partiel de leurs terres.

On chargea Abdallah effendi Ramez el capitan et le grand cadi de délivrer les nouvaux titres de propriété. Les gens affluèrent chez eux dans le but de prouver leurs droits sur les terres wakf dont ils avaient l'usufruit et de changer leurs anciens titres contre des nouveaux. Mais Abdallah effendi leur suscita beaucoup de difficultés; ainsi il exigeait toujours la présentation des titres constitutifs de leurs droits d'usufruits, et si ces droits résultaient d'une cession, il exigeait la présentation de l'acte ancien de cession, acte qui pouvait avoir été perdu ou détruit par vétusté ou qui pouvaient avoir été abandonnés par les anciens usufruitiers en remplacement de nouveaux titres qu'ils se seraient fait délivrer, ou qui encore

pouvaient être restés chez le cédant, ce qui arrivait lorsque la cession ne comprenait pas la totalité de la rente; dans ce cas, en effet, on se contentait d'indiquer la partie cédée sur la marge de l'acte. Si cependant et malgré ces difficultés, l'ancien titre était présenté, Abdallah effendi ne manquait pas de trouver une autre difficulté. Enfin, lorsqu'aucune difficulté ne pouvait plus être faite, il demandait le payement du prix de la terre, prix qu'on évaluait trois ou cinq fois le montant de la rente et les frais.

Le public, impatienté par ces faits, eut recours au defterdar Chérif effendi. Celui-ci remplaça Abdallah effendi Ramez par un de ses secrétaires et décida qu'il ne serait plus perçu sur les terrains qu'un simple droit de protection qu'on fixa à 10 paras au plus par feddan, faisant croire au public que ce droit confirmerait la constitution primitive.

Cette nouvelle mesure satisfit le public, qui vint de la Basse et de la Haute-Egypte se faire délivrer des titres que le defterdar contresignait.

Nous devons dire ici que les titres anciens s'écrivaient depuis le siècle passé jusqu'aujourd'hui sur papier de grand format et en fort belle calligraphie, qu'ils portaient un tourra contenant le nom du gouverneur de l'Egypte et étaient cachetés de son grand sceau. Ils devaient également porter le paraphe du defterdar.

Avec ce titre, on délivrait un autre document appelé *Tezkereh*. Il était écrit sur un papier de forme longue, cacheté, paraphé et contenait en résumé les énonciations qui se trouvaient dans le titre principal.

Le même jour, on forma un registre indiquant l'étendue des terres arrosées de la province de Béhéra, celles des terres qui n'avaient pu l'être et on y ajouta les terres Oussia et les

terres Rizka[1]. On forma ensuite des listes portant les noms des concessionnaires de fermages. Cette mesure fut trouvée insupportable et on s'en plaignit aux cheikhs d'El Azhar, qui promirent de s'occuper de l'affaire.

Le même jour, on arrêta un savant, parent de Sayed Hassan el Bakli, et on le mit en prison. Les cheikhs envoyèrent prier qu'on le délivrât, mais leur prière ne fut pas écoutée. On envoya le prisonnier à la Citadelle.

Le même jour, Mohammed effendi Toblal, directeur du matériel, s'occupa auprès du Pacha d'obtenir une gratification ou une fonction pour son ami Sayed Salama el Nadjari. Sayed effendi avait offert en présent à Mohammed effendi plusieurs magnifiques pièces d'étoffe indienne et un des plus beaux chevaux des émirs qu'il avait acheté. Mohammed effendi présenta tous les objets au Pacha et lui dit qu'il avait été chargé par Sayed Salama de les lui remettre comme présent, en reconnaissance de ses bienfaits. Le Pacha accepta le présent, donna 10 bourses à Sayed Salama et donna ordre à Mohammed effendi de lui donner un emploi avec lui.

Le même jour, on commença à tenir un registre indiquant la moitié des impôts que doivent payer les marchands d'étoffes et les marchands de souliers. On décida que rien ne devait être vendu de ces objets s'il ne portait pas un timbre et on fixa le droit de timbre à une somme proportionnelle à la valeur des marchandises. Cette mesure augmenta le désespoir de la population.

Le samedi 17, les cheikhs d'El Azhar s'étant réunis dans cette mosquée pour faire leurs cours habituels, un grand nombre

[1] Une terre est Rizka lorsqu'elle est donnée sans charge d'impôts.

de personnes et de gens du peuple ainsi que les parents du prisonnier[1] y vinrent demander assistance et criaient de telle sorte que les cours furent suspendus. Les cheikhs se réunirent dans la *kibla*[2] et envoyèrent chercher le cheikh Omar, qui vint et conféra avec eux. Ils se séparèrent et le lendemain ils se réunirent de nouveau et après avoir délibéré, d'un accord unanime ils écrivirent au Pacha parlant des nouvaux impôts et charges du droit de timbre établi sur les marchandises, de la réclamation des impôts sur les terres Oussia et Rizka, et du partage avec les concessionnaires des impôts de leurs bénéfices, de l'arrestation et de l'emprisonnement non justifié du parent de Bakli.

Pendant qu'ils étaient réunis, Divan effendi sé présenta à eux de la part du Pacha. Il leur dit que celui-ci les saluait et les priait de lui dire ce qu'ils voulaient. Ils répondirent en lui lisant la lettre qu'ils venaient de rédiger. Divan effendi engagea alors les cheikhs à aller eux-mêmes chez le Pacha pour lui présenter verbalement leurs réclamations et leur dit que celui-ci écouterait leurs plaintes et obéirait à leurs désirs. Il ajouta : « Soyez seulement doux dans votre conversation avec lui, car ce jeune homme étant présomptueux, ignorant et tyrannique, pourrait vous faire du mal et ne pas agir comme vous le voulez. » Les cheikhs dirent : « Nous n'irons jamais le voir tant qu'il commettra des actes pareils. S'il cesse de les commettre et d'inventer des impôts et des avanies, nous irons à lui comme nous le faisions par le passé, car il a promis d'être juste et non injuste. » Divan effendi insista pour décider les cheikhs à se rendre chez le Pacha, mais ceux-ci restèrent inébranlables dans leur décision et déclarèrent qu'ils allaient rester dans leurs maisons et s'occuper de leurs propres affaires en

[1] Djabarti, par le mot prisonnier, veut parler du parent de Sayed Hassan el Bakli qui, comme nous l'avons vu, avait été arrêté le 17.

[2] Partie retirée de la mosquée.

acceptant avec patience les maux que Dieu a bien voulu leur infliger ainsi qu'à la population. Divan effendi emporta la requête et promit de communiquer la réponse du Pacha aux cheikhs. Pendant ces pourparlers on mettait en liberté le parent de Sayed el Bakli.

Les cheikhs attendirent pendant cinq jours la réponse promise par Divan effendi, et comme il ne revenait pas, le cheikh El Mahdi et le cheikh El Douakhli se réunirent chez Mohammed effendi Tobbal, directeur du matériel. Ces trois personnages, qui n'aimaient pas Sayed Omar Makram tinrent conseil ensemble.

El Mahdi et El Douakhli allèrent, après cette conversation, chez Sayed Omar et lui firent savoir que suivant le dire de Mohammed effendi, le Pacha aurait déclaré qu'il n'avait jamais réclamé les impôts sur les terres Oussia et Rizka et que la personne qui l'avait dit en avait menti, qu'il aurait également déclaré qu'il ne manquerait pas de se conformer aux ordres des cheikhs, s'ils venaient causer avec lui. Sayed Omar répondit : « Le Pacha ne peut pas nier de n'avoir pas réclamé les impôts des terrains Oussia et Rizka, car je possède les lettres par lesquelles les percepteurs réclament ces impôts. Quant à aller le voir, je ne le ferai jamais, et vous êtes maîtres de violer le serment que nous nous sommes jurés. »

Le Pacha, depuis ce moment, chercha à désunir les cheikhs et à abattre la puissance de Sayed Omar, à qui il en voulait de s'être souvent opposé à ses dessins et dont il craignait le prestige, car il savait que tout le peuple lui obéissait. Il n'oubliait pas que c'était lui qui l'avait aidé et lui avait livré le pays et qu'il pouvait le lui reprendre.

Il se mit donc à réunir auprès de lui quelques-unes des personnes qui étaient en apparence les amis de Sayed Omar. Il s'enfermait et plaisantait avec elles de telle manière qu'elles pensèrent être devenues de ses intimes, et qu'elles ne manque-

raient pas d'avoir une haute situation si elles se montraient toujours de l'avis du Pacha et lui obéissaient. Celui-ci profitait de ces dispositions pour parler confidentiellement de ses haines et pour leur insinuer la manière d'agir pour l'aider.

Un soir, Divan effendi, Abdallah Bektach el Tourdjoman, El Mahdi et El Douakhli se réunirent chez Sayed Omar et on parla longtemps de la question de savoir s'il fallait aller chez le Pacha. Sayed Omar resta inflexible dans sa décision négative, mais El Mahdi et El Douakhli finirent par se décider pour la visite. Ils engagèrent cependant le cheikh El Emir d'aller avec eux, mais celui-ci prétexta qu'il était indisposé.

El Mahdi et El Douakhli se rendirent donc à la Citadelle en compagnie de Divan effendi et de Tourdjoman et virent le Pacha. Celui-ci, entre autres choses, leur dit : « Je ne repousserai jamais vos prières et ne vous enlèverai aucun espoir. Si vous remarquez que je dévie du droit chemin, votre devoir est de me conseiller et de me diriger. » Il se mit ensuite à se plaindre de Sayed Omar de n'être pas venu et à dire du bien des autres. « A tout moment, dit-il, il se met contre moi, contrecarre mes ordres et me menace d'un soulèvement du peuple. » Le cheikh El Mahdi répondit : « Il ne peut rien faire sans notre aide et s'il se sépare de nous il sera impuissant. Serait-il autre chose qu'un simple particulier ou qu'un percepteur chargé de recevoir les revenus d'un wakf et de les distribuer aux ayants droit ? »

A ce moment le Pacha découvrit ses intentions et celles-ci étaient conformes aux désirs des cheikhs, car ils détestaient Sayed Omar.

Pendant tout cet entretien, le cheikh El Douakhli parlait en son nom propre et au nom du cheikh El Charkaoui.

Sortis du palais du Pacha, les cheikhs, dissimulant l'inimitié dont ils étaient animés à l'égard de Sayed Omar, et sans se préoccuper des conséquences, se rendirent chez celui-ci. Ils le

trouvèrent fort excité et indigné contre les cheikhs qui avaient rompu leur engagement et lui dirent : « Le Pacha s'est bien conduit et nous a déclaré que non seulement il ne repousserait jamais notre intervention, mais il nous a même engagé à lui faire des observations et à le conseiller dans le cas où nous le verrions commettre une action injuste. Il nous a déclaré que les calomnies que nous faisions contre lui et que les réunions que nous tenions à El Azhar étaient repréhensibles, et que si nous entendions par là le menacer et préparer une révolte, comme nous le faisions à l'époque des mamlouks, cela ne l'effrayait pas, car si la population se révoltait, il en tirerait vengeance par l'épée ; nous avons répondu que nous n'aimions pas les intrigues, que les réunions que nous tenions à El Azhar n'avaient pas d'autre but que la lecture du Bokhari et que nous prions Dieu d'améliorer cette situation malheureuse. Le Pacha nous a demandé alors de lui faire connaître le nom de la personne qui s'est opposée le première à ses ordres, mais nous l'avons trompé pour ne pas dire ce nom. Il nous a enfin promis d'abolir le droit du timbre sur les marchandises, de ramener l'impôt à la moitié, puis au quart et il nous a déclaré qu'il n'avait jamais réclamé les impôts des terres Oussia et Rizka situées dans la province de Béhéra ».

Les cheikhs quittèrent ensuite Sayed Omar et dès ce moment les intrigues, les hypocrisies et les cancans commencèrent, chacun voulait conserver son bien-être et augmenter sa réputation et disait le contraire de ce qu'il pensait.

Mois de Djamad el Thani.

Le premier de ce mois, un vendredi, Divan effendi, Abdallah Bektach el Tordjoman et les cheikhs se réunirent dans la maison de Sayed Omar. Ayant insisté auprès de lui pour qu'il se

rendît auprès du Pacha, Sayed Omar fit serment de ne jamais y aller, de ne se trouver avec lui nulle part et de ne jamais le voir tant qu'il n'aurait pas aboli les nouvaux impôts. «Tout le monde, dit-il entre autres choses, m'accuse d'être d'accord avec lui et on prétend qu'il ne fait aucune mauvaise action sans mon consentement. Ce qui a été déjà fait suffit, car plus nous avancerons, plus ses vexations augmenteront ».

Sur ce refus, les cheikhs décidèrent d'envoyer au Pacha quelques-uns d'entre eux. Ils firent chercher le cheikh El Emir, mais celui-ci s'excusa en disant qu'il était indisposé et ne pouvait sortir. On choisit alors le cheikh Abdallah el Charkaoui, El Mahdi, El Douakhli et El Fayoumi, qui, contrairement à ce que pensait Sayed Omar et malgré la promesse qu'ils lui avaient faite, acceptèrent la délégation et se rendirent auprès du Pacha, chacun comprenant les intentions secrètes des autres. Ils causèrent avec lui des nouveaux impôts et il leur promit d'abolir le droit de timbre, les impositions qu'il réclamait aux propriétaires des terres Oussia, ainsi que la réclamation du quart des bénéfices réalisés par les concessionnaires d'impôts.

En sortant de chez le Pacha les cheikhs, se rendirent auprès de Sayed Omar et lui annoncèrent ce qui venait d'être entendu, mais celui-ci leur dit : « Et cela vous suffit-il ? Lorsque le Pacha m'envoya prévenir qu'il allait réclamer aux concessionnaires le quart de leurs bénéfices, j'ai refusé catégoriquement d'y donner mon consentement, car l'année dernière, quand il fit la même proposition, je lui avais dit que je craignais que cette réclamation ne devint habituelle et il m'avait juré qu'elle n'était qu'exceptionnelle pour cette année-là seulement, et qu'il consentait à être maudit et indigne de la grâce de Dieu s'il la renouvelait. Du reste vous le savez très bien. Quant à dire qu'il a fait suspendre les réclamations d'argent qu'il adressait aux propriétaires des terres Oussia et Rizka, cela

est faux, et voici des lettres de réclamations adressées à des propriétaires de la province de Béhéra ». Les cheikhs répondirent à Sayed Omar qu'ils avaient fait la même observation au Pacha et que celui-ci leur avait répondu que ces réclamations étaient spéciales à la province de Béhéra et qu'elles avaient pour raison d'être les concussions et les infidélités commises par les personnes qui y avaient été préposées pour classer les terres qui avaient été cultivées et celles qui n'avaient pu l'être, et pour fixer les sommes dont elles devaient être imposées. Ces personnes ayant indiqué comment devait être imposée une étendue de terrains bien inférieure à celle qui devait l'être en réalité, Sayed Omar répondit que cela ne devait pas être, puisque l'imposition extraordinaire faite l'année dernière n'était elle-même qu'une vexation que le Pacha avait promis de ne pas répéter et qu'il renouvelle aujourd'hui en la dépassant encore. « Vous acceptez tout cela, ajouta-t-il, et vous ne dites pas un mot pour l'empêcher, de telle sorte que je suis maintenant seul à faire de l'opposition. » Il se mit ensuite à leur reprocher d'avoir violé l'engagement solennel pris par eux ; sur cela ils se séparèrent emportant leur haine et leur jalousie. Les intrigues augmentèrent et ils se réunirent pendant le jour et pendant la nuit.

Quant au Pacha, il continua à faire prier Sayed Omar d'aller le voir afin de s'entretenir avec lui, lui promettant de toujours suivre ses conseils, de lui donner 300 bourses et de lui constituer une rente d'une bourse par jour ; mais Sayed Omar persistait toujours dans son refus.

Cette situation inquiétait le Pacha, qui ne cessait de faire espionner et surveiller Sayed Omar, pour savoir si des chefs militaires se rendaient chez lui et si des personnages influents ne s'étaient pas entendus avec lui pour l'aider dans la résistance. Mais cet espionnage n'était pas inconnu à Sayed Omar, qui continuait à résister au Pacha et à le maudire.

Un jour, le Pacha écrivit au vizir de la Sublime Porte une lettre concernant 4,000 bourses que celui-ci réclamait et disant que cette somme avait été dépensée dans des buts utiles, tels que la digue du canal Pharaoniah, qui coûta 800 bourses, l'envoi des troupes contre les émirs jusqu'à leur soumission, les réparations de la Citadelle et de l'aqueduc qui y conduit l'eau et le creusement de canaux. Ayant envoyé cette lettre à Sayed Omar pour être approuvée, celui-ci refusa et dit que les sommes et les réquisitions réunies des villages pour la digue du canal Pharaoniah dépassaient plusieurs fois la somme que ce travail avait vraiment coûté, que toutes les autres assertions contenues dans la lettre étaient mensongères et fausses et que si quelqu'un venait demander au Pacha compte de toutes les sommes qu'il avait perçues de l'Égypte, il ne trouverait pas assez de registres pour dresser ce compte.

Cette réponse fâcha le Pacha, qui insista pour que Sayed Omar vînt le voir, et celui-ci au bout de longs pourparlers finit par déclarer que si cette entrevue était indispensable, il consentait à ce qu'elle eût lieu dans la maison du cheikh El Sadat. Cette réponse augmenta la surexitation du Pacha, qui faisait remarquer combien Sayed Omar le déconsidérait puisqu'il lui proposait de quitter son palais gouvernemental et de se rendre dans la maison d'un tiers.

Le mercredi 27, au matin, le Pacha se rendit à la maison de son fils, le defterdar Ibrahim bey. Il fit appeler le cadi, les cheikhs et envoya à Sayed Omar un messager de sa part et un autre de la part du cadi chargés, tous les deux, de le prier de venir à l'assemblée pour discuter avec lui. Les envoyés revinrent et déclarèrent que Sayed Omar leur avait répondu qu'ayant pris une médecine, il ne pouvait venir ce jour-là.

Le Pacha donna alors une pelisse d'honneur au cheikh El Sadat et le nomma chef des nobles et ordonna l'exil de Sayed

Omar, disant que celui-ci devait quitter le Caire le jour même ; mais les cheikhs intervinrent et lui firent donner un délai de trois jours pour se préparer au voyage. Les cheikhs prièrent également le Pacha de permettre à Sayed Omar de se rendre à Assiout, sa ville natale, mais il refusa et dit qu'il devait choisir entre Alexandrie et Damiette.

La décision du Pacha étant parvenue à Sayed Omar, celui-ci dit : « Quant à la fonction de chef des nobles, je n'en veux plus, car elle ne me procure que des ennemis, quant à l'exil, je le souhaite pour me reposer de toutes ces intrigues. Seulement s'il ne veut pas que j'aille à Siout, je voudrais pouvoir me rendre dans une ville qui ne soit pas soumise à son gouvernement, telle que Tor ou Warana. » Ce souhait fut rapporté au Pacha, mais celui-ci tint pour la ville de Damiette.

Dès ce moment, Sayed Omar donna ordre à son chef des gardes de se rendre avec ses hommes à la maison de Sadat et se mit à faire les préparatifs du voyage.

Le lendemain, jeudi 28, c'est-à-dire le 5 du mois copte de Missra, le Nil atteignit sa hauteur voulue. Un grand nombre de personnes se rendirent dans les maisons situées sur les rives du Khalidj, où elles étaient invitées à des festins et d'où elles devaient assister à la cérémonie, mais, vers, le soir on apprit que des ordres avaient renvoyé la fête au lendemain, vendredi au soir, et qu'il avait été décidé qu'elle devait avoir lieu à l'île de Rodah. Cette mesure troubla les personnes qui avaient fait des invitations et les obligea à faire doubles frais.

Le vendredi soir, on se réunit à Rodah, sur l'embouchure du Khalidj. Des feux d'artifices et des coups de fusil furent tirés et la digue fut coupée en présence du Pacha, des grands dignitaires et du cadi.

Le même jour, Sayed Mohammed el Mahrouki se rendit auprès du Pacha et lui fit part que Sayed Omar l'avait choisi pour surveiller ses enfants et sa maison et administrer ses biens. Le Pacha autorisa Sayed Mohammed d'accepter ces charges et lui dit que Sayed Omar pouvait être toujours tranquille et en repos, car il ne cesserait de lui être agréable et lui donnerait toujours aide et assistance.

Sayed el Mahrouki présenta alors au Pacha le fils de la fille de Sayed Omar, et Mohammed Aly lui dit des paroles de consolation tout en lui déclarant que le départ de son grand-père pour Damiette était indispensable.

La présentation du petit fils de Sayed Omar au Pacha fit croire au public que ce dernier avait gracié Sayed Omar. Cette nouvelle circula vite dans la ville et mit la joie dans la maison de Sayed Omar, mais cette joie se changea de nouveau en pleurs aussitôt le retour du jeune homme dans la maison.

Le lieutenant d'El Alfi fut désigné pour accompagner Sayed Omar jusqu'à Damiette.

Mois de Radjab.

Le dimanche, premier jour de ce mois, un grand nombre de personnes se réunirent dans la maison de Sayed Omar pour lui souhaiter bon voyage. Mohammed katkhoda y vint aussi, et aussitôt son arrivée Sayed Omar se leva et partit avec lui, suivi de beaucoup de personnes qui regrettaient de se séparer de lui. La population était aussi très peinée du départ de Sayed Omar, car il était un appui solide et un refuge pour elle et cherchait toujours avec obstination à faire dominer la justice.

A Boulac il s'embarqua et partit aussitôt avec les domestiques dont il pouvait avoir besoin à Damiette.

Le lendemain matin, Sayed el Mahdi se rendit auprès du Pacha et le pria de lui conférer les fonctions que remplissait

Sayed Omar, le Pacha lui accorda la direction des wakfs de l'Imam el Chaffei et celle du wakf de Senan pacha à Boulac. Il lui fit payer en outre la somme de 25 bourses, représentant la valeur des céréales qui lui étaient dues depuis quatre années. Tout cela pour payer le zèle qu'il avait mis à trahir Sayed Omar.

Le même jour, on chargea le négociant Mahmoud Hassan de faire les réparations nécessaires au palais et à la mosquée connue sous le nom d'Assar el Nabaouia. Ces monuments étaient tombés en ruine et il exécuta ces réparations en se conformant toujours à l'ancien style.

Le mardi, le Pacha donna des pelisses à trois officiers appartenant à Soliman bey el Baouab et les nomma sandjaks et émirs. Il leur adjoignit des troupes turques et albanaises pour partir dans la Haute-Égypte et faire rentrer dans l'obéissance les émirs Mouradites qui refusaient de payer au Pacha les redevances qu'ils devaient en monnaie et en céréales.

Le Pacha désigna également pour faire partie de cette expédition Ahmed aga Laz, Saleh Og, Bonaparte, Hassan pacha et Abdine bey.

La ville s'émut et on réquisitionna les barques, ce qui retarda le départ des personnes qui devaient à partir pour la Haute et pour la Basse-Égypte et causa une suspension dans le transport des céréales, qui avaient depuis un certain temps été repris avec sécurité.

Le 10 de ce mois, Ahmed aga Laz et Saleh Og, s'embarquèrent avec leurs troupes et partirent pour la Haute-Egypte.

Le même jour, Mohammed, lieutenant d'El Alfi, arriva de de Damiette, où il avait accompagné Sayed Omar.

Le jeudi 17 partirent le reste des troupes destinées à la Haute-Egypte.

Le 23, on fit crier dans la ville par le crieur de la corporation des maçons qu'aucun membre de cette corporation, qu'aucun tailleur de pierre et manœuvre ne devait plus travailler pour des particuliers, et qu'ils devaient tous se réunir et travailler à la construction que le Pacha édifiait près de la montagne.

Le 29, des nouvelles de l'expédition arrivèrent et troublèrent le Pacha à tel point qu'il donna ordre à tous les chefs militaires et à ses deux fils, Ibrahim, le defterdar, et Toussoun de se rendre dans la Haute-Egypte le jeudi suivant. Il déclara qu'il se disposait à partir lui-même. Il pressa les préparatifs et réclama des sommes, des secours aux provinces de Menoufiah, Gharbiah, Charkiah et Galioubiah.

A la même époque, on nomma Hassan aga el Chamachirdji aux fonctions de kachef de la moudirieh de Menoufiah et il laissa pousser sa barbe à cette occasion.

Mois de Chaban.

Le mardi, premier de ce mois, des cheikhs rédigèrent, par ordre du Pacha, qui devait l'envoyer par le salehdar, un rapport au Sultan, expliquant les raisons de la destitution et de l'exil de Sayed Omar. Ils mirent à la charge de celui-ci des accusations et des fautes, entre autres celle d'avoir porté sur le registre des nobles des noms de personnes coptes et juives converties ; celle d'avoir reçu d'El Alfi une somme d'argent pour lui livrer l'Egypte pendant la révolte qui eut lieu sous le

gouvernement d'Ahmed pacha Korchid ; celle d'avoir, à la même époque, correspondu avec les émirs d'Egypte qui se trouvaient près du Caire et de les avoir engagés à entrer dans cette ville par surprise le jour de la fête de la coupure du Khalidj ; celle d'avoir cherché à fomenter des intrigues entre les troupes pour renverser le Pacha et le remplacer par un autre, et celle d'avoir réuni contre lui les Moghrabins, les Saïdiens et la population. Tout cela était prévu d'après le Hadith du Prophète, qui dit : « L'homme injuste se tourne toujours contre celui qui lui a donné assistance ».

On mit sur cette requête les noms des cheikhs et on la leur présenta pour y apposer leurs cachets, mais quelques-uns d'entre-eux refusèrent en déclarant fausses les accusations portées contre Sayed Omar. Ces cheikhs récalcitrants reçurent des reproches de la part des cheikhs plus importants qu'eux qui avaient déjà cacheté, et des discussions, des dissentiments et même des insultes s'en suivirent. On finit cependant par changer la requête en en adoucissant les termes et quelques-uns des récalcitrants la cachetèrent.

Parmi ceux qui persistèrent dans leur refus de signer se trouvait Sayed Ahmed el Tahtaoui el Hanafi, et ceci ajouta à la haine que lui portaient quelques-uns de ses pairs et surtout le cheikh El Sadat et le cheikh El Emir. Un jour, ayant été invité à un festin chez le cheikh El Chanaouani, dans la rue Hoch Adam, et étant arrivé en retard, il rencontra en entrant les autres cheikhs qui sortaient. Il les salua sans les embrasser, car il leur en voulait à cause du mal qu'ils lui avaient fait. Le fils du cheikh El Emir se mit alors à l'insulter à haute voix et à le traiter d'impoli et de mal élevé pour n'avoir pas baisé la moin de son père.

Le 3 de ce mois, le Pacha partit pour la Haute-Egypte.

Vers le milieu du mois, les corps de Dallat, les Albanais et les autres troupes partirent. Le lieutenant du Pacha, qui devait le remplacer pendant son absence, fixa sa résidence à la Citadelle.

A cette époque, les hauts personnnages et les cheikhs décidèrent de destituer Sayed Ahmed el Tahtaoui de la fonction de moufti, du rite Hanafite. Après avoir arrangé l'affaire, ils ammenèrent cheikh Hussein el Mansouri à la Citadelle, où le lieutenant du Pacha lui donna une pelisse. Ils le conduisirent ensuite en ville et lui donnèrent également des pelisses.

Aussitôt que cette nouvelle parvint à Sayed Ahmed el Tahtaoui, il renvoya aux cheikhs les pelisses qu'ils lui avaient données au mois de Djamad el Awal, c'est-à-dire au moment où il succéda à feu cheikh Ibrahim el Hariri dans les fonctions de moufti. Cheikh El Sadat, en recevant la sienne, fut outré du procédé de Sayed Ahmed; il l'injuria en parlant de ses défauts devant les personnes qui se trouvaient chez lui en ce moment et dit : « Ce fourbe me traite comme un chien qui mange les matières qu'il vomit ». Quant à Sayed Ahmed, il se retira dans sa maison et n'en sortit plus que pour aller à la mosquée voisine, celle de Cheikhoun. Il ne fréquenta et ne vit plus les autres cheikhs, qui cependant continuèrent à médire de lui pour n'avoir pas voulu faire avec eux un faux témoignage contre Sayed Omar, qu'ils haïssaient, et dont ils étaient jaloux, et qui cependant était pour eux et pour les habitants de la ville un appui et un défenseur. La preuve en est qu'après son départ, leur influence alla toujours en diminuant.

Quant à Sayed Omar, il n'eut qu'une part de ce qu'il méritait, car Dieu punit toujours ceux qui donnent leur appui à un tyran et il n'est jamais injuste envers aucune de ses créatures.

Le 13, Hassan pacha et les troupes albanaises partirent. Plusieurs versions circulèrent en ville à propos du Pacha, des émirs et d'une paix qu'ils auraient conclue. On dit qu'Othman bey Hassan, Mohammed bey el Manfoukh et Mohammed bey el Ibrahimi arrivèrent auprès du Pacha et eurent avec lui un entretien à la suite duquel il envoya son fils Toussoun auprès d'Ibrahim bey el Kébir. Celui-ci, de son côté, envoya son fils au Pacha et chacun d'eux fut reçu avec beaucoup d'honneur.

Quelques femmes du Pacha et des émirs arrivèrent au Caire.

Mois de Ramadan.

Ce mois commença le mercredi.

Vers la fin de ce mois, une compagnie de Dallat arriva au Caire venant de Syrie. Elle était dans un état de grande détresse et était accompagnée d'un certain nombre de khawals[1] qui parlaient au féminin et portaient des tambourins et des timbales.

A la même époque, on fit un registre dans lequel on égalisa l'impôt foncier en le fixant au taux de 5 écus par feddan, non compris les charges et les services extraordinaires. Ce travail ne fut ni discuté ni contrôlé comme il l'avait été dans les deux années précédentes où l'on avait pris en considération les terres qui avaient pu être irriguées et celles qui n'avaient pu l'être.

Cette année on n'avait pas à se tenir à des considérations pareilles, car le Nil crût d'une manière démesurée et inonda

[1] Les khawals sont des hommes qui s'habillent en femmes et exercent la profession de danseurs. Ils prennent à la longue leur travestissement au sérieux et finissent par parler et peut-être penser à la manière des femmes.

les terres les plus hautes, en sorte qu'il endommagea les maïs et les cannes à sucre cultivées dans la Haute-Egypte, ainsi que le riz, la sésame, le coton et divers jardins de la Basse-Egypte du bassin de la branche est. Ce dernier dommage résultait de ce que le canal Pharaoniah était obstrué.

Une fois les registres clos d'après le principe adopté, ils furent portés au Pacha dans la Haute-Egypte, par Moallem Ghali, qui se fit accompagner par Ahmed effendi el Yatim, comme délégué de la Rouznamah, et Abdallah Becktach el Tourdjoman. Le Pacha examina les registres à Siout, les approuva et les signa.

Mois de Chawal.

Ce mois commença un jeudi.

Le 13 de ce mois, Moallem Ghali, Ahmed effendi, Abdallah Becktach et d'autres personnes revinrent de voyage. Ils furent suivis de près par Moallem Djerdjès el Djohari, qui, comme nous l'avons dit précédemment, avait fui du Caire vers la Haute-Egypte, où il s'était caché pendant un certain temps. Moallem Djerdjès avait obtenu l'aman du Pacha et fut reçu avec honneur par lui. A son arrivée au Caire, il descendit dans sa maison, située à Haret el Wandik, que Moallem Ghali avait installé et où une foule de personnes, chrétiens et musulmans, savants et ignorants, se rendirent pour lui souhaiter la bienvenue.

Le mardi 20, le Pacha arriva subitement au Caire, accompagné de son fils Toussoun, de Bonaparte le kazendar, de Soliman aga el Wakil. Il n'avait mis que treize heures pour venir de Siout au Vieux-Caire. Là ils montèrent à ânes, pri-

rent par la montagne et se rendirent sans être reconnus à la Citadelle.

A son arrivée au Vieux-Caire, il recommanda aux bateliers qui l'avaient amené de ne parler de son arrivée que lorsqu'ils entendraient les canons de la Citadelle. Il monta ensuite à son palais, entra dans son harem sans que personne ne se doutât de sa présence, et donna ordre de tirer une salve de coups de canons.

La nouvelle de l'arrivée du Pacha se répandit aussitôt, et son lieutenant, ainsi que d'autres personnes, allèrent en toute hâte à sa rencontre, mais ils surent bientôt qu'il était déjà à la Citadelle et retournèrent sur leurs pas.

D'autre part, le négociant Mahmoud Hassan el Bazradjan s'était rendu depuis trois jours au quartier d'Assar au Vieux-Caire, amenant avec lui des bestiaux de boucherie et des ustensiles de cuisine et avait fait des préparatifs considérables pour recevoir le Pacha, mais l'arrivée soudaine de celui-ci rendit ses frais et ses préparatifs inutiles.

Trois jours après l'arrivée du Pacha, les troupes et leurs officiers arrivèrent avec un butin composé de céréales, de bestiaux, de charbon, de bois de chauffage, de gargoulettes, de dattes de diverses espèces et d'autres choses parmi lesquelles il y avait même des bois des portes provenant de maisons.

Le lundi arriva Hassan pacha, accompagné des troupes albanaises, et Saleh Og, accompagné des troupes de Dallat et turcs. Arriva aussi Chahine bey el Alfi, accompagné de Mohammed bey el Manfoukh el Mouradi, de Mohammed bey el Ibrahimi. Ces derniers étaient les seuls révoltés qui suivaient, les autres ayant obtenu des délais pour venir. Ibrahim bey, qui faisait partie de la suite d'Achkar, et Mohammed aga, qui faisait partie de celle de Mourad bey el Saghir, accompagnés de leurs soldats, se rendirent du côté de Suez, car une troupe de bé-

douins, qu'on disait être des Wahabites, était venue s'installer à côté des puits et avaient empêché d'y puiser de l'eau.

Mois de Zilkadé.

Le samedi, premier jour de ce mois, Ibrahim bey, fils du Pacha, arriva au Caire. Il était suivi du reste des troupes. Celles-ci dérangèrent les habitants de cette ville et de Boulac, chassèrent les gens de leurs habitations et s'y installèrent.

Quelques rusés d'entre eux avaient, avant leur départ pour la Haute-Egypte, envoyé chercher les propriétaires des maisons dont ils s'étaient emparés par la force et qu'ils habitaient et leur en avaient remis les clefs en disant : « Mon frère, prenez votre maison et habitez-la ; que Dieu vous y rende heureux. Pardonnez-moi, car je mourrai probablement ou ne reviendrai pas. » Plusieurs soldats sont, en effet, restés dans la Haute-Egypte pour occuper des fonctions. Le propriétaire de la maison se sentait alors heureux et se mettait à y faire des réparations même en s'endettant. Une fois celles-ci terminées, le militaire, revenu de campagne, se présentait et entrait dans l'immeuble avec son cheval, son chameau et ses domestiques et le propriétaire se trouvait ainsi joué et obligé de quitter sa maison de nouveau.

Le même jour, on apprit que l'escadre française, composée de deux cent dix-sept navires, avait pris la mer pour une destination et dans un but inconnus. Trois courriers tartares arrivèrent portant un ordre impérial enjoignant de veiller sur les ports de mer, et le Pacha, en exécution de cet ordre, ordonna aux troupes de se préparer à se rendre sur les côtes.

Le samedi 8, un grand nombre de soldats partirent pour la Basse-Egypte. Une partie de ces troupes devait se rendre à

Alexandrie, une autre à Rosette, une autre à Damiette, une antre à Aboukir et une autre à Bourollos.

Le dimanche 17, le Pacha monta à dromadaire et se rendit à Suez pour inspecter les forts de la mer Rouge. Sayed Mohammed el Mahrouki fut chargé de tous les préparatifs de voyage consistant en eau, fourrage, comestibles, etc.

Le samedi 23, le Pacha revint de Suez pendant la nuit et monta à la Citadelle.

Mois de Zilhodjeh.

Ce mois commença un dimanche.

Pendant ce mois, le Pacha s'occupa de créer une flotte pour la mer Rouge et demanda qu'on lui fournisse les bois nécessaires à ce travail. Il envoya des agents dans la Basse et dans la Haute-Egypte, pour couper des mûriers, des Labakh et d'autres arbres. Il installa à Boulac, près du Nil, un chantier où les bois étaient préparés par les menuisiers et les scieurs qui y avaient été réunis, et d'où ils étaient expédiés à Suez à dos de chameau pour y être montés en barques. Le bâtiment une fois terminé, était calfaté, peint et mis à la mer. On fit de cette manière quatre grands navires ; à l'un d'eux on donna le nom de *Abrik*. On fit en outre des barques pour le transport des troupes et du matériel.

Parmi les événements importants de cette année, je dois citer ce fait : Une femme ayant acheté du blé dans un magasin de céréales, situé à Bab el Chariah, elle en paya le prix en piastres. Une fois partie, on constata que la monnaie qu'elle avait

donnée était fausse. Peu de jours après elle vint de nouveau, acheta du blé et paya aussi en piastres qui furent également reconnues fausses par un changeur chez lequel le vendeur la conduisit. Interrogée par ce changeur, elle déclara qu'elle tenait cet argent de son mari. Conduite chez l'aga, elle déclara que son mari était épicier dans le marché de la mosquée d'El Azhar.

Après le souper, l'aga la mena dans la maison du cheikh El Charkaoui, où l'on mena également son mari, qui déclara avoir pris la monnaie d'un homme de la suite du cheikh El Charkaoui, qu'il désigna. Le cheikh s'en fâcha et déclara qu'il reniait cet homme même s'il était son fils. On appela cet inculpé, mais comme il s'était caché on ne le trouva point.

L'aga emmena de nouveau les deux époux et le mari finit par citer les noms de plusieurs personnes, parmi lesquels se trouvaient des étudiants d'El Azhar comme fabricants de la fausse monnaie.

L'enquête continua et diverses personnes chez qui on trouva des outils furent arrêtées et emprisonnées à la Citadelle. Certains étudiants d'El Azhar effrayés s'échappèrent du Caire.

Tous les matins, on annonçait pour ce même jour que les prisonniers devaient être promenés dans la ville et ensuite tués, mais on n'en faisait rien.

L'aga continua ses recherches, trouva seize outillages servant à la fabrication de la fausse monnaie et les envoya chez Mohammed effendi, directeur du matériel. On interrogea les forgerons pour connaître celui d'entre eux qui avait fabriqué ces outils, mais tous déclarèrent qu'ils n'en savaient rien et dirent que ces outils étaient du travail de la Syrie.

On brisa ces moules, mais les prisonniers étaient toujours retenus, car on recherchait les complices.

Cette affaire est une des plus mauvaises, surtout parce qu'elle a été attribuée au quartier d'El Azhar. Ainsi, si quel-

qu'un achetait un objet et en payait le prix en piastres (et on ne pouvait pas payer autrement, car il n'y avait que des piastres en circulation), le vendeur ne manquait pas de se rendre chez un changeur et de lui demander si cette monnaie était d'El Azhar.

En Dieu seul qui est grand et haut, réside la force !

Je dois également citer les quelques faits suivants, arrivés dans le cours de cette année :

1° La monopolisation du tabac à priser. Un Grec chrétien ayant fait valoir auprès de Katkhoda bey que le tabac à priser faisait l'objet d'une grande consommation, lui donna l'idée de réunir dans un seul endroit les personnes qui le travaillaient et le mettaient en poudre fine, et de les obliger à en fournir des quantités déterminées. Ce Grec demandait d'être chargé de surveiller ces travailleurs et de faire parvenir au trésor les sommes qui proviendraient de la vente du tabac. Le tabac à priser devait donc être traité comme les autres objets affermés. Katkhoda bey parla à son maître de cette combinaison et celui-ci ordonna que cette idée fût mise à exécution. Une okelle située dans le quartier de Ben el Sourein fut choisie pour être le lieu de concentration des ouvriers du tabac à priser. On les y réunit en effet et on les empêcha d'exercer leur industrie dans les autres marchés.

Le concessionnaire du tabac à priser achetait cette denrée aux négociants, qui la vendaient à un prix fixé d'avance et qui, à cause du monopole, ne pouvait jamais s'élever. Il la revendait aux ouvriers à un prix qu'il avait fixé d'avance et qui pour la même raison ne pouvait pas diminuer.

Et si on surprenait quelqu'un à acheter ou à vendre du tabac à priser ou à le mettre en poudre en dehors de l'okelle affectée à cette industrie, même pour sa propre consommation, on l'arrêtait et on lui infligeait une amende.

Des agents, porteurs de tabac à priser, se rendaient dans toutes les localités de la Haute et de la Basse-Egypte. Dans chaque village où ils entraient, ils réunissaient les cheikhs, leur en donnaient nne certaine quantité et les obligeaient à leur en payer le prix fixé par la facture dont ils étaient porteurs. Et si les villageois refusaient le tabac en prétextant qu'ils n'en usaient pas, qu'ils n'en avaient pas besoin, les agents leur répondaient qu'ils étaient libres de ne pas prendre la marchandise pourvu qu'ils en payassent le prix. Ainsi, que les villageois prissent ou ne prissent pas le tabac, ils devaient toujours le payer ainsi que l'indemnité de frais de route des agents, leur nourriture et celle de leurs montures.

2° On agit de la même manière pour écouler le natron. On le distribuait aux villages en prétendant que les fabricants d'étoffes en avaient besoin pour laver leur fil de lin et blanchir leurs tissus. Mais la chose la plus horrible, c'est qu'on pensa à agir de la même manière pour la boisson enivrante connue sous le nom de *Raki*, on voulait obliger les villageois à le prendre ou, à défaut, le payer, sous prétexte que cette boisson fortifiait leur corps pour les travaux agricoles. Heureusement que cette idée ne fut pas mise à exécution.

3° Confection d'une route partant du côté de la porte de la Citadelle, connue sous le nom de la Porte de la montagne, jusqu'au plus haut point du Mokattam. A cet effet on réunit tous les maçons, les tailleurs de pierres et les manœuvres, on brûla une grande quantité de chaux, on installa des moulins à plâtre et on annonça par toute la ville que les maçons et manœuvres ne devaient plus travailler pour n'importe quel particulier, mais qu'ils devaient venir travailler à la construction dont nous parlons. Celle-ci se termina enfin l'année suivante et on eut une route longue et large inclinée du haut en bas et facilitant la montée et la descente de la montagne, soit à pied, soit à cheval.

NÉCROLOGIE.

Voici la nomenclature des personnages qui sont morts cette année :

1° Le savant, intelligent et regetté jurisconsulte, et l'unique homme de courage, le cheikh Ibrahim, fils du cheikh Mohammed el Hariri el Hanafi, moufti après son père, du rite Hanafite. Il étudia sous son père et assista pour les sciences intellectuelles aux leçons des savants de l'époque, tels que Biali, Dardir et Sabban. Il réussit, devint fort, eut un esprit très vif et toujours prêt à répondre aux questions légales. A la mort de son père, au mois de Radjab 1220, il lui succéda dans les fonctions de moufti et il était digne de cette succession, car il lisait toujours, aimait à chercher les solutions des questions les plus embrouillées, il était probe, honnête, religieux et s'éloignait de tout acte pouvant porter atteinte à sa dignité.

Il s'occupait toujours de ses fonctions et de ses cours et ne sortait de sa maison qu'en cas de nécessité, soit pour visiter les pauvres, soit pour assister aux réunions officielles. Il était atteint d'une faiblesse de la vue, et vers la fin de sa vie, il fut atteint d'hémorrhoïdes ; cette maladie le fit souffrir beaucoup et l'obligea à garder la chambre.

Comme on lui avait indiqué un médecin à Damiette, il partit pour cette ville sur le conseil de son beau-père le cheikh El Mahdi, dans la double intention de consulter ce médecin et de changer d'air. Il souffrit beaucoup du traitement de sa maladie et d'une opération chirurgicale qu'il subit et qui ne réussit pas.

Il revint enfin au Caire dans un triste état et ne quitta plus son lit jusqu'au jour où il s'en alla vers la grâce de Dieu, c'est-à-dire le lundi 19 Djamad el Awal de cette année. On

pria sur son cercueil dans la mosquée d'El Azhar et on l'enterra à l'école de Chabania dans la rue Douedari, près de la ruelle de Ketama, connue aujourd'hui sous le nom de Einia, près de la mosquée d'El Azhar. Il laissa un fils intelligent et instruit, Sidi Mohammed, surnommé Abdel Mohti. Que Dieu le bénisse et lui donne la force de surmonter les difficultés de la vie !

2° Le savant et intelligent chef, le cheikh El Islam et des musulmans, le cheikh Abd-el-Monem, fils du cheikh el Islam, cheikh Ahmed el Amaoui el Malki el Azhari. Ce fut le dernier des cheikhs qui ont vécu au siècle dernier. Il étudia sous le cheikh el Zahar et d'autres savants de sa secte, et suivit les cours des savants professeurs Dafri, Hanafi, Saïdi, Salem el Nafraoui, Sabag, El Skandari et Farès. Ce fut un professeur très écouté des étudiants et il ne cessa jusqu'à la fin de ses jours de faire ses cours à la mosquée d'El Azhar, d'après la méthode des professeurs antérieurs.

Il était honnête, religieux et ne fréquentait personne. Il était satisfait de sa position quoiqu'il n'eût eu comme occupation temporelle que la direction du tombeau de Sidi Abou el Seoud Abou el Achaïer.

Il n'osa jamais donner une consultation légale (fatoua), quoiqu'il fût très capable de le faire et même de force supérieure.

Il n'aima jamais le luxe de ce monde et ses futilités. Il s'habillait cependant très correctement et était bien escorté et bien monté lorsqu'il sortait.

Il ne s'occupait jamais des autres et lorsqu'il se trouvait dans une réunion il ne disait que la vérité.

Il allait le moins possible et seulement quand cela était nécessaire chez les gouvernants et les hauts dignitaires. Il ne se plaignait jamais de manquer de rien.

Il continua cette même manière de vivre jusqu'au jour où, après une courte maladie, il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, c'est-à-dire le jeudi 11 Zilkadeh.

Son convoi funèbre partit de sa maison située à Darb el Kholafa, près de Bab el Barkiah, en passant par les rues Gamaliah, Nahassin, Achrafiah et Kharratin, et arriva à la mosquée d'El Azhar, où on pria sur son corps devant une assistance nombreuse. Il fut enterré avec son père dans le cimetière des étudiants.

Outre des filles, il laissa quatre fils, tous hommes à barbe grisonnante. Que Dieu l'ait dans sa grâce, lui pardonne et nous pardonne aussi !

3° Le jurisconsulte malékite intelligent et pieux et le savant sûr de lui-même, Cheikh Ahmed, surnommé Barghout.

Né au village de Yahoudia, situé dans la province de Béhéra, il étudia sous les cheikhs de l'époque et devint fort en droit et en sciences. Il enseigna ensuite, sut se rendre utile aux étudiants et devint célèbre parmi eux.

Il vivait bien, retiré des hommes et se contentant de ce que Dieu lui a donné. Il était humble et n'a jamais voulu se coiffer du turban des savants ni changer sa manière de s'habiller.

Il tomba malade de vieillesse et pendant plusieurs années il ne put marcher sans être appuyé sur un bâton. Il n'interrompit cependant pas ses cours ni ses dictées.

Il s'en alla enfin vers la miséricorde de Dieu le mercredi 5 du mois de Saffar de cette année et fut enterré dans le cimetière des étudiants.

4° Le savant énergique et célèbre cheikh Soliman el Fayoumi el Maleki.

Né à la ville de Fayoum, il vint au Caire, y apprit le Coran et se fit étudiant à El Azhar.

Pendant les premières années de sa vie il suivit l'âne du cheikh El Saïdi, habillé comme un saïs. Il suivit ensuite le cours de ce cheikh et ceux du cheikh El Dardir et d'autres.

Pendant ce temps il se mêla aux chanteurs du Coran et, comme il avait une belle voix, il se rendit avec eux pour chanter dans les maisons de notables qui l'honoraient plus que les autres. De cette manière il fit des connaissances et se lia avec certains personnages de la famille du sultan Barkouk qui étaient les administrateurs du wakf de ce sultan. Dès lors ses affaires allèrent bien, car par ces personnes il fit la connaissance de certains eunuques qui, à leur tour, le firent entrer dans les bonnes grâces de quelques dames d'émirs. Elles le chargeaient souvent de leur rendre des services et, pour cette raison, l'estimèrent beaucoup ainsi que leurs maris. On le vit alors s'habiller avec richesse et monter à mulet.

Il se maria avec une femme du quartier Kantaret el Émir Hussein et logea chez elle. Elle mourut et il hérita de sa fortune.

A la mort du cheikh Mohammed el Akadi, le cheikh Soliman lui succéda dans la dignité de chef de la chambre des étudiants du Fayoum, et Mohammed bey, connu sous le nom de Mabdoul, lui construisit une grande maison dans la rue d'Abdine.

Il devint célèbre et partit pour Constantinople pour régler les affaires des émirs. A son retour au Caire les émirs, les dames, les agas, les coptes et d'autres personnages lui envoyèrent des présents et l'honorèrent.

La dame Zelikha, femme de Ibrahim bey el Kébir, le maria avec la fille de Abdallah el Roumi, et il eut ainsi à administrer les biens wakfs de ce dernier, dont faisaient partie des villages situés près de Rosette et d'autres localités. Il devint ainsi connu dans les provinces de la Basse et de la Haute-Egypte.

Quoiqu'il n'eût qu'un petit bagage scientifique, il était très connu parce qu'il se mêlait beaucoup aux affaires.

Il était très généreux et donnait tout ce qu'il avait. Il était d'une compagnie agréable, peu hautain, et traitait aussi bien les petits que les grands; sa table était toujours ouverte à tous ceux qui venaient chez lui et il ne permettait à aucune personne qui venait chez lui, soit pour affaire soit pour simple visite, de s'en aller sans avoir déjeuné ou dîné.

Si un pauvre venait à lui, il lui donnait au delà de ce qu'il espérait et s'il se trouvait qu'il n'avait pas d'argent il en empruntait.

Jamais il ne fut avare de son influence ou de ses démarches pour rendre service à autrui et il lui arriva souvent de passer des journées entières à courir pour rendre service; et si en rentrant le soir, quelqu'un le rencontrait en chemin et lui demandait de faire une démarche pour lui, il ne refusait jamais de la faire à l'instant, même s'il devait aller à une distance très éloignée.

Il agissait ainsi sans attendre aucune récompense ni indemnité; mais il prenait toujours avec reconnaissance ce qu'on lui donnait ou le cadeau qu'on lui offrait, de quelque infime valeur qu'il fût.

Il attira ainsi les cœurs à lui et des étrangers venaient de tous côtés pour le voir et pour le charger de leurs affaires. Il les recevait avec bonne grâce, leur offrait l'hospitalité, leur donnait à manger et les honorait jusqu'au jour où il leur terminait leurs affaires. Il leur donnait alors des provisions pour le voyage, et ils partaient contents et reconnaissants. Ils lui envoyaient ensuite la récompense qu'ils pouvaient.

Si un cadeau lui arrivait au moment où il se trouvait chez lui, il en distribuait toujours une partie aux personnes présentes.

Lorsque les émirs égyptiens se réfugièrent dans la Haute-Égypte après l'arrivée de Hassan pacha Djazayerli, que celui-ci fit cerner leurs maisons et réclama des sommes d'argent à leurs femmes; lorsqu'il arrêta leurs enfants, leurs esclaves et les

mères de leurs enfants et les envoya au marché pour les faire vendre aux enchères, plusieurs de ces grandes dames se réfugièrent chez le cheikh Soliman et celui-ci leur donna une large hospitalité et les protégea tant que le Pacha resta en Egypte et après son départ pendant le gouvernement d'Ismaïl bey.

Après la peste, lorsque leurs maris furent rentrés dans leurs fonctions, ils ne respectèrent que davantage le cheikh Soliman et eurent une haute idée de son honnêteté, de sa générosité, de sa vertu et de sa piété ; aussi le laissaient-ils monter dans les appartements réservés à leurs femmes, qui l'appelaient leur père. Il causait avec elles et leur donnait des conseils.

A l'entrée des Français en Egypte, les femmes des émirs se réfugièrent une seconde fois chez lui et en telle quantité que sa maison et les maisons voisines en furent pleines. Il les protégea auprès des conquérants et les garda chez lui pendant plusieurs mois. Il fit également accorder l'aman à quelques-uns des émirs et les fit rentrer au Caire.

Les Français l'aimaient, acceptaient toujours son intervention et venaient dans sa maison où il leur offrait des festins. Il se conduisit avec eux de telle manière qu'ils en firent un des chefs du Divan qu'ils avaient institué pour juger les différends entre musulmans. De plus, lorsqu'ils organisèrent l'administration des provinces et qu'ils décidèrent que tous les cheikhs d'un même village devaient être soumis à un seul cheikh pour décider de toutes les affaires du village, ils nommèrent le cheikh Soliman, en plus de ses fonctions au Divan, aux fonctions de cheikh de tous ces cheikhs, sous l'autorité du Français nommé Abrizon (?). Pour cette nouvelle fonction on lui alloua un traitement spécial. Sa maison devint par ce fait le rendez-vous de tous les cheikhs des villages, qui venaient chez lui par bandes.

Après le départ des Français et l'arrivée des Turcs et du vizir, le cheikh Soliman continua à faire partie des savants et des hauts personnages, à être bien respecté et écouté et à jouir d'une très grande réputation.

A la mort du defterdar Khalil effendi Radjaii et de Katkhoda bey, lors du meurtre de Taher pacha, le frère du defterdar, son khazendar et d'autres personnes se réfugièrent dans sa maison. Ils y restèrent entourés de soins jusqu'au moment où ils purent s'en aller dans leur pays.

Il fut atteint d'une maladie qui paralysa sa langue et qui l'emporta au bout de quelques jours, c'est-à-dire la nuit du dimanche 15 Zilhodjeh. Son convoi partit de sa maison située dans la rue d'Abdine et on pria sur son corps dans la mosquée d'El Azhar, devant une assistance aussi nombreuse que s'il s'agissait d'un grand savant et composée de presque autant de femmes que d'hommes.

Il laissa des dettes s'élevant à près de 10,000 tallaris; mais les créanciers, auxquels elles étaient dues, abandonnèrent leurs droits.

Il n'eut que deux filles. Que Dieu l'ait dans sa grâce, lui pardonne et nous pardonne!

ANNÉE
MIL DEUX CENT VINGT-CINQ.

Mois de Moharram.

Ce mois commença le lundi.

Dans ce jour on reçut de Turquie les nouvelles des victoires remportées par les Russes et de la conquête qu'ils firent de plusieurs pays. Nous sûmes aussi qu'il régnait une grande panique à Constantinople ainsi qu'une grande cherté de vivres et qu'on faisait circuler dans l'empire des nouvelles afin de tranquilliser les habitants.

Le 5 de ce mois, est arrivé de Constantinople Ibrahim effendi el Kaïdj qui s'y était rendu il y a quelque temps. Il est porteur d'ordres impériaux réclamant l'envoi de munitions et de céréales. On annonça son arrivée par des coups de fusil et de canon et il monta à la Citadelle en grande pompe.

Le même jour, Divan effendi revint de la Haute-Egypte accompagné de Ahmed aga Chouekar. Ils restèrent quelques jours au Caire et s'en retournèrent munis d'une lettre pour les émirs.

Le vendredi 13, à 7 heures de la nuit, un grand et terrible tremblement de terre eut lieu en trois secousses successives et dura quatre minutes environ. On en fut terrifié et plusieurs habitants sortirent de leurs maisons et s'enfuirent dans la campagne, quoiqu'ils en fussent bien loin.

Le matin, tout le monde en parlait et on constata que plusieurs maisons et murailles anciennes s'étaient écroulées, que plusieurs autres se crevassèrent et que le minaret du village Bassous et la moitié de celui de Om Ohnan, à Menoufiah, étaient tombés.

Le lendemain, samedi, un autre tremblement de terre se produisit dans l'après-midi. Il n'était pas aussi fort que le premier, mais il causa cependant un grand tumulte et une grande frayeur.

On eut dans le public l'idée qu'un nouveau tremblement de terre surviendrait encore plus violent. Les uns pensaient que ce serait la veille du mercredi au soir et les autres fixaient un autre jour pour cet évènement. Certains se basaient sur les dires des astrologues et certains autres se basaient sur les paroles de quelques chrétiens ou juifs. On dit qu'un chrétien s'était rendu auprès du Pacha, lui avait prédit un tremblement de terre et avait consenti à être mis en prison par lui, afin d'être tué, si sa prédiction ne se réalisait pas. Tout cela n'était qu'imaginaire et faux. Dieu seul connaît l'avenir.

Le dimanche 14, le Pacha donna ordre de cerner les maisons des principaux coptes, tels que Moallem Ghali, Moallem Djerdjès el Tawil et son frère, Faltaos el Fransico, en tout sept personnes. On emmena ces personnages dans un piteux état et on ferma leurs maisons après avoir emporté leurs registres. Lorsqu'on les amena devant le Pacha, celui-ci leur demanda de lui fournir des comptes d'après leurs registres et ordonna de les mettre en prison après que Moallem Ghali lui eut adressé la parole.

Pendant qu'ils étaient en prison il leur réclama, par l'intermédiaire du rouznamdj Hussein effendi, 30,000 bourses; mais cette somme fut reduite à 7,000.

Le jeudi 18, le public crut qu'un tremblement de terre surviendrait cette nuit même à minuit. La plupart des habitants sortirent de la ville avec leurs femmes et leurs enfants et se rendirent les uns sur le bord du Nil, à Boulac, d'autres du côté de Cheikh Kamar, d'autres dans le jardin de d'Ezbékiah et d'autres dans d'autres endroits. Un grand nombre de soldats se rendirent aussi à la place de Roumeïlah, à Karamidan et du côté des cimetières et y dressèrent des tentes.

Tous eurent cette nuit-là des souffrances atroces. Il faisait froid car nous étions au milieu de l'hiver.

Aucun tremblement de terre n'eut lieu; seulement les voleurs profitèrent de l'absence des habitants pour piller leurs maisons, de sorte que le lendemain des plaintes en très grand nombre furent adressées aux gouvernants. Ceux-ci firent annoncer dans les rues que personne ne devait plus parler de tremblement de terre et que toute personne qui sortirait de sa maison par crainte de cet événement serait punie.

Chacun rentra alors dans sa maison et laissa de côté ces idées qui ne sont basées sur rien.

Le même jour on découvrit que des hommes se tenaient pendant la nuit dans la cour de la mosquée d'El Azhar et y dépouillaient les personnes qui se levaient et passaient dans un but quelconque.

Le cheikh El Mahdi chercha à connaître ces personnes et y parvint; seulement comme parmi elles se trouvaient des fils de cheikhs influents, on étouffa l'affaire après avoir expulsé de la ville une personne inconnue sur le compte de laquelle on mit tous ces crimes.

Mais les vrais malfaiteurs se découvrirent par la suite, et ils seront humiliés parmi les hommes, comme nous le verrons en l'année 1227.

On expulsa du quartier d'El Azhar un certain nombre d'entremetteurs et de femmes de mauvaise vie qui y étaient venus demeurer et que les gens de cette mosquée fréquentaient.

Ces choses donnèrent aux dignitaires de l'État, aux soldats, aux gens de la ville et même aux gens de la basse classe, l'occasion de médire de la mosquée d'El Azhar et de lui attribuer toutes les mauvaises actions. Ces personnes disaient que El Azhar, après avoir été le foyer de la loi et de la science était maintenant le foyer de toutes les infamies; que l'année dernière on y avait découvert des faux monnayeurs et cette année on y découvrit des voleurs.

Le même jour, le Pacha ordonna de niveler le chemin qui conduit de la Citadelle à la route qu'il avait fait construire pour monter sur le Mokattam et dont nous avons parlé. Il voulut que chaque rue et que chaque quartier de la ville fournit un certain nombre d'hommes pour ce travail et que l'homme qui ne pouvait pas s'y rendre se fasse remplacer ou paie une somme d'argent.

En exécution de cette volonté on réunit la populace au son des tambours et des clarinettes, comme on agit lors de la cons-

truction faite par Mohammed pacha Khosroff. Mais le cheikh El Mahdy alla voir le lieutenant du Pacha et lui rappela que Mohammed pacha Khosroff avait été destitué pour avoir agi de la sorte « et comme nous voulons la conservation de votre gouvernement, ajouta-t-il, nous vous engageons à abandonner ce projet ». L'affaire fut en effet arrêtée et on n'en parla plus.

Mois de Saffar.

Le mercredi, premier de ce mois, Khalil aga fut chargé par le Pacha de surveiller les opérations du directeur de la Rouznamah et de ses écrivains et eut le titre de *Kattib el Zimma*, c'est-à-dire écrivain des créances du Gouvernement et de ses dépenses.

Cette nomination eut lieu au moment où l'on commençait à réclamer les impôts de la nouvelle année.

On décida qu'aucun écrit ne devait être expédié s'il n'avait été vu et contresigné par lui.

Le directeur de la Rouznamah et ses écrivains furent très peinés de cette mesure, qui était le résultat de la première intrigue faite contre eux et qui devait marquer le commencement des révélations de leurs concussions et de leurs secrets.

La mesure dont nous parlons a été prise sur l'accusation faite par certains effendis contre le directeur de la Rouznamah et ses écrivains.

On les accusait de s'approprier les sommes d'argent appartenant à l'État au préjudice du Trésor.

Khalil effendi, qui venait d'être nommé à ces nouvelles fonctions, était écrivain du Trésor chez Mohammed pacha Khosroff. Il était toujours ivre.

Le même jour, le Pacha fit saisir trois écrivains coptes qui étaient chargés du mesurage des terres de la province de

Menoufiah et les fit battre et emprisonner. Il avait appris qu'ils avaient été corrompus pour déclarer que l'étendue des terres irriguées de certains villages était moindre que ce qu'elle était en réalité.

Nous savons par ce qui précède qu'un nouvel impôt avait été établi sur les terres irriguées. Cet impôt fut réclamé cette année sur toutes les terres, car le Nil avait atteint une hauteur suffisante; cependant certaines terres de la province de Béhérah et d'autres provinces n'ont pu être inondées à cause du défaut de curage des canaux, du manque d'écluses et de digues et à cause de l'obligation où se trouvaient les paysans et les concessionnaires de s'occuper des réquisitions et des réclamations injustes qui pesaient sur eux.

Le 5 de ce mois, le Pacha fit appeler les kachefs des provinces et ordonna de lever sur les villages un impôt qui fut fixé par lui, sur leur conseil et sur celui des écrivains coptes, à 80 bourses au plus et à 15 bourses au moins.

Aucun fonctionnaire ne fut chargé de dresser des registres contenant la fixation de cet impôt et de les distribuer aux différentes provinces pour le recouvrement. On ne donna pas non plus des mandats de perception aux concessionaires des impôts comme on avait l'habitude de le faire, car le concessionnaire, aussitôt qu'il apprenait qu'un impôt avait été fixé sur sa circonscription, s'empressait d'aller au Divan, de prendre connaissance du taux de cet impôt et de prendre un délai pour le paiement en laissant un engagement par écrit. Il se mettait alors avec zèle à recouvrer la somme de ses paysans, et si ceux-ci n'arrivaient pas à la payer, il payait de son propre argent ou empruntait, quoique à intérêt, et se faisait rembourser plus tard peu à peu par eux. Tout cela pour conserver le bien-être de ces personnes et pour ne pas leur donner lieu de s'en aller de ses terres et de lui faire perdre ainsi les impôts qu'elles lui devaient.

Si cependant le concessionnaire n'arrivait pas à se faire payer, il s'adressait au kachef de la province et celui-ci désignait des agents pour percevoir les sommes dues et celles qui doivent s'y ajouter pour indemnités et frais de route, frais qui doublent et quelquefois dépassent d'une ou deux fois la valeur de la somme principale.

On mit à la charge du paysan les intérêts des sommes dues à raison de 10 paras par tallari. Ainsi, toutes les fois que l'agent de perception recevait un tallari, il le comptait à 80 au lieu de le compter à 90.

Le fellah se trouvait par tous ces moyens reduit à la plus extrême misère. Il se voyait obligé de vendre sa bête et les céréales qu'il avait en réserve et de quitter son village. Mais il n'était pas encore tranquille car le concessionnaire envoyait des agents pour le ramener et il devait encore payer les frais de route de ces agents.

S'il n'était pas trop chargé de famille et s'il pouvait se déplacer facilement, le paysan s'en allait alors hors du pays. Ces émigrations furent si nombreuses que la Syrie et la Turquie se remplirent de paysans égyptiens qui s'exilaient pour échaper à la tyrannie.

Quant au concessionnaire, s'il se voyait réduit à ne pouvoir payer ce qu'il devait, il écrivait une requête pour exposer l'état de misère de la circonscription dont il est chargé et réclamer une réduction de sa dette. Le Pacha, à qui il présentait cette requête, lui disait alors de rendre son contrat de concession et de reprendre le prix qu'il en avait payé ou une rente égale aux intérêts de cette somme. S'il acceptait et s'il était un homme à ménager, on lui délivrait un ordre en vertu duquel il pouvait se faire payer cette rente, mais l'ordre n'était jamais exécuté. Si au contraire il n'était pas une personne à ménager on ne lui donnait rien.

Plusieurs concessionnaires ont dû abandonner leurs conces-

sions contre la seule décharge de ce qu'ils devaient au Trésor, et d'autres même, après cet abandon, restèrent débiteurs d'un solde auquel venait quelquefois s'ajouter une nouvelle réclamation. Dans ce cas, le concessionnaire empruntait à intérêts auprès des militaires. Il devait de l'argent des deux côtés et il tombait dans la misère après avoir été riche.

Le même jour, les émirs de la Haute-Égypte, après plusieurs pourparlers, plusieurs correspondances et plusieurs voyages de Divan effendi et Mohammed bey el Manfoukh, se décidèrent à venir au Caire. Chacun d'eux reçut du Pacha une pelisse, des présents et de très fortes sommes d'argent. L'intention du Pacha était de leur tendre un piège. Il donna à Mohammed bey el Manfoukh la concession de la douane de Boulac et il la lui reprit moyennant une indemnité de 600 bourses.

Le même jour, le Pacha nomma Saleh ben Moustapha Katkhoda el Razaz aux fonctions de directeur du matériel. Les ateliers des forgerons installés dans la maison de l'ancien directeur, Mohammed effendi Tobbal el Ouadnaly, furent transférés dans celle du nouveau directeur, située dans le quartier de Tabana. Il en fut de même des fabricants de chars, de boulets, de canons.

On enleva aussi à Mohammed effendi les directions de la poudrerie, de l'hôtel des monnaies de la douane du mastic et d'autres administrations.

Le même jour, des nouvelles de Turquie et de Syrie et d'autres pays annoncèrent que le tremblement de terre dont nous avons parlé s'était fait sentir en même temps dans ces pays, mais qu'il avait été beaucoup plus fort et avait duré plus longtemps; que dans l'île de Crète il causa beaucoup de dommages. Un grand nombre de constructions furent renversées,

beaucoup de personnes furent ensevelies sous les décombres. Sur le rivage de l'île de Malte un grand nombre de barques se brisèrent. A Lattaquié, des terres se sont effondrées et on dit que la terre s'étant ouverte, on vit dans les fentes des constructions qui avaient été antérieurement ensevelies.

Pendant ce mois, on reçut des nouvelles de Jérusalem ; on apprit que l'année précédente, après que la grande église eût été incendiée, ainsi que nous l'avons raconté, le Sultan ordonna de la reconstruire. Un officier, porteur de cet ordre impérial, arriva à Jérusalem et fit commencer la reconstruction sur un plan meilleur et plus vaste que l'ancien. Des immeubles voisins furent englobés. La construction devait être très luxueuse car les murs avaient été faits en pierre de taille et on avait apporté pour les utiliser des marbres de l'église du tombeau. Tout ce travail fut cependant arrêté par certains Janissaires qui, protégeant leur religion, s'opposèrent à la construction, insultèrent l'officier impérial et les principaux habitants de la ville. Ils prétendaient qu'une église démolie ne pouvait être reconstruite qu'avec les matériaux mêmes provenant de la première construction, qu'elle ne devait pas s'élever très-haut et devenir un monument, qu'enfin, il n'était pas permis d'utiliser les marbres de l'église du tombeau.

L'aga impérial fit prévenir Youssouf pacha de cet incident et de l'opposition qu'on faisait aux ordres de l'Empire. Ce pacha envoya des troupes qui se rendirent à Jérusalem par la vallée, beaucoup plus courte que la route ordinaire, et ces troupes surprirent les récalcitrants qui étaient au nombre de plus de 30, les cernèrent dans un couvent et les tuèrent tous. Quant à l'église, elle fut reconstruite dans un style plus grandiose.

Nous demandons à Dieu de nous accorder la paix dans la religion.

Mois de Rabi el Awal.

Ce mois commença le jeudi.

Pendant ce mois, les émirs de la Haute-Egypte vinrent à Béni Souef et un grand nombre de soldats arrivèrent au Caire. Divers commissaires furent chargés d'engager des pourparlers, et Divan effendi vint au Caire et s'en retourna vers les émirs.

Pendant ce temps le Pacha, obéissant aux intrigues de quelques personnes, ordonna aux écrivains de dresser le compte de Hussein effendi, directeur de la Rouznamah pour les deux années passées, c'est-à-dire 1223 et 1224. Ce travail fut terminé en quelques jours et il en résulta que Hussein effendi était créancier de 180 bourses.

Cela ne plut pas au Pacha, qui crut à une trahison et obligea Hussein effendi à lui payer 400 bourses en disant qu'il voulait lui réclamer 600 bourses, mais qu'il lui en laissait 200 pour le payement de ce que lui restait dû d'après le compte.

Le matin, Hussein effendi se rendit auprès du Pacha, qui lui donna une pelisse et lui ordonna de continuer ses fonctions, mais vers le coucher du soleil, des soldats arrivèrent à sa maison. Ils lui enjoignirent de leur donner ses registres en lui criant qu'il était destitué. Ils emportèrent les registres et on lui réclama les 400 bourses. Il se les procura et paya. Ses registres lui furent alors rendus.

Le même mois survint l'affaire d'Ahmed effendi, connu sous le nom de Yatun, écrivain à la Rouznamah.

Voici de quoi il s'agissait : Le Pacha, étant dans sa maison de l'Ezbékiah, reçut du kachef de la province de Dakahliah une lettre par laquelle ce kachef l'informait qu'ayant mesuré

les terrains d'Ahmed effendi, il avait trouvé que leur superficie dépassait de 500 feddans la superficie indiquée dans les registres, et que, sans doute, cette fraude était le résultat d'un accord entre cet effendi et les écrivains mesureurs chrétiens qui ne cherchent qu'à lui être agréables et à favoriser ses concussions, les registres de la Rouznamah se trouvant entre ses mains.

Aussitôt cette lettre lue, le Pacha ordonna d'arrêter Ahmed effendi et de le mettre en prison; seulement comme Sayed Mohammed el Mahrouki et Aly kachef el Kébir el Alfi se trouvaient présents, ils intervinrent pour lui et lui dirent que cet effendi avait un cancer au pied et qu'il ne pouvait bouger. Sayed Mohammed demanda au Pacha de prendre l'effendi chez lui et de l'y garder à sa disposition. Le Pacha accepta et Sayed Mohammed se rendit à l'instant dans la maison de l'effendi, où les agents chargés de l'arrêter étaient déjà arrivés et l'avaient inquiété. Il le conduisit chez lui, retourna chez le Pacha et intercéda de nouveau pour Ahmed effendi. Le Pacha consentit à une transaction de 80 bourses en disant à Sayed el Mahrouki que son intention était de réclamer 300 bourses, mais par erreur il avait dit 100 bourses. Enfin sur ces 100 bourses il consentait à une réduction de 20 bourses pour faire plaisir à Sayed el Mahrouki et ajouta que le détenu pouvait payer une somme beaucoup plus forte et il cita des faits prouvant sa richesse et entre autres qu'Ahmed effendi étant venu le trouver à Siout avec le registre des impôts, il entra dans cette ville en grande pompe car il avait apporté avec lui des matelas, des caisses, des garde-mangers, s'était fait suivre de valets de chambre, de domestiques, de maîtres d'hôtel, d'un médecin et d'un barbier. « Ayant vu cela, ajouta le Pacha, j'ai demandé qui il était, et on me dit que c'était un employé de la Rouznamah. Je me suis alors demandé ce que devaient être les chefs des employés de cette administration et surtout le Rouznamdji. »

Le Pacha, depuis ce jour, ne manqua pas de veiller secrètement sur les fonctionnaires de cette administration et de demander des renseignements sur leur situation, car il avait un caractère curieux, jaloux et aimait à connaître ce que les gens possédaient.

Lorsque Khalil effendi fut chargé de la direction dont nous avons parlé, des recettes de l'État et de ses dépenses, les ennemis d'Ahmed effendi l'entourèrent et arrivèrent à faire savoir au Pacha et à son lieutenant que cet effendi faisait ce qu'il voulait des sommes d'argent appartenant à l'État, qu'il avait une très grande influence sur le directeur de la Rouznamah, Hussein effendi, que celui-ci était à ses ordres, que sa maison était toujours ouverte aux personnes qui voulaient y venir ; que tous les soirs il nourrissait un certain nombre de pauvres ; qu'il gardait chez lui un grand nombre de savants ; qu'il se portait caution pour les concessionnaires des impôts établis sur les circonscriptions territoriales qui leur étaient soumises et qu'il attendait longtemps avant de se faire rembourser des concessionnaires. Que conclure de tout cela sinon qu'il était riche et puissant ?

Quant à la vérité sur le crime dont on l'accusait, c'est que les 500 feddans que l'on trouvait en plus chez lui, c'étaient en réalité des terres stériles qu'il avait, ainsi que ses associés les concessionnaires de ces territoires, améliorées et rendues propres à la culture. Il pensait qu'il ne devait pas déclarer ces terres à l'arpentage, mais cette omission lui valut ce que nous avons dit plus haut et il fut aussi rayé du nombre des fonctionnaires de la Rouznamah.

Ahmed effendi resta donc chez lui et ses douleurs au pied augmentèrent.

Dans ce même mois, le Pacha se fâcha contre le négociant Mahmoud Hassan et le destitua des fonctions qu'il occupait dans les douanes et de celle de chef des commerçants. Il lui fit perdre en outre 2,500 bourses qu'il lui devait.

Mois de Rabi el Akhar.

Ce mois commença le samedi.

Le premier jour de ce mois, des nouvelles du Hedjaz annoncèrent que des pluies torrentielles étaient tombées pendant le mois de Saffar. Elles avaient occasionné des pertes considérables; près de six cents maisons à la Mecque avaient été démolies ainsi que d'autres à Djeddah ; de grandes quantités de marchandises appartenant aux commerçants avaient été endommagées.

Le même jour, les émirs d'Égypte arrivèrent au village de Rokak. Quelques-uns avaient pris les devants et arrivèrent à Dahchour. Les personnes de leur suite qui se trouvaient dans leurs maisons au Caire et leurs amis sortirent à leur rencontre.

Moustapha aga el Wakil, Aly kachef el Sabondji et Divan effendi allèrent aussi au devant d'eux. Le Pacha sortit aussi et son fils Toussoun le suivit. Ibrahim bey lui offrit des présents et lui donna l'hospitalité pendant plusieurs jours.

Tous revinrent alors et on engagea des pourparlers pour arriver à une entente, mais il surgit de nouvelles difficultés.

Le 5 de ce mois, Othman bey Youssouf et un autre Sandjak arrivèrent au Caire. Ils montèrent à la Citadelle, causèrent avec le Pacha et s'en retournèrent.

Le lendemain ils retournèrent aussi chez le Pacha, qui leur donna des pelisses ainsi que des sommes d'argent. Le Pacha envoya aussi des présents à Ibrahim bey et à Selim bey el Mahramdji.

Le mardi 11, tous les émirs arrivèrent à Djizah et dressèrent leurs tentes hors de la ville. Ils étaient accompagnés de

nombreux bédouins. Ils croyaient que le Pacha ferait tirer le canon à leur arrivée, mais comme il ne le fit pas, Ibrahim bey s'étonna de ce manque de considération ; il fit observer qu'il était émir d'Égypte depuis plus de quarante ans, qu'il avait été plusieurs fois chargé de remplacer le gouverneur de ce pays et qu'une fois entr'autres Mohammed Aly avait fait partie de sa suite et avait reçu ses vivres dans sa maison. « Il me fait venir, ajouta-t-il, il fait venir tous les émirs pour faire la paix avec lui et il ne tire en notre honneur aucun coup de canon et cependant il le fait pour saluer l'arrivée de certains Européens ».

Cependant le bruit courut en ville que le Pacha avait traversé le Nil dès le matin pour souhaiter la bonne arrivée à Ibrahim bey, mais cette nouvelle ne se confirma pas.

Le lendemain matin, le Pacha s'en alla à son palais de Choubrah. Chahine bey el Alfi vint le trouver en barque ; ils entamèrent une longue conversation après laquelle Chahine bey retourna à Djizah dans un état de vive surexcitation ; de là il envoya ses femmes au Fayoum et pendant le reste de la journée, il fit retirer son mobilier du château, il cassa les vitres et les glaces qui se trouvaient dans les appartements qu'il occupait, il monta à cheval accompagné de sa suite et ses mamlouks et se rendit à l'armée de ses collègues, dans le voisinage de laquelle il établit son camp. Il promit aux émirs une sincère amitié, ils le nommèrent chef des émirs Mouradistes.

Il faut ici que je dise quelques mots d'Abd-el-Rahman bey, homme de la suite d'Othman bey el Mouradi et connu sous le nom de Tambourdji. Il était venu voir Chahine bey et l'avait décidé à abandonner le Pacha et à s'unir aux autres émirs.

Quant au Pacha, aussitôt que Chahine bey l'eût quitté, il réunit ses soldats et cela fit beaucoup parler en ville.

Le même jour, Hassan pacha et Saleh aga Og se rendirent au camp des émirs à Djizah. Ils les saluèrent et prirent leur repas chez Chahine bey. Une lougue conversation s'engagea entre eux et Ibrahim bey. Hassan pacha dit à Ibrahim bey : « Vous êtes venu ici pour conclure la paix en vertu de votre convention avec le Pacha. Dans cette convention la paix devait être conclue aussitôt que vous seriez à Djizah. Eh bien, voilà maintenant que vous y êtes ». Ibrahim bey demanda alors à Hassan pacha quelles étaient les conditions d'après lequelles la paix devait être conclue, Hassan pacha répondit. « Vous entrerez sous l'obéissance du Pacha, il vous donnera toutes les fonctions que vous désirerez, pourvu que vous payez les impôts et les réquisitions qu'il établira sur les villages, que vous fournissiez les céréales et le tribut et que vous lui reconnaissiez le droit de choisir quelqu'un d'entre vous pour l'envoyer au Hedjaz reprendre les deux villes saintes. Vous devez en un mot lui obéir en tout ; de son côté, il vous donnera des gouvernements, vous comblera de faveurs et fera construire entièrement à ses frais pour vous et pour les gens de votre suite, les maisons et les châteaux que vous lui demanderez. Du reste vous avez entendu dire et vous avez vu par vous-mêmes de combien de faveurs il a comblé Chahine bey, quelle quantité de mamlouks et de belles esclaves il lui a donné, comment ses avis sont toujours écoutés, et comment il est entièrement libre de gouverner la rive Ouest depuis Rosette jusqu'au Fayoum, Béni Souef et Bahnassa ».

Ibrahim bey répondit : « Oui, il a fait avec Chahine bey ce que les rois et à plus forte raison les vizirs ne font pas. Mais ce n'était pas pour récompenser les services de Chahine bey. Il a agi dans un but inavoué : c'est un piège dans lequel il veut faire tomber d'autres émirs. Nous connaissons sa manière d'agir et sa perfidie ; nous savons combien il s'est montré inégal envers plusieurs de ceux qui l'ont servi avec zèle et l'ont rendu maître de ce pays ».

Hassan pacha ayant demandé à Ibrahim bey de lui citer ces personnes, celui-ci continua : « C'est d'abord son Maître Mohammed pacha Khosroff, ainsi que son lieutenant et Othman aga Kûg, son Kazendar. Après avoir comploté contre lui, avoir pris la Citadelle avec l'aide de son frère, Taher pacha, et avoir incendié son palais, il souleva les Turcs contre ce Taher pacha et il le fit tuer par eux dans sa maison. Après cela il se fit notre ami ; il nous promit son aide et nous demanda de nos soldats : il s'unit à Othman bey el Bardissy, auquel il jura une amitié et une fraternité sincères ; puis il le lança contre Aly pacha el Taraboulsi. Il en est résulté le meurtre que tout le monde connaît et qu'il nous a attribué.

« Il travailla à faire trahir El Alfi par son frère Bardissy, il renvoya à nous les soldats qui demandaient leur solde et conseilla à Othman bey de réclamer un impôt aux habitants. Ces manœuvres furent cause que nous fûmes obligés de sortir du Caire dans l'état le plus misérable.

« Il fit venir ensuite Ahmed pacha Korchid et le nomma vizir ; puis il entreprit en personne une expédition contre nous, mais peu après et dans le désir de renverser Ahmet pacha, il revint au Caire, souleva ses soldats contre lui et dit à Sayed Omar, au cadi et aux cheikhs que le Pacha méditait leur assassinat. Ceux-ci excitèrent la foule et nous connaissons les guerres, les incendies qui s'ensuivirent.

« Sayed Omar le servit avec un très-grand zèle ; il lui témoigna de l'amitié tant qu'il n'en eût pas obtenu tout ce qu'il voulait ; mais dès que son but fut atteint, il fit sortir Sayed Omar du Caire et l'exila en dépit de tous les engagements qu'il avait pris vis-à-vis de lui.

« Il en fit autant avec Othman bey et avec d'autres.

« Tous ces faits sont connus et vous avez pu les constater comme tout le monde. Qui donc peut avoir confiance en cet homme et conclure la paix avec lui ? Sachez, mon fils, que

nous étions en Égypte au nombre de dix mille, soit comme généraux, soit comme émirs, soit comme kachefs, soit comme mamlouks, soit comme simples soldats, agents ou serviteurs ; chaque émir était retiré dans son territoire, nous vivions tous très bien, nous jouissions de tous les plaisirs et nous étions riches malgré nos grosses dépenses et les cadeaux que nous faisions à nos gens et aux personnes qui se mettaient sous notre protection. Nos tables étaient toujours ouvertes et nous ne connaissions ni soldats ni solde. Les villages jouissaient de la tranquilité, les paysans et leurs cheikhs y vivaient en paix ; leurs maisons étaient toujours ouvertes aux étrangers qui passaient dans leurs villages. Nous payions les sommes dues au gouvernement pour ses dépenses, aux pauvres, au trésor impérial, aux deux villes saintes et aux pèlerins ; nous payions selon la coutume les sommes dues aux bédouins ainsi que les dépenses des vizirs qui nous gouvernaient, des agas et des officiers impériaux qui venaient à nous, ainsi que celles de leurs domestiques. Nous envoyions des présents au Sultan et nous faisions encore d'autres dépenses. Or, le Pacha n'a pas assez des impôts de tout le pays, des revenus des douanes, des octroits, des impôts qu'il a nouvellement établis, des réquisitions de céréales, de chameaux, de chevaux qu'il impose, des biens provenant de sa part de bénéfice dans les concessions, des réquisitions qu'il fait chez les négociants, des procès, des enchères dans les douanes et de la fabrication des monnaies de cuivre. Maintenant chaque espèce d'impôt lui rapporte ce que rapportait autrefois une province entière et cependant il ne peut même pas nous donner de quoi vivre avec nos familles, les mamlouks et les serviteurs qui sont restés avec nous. Il désire nous tendre un piège pour sacrifier jusqu'au dernier d'entre nous. »

Hassan pacha se mit alors à rassurer Ibrahim bey en lui disant que ses craintes n'étaient pas fondées, que le Pacha le

respectait et l'appelait toujours son père. « Vous n'ignorez pas, ajouta-t-il, que c'est Dieu qui lui a accordé le gouvernement de ce pays et Dieu donne le gouvernement à qui lui plait[1]. Il ne veut pas que quelqu'un lui désobéisse ou s'associe avec lui par la force, mais si vous vouliez la paix avec lui, il vous donnera plus que vous ne pouvez espérer. »

Ibrahim bey secoua la tête et dit : « C'est vrai, ce sera une bonne chose » et sur cette parole, la séance fut levée. Hassan pacha et Saleh aga Og revinrent au Caire.

Pendant la nuit, presque tous les émirs qui se trouvaient au Caire sortirent avec leurs soldats, leurs chevaux, leurs dromadaires et leurs bagages. Il se rendirent à Djizah. Là ils se réunirent à leurs collègues et divisèrent le pouvoir en trois parties. Ils désignérent Chahine bey comme chef des mouradistes, Aly bey Ayoub, comme chef des mohamedistes et Othman bey Hassan, comme chef des ibrahimistes. Ils écrivirent ensuite aux chefs des tribus des bédouins des lettres dont je n'ai pu saisir le sens.

Le vendredi 14, des soldats furent postés aux portes de la ville du Caire pour empêcher les habitants, même les domestiques, de sortir ; on défendit aussi de traverser le Nil et on réunit toutes les barques sur la rive est. Toutes les marchandises qui se trouvaient chargées sur les barques des négociants pour être expédiées à Rosette ou à Damiette furent débarquées et réquisitionnées.

Pendant toute cette journée et celle du lendemain, on fit transporter de l'autre côté du Nil les troupes, les tentes, les canons et les chars. Vers le soir le Pacha traversa lui-même le fleuve et se rendit au château de Djizah où se trouvait auparavant Chahine bey.

[1] Verset 25, chap. II, du Coran.

Les troupes turques, albanaises, celles de Dallat et des Sagman se concentrèrent et les hostilités commencèrent.

Quant aux émirs, ils se tenaient en face des troupes du Pacha, derrière le retranchement. Ils gardèrent leur position jusqu'au lendemain ; mais voyant qu'ils n'étaient point attaqués, ils se retirèrent vers le sud de Djizah, près des villages de Dahchour et de Zanein.

Pendant les journées du lundi et du mardi, le Pacha fit donner de l'argent aux soldats. Il ne les avait pas payés depuis plusieurs mois.

Du lundi soir au mardi soir, le Pacha fit à cheval un voyage au village de Kerdassa. Il avait appris qu'une tribu de bédouins passerait par là pour rejoindre les émirs et il désirait leur couper le chemin. Il ne rencontra pas cette troupe mais il trouva sur son passage un petit camp de bédouins ; il s'empara des bestiaux qui s'y trouvaient. Pendant ce voyage il perdit quelques soldats, dont quelques-uns moururent de faim.

Le vendredi, les émirs s'éloignèrent encore vers le sud et se rendirent aux villages de Djozr el Hawa, près de Rosette.

Pendant ces jours, huit chefs de la tribu de Welad Aly vinrent trouver le Pacha ; il leur donna des pelisses et des châles de cachemire ainsi que 150 bourses.

D'autre part, les chefs de la tribu de Hanadi et leurs bédouins allèrent rejoindre les émirs.

Le dimanche 23, le Pacha traversa le Nil et se rendit à sa maison de l'Ezbékiah. Il y passa deux nuits et le troisième jour il se rendit à la Citadelle. Il était fâché de la tournure qu'avait prise cette affaire, car les difficultés avaient surgi au moment où tous les émirs étaient à Djizah, c'est-à-dire au moment où ses desseins allaient recevoir leur accomplissement.

Il était surtout fâché d'avoir dépensé tant d'argent inutilement pour Chahine bey el Alfi.

A cette époque, c'est-à-dire vers le milieu du mois copte de Bachans, le Nil monta de plus d'un pic et demi; il se mit ensuite à diminuer et à revenir à son niveau ordinaire. Cette crue inattendue est un fait curieux.

Mois de Djamad el Awal.

Le dimanche, premier jour de ce mois, le Pacha fit des courses à Djizah. Il tomba de cheval. Un de ses mamlouks fut atteint d'une balle et mourut. On dit que cette balle était destinée au Pacha.

Le même jour, les soldats eurent l'ordre de partir; ils s'empressèrent de terminer leurs affaires. Ils volèrent les ânes et les chameaux des particuliers, prétextant qu'ils devaient partir pour combattre les émirs de la Haute-Égypte.

Quant à ceux-ci, ils avaient gardé toujours les mêmes positions.

Le 5, Hassan pacha partit et dressa son camp au quartier de Athar. Mohou bey sortit aussi avec ses troupes portant des bannières.

Un grand nombre de soldats partirent par la voie du Nil pour aller garder les grandes villes, car aucune d'elles n'était encore occupée par les émirs.

Tous les jours des soldats sortaient de la ville et y rentraient, ils continuaient à voler les bestiaux, les ânes des marchands de pastèques et les chameaux des marchands d'eau.

Quant au Pacha, il traversait le Nil une fois tous les deux ou trois jours, se rendait à la Citadelle et retournait ensuite à son camp de Djizah.

Les communications entre la Haute et la Basse-Égypte étaient interceptées.

Le mardi 17, le Pacha apprit que les émirs mouradistes et ibrahimistes et le plus grand nombre des émirs entretenaient des correspondances et faisaient des affaires avec Sayed Salama el Nadjari, son frère et son neveu ; que Sayed Salama leur envoyait secrètement, par l'intermédiaire de quelques bédouins, toutes les armes et toutes les munitions dont ils avaient besoin, qu'il avait acheté une grande quantité d'armes, de chevaux, d'effets et autres choses dans l'intention de les leur envoyer, que ces objets ainsi que plusieurs autres qui auparavant se trouvaient dans les maisons de certains émirs étaient réunis actuellement chez lui, et qu'il donnait l'hospitalité à un envoyé des émirs arrivé depuis peu de jours avec le cheval de Naman bey et de fortes sommes d'argent.

A cette nouvelle, le Pacha ordonna de faire arrêter Sayed Salama, de le mettre en prison, de faire une perquisition dans son domicile et de s'emparer de tous ses papiers et de tous les objets qui pouvaient s'y trouver.

En exécution de ces ordres, Sayed el Nadjari et son neveu furent mis en prison, des perquisitions furent faites dans sa maison : on y trouva cinq chevaux et plusieurs armes dont on s'empara, on pilla également tout ce qui se trouvait dans la maison, et la bibliothèque de son père fut dispersée.

On ne trouva aucune lettre des émirs ni aucune trace de correspondance avec eux, mais on trouva une lettre de Sayed Ahmed, frère de Sayed Salama, qui disait :

Étant arrivé à la Mecque, j'ai acheté quatre chevaux du Nedjid, ayant les signes que vous m'avez indiqués, et je vous les envoie. J'espère que vous les présenterez à notre Seigneur.

Interrogé sur la provenance des armes et des chevaux, Sayed Salama répondit : « Je possède les armes depuis longtemps ;

on n'a du reste qu'à les voir pour constater leur ancienneté. Quant aux chevaux, il y en a quatre que j'ai fait venir dans l'intention de les offrir à notre Seigneur. Comme ils étaient faibles, je les ai gardés pour les soigner quelque temps et leur faire prendre des forces ; le cinquième je l'ai acheté pour mon usage personnel. Il m'a été vendu par un homme du village de Kafr Hakim, nommé Atouane Ahmed et avec lequel je suis en relation d'affaires. Cet homme m'a appris que ce cheval avait été acheté du côté du village de Sol. Comme j'ai trouvé dans ce cheval des signes de race, je ne l'ai plus monté et je l'ai laissé avec les autres pour le présenter ».

Mohammed effendi Tobbal se rendit aussitôt chez le Pacha, lui raconta tout ce qui précède et déclara qu'à son avis Sayed Salama était innocent et honorable, et que depuis sa nomination avec lui, il n'avait jamais remarqué que sa conduite pût être soupçonnée. Les personnes présentes confirmèrent les paroles de Mohammed effendi et le Pacha ordonna la mise en liberté de Sayed Salama. Il ordonna en outre que tous les objets pillés dans sa maison lui fussent rendus, et il se mit en colère contre ceux qui s'étaient rendus coupables du pillage. Il fit venir ensuite devant lui Sayed el Nadjari et lui déclara qu'il acceptait les chevaux. Il lui demanda des renseignements sur les signes de race, et Sayed Salama lui ayant fourni des détails utiles et intéressants, le Pacha lui fit un présent, doubla son traitement et le chargea, en outre de ses fonctions, de l'achat de ses chevaux.

Le même jour, on apprit que Hassan pacha, Saleh Odj, Abedin bey et les troupes albanaises étaient arrivés aux villages de Sol et de Barna. Là les émirs avaient élevé des fortifications sur la rive du Nil et y avaient installé des canons pour empêcher le passage des barques. Un engagement eut lieu et les troupes des émirs furent refoulées et chassées des fortifications.

Pendant cette bataille, Ibrahim aga, qui était chargé de veiller sur ces fortifications, s'étant tenu sur le bord du Nil, tomba dans le fleuve et fut pris, ainsi qu'une autre personne, par les soldats du Pacha. Les deux prisonniers furent décapités, leurs têtes furent envoyées au Pacha, et elles furent suspendues à la porte de Zouela.

Quant aux émirs, aussitôt qu'ils eurent appris l'arrivée des troupes albanaises, ils se préparèrent au combat. Ils se mirent en marche au commencement de la nuit (vendredi 14). Ils tombèrent à l'improviste sur les Albanais, les surprirent de tous côtés, leur livrèrent une grande bataille, leur enlevèrent beaucoup de matériel et firent un grand nombre de prisonniers.

Pendant ce temps, Hassan pacha et son frère Abedin bey remontaient le Nil, mais comme ils arrivaient au sud des fortifications, un incendie se déclara dans une barque appartenant à Abedin bey. Les soldats qui s'y trouvaient durent se jeter à l'eau ; quelques-uns purent gagner les rives du fleuve, les autres durent périr.

Quant aux barques de Hassan pacha, elles purent, aidées par un bon vent, arriver à Béni-Souef.

Après la bataille dont nous venons de parler, une partie des troupes des émirs traversa le Nil et se rendit au village de Chark Etfih, l'autre partie vint à Djizah et établit son camp près des troupes du Pacha.

Le mardi 18, au soir, le Pacha vint de Djizah au Caire et monta à la citadelle.

Pendant la nuit, un détachement des troupes des émirs surprit l'avant-garde des troupes du Pacha et la fit prisonnière. A cette nouvelle, les troupes du Pacha se montrèrent très surexitées ; un tel tumulte se produisit que Toussoun pacha envoya prévenir son père. Celui-ci descendit de la citadelle à 6 heures de la nuit et vint à Djizah.

J'ai entendu dire qu'au moment où le Pacha quittait la rive orientale pour se rendre de l'autre côté du Nil, il avait entendu une voix répéter à plusieurs reprises : « Allons tuer les émirs et les détruire complètement. » Il envoya immédiatement quelques-uns de ses gens dans une barque pour reconnaître d'où venait cette voix et pour savoir ce qu'on pouvait faire sur le Nil à cette heure ; mais personne ne vit âme qui vive. Ceci fit croire à quelques-uns que le Pacha était protégé par des saints.

Le 20, on sut que la discorde régnait parmi les émirs et que ceux d'entre eux qui s'étaient rendus sur la rive est étaient les trois émirs alfites ; Naman bey, Emin bey et Yehia bey.

Voici la cause de la discorde : Lorsque les alfites conclurent la paix avec le Pacha, on accorda à Ibrahim bey, leur chef, une entière autorité sur la plus grande partie du territoire de la rive ouest et Fayoum. Il eut aussi le pouvoir le plus absolu sur les émirs, sur les tribus de bédouins et sur les paysans. Il percevait les droits sur les bacs des villages de Ehsas, Embabah et Khabiri et autres ; ces droits, qui rapportaient des sommes considérables, furent encore doublés. Il recevait les cadeaux du Pacha par centaines de bourses, achetait des mamlouks et de belles esclaves et n'en payait pas le prix, de telle sorte que le Pacha se voyait encore obligé de désintéresser les marchands. Il vivait content et heureux mais ses collègues en étaient jaloux car il était avare ; il ne leur donnait que le strict nécessaire et encore ne le donnait-il que de fort mauvaise grâce et en leur reprochant ses bienfaits. Et cependant parmi eux il y en avait qui étaient émirs depuis plus longtemps que lui et qui se croyaient plus de droits que lui à la dignité de chef.

Ils lui en voulaient en outre de ne pas avoir rempli les conditions du testament de leur maître. Celui-ci en effet avait remis son trésor à Chahine bey et lui avait recommandé de

donner 7,000 écus à chacun des es collègues. Or Chahine bey ne leur donna pas cette somme, et toutes les fois qu'il leur faisait une distribution quelconque d'argent, il leur déclarait que ces sommes étaient à valoir sur le legs qui leur avait été fait.

Il leur mesurait tout à tel point que lorsqu'il donnait aux émirs de l'étoffe pour se faire des habits, il donnait à Naman bey, par exemple un demi-pic de moins qu'à Emin bey, sous prétexte que Naman bey était de plus petite taille que Emin bey.

Tout cela contribuait à le faire détester des émirs; ils se plaignaient hautement de l'avarice de leur chef. Or le Pacha, qui connaissait ces sentiments, commença à les entretenir, aussitôt que Chahine bey se fut séparé de lui pour s'unir à ses ennemis. Il promit aux émirs que s'ils venaient à lui et quittaient leur chef, il leur accorderait des faveurs beaucoup plus grandes que celles dont avait joui Chahine bey.

Ces promesses tentèrent les émirs; dans leur petit esprit ils crurent à la sincérité du Pacha. Ils se figurèrent aussi que s'ils s'unissaient au Pacha et quittaient ses ennemis, il croirait à leur amitié, et à leur dévoûment. Ils se rappelèrent toutes les douceurs du séjour du Caire et la vie paisible qu'ils menaient dans les châteaux qu'ils avaient construits à Djizah et dans les maisons qu'ils habitaient dans l'intérieur de la ville. Ils pensèrent aux femmes et aux esclaves que le Pacha leur avait données et ils se demandèrent pourquoi ils vivaient de cette vie d'émotions, de fatigues et de soucis, pourquoi ils faisaient la guerre, pourquoi ils se livraient à tous les périls et pourquoi ils ne dormaient ni la nuit ni le jour.

Ces réflexions les décidèrent, ils répondirent au Pacha: « Nous acceptons vos propositions à la condition que vous nous promettrez par une personne honorable et en qui nous aurons confiance que vous n'avez aucnne arrière pensée et que vous

nous accorderez amnistie entière ». Le Pacha leur promit tout ce qu'ils voulurent par l'intermédiaire de Moustapha kachef el Morali, qui était un des leurs et qui s'était séparé d'eux pour faire partie de la suite de Katkhoda bey.

Ils se mirent dès ce moment à chercher querelle à leur collègue Chahin bey. Dans une réunion qu'ils eurent avec lui ils lui demandèrent de leur donner le quart du territoire sur lequel s'étendait son gouvernement, prétendant que ce quart leur était attribué dans le partage primitif. Ils s'appuyaient sur ce que Ibrahim bey, Othman bey et Aly bey Ayoub avaient partagé avec leurs émirs. Chahin bey leur dit : « Indiquez-moi d'abord sur quel territoire je gouverne, afin que je puisse le partager avec vous ». Mais pour toute réponse, ils lui reprochèrent son avarice envers eux. « Vous avez, lui dirent-ils, tout pris pour vous seul. Lorsque nous étions en paix avec le Pacha et qu'il vous a donné pleins pouvoirs sur toute la rive ouest, vous avez pris pour vous seul tous les revenus de ces pays et vous ne nous avez rien donné. Nous serions morts de faim si le Pacha ne nous avait entretenus à ses frais et ne nous avait donné ce dont nous avions besoin. Or, nous ne pouvons maintenant vous accompagner et faire la guerre pour vous si vous ne nous dites pourquoi nous faisons la guerre et le profit que nous pourrons en tirer ».

Ils continuèrent longtemps sur ce ton, leurs reproches et leurs récriminations. Ils quittèrent enfin Chahin bey et firent transporter leurs tentes près du Nil.

Cette nouvelle fit beaucoup de peine à Ibrahim bey el Kébir. « Dieu seul est fort, dit-il. Pourquoi cette discorde et cette séparation et pourquoi ces actes qui démontrent le peu d'esprit de leurs auteurs ? » Il se rendit auprès des émirs pour rétablir la paix et pour se porter garant que tout ce qu'ils demanderaient leur serait accordé après la victoire. « Si vous avez maintenant besoin d'argent pour vos dépenses, je suis prêt à

vous donner 20,000 talaris de ma propre bourse. Vous les partagerez entre vous et reviendrez au camp avec nous ».

Les émirs n'ayant pas voulu céder, Ibrahim bey s'en retourna chez Chahine bey et voulut le décider à venir conférer lui-même avec les émirs, mais Chahine bey se refusa de l'accompagner prétendant qu'il pourrait se passer de leur concours et que s'ils partaient, il pourrait les remplacer en nommant de nouveaux émirs qui lui obéiraient et n'envieraient pas son titre de chef.

Quant à Naman bey et à ses deux collègues, ils traversèrent le Nil et se rendirent sur la rive orientale, mettant ainsi le fleuve entre eux et leurs anciens compagnons, Là, Moustapha kachef el Morali, porteur d'une lettre du Pacha, les rejoignit et ils se réunirent avec lui chez Abdallah aga qui habitait du côté de Béni-Souef; on tira en leur honneur des coups de canon et de fusil; ils se mirent en route pour le Caire où ils arrivèrent le jeudi 25. Le Pacha leur donna des pelisses et leur fit des présents. Ils retournèrent ensuite à leur camp, dans le quartier de Athar, accompagnés de seize de leurs kachefs et formant en tout un corps de plus de deux cents hommes. Le Pacha leur donna 200 bourses, dont 20 bourses à chacun des quatre chefs[1] et 120 bourses à partager entre les autres.

Emin bey acheta la maison d'Othman katkhoda el Manfoukh, chacun des autres émirs acheta également une maison. Le Pacha paya ces immeubles et donna à chacun des émirs une assignation sur Moallem Ghali de 7,000 tallaris pour les réparations et les ameublements qu'ils avaient à faire.

Dès que Chahine bey eut acquis la certitude que la défection des émirs était irrévocable, il nomma quatre émirs à leur place; il leur donna un drapeau, des chevaux et il mit sous leurs ordres des mamlouks et des soldats.

[1] Djabarti se trompe évidemment ici. Il dit quatre chefs tandis que nous savons par ce qui précède que les chefs n'étaient qu'au nombre de trois: Naman bey, Emin bey et Yehia bey.

Ainsi réussit la ruse du Pacha; et on sut dans tous les pays de la Haute et de la Basse-Égypte que la discorde régnait entre les émirs. Cette nouvelle fit rentrer sous l'obéissance du Pacha tous les bédouins qui avaient l'intention de se joindre aux émirs et aussi les habitants de certaines villes qui, surtout depuis la victoire des émirs sur les Albanais, avaient refusé de payer les impôts et avaient chassé les percepteurs.

Tous ces événements ne sont que des moyens pour l'accomplissement des destinées marquées par le Tout-Puissant.

Vers la fin du mois un grand nombre de soldats arrivèrent de Syrie; des troupes turques arrivèrent aussi par voie de mer.

Mois de Djamad el Thani.

Ce mois commença un mardi.

Le jeudi, 3 de ce mois, le Pacha confia à Divan effendi la direction de toutes les affaires concernant les deux villes saintes; il lui donna l'ordre de se preparer à partir pour le Hedjaz pour faire la guerre aux Wahabites. Divan effendi alla habiter la maison de la rue Kassabet Radouan.

D'autre part les préparatifs étaient poussés avec la plus grande activité pour continuer la guerre contre les émirs qui, en ce moment, se trouvaient près du village de Kantaret el Lahoun.

Quant à Hassan pacha, à Saleh Odj et à Abedin bey, ils étaient remontés vers le sud avec leurs troupes et ils s'étaient emparés de tous les chefs-lieux de provinces jusqu'à Djerdjah.

Dabous Oglou se fixa à Miniet Ebn Kassib.

Le samedi 5, le Pacha, à la tête de ses troupes, quitta Djizah et se rendit à Djeziret el Zahab. Des crieurs ordonnèrent à tous les

militaires habitant la ville du Caire de rejoindre leurs drapeaux Ceux-ci sortaient donc et traversaient le Nil. Chemin faisant ils s'emparaient de tous les ânes, de tous les chameaux qu'ils rencontraient pour les charger de leurs effets ; ils obligeaient aussi les paysans à les conduire et à manœuver les barques dans lesquelles ils traversaient le Nil, car les bateliers avaient tous pris la fuite abandonnant leurs barques.

Toutes les fois qu'ils arrêtaient un paysan, il l'enfermaient dans une chambre de Boulac ; or, il se fit qu'après avoir enfermé une soixantaine de personnes dans une chambre obscure, ils les oublièrent et les laissèrent mourir de faim.

Le capitaine du fort de Boulac et ses agents se mirent à réquisitionner les barques, ils arrêtaient celles qui venaient au Caire chargées de marchandises et de voyageurs, jetaient sur la rive la partie de la cargaison dont ils ne voulaient pas. Ils amenaient les bateaux à Boulac et à Djizah. Toutefois, moyennant certains cadeaux, ils permettaient quelquefois aux patrons des barques d'aller décharger la marchandise à Boulac pour revenir ensuite.

Le 10, le Pacha quitta Djeziret el Zahab, dans l'intention de livrer bataille aux émirs.

Vers le milieu du mois on sut que Hussein bey, qui faisait partie de la suite de Hussein bey el Hachach el Alfi, ayant voulu quitter les émirs et se joindre au Pacha, Chahine bey le fit arrêter, insulter et dégrader ; il lui lia les bras, le fit monter, tête couverte, sur un chameau et le fit envoyer dans les oasis ; mais Hussein bey réussit à s'échapper et vint au camp du Pacha qui le reçut avec distinction et lui donna divers présents et 50 bourses.

Le 25, nous apprîmes que le Pacha s'était emparé de Kanater el Lahoun et que les émirs avaient reculé vers Bahnassa sans que toutefois il y ait eu des engagements sérieux.

Nous apprîmes aussi que le Pacha s'était rendu maître de la ville de Fayoum, qu'il s'était emparé de toutes les céréales que les émirs y avaient déposées et qu'il avait envoyé à sa famille et à son lieutenant, en guise de cadeaux, les meilleurs produits de cette ville tels que : l'eau de rose, les raisins, les fruits, etc.

Vers la fin du mois on reçut des nouvelles de Syrie ; les wahabites ayant levé une grande armée dans l'intention de pénétrer dans ce pays, Youssouf pacha se rendit à Mazérib, fortifia la citadelle et les y attendit ; il leur livra bataille et les chassa.

Cette nouvelle fut suivie de plusieurs autres, toutes contradictoires.

Mois de Radjab.

Le jeudi, premier jour de ce mois, nous apprîmes que Kazlar aga, nommé Issa aga, était arrivé à Alexandrie. Il venait de la Sublime Porte, avec des ordres impériaux, une pelisse, un sabre et un poignard pour Mohammed Aly pacha. Il amenait aussi du matériel de guerre et de constructions navales. Ils avait l'intention de se rendre au Hedjaz et de faire la guerre aux Wahabites.

Le samedi 10, correspondant au 6 du mois copte de Missra, le Nil ayant atteint la hauteur voulue, la digue du Khalidj fut coupée, le lendemain dimanche, au matin, en présence du lieutenant du Pacha, du Cadi et des notables de la ville.

Le même jour, l'aga arriva à Choubrah, on tira en son honneur des coups de fusil, on fit des illuminations sur la rive du Nil en face du palais du Pacha.

Trois jours après, c'est-à-dire le mardi 13, les dignitaires du gouvernement se portèrent à sa rencontre et le conduisirent en grande pompe à la Citadelle où on tira le canon en son honneur.

Cet aga était un eunuque abyssin. Il était joli et fier et il parlait peu. Pendant tout le trajet, deux personnes qui se tenaient à ses côtés jetaient à la foule des pièces de monnaies turques en or et en argent.

Il apportait, ainsi que les personnes de sa suite, des pièces de la monnaie d'or et d'argent nouvellement frappées à Constantinople; c'étaient des pièces d'un drahme d'argent pur, pesant un drahme entier ou vingt-six kirats et pouvant s'échanger contre 25 paras de monnaie ordinaire; des pièces de deux drahmes pouvant s'échanger contre 50 paras; des pièces de quatre drahmes valant 100 paras; des pièces de huit drahmes valant 200 paras; des pièces d'or appelées Fondokli valant 400 paras et des pièces d'or valant la moitié et le quart du Fondokli.

Le vendredi 16, l'aga fit sa prière dans la mosquée de Hussein. En sortant il distribua aux pauvres et aux mendiants des pièces d'un quart de Fondokli et il donna aux desservants de la mosquée et du tombeau, des paquets de piastres de Constantinople, dont le moindre était de 10 piastres.

Le samedi 17, une réunion eut lieu à la Citadelle; l'aga donna une pelisse au fils du Pacha et le nomma au grade de Mirmiran. Ce fils du Pacha était un petit garçon nommé Ismaïl. De coups de fusil et de canon furent tirés à cette occasion. La nouvelle se répandit aussi que des personnes arrivées de la Haute-Égypte avaient annoncé la victoire du Pacha sur les émirs. On fit, par écrit, part de cette nouvelle aux notables et on les prévint que la bataille avait eu lieu le vendredi au soir ou le samedi 10 Radjab.

Le lundi 20, au soir, on ordonna aux cheikhs de se réunir le lendemain matin dans la mosquée de Hussein. Cet ordre excita la curiosité du public.

Le lendemain matin, le cheikh El Sadat, directeur des Wakfs de la mosquée, et le cheikh El Bakry arrivèrent et entrèrent sous la coupole où se trouve le tombeau. La porte de ce sanctuaire fut fermée. On ne l'ouvrait que pour laisser passer les grands cheikhs qui arrivaient l'un après l'autre; cheikh El Emir et cheikh El Mahdy y vinrent, mais cheikh El Charkaoui ne vint pas, car il avait passé la nuit à Boulac.

L'aga arriva ensuite, il entra dans la chambre où se trouvaient les cheikhs; il fit ouvrir une boîte en bois qu'il avait apportée avec lui. Cette boîte contenait une feuille de plus de deux pics de long sur un et demi de large, sur cette feuille se trouvait écrite en grosses lettres enjolivées d'or, la phrase qui se trouve en tête du Coran[1]. Ce tableau était écrit de la main même du Sultan Mahmoud et portait le paraphe impérial.

La feuille de papier fut suspendue à un mur du tombeau et la fatha fut lue. Sayed Mohammed el Manzalaoui, prédicateur de la mosquée, et après lui Sayed Badr-el-Din el Makdassi firent des prières pour le Sultan.

L'aga donna ensuite des pelisses aux cheikhs et leur distribua de l'or. Puis chacun retourna chez soi

Cette réunion n'avait donc aucune importance.

Le vendredi, l'aga se rendit au tombeau des sadats El Wafaïah. Il était accompagné de leur successeur, le cheikh El Metoualli; après avoir visité le tombeau, il y déposa un tableau, distribua de l'argent aux gardiens et donna une pelisse au cheikh.

[1] Cette phrase est: *Au nom de Dieu clément et miséricordieux.*

Parmi les événements que nous devons raconter se trouve le fait suivant :

Othman aga, chef des Moustahfezan, eut l'idée de reconstruire la mosquée où se trouve le tombeau renfermant la tête de Zen ebn Aly Zen-el-Abedin ebn el Hussein Eben Aly ebn Abou Taleb, Que Dieu leur accorde sa grâce! Cette mosquée est connue du public sous le nom de mosquée de Zen-el-Abedin, on va y faire des dévotions le dimanche matin.

L'arrivée des Français ayant obligé de remettre l'exécution de ce projet, la mosquée se dégrada tellement qu'elle ne fut plus qu'une ruine.

Othman aga reconstruisit donc la mosquée, la fit blanchir et embellir; il y fit faire une couronne et un rideau pour être déposés sur le tombeau.

Il fit appeler ensuite les gens des sectes diaboliques, autrement dit les porteurs de drapeaux, tels que : les Ahmadiah, les Rifaïa, les Kadria, les Berhamiah et autres. Ces gens sont tous de basses conditions, des ouvriers exerçant des industries déconsidérées; ils se disent attachés aux tombeaux de grands saints.

Toutes ces personnes se réunirent le dimanche 25 avec des tambours, des clarinettes, des drapeaux, des signaux, des chiffons et des étoffes bariolées, et remplirent tout le quartier de leurs cris bizarres. Elles formèrent un cortège et se mirent en marche en criant, en prononçant des prières et récitant d'une manière très défectueuse des versets du Coran. Elles appelaient par leurs noms, à haute voix et en frappant sur le tambourin, les saints dont elles dépendent; elles disaient par exemple : O vous, o vous Gabbaoui, Bedaoui, Dessouki, Bayoumi, etc.

Avec cette foule se trouvaient un grand nombre de savants et de cheikhs, ainsi que l'aga.

Le rideau fait par Othman aga était porté sur de longs

bâtons sur lesquels était également posé le turban ; une grande foule entourait les porteurs de cet objet ; on criait, on faisait claquer des fouets en l'air, on empêchait les hommes, les femmes et les enfants de tendre la main pour toucher le rideau et se sanctifier.

Il y avait des gens qui, au moyen de cordes, descendaient des linges, des voiles par les fenêtres afin de les faire toucher au rideau porté en procession et en être ainsi bénis.

La procession s'avançait, elle s'augmentait continuellement des personnes qui venaient s'y joindre. Enfin elle arriva à la mosquée[1] qui se trouve en dehors de la ville, près Kom el Garch et de l'aqueduc.

Othman aga donna, ce jour-là et pendant la nuit qui suivit, à manger à toute la foule qui s'était réunie.

Le même jour, Issa aga envoya au Pacha Nedjib effendi, pour l'avertir de son arrivée et du but dans lequel il était venu et pour le prier de venir au Caire.

Le vendredi, dernier jour du mois, on apprit que le Pacha avait remporté sur les émirs une grande victoire près des villages de Dalga et Badraman. Il avait fait quelques prisonniers ; certains émirs elfites lui demandèrent l'*aman*, les autres remontèrent vers le sud..

En signe de réjouissance on tira le canon et des coups de fusils trois jours, trois fois par jour.

Mois de Chaaban.

Le samedi, premier jour de ce mois, vers le coucher du soleil, le Pacha, avec une suite peu nombreuse, arriva par le

[1] Djabarti veut parler de la mosquée de Zen-el-Abedin, reconstruite par Othman aga, et dans laquelle le rideau apporté en procession devait être déposé.

Nil et débarqua près des villages de Tourah et de Meesra. Là on trouva des chevaux de bédouins. Le Pacha monta à cheval et revint à la Citadelle au moment où personne ne l'attendait. On tira le canon pour annoncer son arrivée.

Le lendemain soir, Issa aga alla lui rendre visite.

Le lundi 3, l'aga fut conduit en grande pompe de la maison d'Othman aga el Wekil, située à Darb el Djamamiz, à la Citadelle. Là, la lettre impériale dont il était porteur fut lue devant de nombreux assistants réunis à cet effet par le Pacha. Cette lettre renfermait, comme nous l'avons dit, l'ordre d'entreprendre une expédition au Hedjaz. L'aga donna ensuite au Pacha la pelisse et le sabre. De nombreux coups de canon furent tirés.

Ce même jour, on apprit au Caire l'arrivée à Damiette de Youssouf pacha, gouverneur de Syrie.

Lorsque ce pacha fut nommé au gouvernement de Syrie, il y établit une justice relative ; il abolit les vexations et se conduisit bien. Les autres gouverneurs et les dignitaires de l'empire ne furent pas contents de cette conduite, qui était contraire à leurs habitudes ; ils résolurent de le faire destituer et de le tuer. Ils lui firent envoyer dans ce but, ainsi qu'au gouverneur de l'Égypte, l'ordre de se rendre au Hedjaz. Il ne se pressait pas d'obéir à cet ordre, lorsqu'une tribu de bédouins Wahabites entra en Syrie ; il se porta à la rencontre de ces bédouins, fortifia la ville de Mezereb et repoussa les ennemis ainsi que nous l'avons déjà dit.

Aussitôt que Youssouf pacha fut revenu à Damas, Issa aga y arriva porteur d'ordres impériaux contenant sa destitution et son remplacement par Soliman pacha. Celui-ci sortit avec des troupes de la ville d'Acre, et Youssouf pacha alla avec les siennes au devant de lui ; il se livrèrent une bataille dans

laquelle Youssouf pacha fut vaincu. Youssouf pacha rentra à Damas, mais ses soldats se révoltèrent contre lui et pillèrent tous ses biens, de telle sorte qu'il dut s'enfuir. Il s'embarqua avec une trentaine de personnes de sa suite et vint en Égypte se réfugier auprès de Mohammed Aly pacha, gouverneur de ce pays, car une certaine amitié s'était établie entre eux.

Mohammed Aly envoya Taher pacha à sa rencontre et à son arrivée au Caire il le fit descendre dans une maison donnant sur le lac de l'Ezbékiah. Il lui donna tout ce dont il pouvait avoir besoin et lui envoya des présents et des chevaux.

A cette époque, la digue du canal Pharaoniah se rompit et l'eau inonda les environs; la population s'émut et Divan effendi, désigné pour faire les réparations, partit du Caire avec des chargements de pierres, de bois et de roseaux. Deux jours après il était de retour. La brèche allait toujours en s'élargissant, et Omar bey, qui faisait partie de la suite de l'Achkar, resta sur les lieux pour activer les travaux de réparation et pour empêcher le passage des barques.

Pendant ces jours aussi, la crue du Nil s'arrêta. Depuis le jour où le fleuve eut atteint sa hauteur normale, il augmentait un jour et diminuait le lendemain, de telle sorte que certaines personnes furent d'avis de faire les prières à El Azhar.

Peu de personnes assistèrent à ces prières, mais d'autre part les chrétiens et les coptes se réunirent à l'île de Rodah pour faire des prières de leur côté. Ils étaient accompagnés de prêtres et de religieux venus à âne, à cheval et à mulet et ils étaient précédés d'une partie des serviteurs du Pacha portant des cannes argentées.

Ce jour-là ils chantèrent, ils burent du café, mangèrent et s'enivrèrent près des sycomores appelés « Djemez El Abd ».

Ils rappelaient que deux ans auparavant, lorsque les prières avaient été faites à la mosquée d'Amrou, en pareille circonstance, le Nil n'avait augmenté que le lendemain, c'est-à-dire le jour où les chrétiens avaient fait leurs prières. Mais cette assertion n'est nullement fondée, car il n'y a rien d'étonnant à ce que le Nil augmente à l'époque habituelle de sa crue. Or, les jours où nous nous trouvons, c'est-à-dire à la fin de Misra et des cinq jours de Nassi[1], sont précisément l'époque où le Nil augmente rapidement.

Le samedi, les cheikhs, suivis d'un grand nombre de personnes, se rendirent à la mosquée d'Amrou, au Vieux-Caire. On y réunit également les enfants de la ville du Caire et de Boulac ; on y fit des discours et des prières. Ce jour-là tout ce monde eut faim, car on ne trouva pas de quoi manger.

Le lendemain le Nil diminua et la décroissance continua pendant les jours suivants.

Le jeudi 13, les soldats revenant de la Haute-Égypte arrivèrent dans le quartier d'Athar et à Bassatine ; le lendemain, vendredi, dans la matinée, ils entrèrent au Caire avec leurs bagages et se répandirent dans la ville de telle sorte qu'elle n'était plus assez grande pour les contenir. Ces soldats ramenaient un grand nombre de prisonniers ainsi qu'un certain nombre de soldats ennemis qui s'étaient joints à eux en demandant l'*aman*.

Ce jour-là arriva au Caire Youssouf pacha, ancien gouverneur de Syrie. On le fit descendre au delà de Choubra et on tira des coups de canon en son honneur, mais ensuite on le fit loger dans une maison de l'Ezbékiah qui, comme nous l'avons dit, avait été préparée à son intention.

[1] L'année copte est divisée en 12 mois et 5 jours (6 tous les 4 ans) les 5 jours s'appellent les 5 jours du Nassi, c'est-à-dire les 5 jours oubliés.

Le 25, le Nil augmenta, il revint à la hauteur où il se trouvait et la dépassa de deux kirats. Il se maintint à cette hauteur jusqu'à la fin du mois de Toute, ce qui calma les inquiétudes de la population.

A la fin du mois, Issa aga partit, emportant les cadeaux, les sommes d'argent, les objets d'art, les sucres, les sirops, les étoffes indiennes et les autres choses que le Pacha lui avait données pour lui et pour son maître.

Othman aga el Wakil le conduisit jusqu'à son embarcation et Nedjib effendi l'accompagna dans son voyage.

Vers la fin du mois, Soliman bey el Baouab partit pour conclure la paix avec les émirs vaincus par Hassan pacha.

Mois de Ramadan.

Ce mois commença le dimanche.

Le 17 de ce mois, le Pacha fit arrêter : Moallem Ghali, chef des écrivains coptes, Moallem Faltaos, Moallem Djerdjes el Tawil, Moallem Francis, frère de Moallem Ghali, ainsi que les autres écrivains de haut rang.

Moallem Ghali et Faltaos furent conduits à Boulac, embarqués et conduits à Damiette, les autres furent détenus à la Citadelle.

Les scellés furent mis sur leurs habitations, on trouva chez Moallem Ghali plus de soixante esclaves blanches, noires et abyssiniennes.

On nomma aux fonctions de chef écrivain Moallem Mansour Dariman, qui était comptable de la douane de Boulac, et on lui adjoignit Moallem Bichara et Risgalla el Sabbag.

Les chrétiens emprisonnés, c'est-à-dire Djerdjes el Tawil, son frère Hanna Grès, Francis, frère de Ghali, Yacoub son

secrétaire et les autres furent ensuite descendus de la Citadelle et conduits à l'Ezbékiah, dans la maison d'Ibrahim bey el Defterdar, où, disait-on, ils devaient rendre leurs comptes. Mais des personnes s'entremirent dans cette affaire, des pourparlers s'engagèrent et on transigea pour la somme de 24,000 bourses ; à la fin du mois un firman de grâce fut signé en faveur de Moallem Ghali et de ses compagnons ; des pelisses furent données à Moallem Ghali.

Mois de Chawal.

Le mardi, 1er jour de ce mois, la musique particulière du Pacha se rendit à la maison de Moallem Ghali, et pendant les trois jours de la fête, elle y joua des airs turcs. Il en fut de même de la musique syrienne et des autres musiciens publics qui, tous, reçurent des cadeaux.

Le 7, Moallem Ghali arriva et se rendit à la Citadelle. Le Pacha le revêtit, en signe de grâce, d'une pelisse en Zibeline ; il lui fit des cadeaux et il lui remit 4,000 bourses sur les 24,000 qu'il devait payer ; Moallem Ghali se rendit ensuite à sa maison, précédé par les janissaires et les domestiques portant des bâtons argentés. Là il reçut les félicitations de toutes les notabilités, chrétiennes et musulmanes, de la ville.

Quant à Moallem Mansour Darimon, on le nomma intendant de la maison du defterdar, Ibrahim bey, le fils du Pacha ; on voulait ainsi le dédommager de la perte des fonctions qu'on venait de lui confier.

Ses adjoints furent nommés à d'autres fonctions.

Le jeudi 10, Chahine bey el Alfi, ayant conclu la paix avec Hassan pacha par l'intermédiaire de Soliman bey el Bouab, arriva au Caire avec sa suite et établit son camp à Bassatine.

Il se rendit ensuite avec ses compagnons auprès du Pacha dans sa maison de l'Ezbékiah, et lui demanda son pardon et sa grâce pour les fautes qu'il avait commises. Le Pacha, tout en gardant dans son cœur le désir de lui faire du mal, lui sourit et lui accorda son pardon. Il mit à sa disposition, après l'avoir réparée et meublée, la maison de Mohammed katkhoda el Achkar, située à l'Ezbékiah, près de la maison de Taher pacha ; il lui promit de lui rendre les fonctions qu'il occupait à Djizah aussitôt que Moharrem bey, son beau-fils, aurait quitté le palais de cette ville dont il avait pris possession avec son harem et ses troupes après le départ de Chahine bey. Chahine bey crut à la sincérité du Pacha.

Avec Chahine bey arrivèrent un grand nombre de soldats du corps de Dallat et d'autres corps ; pendant plusieurs jours leurs bagages entrèrent dans la ville.

Le vendredi, le Pacha réunit, dans la maison de son fils Ibrahim bey el Defterdar, un conseil composé des cheikhs, des chefs de l'armée et d'autres personnes. Il parla ainsi : « Mes amis, vous n'ignorez pas le grand besoin d'argent dans lequel je me trouve pour faire face aux dépenses de mes armées et aux frais du gouvernement et vous savez que les revenus du pays sont insuffisants, à tel point que j'ai été dans l'obligation de soumettre les villages à des impôts qui ont amené la ruine du pays et qui en on fait fuir les habitants. Maintenant ne pouvant décharger les villages de ces impôts, je vous prie de me trouver un moyen de me procurer de l'argent sans gêner les habitants des villages et sans leur faire du mal ». A ces paroles toutes les personnes présentes répondirent au Pacha que ce qu'il déciderait serait bien décidé ; alors le Pacha leur dit : « Autrefois je laissais cette affaire entre les mains des écrivains, effendis ou coptes, mais j'ai trouvé que tous étaient infidèles. Maintenant j'ai une excellente idée, vous savez que toutes les concessions sont données moyennant des titres dans

lesquels sont indiqués la somme de l'impôt et le bénéfice du concessionnaire, or nous n'avons qu'à doubler ou tripler ces sommes et ce moyen ne peut nuire ni aux concessionnaires ni aux paysans ».

Ayoub katkhoda el Fallah, chef des vieillards, répondit à cette proposition du Pacha en disant qu'il fallait tout d'abord établir l'égalité et que celle-ci serait toujours rompue tant que les concessions accordées aux cheikhs ne supporteraient pas les impôts et les réquisitions que payaient les autres concessionnaires.

Cette proposition indisposa le cheikh el Charkaoui et les autres cheikhs à tel point que le premier dit à Ayoub katkhoda : «Vous êtes un méchant homme». Des discussions très-vives s'engagèrent alors et elles devinrent tellement acerbes que le Pacha se retira de la réunion. Il envoya ensuite son interprète dire à ceux qui continuaient à discuter que par leurs cris ils avaient dérangé et fâché le Pacha. Ils se turent alors et se séparèrent dans un état de grande surexcitation.

Je pense qu'Ayoub katkhoda n'avait fait cette proposition que sur l'instigation du Pacha. En tout cas elle ne pouvait que lui plaire.

On commença dès ce moment à dresser les registres. On désirait tout d'abord soumettre à l'impôt toutes les terres, même celles qui par trop d'inondation ou par trop de sécheresse ne produisaient rien, même les terres Ouessia ou Rizga des concessionnaires et même la partie des terres des cheikhs des villages qui jusqu'à ce moment était exemptées de l'impôt, mais on fit observer au Pacha que les terres Ouessia appartenaient aux concessionnaires et leur procuraient le nécessaire pour vivre et que les terres Rizga, qu'elles fussent comprises ou non dans la délimitation des terrains des villages, étant affectées en Wakfs pour l'entretien des œuvres de bienfaisance, des mosquées, des fontaines publiques et des écoles, ne pou-

vaient être imposées, car leur imposition arrêterait l'exécution des bonnes œuvres qu'elles devaient entretenir. A cette observation le Pacha répondit que les mosquées étaient pour la plupart tombées en ruine ; mais on lui répliqua qu'il devait chercher quelles étaient les mosquées menaçant ruine et les faire réparer par les personnes chargées de leur entretien, si toutefois les rentes affectées à ces mosquées étaient suffisantes.

Le lundi 22, on fit mourir un soldat des troupes d'El Alfi, et on suspendit sa tête à Bab el Khark. Il avait tué sa femme sans motif plausible.

Mois de Zilkadé.

Ce mois commença un mercredi.

Le 2, le Pacha partit pour Alexandrie. Il voulait voir où en était la construction des forts et des murs d'enceinte. Il voulait aussi vendre les céréales qu'il avait réquisitionnées dans les villages ou qu'il avait apportées de la Haute-Égypte.

Toutes ces céréales furent chargées sur des barques et envoyées à Alexandrie pour être vendues à des Européens.

On en vendit plus de deux cent mille ardebs à 100 piastres l'ardeb, tandis qu'elles n'en valaient que 18 au Caire. De plus elles n'avaient rien coûté au Pacha, puisqu'il les avait prises injustement aux paysans ; qu'il les avait trompés dans le mesurage et qu'il les avait obligés à transporter les denrées réquisitionnées à l'endroit qu'il leur indiquait.

En échange de ces céréales, le Pacha se fit donner par les Européens diverses sortes de monnaies d'or, des étoffes, du drap, du carmin, de l'étain et diverses autres espèces de marchandises européennes.

Pendant son séjour à Alexandrie, le Pacha y établit de nouveaux impôts.

Mois de Zilhodjeh.

Ce mois commença le dimanche.

Le vendredi 22, le Pacha revint d'Alexandrie vers la fin du jour. Il alla dans sa maison de l'Ezbékiah et y passa la nuit.

Le lendemain samedi, il monta à la Citadelle où on tira un grand nombre de coups de canon pour annoncer son arrivée.

Tels sont les faits qui se sont produits. Il y en a peut-être d'autres qui me sont demeurés inconnus, car je me tiens toujours éloigné des affaires. Il y en a d'autres aussi que je n'ai pas voulu écrire car je sentais que la vérité avait été altérée par les personnes qui les rapportaient et je ne raconte rien si je ne suis complètement sûr de la vérité, d'autant plus que les nouvelles que je rapporte sont pour la plupart des nouvelles importantes qui n'admettent ni exagération ni altération.

Il est possible aussi que je renvoie l'enregistrement d'une nouvelle pour m'assurer de son authenticité et que je l'oublie par suite du peu de tranquillité de mon esprit, des mauvais temps, des ennuis que la famille me procure, de mes nombreux travaux et de la faiblesse de ma santé. Mais comme j'en prends toujours note sur des feuilles de papier, je la retrouverai et la consignerai à sa place le jour où je m'occuperai de l'arrangement de ce livre.

Pendant cette année, une foule d'impôts ont été établis en dehors de ceux qui avaient été fixés sur le riz, le chanvre, la soie, le bois à brûler et le sel. Ces derniers impôts ont eu pour conséquence le renchérissement de ces objets. Ainsi, le drahme de soie qui valait 2 paras, s'éleva à 15 paras ; le kantar de bois

de chauffage venant de Turquie que nous achetions 30 paras à l'époque où il abondait et 40 paras aux autres époques, a valu 300 paras. Quant au sel, on le ramassait et on le vendait au port de Boulac à 20 paras les trois ardebs, c'est-à-dire au prix des paniers dans lesquels on le transportait. Le négociant qui l'achetait à Boulac le revendait aux marchands du Caire à 20 paras les deux ardebs, et ceux-ci le revendaient au public à 20 paras l'ardeb. Maintenant cette denrée est monopolisée et elle se vend 450 paras l'ardeb. Le concessionnaire du monopole place des agents dans des différents ports du Nil pour empêcher les gens d'aller chercher du sel à bas prix et de le transporter pour le revendre dans la Haute-Égypte.

Un fait extraordinaire s'est passé aussi dans le cours de cette année. On trouva un feu latent dans la colline connue actuellement sous le nom de Hattaba et située en face de la porte de Bab el Wazir. Ce feu se trouvait dans les décombres et on en constatait la présence grâce à la fumée qui sortait des trous pratiqués dans les décombres. Cette fumée avait des odeurs diverses notamment celle des chiffons brûlés.

Tout le monde, hommes, femmes et enfants, alla voir ce feu ; on le sentait, on tournait autour et on sentait la chaleur sous les pieds. Si on agrandissait les trous par où s'échappait la fumée on découvrait un feu qui consumait les chiffons, les bois et les autres matières inflammables qu'on y jetait.

Le lieutenant du Pacha se rendit aussi sur les lieux avec un certain nombre de personnages de sa suite et donna ordre aux agents de la police de faire verser de l'eau sur le feu et de déblayer les décombres qui le recouvraient. On le fit, mais deux jours après, les personnes qui pratiquaient un trou au-dessus de l'endroit où on jetait de l'eau, pouvaient encore voir sortir de la fumée et voir brûler les matières qu'on approchait du feu.

Pendant deux mois tous les habitants de la ville et moi aussi, avons vu ce feu, qui s'est enfin éteint.

Parmi les faits survenus vers la fin de cette année, je dois rappeler aussi que des crieurs publics avertirent la population que la pièce d'or Mahmoub devait être dorénavant échangée pour 30 paras de plus. La valeur de cette pièce avait souvent varié dans les transactions ; elle était arrivée à 250 paras, puis on avait ordonné qu'elle fut ramenée au taux primitif.

Dans ces derniers temps on ordonna au contraire que le taux fût élevé, et cela non dans l'intérêt du public, mais bien dans l'intérêt privé des gouvernants et dans un but inavoué.

De plus la quantité d'or contenue dans le Mahmoub avait été diminuée. Il y eut même des piastres qui furent diminuées de la moitié de leur valeur, c'est-à-dire qu'elles ne valaient réellement que 2 drahmes au lieu de quatre et encore dans ces deux drahmes n'y avait-il qu'un quart d'argent pur.

Il faut noter ici que les petites pièces d'argent étaient rares, au point que si une personne voulait changer une piastre elle devait céder $^1/_{40}$ et recevoir des petites pièces d'argent de fabrication européenne qui valaient 12, 10 et 5 paras ; ces petites pièces contenaient assez d'argent, aussi les réunissait-on et les frappait-on en les mélangeant avec $^3/_4$ de cuivre, de telle manière que de la petite pièce qui s'échangeait à 5 paras et dans laquelle il y avait un drahme d'argent, on faisait 4 piastres ce qui réalisait un bénéfice de 5 à 80.

Tout cela était un moyen de voler le public sans qu'il s'en aperçoive.

NÉCROLOGIE.

Les personnages morts dans cette année sont :

1° Le savant eunuque et intéressant jurisconsulte, cheikh Aly el Hassawi el Chafei. Je ne connais pas sa biographie,

mais je l'ai vu faire ses cours sur les sciences légales, et les étudiants en tiraient grand profit ; tous les honnêtes gens témoignaient de sa grande science et il suivait les exemples des anciens en ce qu'il consacrait tout son temps à enseigner et en ce qu'il vivait content de sa situation sans chercher les plaisirs de la vie.

Il tomba malade et il mourut vers le milieu du mois de Djamad el Thani. On pria sur son corps dans la mosquée d'El Azhar et on l'inhuma dans le désert, au cimetière des étudiants.

2° Moallem Djerdjès el Djohari, le copte, devenu chef des écrivains de l'Égypte. Son frère, Moallem Ibrahim el Djohari, sous le gouvernement des émirs d'Égypte, était d'abord chef des écrivains. Il lui succéda à sa mort et il eut ainsi le droit de décider de toutes les affaires de l'Égypte.

Il était très écouté et très respecté. Pendant le séjour des Français il était le chef des chefs.

A l'arrivée des Vizirs et des Turcs, il fut par eux comblé d'honneurs, grâce aux cadeaux et aux présents qu'il leur offrait. Ils l'appelaient Djerdjès effendi. Je l'ai vu s'asseoir à côté de Mohammed pacha Khosroff et du defterdar Chérif effendi, et fumer en leur présence. Tous le respectaient et le consultaient dans leurs affaires.

Il était généreux, faisait des dons, et, à l'occasion du mois de Ramadan, il envoyait à tous les notables de la ville des cierges, du sucre, du riz, des habillements et du café.

Il construisit plusieurs maisons dans la rue Wandik et à l'Ezhékiah. Pour son habitation personnelle il construisit la grande maison actuellement occupée par le defterdar et située à Kantaret el Deke. C'est là que le Pacha et son fils réunissent les assemblées. Des gardes et des serviteurs se tenaient toujours à sa porte.

Il continua à vivre ainsi jusqu'au moment où Moallem Ghali apparut, intrigua auprès du Pacha actuel et lui fit connaître les moyens par lesquels il pouvait se procurer de l'argent. Moallem Ghali fut préféré à Moallem Djerdjès, car celui-ci, lui faisait des observations sur les réclamations importantes d'argent faites aux populations, tandis que Moallem Ghali secondait le Pacha de tout son pouvoir et lui indiquait les meilleurs moyens de perception.

Cette situation impatienta Moallem Djerdjès et lui donna à craindre pour lui-même, aussi s'enfuit-il vers la Haute-Égypte et n'en revint-il qu'après avoir obtenu l'*aman* comme nous l'avons dit plus haut.

Depuis lors son prestige diminua, les maladies l'accablèrent et il mourut vers le milieu du mois de Chaban, laissant le champ libre à Moallem Ghali, qui put s'élever, en aidant toujours le Pacha dans l'exécution de ses desseins, qu'ils fussent importants ou non. Mais toute chose a un commencement et une fin.

ANNÉE
MIL DEUX CENT VINGT-SIX.

Mois de Moharram.

Le samedi, premier jour de ce mois, le Pacha s'occupa de l'expédition du Hedjaz.

Le jeudi 6, au soir, il partit pour Suez, accompagné de Sayed Mohammed el Mahrouki, qui lui fournit tout ce qui lui était nécessaire.

Arrivé dans cette ville, il retint les barques qui y avaient amené le tapis sacré et fit partir quelques-uns des navires qu'il

avait construits, pour arrêter et amener celles qui pouvaient se trouver dans les différents ports.

Il s'empara du café qui se trouvait dans les magasins des négociants de Suez. Cette mesure eut son contre-coup. Le café, qui valait au Caire 36 écus de France, monta à 50 écus.

Mois de Saffar.

Ce mois commença le dimanche.

Le lundi 2, le Pacha, de retour de Suez, entra au Caire à la sixième heure de la nuit. Le lendemain matin de nombreux coups de canon annoncèrent son arrivée. Il était arrivé à dromadaïre accompagné seulement d'un bédouin qui lui montrait le chemin et il n'avait mis que onze heures pour faire le trajet.

Le lendemain, les personnes de sa suite arrivèrent et le surlendemain, Sayed Mohammed el Mahrouki arriva avec ses bagages. Ces personnes nous ont appris que le Pacha avait fait partir de Suez cinq des navires construits dans les chantiers de cette ville. On les avait armés et ils étaient partis chargés de soldats pour le Yémen, avec mission d'arrêter toutes les barques qu'ils rencontraient. Nous apprîmes aussi que les ouvriers travaillaient activement à la construction d'autres grands navires destinés au transport des soldats, des chevaux et du matériel de guerre.

Le même jour arriva Saleh aga Odj, gouverneur de Siout et on sut que les émirs d'Égypte, après être venus à Tina, étaient retournés à Kené et à Kos où Ahmed aga Laz leur livra une bataille et leur avait tué un grand nombre de soldats.

Le même jour, le Pacha nomma son fils Toussoum pacha commandant en chef de l'expédition du Hedjaz. Les troupes se

rendirent à Kobbet el Azab et y dressèrent leurs tentes. Le Pacha se montra aussi très pressé de faire partir, sous le commandement de Chahine bey el Alfi, des troupes pour la Syrie, à l'effet de rendre à Youssouf pacha le gouvernement de ce pays. Il demanda aux devins d'indiquer le temps propice pour que son fils soit revêtu de la pelisse du commandement et ceux-ci choisirent la quatrième heure du vendredi.

Le jeudi 4, conformément aux usages anciennement suivis pour annoncer une grande cérémonie, le chef d'une compagnie de soldats, revêtu d'un manteau, circulait dans tous les marchés et dans tous les quartiers de la ville. Il était monté sur un âne de haute taille ; il était précédé d'un garde portant un bâton et entouré d'un certain nombre de soldats qui criaient : « A demain le cortège ». Des billets d'invitation furent adressés à tous les chefs militaires, aux notables, aux émirs alfites et autres ; ils devaient se trouver le lendemain matin à la Citadelle pour se joindre au cortège.

Le lendemain vendredi, tous ces personnages se réunirent, en effet, à la Citadelle, et les émirs, suivis de leurs mamlouks, de leurs soldats et de leurs gens, s'y rendirent aussi. Les émirs allèrent auprès du Pacha, le saluèrent. Le Pacha leur offrit du café et leur sourit.

Le cortège se mit ensuite en marche conformément à l'ordre qui avait été établi. En tête se trouvait le corps de Dallat, précédé de son chef appelé Azoun Aly ; venaient ensuite le gouverneur, le préfet, l'aga, les troupes de Wadjak et les troupes égyptiennes ainsi que les personnes qui en avaient revêtu le costume, les officiers, les hauts fonctionnaires et Ibrahim aga, chef des eunuques de la Porte. Soliman bey el Baouab allait et venait pour maintenir l'ordre dans la marche du cortège.

Le Pacha avait, dès la veille, communiqué à Hassan pacha,

à Saleh Odj et au katkhoda, son intention de trahir les émirs et de les massacrer. Le matin du jour même il avait fait part de ce secret dessein à Ibrahim aga, chef des eunuques de la Porte.

Au moment où la première partie du cortège passait par la porte El Azab, Saleh Odj ordonna de fermer cette porte et révéla le complot à ses soldats. Ceux-ci se tournèrent aussitôt contre les émirs qui précisément se trouvaient tous resserrés dans le couloir étroit qui descend à la porte El Azab. Les émirs, se voyant pris, voulurent retourner sur leurs pas, mais ils ne purent le faire, car d'une part les chevaux remplissaient le couloir et d'autre part des soldats qui avaient été apostés sur les hautes pierres et sur les murs tiraient sur eux par derrière.

Les émirs, fort embarrassés et voyant qu'un certain nombre des leurs étaient tombés morts, descendirent de cheval. Chahine bey, Soliman bey el Baouab et d'autres, suivis de plusieurs de leurs mamlouks, cherchèrent à remonter le couloir malgré les balles qni pleuvaient sur eux de tous côtés. Ils se débarrassèrent des lourds habits qu'ils portaient, et le sabre en main ils purent arriver à la cour du milieu qui se trouve en face de la salle aux colonnes. Mais dans ce trajet la plupart d'entre eux tombèrent. Chahine bey fut blessé et s'affaissa. On coupa sa tête et on se hâta de la porter au Pacha pour en avoir une récompense.

Celui-ci, au moment où le cortège s'était mis en marche, avait quitté le palais du divan et s'était rendu au palais du harem, c'est-à-dire à la maison d'Ismaïl effendi où se frappait la monnaie.

Quant à Soliman bey el Baouab, il essaya de s'échapper. Il monta sur le mur du grand fort, mais comme on continuait à tirer sur lui, il fut atteint; il tomba et sa tête fut coupée.

Beaucoup de mamlouks entrèrent dans la maison de Tous-

soum pacha, croyant y trouver un refuge, mais ils y furent massacrés.

Les soldats n'épargnèrent ce jour là aucun des émirs ni aucun homme de leur suite; ils massacrèrent même des personnes de la ville qui s'étaient habillées comme eux et les avaient accompagnés pour embellir le cortège. Elles ne purent parvenir à faire comprendre aux meurtriers qu'elles n'appartenaient pas au corps des mamlouks.

Les meurtriers dépouillaient les cadavres ; ils poursuivaient les fuyards dans toutes les rues, dans toutes les cours de la Citadelle, dans toutes les maisons où ils se réfugiaient. Ils arrêtèrent même Ahmed bey el Kalardji, Yehia bey el Alfi et Aly kachef el Kébir, qui n'ayant pas voulu suivre le cortège, étaient restés à causer avec le lieutenant du Pacha, et après s'être appropriés leurs habits, ils les mirent en prison avec tous ceux qui n'étaient pas morts sous les balles.

On amena ensuite le bourreau pour couper la tête à tous les prisonniers; on était encore dans la matinée. La besogne commença aussitôt ; elle ne fut terminée que dans la nuit. On avait dû se procurer des lumières pour terminer les exécutions.

La cour du Palais se remplit ainsi de cadavres, car on y entassait tous ceux des personnes mortes dans la journée. Le cadavre de Chahine bey fut mêlé aux autres après avoir été traîné par terre comme celui d'un âne, au moyen de cordes qu'on lui avait attachées aux pieds et aux mains.

Tels sont les faits qui se sont passés à la Citadelle. Voici maintenant le récit de ce qui se passait plus bas, dans la ville. Aussitôt que la porte de la Citadelle fut fermée, les habitants du quartier Roumeilah [1] entendirent les coups de fusil et en furent terrifiés. L'épouvante s'empara également des personnes qui se trouvaient dans ce quartier pour voir passer le cortège

[1] Ce quartier se trouve justement au-dessous de la Citadelle.

et des soldats qui étaient placés pour en faire partie. Tous s'enfuirent dans les rues de la ville et y répandirent le trouble, à tel point que les marchands fermèrent leurs boutiques et s'en allèrent. Personne ne savait cependant ce qui se passait à la Citadelle : on se perdait en conjectures.

Mais aussitôt que les soldats connurent la vérité, ils se précipitèrent comme des sauterelles sur les maisons des émirs et et sur les maisons voisines dans le but de les piller. Ce fut l'affaire d'un instant ; ils violèrent les dames et les entraînèrent ainsi que les femmes et les esclaves pour voler les bijoux et les habits qu'elles avaient sur elles. Ils donnèrent, en un mot, libre cours à leurs appétits, car personne ne leur résistait. Il arriva qu'un soldat ne pouvant s'emparer aisément d'un bracelet qui se trouvait au poignet d'une femme, coupa le poignet et emporta le bracelet.

La peur qui s'empara des habitants et les mauvais traitements qu'ils subirent pendant cette journée sont indescriptibles, car les mamlouks et leurs soldats habitaient dans toutes les rues, et chaque émir avait, en dehors de la grande maison où logeaient sa famille, les gens de sa suite, ses chevaux et ses chameaux, une ou deux petites maisons situées dans les petites ruelles et surtout dans le quartier d'El Azhar et de la mosquée d'Hussein. Là, il déposait les objets précieux qu'il possédait afin qu'ils fussent en sûreté en cas d'événement fâcheux. Or, beaucoup de chefs de soldats habitaient dans des maisons voisines de celles des émirs ; ils les fréquentaient, passaient les soirées avec eux, leur montraient de l'amitié et en même temps les surveillaient de manière à connaître presque tous leurs mouvements et leurs agissements, car leurs cœurs étaient remplis de haine pour eux comme aussi pour tous les fils des Arabes.

Ces militaires ne manquèrent donc pas de profiter de l'occasion qui s'offrait à eux pour donner cours à leur haine et

surtout au désir de se venger des femmes des émirs, car la dernière d'entre elles refusait de se marier avec le premier d'entre eux et si celui-ci s'obstinait à demander sa main, elle se réfugiait chez quelqu'un qui la protégeait ou s'échappait de sa maison et restait cachée pendant plusieurs mois. Ces dames cependant acceptaient avec empressement la demande en mariage du dernier des mamlouks. Lorsque le Pacha fit la paix avec les alfites, ceux-ci vinrent au Caire et un grand nombre d'entre eux se marièrent avec des femmes qui se tenaient cachées, après leur avoir présenté des cadeaux et des habillements et leur avoir fourni le mobilier nécessaire, tout cela devant les Turcs qui se mouraient de jalousie.

Il y a bien eu parmi ceux-ci des personnages qui protégèrent des mamlouks et défendirent leurs maisons contre le pillage, mais ce n'était que dans un but tout intéressé, car, aussitôt le pillage terminé ils arrêtaient leurs protégés et s'emparaient de leurs maisons et de tout ce qui pouvait s'y trouver. De cette manière plusieurs maisons furent pillées par les habitants mêmes des maisons voisines ou par les voisins des personnes qui faisant partie de la suite de leurs propriétaires. On entrait dans une maison sous un prétexte et on disait : « Vous avez un mamlouk, » ou bien « nous avons appris que vous gardiez un dépôt d'un mamlouk ».

La situation que nous venons de décrire continua jusqu'au lendemain matin et pendant ce temps, on pilla et on vola des richesses et des meubles en quantité telle que Dieu seul peut en évaluer la valeur. Beaucoup de maisons appartenant à des personnages au service du Pacha furent également pillées dans cette circonstance, telles que la maison : de Zulficar kat-khoda, directeur des jardins de Mohammed Aly à Choubrah, les maisons de l'émir Othman aga el Wardani, de Moustapha kachef el Morali, des maisons d'effendis (écrivains).

Le samedi matin on continuait encore à piller, à tuer et à arrêter les mamlouks que l'on trouvaient cachés, mais le Pacha descendit de la Citadelle entouré de ses grands chefs militaires, précédé de janissaires, de soldats bien habillés et suivi d'un grand nombre de personnes. Il était seul à cheval et toutes les autres personnes de sa suite étaient à pied. On voyait sur leurs figures la joie que leur causait le meurtre des émirs et le pillage de leurs biens.

Le Pacha s'arrêta devant tous les corps de garde ; il fit aux soldats des reproches pour n'avoir pas empêché les excès qui s'étaient commis, et cependant c'étaient les soldats eux-mêmes qui avaient donné l'exemple aux autres pillards. Comme il passait par les rues des passementiers et des rôtisseurs, un commerçant moghrabin, appelé El Arabi el Helou l'apostropha en disant : « Quelles sont ces manières et pourquoi les soldats pillent-ils nos maisons ? Nous ne sommes pas cependant ni mamlouks, ni soldats, mais bien de pauvres négociants moghrabins. »

Le Pacha s'arrêta à ce discours et envoya un de ces hommes dans la maison du moghrabin. On y trouva deux hommes, un Turc et un Égyptien qui emportaient ce qui était resté après le premier pillage. Le Pacha ordonna que ces deux personnes fussent mises à mort. Elles furent décapitées à Bab el Khark.

Le Pacha se rendit ensuite du côté de la rue Kahkiin et là il apprit que les cheikhs s'étaient réunis dans l'intention d'aller le féliciter de la victoire qu'il venait d'obtenir. Il dit alors qu'il irait lui-même à eux et en effet il se rendit à la maison du cheikh El Charkaoui où il passa une heure. Celui-ci intercéda auprès de lui en faveur de deux kachefs qui s'étaient réfugiés dans sa maison et le pria de ne pas les faire tuer et de leur accorder la grâce. « Ne déshonorez pas ma vieillesse, mon fils, ajouta cheikh El Charkaoui, et donnez-leur votre mouchoir en signe de grâce ». Le Pacha répondit à son hôte

qu'il acceptait son intervention mais qu'il ne donnerait pas son mouchoir, car sa parole suffisait et que du reste il lui écrirait une lettre pour lui annoncer qu'il grâciait ses protégés.

Le Pacha, en sortant de cette visite, monta à la Citadelle et demanda par écrit au cheikh el Charkaoui de lui envoyer les deux personnes auxquelles il donnait asile et celui-ci, leur dit : « Le Pacha m'envoie ce billet par lequel il vous donne l'*aman* et vous appelle auprès de lui ». « Il n'a rien à faire avec nous, répondirent-ils et certainement il nous tuerait si nous allions à lui ». Mais le cheikh leur dit : « Ce que vous pensez n'est pas possible, car le Pacha ne peut pas vous prendre de ma maison et vous tuer après m'avoir déclaré qu'il acceptait mon intervention pour vous ».

Les deux mamlouks allèrent donc avec l'envoyé du Pacha, mais aussitôt leur arrivée à la cour qui se trouvait pleine de cadavres et dans laquelle on décapitait encore des prisonniers, il furent saisis et mêlés à ceux qui devaient subir le supplice.

Ce même jour, pendant que son père était descendu en ville, Toussoum pacha s'y rendit aussi. Il fit tuer un pillard et cette exécution fit cesser le pillage et retirer les soldats.

Je puis dire que si le Pacha et son fils n'étaient pas allés en ville ce matin-là, toute la ville aurait été pillée par les soldats, qui auraient commis aussi beaucoup d'autres méfaits.

On continuait cependant toujours à arrêter les mamlouks et les soldats des émirs ainsi que toutes les personnes qui portaient les mêmes vêtements que les mamlouks. Dans ces arrestations, les soldats de Hassan pacha el Arnaouti (l'Albanais) montrèrent beaucoup de zèle; ils tombaient à l'improviste dans les maisons et les endroits où se cachaient les mamlouks; les faisaient prisonniers et s'emparaient de tout ce qu'ils pouvaient emporter des meubles des maisons, des habits, des bijoux. Ils prenaient aussi les turbans et les habits des prison-

niers. Si celui qu'ils trouvaient caché était un grand personnage ou un émir imposant le respect, ils lui disaient poliment que leur maître Hassan pacha le priait de venir le voir et qu'il ne devait rien craindre. L'émir se tranquillisait alors un peu et les suivait, sachant du reste bien qu'il ne pouvait faire autrement et que s'il voulait résister il devrait se soumettre à la force. Mais à peine était-il sorti de la maison, qu'une partie des soldats y montaient et y prenaient ce qu'ils pouvaient : ils rejoignaient ensuite leurs camarades. Quant au prisonnier, il subissait le même traitement que ses compagnons.

Quelques mamlouks eurent l'idée de demander protection aux soldats du corps de Dallat ; ils mirent leur uniforme et parvinrent, grâce aux secours de ces soldats, à se sauver du côté de la Haute-Égypte. D'autres mirent le costume des paysannes et purent sortir de la ville avec les marchandes de fumier et de fromage, quelques-uns de ceux-là se rendirent en Syrie.

Quant au lieutenant du Pacha, la haine qu'il ressentait contre les mamlouks était si grande qu'il n'en épargna pas un seul ; il ordonnait de décapiter tous ceux qu'on lui présentait, même si c'était un pauvre vieux mamlouk des anciens émirs. Il envoya à tous les gouverneurs des provinces l'ordre de tuer tous les mamlouks qu'ils pouvaient trouver dans les villages et cet ordre fut exécuté, car dès le lendemain les têtes arrivaient des différentes provinces : on les exposait sur la place de Roumeilah et sur la fontaine qui fait face à la porte de Zouela.

On était au moment de l'échance des sommes que les émirs s'étaient engagés à payer pour leurs paysans, et ceux-ci, ne les ayant pas acquittées, les émirs durent, à cause de l'impossibilité d'obtenir un nouveau délai, envoyer un grand nombre de leurs hommes dans les villages pour faire les recouvrements. Les ordres de massacre étant arrivés, les

gouverneurs firent tuer tous les gens des émirs qui tombèrent entre leurs mains et envoyèrent des soldats pour tuer ceux qui étaient, comme nous venons de le dire, dans les villages. Ces soldats les surprenaient, les tuaient, pillaient leurs bagages, s'emparaient des sommes qu'il pouvaient avoir réunies et envoyaient ensuite leurs têtes au Caire.

De cette manière, un grand nombre de têtes arrivaient journellement au Caire de la Haute et de la Basse-Égypte. On les suspendait à la porte de Zouela et à la porte de la Citadelle.

On n'acceptait aucune intervention en faveur de personne et quelquefois on donnait l'*aman* à des individus qu'on massacrait ensuite après les avoir dépouillés de leurs habits.

Le Pacha, connaissant la grande haine de son lieutenant pour tous les mamlouks, lui laissa pleine liberté en ce qui concernait leur extermination. Le lieutenant était depuis un certain temps en inimitié avec Mohammed aga ex-katkhoda des chawiches, sans doute parce que celui-ci avait donné sa fille en mariage à un alfite ; il résolut de le massacrer tout d'abord. Cet aga étant en ce moment dans un village du nom de Charaouié, où il avait dû se rendre en personne pour recouvrer les impôts qu'il s'était engagé à verser au trésor ; le lieutenant du Pacha envoya, dès la veille du massacre, ordre au gouverneur de la province de Menoufia de le tuer. Ce gouverneur envoya à l'aga des soldats qui le surprirent à l'aube, au moment où il faisait ses ablutions, et le tuèrent. Sa tête fut envoyée au Caire.

Quelquefois on amenait au lieutenant du Pacha des gens qui appartenaient aux plus anciennes maisons, et celui-ci, après les avoir interrogés sur la famille à laquelle ils appartenaient, les faisait incarcérer pour découvrir la vérité de leurs affirmations. Rarement ces personnnes étaient remises en liberté ; si on les renvoyait, elles avaient vu la mort de près.

Nous pensons affirmer que plus de mille personnes furent

massacrées, soit émirs, soit kachefs, soit mamlouks, soit soldats. On jetait tous les cadavres sur la place de Roumeilah près de la fontaine où on devait les laver, et où les jetait ensuite dans des fosses, pêle-mêle sans distinction. On écorcha cependant les têtes de quelques-uns des plus grands personnages et on en jeta les crânes dans les fosses avec les cadavres.

L'événement que nous racontons est un des plus terribles qui peuvent se produire. Les seuls émirs alfites qui purent échapper au massacre furent : Ahmed bey, mari d'Adila Hanem, fille d'Ibrahim bey el Kébir, qui se trouvait à ce moment à Boct; puis Emine bey, qui s'échappa de la Citadelle et s'enfuit vers la Syrie. Omar bey el Alfi, qui se trouvait ce jour-là au Fayoum, y fut tué et sa tête fut envoyée avec une quinzaine d'autres, cinq jours après le massacre. Dabous Oglou, gouverneur de la province de Minieh, envoya vingt-cinq têtes et beaucoup d'autres têtes furent envoyées de la Basse-Égypte.

Citons ici les noms que j'ai pu connaître des personnages importants tués dans le massacre, ce sont : Chahine bey, chef des alfites, Yehia bey, Naman bey, Hussein bey el Seghir, Moustapha bey el Seghir, Mourad bey et Aly bey, émirs alfites. Parmi les noms alfites, se trouvaient : Ahmed bey el Kalardji, Youssouf bey Abou Diab, Hassan bey Saleh, Marzouk bey, fils d'Ibrahim bey el Kébir, Soliman bey el Boab et Ahmed bey, Rachouan bey et Ibrahim bey, hommes de sa suite, Kassim bey, homme de la suite de Mourad bey el Kébir, Selim bey el Damerdji, Roustoum bey el Charkaoui, Moustapha bey, de la suite d'Othman bey Hassan, Othman bey, Ibrahim Zulfikar, qui faisait partie de la suite de Gagar. Ce dernier était un vieillard ; il n'exerçait aucune fonction ; il s'était échappé avec Moustapha bey el Djeddaoui et un troisième et s'était réfugié chez Saleh bey el Salehdar. Celui-ci les tranquillisa et envoya prévenir qu'ils étaient chez lui ; l'ordre lui fut donné de leur couper la tête et l'exécution eut lieu dans son propre salon.

Nous pouvons citer aussi parmi les kachefs alfites : Aly kachef el Khazendar, Othman kachef el Habachi, Yehia kachef, Marzouk kachef, Abdelaziz kachef, Rachouan kachef, Selim kachef Tatar, Kaied kachef, Djiaffar kachef, Othman kachef, Mohammed kachef abou Katia, Ahmed kachef el Fallah, Ahmed kachef, gendre de Mohammed aga, Kalil kachef, Aly kachef Kitas, Ahmed kachef et Moussa kachef. Il y en a beaucoup d'autres dont je ne me rappelle plus les noms.

Je demande à Dieu de leur donner à tous la félicité, car des personnes qui les ont vus dans les prisons et au moment de leur exécution m'ont affirmé qu'ils lisaient le Coran, prononçaient les deux actes de foi [1], demandaient pardon à Dieu ; que quelques-uns d'entre eux au moment où ils devaient être décapités ont demandé de l'eau et fait leurs ablutions ainsi que deux prosternations de prière et que ceux qui ne pouvaient pas obtenir de l'eau *ont fait leurs ablutions avec du sable* [2].

Les parents des morts, préoccupés de sauver leurs propres personnes à cause des pillages et des vols dont ils ont été l'objet et à cause de l'obligation où ils étaient de quitter leurs foyers, ne s'occupèrent pas des cadavres de leurs parents. Seule la mère de Marzouk bey, fils d'Ibrahim bey el Kébir, pleura beaucoup son fils et, deux jours après le massacre, elle réclama son corps ; elle le fit mettre dans des linceuils et enterrer dans le tombeau de la famille. On put reconnaître Marzouk bey à ce qu'il était borgne.

Un grand nombre de parents et de femmes des victimes se réunirent chez elle et y passèrent plusieurs mois.

Le jour même du massacre, Moharem bey, beau-fils du Pacha, gouverneur de la province de Djizah, fit réunir tous les chevaux, chameaux, dromadaires et autres bestiaux ayant

[1] Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est son prophète.

[2] Il est permis de faire des ablutions avec du sable dans le cas de manque d'eau.

appartenu aux émirs et qui se trouvaient alors dans les campagnes de sa province. Il en eut ainsi un très grand nombre.

Le 8 du mois, on publia l'*aman* en faveur des femmes des mamlouks et on les engagea à revenir habiter dans leurs maisons ; on oubliait que ces maisons avaient été entièrement saccagées. Quelques femmes, cependant, dont les maisons n'avaient pas été entièrement pillées, y retournèrent ; les autres restèrent cachées dans leur refuge.

Le Pacha donna à ses favoris les maisons des émirs avec tout ce qu'elles contenaient. Ils allèrent y habiter, ils renouvelèrent mobilier et les ustensiles en se servant des objets pillés et donnèrent des bagues aux femmes[1] La maison de Chahine bey fut donnée à Hassan aga, son parent. Cette maison n'avait pas subi les mêmes dommages que les autres, car elle était contiguë à celle de Taher pacha, qui l'avait fait garder par ses soldats.

Ahmed bey el Alfi qui, comme nous l'avons dit, se trouvait à Boch au moment du massacre, se rendit, aussitôt qu'il apprit la nouvelle de cet événement, auprès des émirs de la Haute-Égypte. Ceux-ci, ainsi qu'Ibrahim bey, qui avait appris la mort de son fils, pleurèrent leurs frères et portèrent la couleur noire en signe de deuil. Le lendemain du massacre, un kachef venu de la part des émirs de la Haute-Égypte, demanda au Pacha de leur accorder sa grâce et un territoire où ils pourraient vivre. Le Pacha promit de répondre plus tard et je ne sais ce qui arriva ensuite.

Le même jour, le Pacha nomma son neveu, Moustapha bey, aux fonctions de chef du corps de Dallat. Il l'avait fait venir

[1] Il s'agit des femmes des émirs qui étaient comprises dans la donation ; leurs nouveaux maîtres leur donnèrent des bagues pour démontrer qu'elles devaient cesser leur deuil.

de la province de Charkiah, dans l'intention de l'envoyer dans la Haute-Égypte. Il le remplaça dans les fonctions de kachef de Charkiah par Aly kachef, fils d'Ahmed katkhoda.

Le 18, Moustapha bey, dont nous venons de parler, se rendit à Djizah afin de partir pour la Haute-Égypte. Il dressa ses tentes au nord du palais. Le Pacha se rendit aussi à Djizah et se logea au palais. Les troupes du corps de Dallat se mirent aussi à traverser le Nil nuit et jour.

Le même jour, un corps de cinq cents soldats de Dallat se rendit du côté de Kobbet el Azab. Ces soldats voulaient rentrer dans leur pays Ils partirent, en effet, après avoir passé plusieurs jours à se préparer au voyage et à terminer leurs affaires.

Le lundi 23, Othman bey, allant dans la Haute-Égypte, se rendit du côté de cheikh Othman, et le Pacha rentra au Caire.

Le même jour, deux Tartares venant de Turquie portèrent au Caire la nouvelle de la grâce impériale accordée sur la prière du Pacha d'Égypte, à Youssouf pacha, ex-gouverneur de Syrie.

Le mercredi 25, on amena de la Haute-Égypte, soixante-quatre personnes dont la plupart étaient des restes d'anciennes familles, fixées dans le pays depuis de longues années; elles y exerçaient diverses professions. A leur arrivée au Vieux-Caire, on les enferma dans une prison. Pendant la nuit, on les décapita au bord du Nil et on jeta leurs corps dans le fleuve. Leurs têtes furent exposées en face de la porte de Zouela, afin que le public les vit comme il avait vu celles qui les avaient précédées.

Mois de Rabi el Awal.

Ce mois commença le mardi.

Le dimanche 6, le Pacha fit un grand cortège pour son fils Toussoum pacha. Dès la veille on avait donné ordre aux soldats de se réunir ce jour-là au matin.

Le Pacha, en compagnie de Hassan pacha, se rendit pour voir passer le cortège à la mosquée de Ghouria. Sayed el Mahrouki avait préparé la mosquée pour les recevoir et y avait disposé des divans et des tapis.

Le cortège passa : les troupes du corps de Dallat ouvraient la marche, après elles venaient dix grands canons et deux mortiers, placés sur des chariots, puis venaient sans ordre les différents corps de troupes albanaises et turques suivies de leurs officiers supérieurs. Après ces troupes venaient le gouverneur, le préfet de police, les agas, et après eux les soldats de la personne en l'honneur de laquelle se faisait la solennité, ses chevaux de rechange, ses dromadaires, ses janissaires, ses courriers et ensuite cette personne elle-même, suivie de ses domestiques et de ses gens. Après Toussoum pacha venait, accompagné du kazendar, le lieutenant du Pacha, Mohammed katkhoda, connu sous le nom d'El Bardissy et qui remplissait antérieurement les fonctions du lieutenant d'El Alfi. La musique turque terminait la marche.

Une fois le cortège passé, Mahrouki invita le Pacha à se rendre chez lui, et celui-ci ayant accepté l'invitation, il passa par la porte secrète de la mosquée de Ghouri et se rendit, toujours accompagné de Hassan pacha, à la maison de Mahrouki, où il prit son repas du midi et où il resta à écouter les instruments de musique jusqu'à la fin de la journée. Il rentra chez lui après avoir accepté des cadeaux que son hôte lui offrit.

Le lundi 14, le Pacha se rendit au canal Pharaoniah pour activer les réparations qui se faisaient à la digue et pour lesquelles les barques ne cessaient de transporter des pierres. Il y resta quatre nuits et se rendit ensuite à Alexandrie, car il avait appris que des navires anglais étaient venus dans cette ville pour acheter des céréales. Il leur vendit celles qu'il avait réunies à raison de 100 piastres turques l'ardeb, c'est-à-dire un peu plus de 4,000 paras.

Il s'occupa également de construire les murs d'enceinte de la ville d'Alexandrie et de construire aussi de nouvelles fortifications. Dans ce but il réunit de tous côtés des maçons et des ouvriers.

Pendant son séjour à Alexandrie il donna l'*aman* aux chefs des bédouins de la tribu de Ouelad Aly qui séjournaient dans la province de Béhéra, et par la ruse les attira auprès de lui; mais à peine furent-ils arrivés qu'il les fit arrêter, leur réclama des sommes considérables et envoya ses soldats piller leurs bestiaux; leurs femmes et leurs enfants furent déshonorés. Il leur donna ensuite des pelisses d'honneur.

Au Caire, le lieutenant du Pacha travaillait avec les écrivains à imposer les villages conformément aux ordres de son maître. Il fit un compte des impôts de quatre années ainsi que de tous les accessoires qui venaient s'y ajouter, il réclama la moitié de la somme totale et donna deux délais pour ce payement. Mais aussitôt après la première échéance il réclama avec la plus grande insistance le montant de la seconde et l'autre moitié de la somme totale.

Il réclama également le paiement de leurs dettes à tous les débiteurs de l'État, même à ceux qui avaient obtenu des délais non encore échus.

Toutes ces réclamations étaient adressées par des soldats que l'on envoyait aux débiteurs et qui ne quittaient plus leurs maisons, les ennuyaient, leur coûtaient de grosses sommes

pour leur entretien. Le débiteur ne trouvait alors que deux moyens de sortir de cette situation : payer ou se dépouiller en abandonnant au Divan les terres qui lui étaient concédées.

Mois de Rabi el Thani.

Pendant ce mois, le lieutenant du Pacha continuait à s'ingénier pour trouver des moyens pour avoir de l'argent. Voici un de ceux qu'il employa :

Il fit venir à lui tous les artisans d'une corporation industrielle et il leur donna ordre de vendre les marchandises moitié du prix ordinaire, prétextant que ces artisans avaient passé leur marchandise bien au-dessus du prix véritable et que cela était nuisible au peuple, qui devait ainsi payer trop cher les objets qu'il achetait.

Les marchands lui apportèrent leurs registres pour lui montrer le prix auquel la marchandise leur revenait. Ils lui faisaient voir les prix, y ajoutaient les taxes de douane, et les autres taxes qu'ils étaient obligés de payer ainsi que les frais de transport par terre et par eau, mais il n'écoutait pas leurs paroles, n'acceptait d'eux aucune raison et les faisait incarcérer.

Les marchands se trouvaient alors dans la nécessité de transiger en payant une certaine somme qu'ils réunissaient par cotisation, mais après ils élevaient encore les prix de leurs marchandises, de telle sorte que c'était le public qui, en réalité, payait les contributions imposées aux marchands.

L'augmentation dans le prix de la marchandise continuait et je crois que les impositions continuaient aussi.

Par les moyens que nous indiquons, le lieutenant du Pacha réunit des sommes très importantes et ces moyens ne sont autres que spoliations des biens des particuliers, riches ou pauvres.

Vers la fin du mois, le Pâcha revint à l'improviste d'Alexandrie. Il passa la nuit à son chateau de Choubrah, passa ensuite deux jours dans sa maison de l'Ezbékiah et monta à la Citadelle.

A la même époque, un grand nombre de soldats albanais et turcs arrivèrent et remplirent la ville de telle sorte qu'on ne voyait qu'eux dans toutes les rues et ruelles. Ces troupes venaient s'ajouter à celles qu'il avait établies à Alexandrie et dans les provinces de la Haute et de la Basse-Égypte. Dieu seul connaît le nombre de ses propres soldats [1].

A la même époque le Pacha s'occupa de la manière la plus active de préparer le départ des troupes. Il obligea toutes les villes et tous les villages à lui fournir des chevaux, de la paille et des céréales.

Mois de Djamad el Awal.

Pendant ce mois, un envoyé arriva de Turquie apportant la nouvelle de la naissance d'une fille du Sultan. Des coups de canon furent tirés de la Citadelle pendant trois jours et cinq fois par jour, en l'honneur de cet événement,

Pendant ce mois on obligea tous les habitants aisés et toutes les personnes exerçant un métier de fournir au gouvernement un, deux ou trois mulets. Celui qui n'en avait pas ou qui n'en pouvait acheter devait payer une bourse, c'est-à-dire 20,000 paras par mulet réclamé.

Pendant ce mois, l'importation des marchandises du Hedjaz cessa de telle manière que le prix du café atteignit 270 paras le rotoli. On n'en trouvait presque plus dans les marchés et on

[1] Verset du Coran.

dut faire le café avec des graines grillées telles que l'orge, le blé, les fèves, même des graines sauvages.

Mois de Djamad el Thani.

Le 20, le Pacha se rendit à Birkeh[1] et fit venir les chameaux et les caravanes de bédouins. Il fit envoyer une partie des troupes à Suez. L'entrée et la sortie des soldats produisait dans la ville un très grand mouvement. Ceux-ci s'emparaient des ânes, des mulets et des chameaux ainsi que de toutes les bêtes de somme ou de selle qu'ils rencontraient. Ils faisaient même descendre de leurs montures les personnages de distinction qu'ils trouvaient en chemin. Ces agissements troublèrent la population, empêchèrent beaucoup de personnes de sortir pour leurs affaires et les obligèrent à cacher leurs ânes et mulets.

Le Pacha passa trois jours à Birkeh et se rendit ensuite à Suez.

Le même jour, des barques réquisitionnées par le Pacha pour le transport des troupes apportèrent en Égypte du café de Djedda et du Yemen et cela occasionna une petite diminution dans le prix de cette denrée.

Mois de Radjab.

Le lundi 22, correspondant au 7 du mois copte de Misra, le Nil atteignit la hauteur voulue, et le lendemain mardi la digue du Khalidj fut coupée en présence du lieutenant du Pacha, celui-ci étant à Suez.

[1] Lieu qui se trouve à deux heures à l'Est du Caire.

Mois de Chaban.

Le 2 de ce mois, Divan effendi partit avec le reste des troupes de la marine.

Le mardi 8, le Pacha arriva de Suez et s'occupa des préparatifs du départ des troupes de terre.

Le 15, il se rendit à Adelia[1] et travailla très activement à ce départ. A cet effet il réunit un certain nombre d'hommes de toutes les corporations et de tous les métiers et les obligea à s'enrôler en laissant à chacun d'eux le droit de se faire remplacer.

Parmi les savants, on désigna pour le départ cheikh Mohammed el Mahdi du rite chaféite, Sayed Ahmed el Tahtaoui du rite hanafite, un cheikh du rite hambalite, venu de la Syrie, Sayed Hassan Kret, de Rosette, du rite malékite, et cheikh Aly Khafadji, de Damiette, mais ces deux derniers, s'étant récusés, furent dispensés du voyage et rentrèrent dans leurs villes.

Pendant ce mois, une comète parut au nord entre la petite Ourse et la tête de la grande Ourse. Elle était dirigée de l'ouest à l'est et avait une queue aussi longue qu'une lance. Tous les soirs cet astre apparaissait et faisait l'objet des conversations de la population. Celle-ci ne cessait en effet de se renseigner auprès des astronomes sur les événements dont cette apparition était le signal. Au bout de trois mois la comète commença enfin à diminuer de grosseur et à se mouvoir du côté du sud. Elle se rapprocha de l'étoile de l'aigle et ne reparut plus.

[1] Endroit situé près du Caire, ainsi nommé parce qu'on y voit le tombeau de Malek el Adel.

MOIS DE RAMADAN.

Ce mois commença le mercredi.

Le jeudi 9, les troupes quittèrent Hassoua et se rendirent à Birket el Hadj.

Le dimanche 12, elles quittèrent cette dernière station. Cela fait que les troupes de l'expédition mirent dix mois et demi environ pour se préparer à partir, c'est-à-dire entre le jour de de leur départ et celui où eut lieu au Caire le grand cortège dont nous venons de parler. Pendant toute cette période de temps l'inquiétude fut continuelle dans la population.

Le même jour, Sayed Mohammed el Mahrouki sortit en grande pompe, car il devait accompagner l'expédition dont il était un des chefs et à laquelle il devait fournir toutes les provisions nécessaires. Sayed Mohammed était aussi chargé des affaires concernant les tribus des bédouins.

Le Pacha avait recommandé au général en chef, son fils Toussoum, de ne rien faire qu'après avoir consulté Sayed Mohammed et obtenu son adhésion.

Le même jour nous apprîmes que les soldats de la marine s'étaient emparés de la ville maritime de Yanboh et avaient pillé toutes les marchandises des négociants qui s'y trouvaient.

Au port de Yanboh se trouvaient une grande quantité de barques et de navires, et le chérif Ghaleb, émir de la Mecque, ne cessait de correspondre avec le Pacha et de lui témoigner une sincère amitié et une grande fidélité. Celui-ci, de son côté, entretenait la corespondance avec lui et lui envoya plusieurs fois Sayed Salama el Nadjari, Sayed Ahmed el Mehla el Tourdjoman, qui furent ainsi les intermédiaires entre ces deux per-

sonnages et qui à tous les voyages rapportaient au Pacha l'assurance et l'engagement de la part du chérif de lui faire obtenir la victoire aussitôt que ses soldats arriveraient au Hedjaz.

Le chérif, d'autre part, mentait au Wahabi et à la Porte Ottomane et leur faisait la cour. Il agissait ainsi avec le premier, car il en avait peur et sentait qu'il était plus faible que lui. Il lui assurait toujours qu'il tiendrait les engagements qu'il avait contractés avec lui, c'est-à-dire qu'il abandonnerait l'injustice, les rites religieux nouvellement inventés, etc. Mais intérieurement, le chérif était partisan des Turcs car il était de la même secte qu'eux.

Il s'engagea donc envers le Pacha à lui donner la victoire aussitôt l'arrivée de ses troupes. A cet effet il ordonna à toutes les barques qui se trouvaient au port de Yanboh de faire transporter à la citadelle de cette ville toutes les marchandises des négociants qui s'y trouvaient, pour y être gardées par le vizir, sous le commandement duquel il mit cinq cents hommes. Il chargea ensuite ces barques de ses propres marchandises qui consistaient en épices et en café et il les envoya à Suez. Là, les marchandises furent déchargées pour être vendues au Caire et les barques furent utilisées pour le transport du matériel et des troupes.

Aussitôt celles-ci arrivées au port de Yanboh, elles eurent besoin d'eau ; un détachement débarqua pour aller en chercher, mais ce détachement fut battu et repoussé par ceux qui gardaient la source et à son retour il fut aussi mitraillé par les troupes de la citadelle.

Les troupes égyptiennes furent donc dans la nécessité d'attaquer la citadelle, elles la bombardèrent, puis, malgré les projectiles qui pleuvaient sur eux, les soldats égyptiens montèrent à l'assaut. C'est ainsi qu'ils se rendirent maîtres de cette forteresse et qu'ils purent s'emparer de toutes les marchandises

et de tous les biens qui s'y trouvaient. Le vizir et six hommes purent seuls s'échapper à cheval; tous les autres soldats furent massacrés.

Les soldats égyptiens descendirent ensuite dans la ville, la pillèrent, violèrent les femmes et les filles et les vendirent entre eux.

Tous ces faits furent annoncés au Caire par des courriers, le 20 du mois courant. On tira le canon en signe de réjouissance, et des personnes parcouraient la ville pour annoncer la bonne nouvelle aux notables et en recevoir des cadeaux. Un courrier fut envoyé à Constantinople pour apprendre cette victoire au Sultan des musulmans et aux dignitaires de son empire.

Cette victoire inaugurait la série des conquêtes.

Mois de Chawal.

Ce mois commença le vendredi, mais il aurait dû commencer le lendemain, car la lune n'avait pas paru le jeudi soir, et le nombre très restreint de personnes qui la virent le vendredi soir constatèrent qu'elle ne formait qu'un arc de dix degrés.

Le 16 de ce mois, des personnes montées à dromadaire apportant des lettres des troupes de terre, annoncèrent que celles-ci étaient arrivées le 7 à la ville de Moueleh. Elles disaient que ces troupes avaient célébré la fête le samedi dans les grottes de Chéeb.

Le même jour, une expédition partit pour la Haute-Égypte afin de combattre les émirs qui se tenaient encore près du village d'Ebrim.

Mois de Zilkadé.

Le dimanche, premier de ce mois, des pèlerins algériens arrivèrent sur plusieurs barques; trois de ces barques avaient été endommagées. Quelques jours aprés les pèlerins tripolitains arrivèrent et descendirent à Boulac.

Le 6, les pèlerins du Maroc arrivèrent aussi et avec eux se trouvait monseigneur Ibrahim, fils du Sultan Soliman. Le Pacha envoya Katkhoda bey à sa rencontre, lui fit des présents et le fit descendre dans la maison d'Aly kachef, située près de la maison de Mahrouki, qu'il avait fait préparer à cet effet. Hassan el Mahrouki fut mis à sa disposition et chargé de lui procurer tout ce qui lui était nécessaire.

Le fils du Sultan, à peine débarqué, monta à la Citadelle, y rencontra le Pacha et descendit à sa maison escorté de Cawas turcs, de janissaires qui faisaient écarter la foule, de Turcs porteurs de tambourins et d'un grand nombre de Marocains qui obligeaient les gens assis dans les boutiques à se lever au passage du Prince.

Celui-ci resta cinq jours au Caire, pendant lesquels il termina ses affaires. Il reçut des cadeaux du Pacha savoir: du sucre de toutes les qualités, du miel, du beurre, de la farine, des galettes, de la poudre et d'autres choses, ainsi que mille fusils.

Le 10, il descendit en barque, et le 12 il partit.

Le jeudi 19, des gens à dromadaire apportèrent des lettres au Pacha et à d'autres personnages. Ces lettres disaient que les troupes parties par voie de terre s'étaient jointes à celles qui étaient parties par voie de mer et qu'elles s'étaient rendues maîtresses sans coup férir de la ville d'Yanboh, qui se trouve

dans l'intérieur des terres ; que les bédouins étaient venus en troupes visiter Toussoum pacha, lequel leur avait donné des habillements et des pelisses.

Mois de Zilhodjeh.

Vers le milieu du mois, des gens à dromadaire apportèrent des têtes de morts et des lettres remontant au 15 du mois précédent. Ces lettres disaient que les troupes de terre et de mer s'étaient rencontrées à la ville de Yanboh le 21 Chawal, elles avaient enlevé aux wahabites le village de Souek où se trouvait Ebn Djibara, que celui-ci s'était enfui, et qu'un grand nombre de bédouins étaient venus saluer le fils du Pacha. Ces lettres ajoutaient que les troupes étaient actuellement à Yanboh, attendant l'arrivée des munitions retardées en mer par le vent contraire et que la nuit du 14 courant elles avaient appris que les chefs wahabites, parmi lesquels se trouvaient Abdallah ben Massoud et Othman el Madaysi, étaient venus avec sept mille cavaliers et des piétons et avaient voulu surprendre les troupes égyptiennes ; mais Chedid, chef de la tribu de Houetat, ainsi que des soldats du corps de Dallat et autres, étaient sortis à leur rencontre avant le lever du soleil, leur avaient livré une bataille qui avait duré deux heures, les avaient mis en déroute et s'étaient emparés d'environ soixante-dix bons dromadaires chargés de bagages.

Le vendredi 25, Chaouich pacha, Sayed Ahmed el Tahtaoui et le cheikh du rithe hanbalite arrivèrent de Suez avec une caravane. Le premier était porteur de correspondances et tous annoncèrent que les troupes égyptiennes avaient quitté la ville de Yanboh le 17 Zilkadé, s'étaient rendues à Menzalet el Saffra et à Gedida et y avaient établi leur camp, près des

montagnes. Elles avaient trouvé en cet endroit des barricades et des retranchements ; elles s'étaient rendues maîtresses d'une première, puis d'une seconde barricade et avaient ensuite occupé le sommet des montagnes.

Mais là, elles furent surprises par de nombreux soldats qui les attaquèrent, les serrèrent dans des endroits étroits et les combattirent pendant un jour et une nuit, c'est-à-dire jusqu'au milieu du mercredi 13 Zilkadé ; à ce moment elles furent mises en déroute. Elles durent redescendre en désordre et fuir, ainsi que les troupes restées au pied de la montagne. abandonnant les tentes, les bagages et les munitions et emportant seulement les choses les plus légères qu'ils pouvaient voler aux chefs.

La confusion était telle que le fort s'emparait de ce qui appartenait à son camarade faible, prenait sa monture et s'en allait et quelquefois même le tuait.

Les soldats égyptiens coururent tous vers le bord de la mer cherchant à se réfugier dans les barques qui, par mesure de prudence, avaient reçu l'ordre de se tenir au rivage.

La crainte s'était tellement emparée d'eux, qu'ils croyaient que les ennemis les poursuivaient, tandis qu'en vérité ils n'étaient poursuivis par personne. Leurs ennemis, en effet, ne poursuivaient jamais les fuyards, et, s'ils l'avaient fait cette fois, ils n'en auraient pas laissé subsister un seul.

Arrivés au bord de la mer, les soldats prenaient d'assaut les barques, et comme celles-ci n'étaient pas grandes, ceux qui y étaient installés repoussaient les autres à coups de fusil. Il arriva même à certains d'entre eux de descendre dans l'eau jusqu'au cou pour arriver les premiers et prendre place dans les barques, comme si des démons les poursuivaient pour les emporter.

Beaucoup de soldats et de personnes de leur suite, voyant ce grand désordre, se rendirent à pied à la ville maritime de Yanboh et de cette manière la confusion devint encore plus

grande, car, hommes, bêtes, bagages, étaient éparpillés de tous côtés.

Toussoum pacha revint à la ville de Yanboh, après un jour d'absence. On le croyait perdu. Mahrouki et Divan effendi y vinrent aussi.

Mahrouki ayant laissé près du champ de bataille ses tentes contenant les provisions, une partie des soldats vaincus, fatigués et affamés, y pénétrèrent. Ils mangèrent et pillèrent les douceurs, les bonbons, pâtisseries, sucres, confitures, sirops qui s'y trouvaient. Voyant qu'ils n'étaient pas poursuivis par leurs ennemis, ils restèrent sous ces tentes deux jours, pendant lesquels ils se rassasièrent et se reposèrent; ils revinrent ensuite rejoindre leurs camarades. Ces soldats ont ainsi, mais sans intention de leur part, agi plus sagement que leurs compagnons.

C'est ainsi que le séjour des troupes à la ville terrestre de Yanboh ne fut que de 24 jours.

Quant aux troupes de cavalerie, elles se réunirent et retournèrent à Moueleh ; mais elles furent épuisées par la fatigue et par le manque de provisions et de nourriture pour les chevaux. Les cavaliers ont raconté qu'avant la bataille ils ne donnaient à chaque chameau qu'un demi kadah[1] de blé rouge, tandis qu'ils devaient consommer journellement quatre cents cinquante ardebs.

D'autre part, les chefs militaires s'élevèrent contre Mahrouki, l'insultèrent et faillirent le massacrer. Il descendit dans une barque et rentra en Égypte par Kosseir. Un grand nombre de ses soldats et de personnes de sa suite revinrent aussi au Caire par différentes routes.

Tanar kachef, Hussein bey, Daly pacha et d'autres personnages se rendirent à Mouleh et attendirent que le Pacha leur permit de revenir en Égypte.

[1] Un peu moins d'un kilo.

Quant à Saleh Og, aussitôt embarqué, il vint à Kosseir et ne tint plus compte des ordres de ses chefs, car il était orgueilleux et pensait que le commandement de l'expédition aurait dû lui être confié. Il disait du mal de Mahrouki et de Toussoum pacha et déclarait hautement que ces jennes gens n'étaient pas capables de diriger une guerre. Il disait même des choses plus graves. Il oubliait qu'au moment de la défaite il avait été le premier à s'enfuir.

Le Pacha fut mis au courant de tous ces faits par les lettres de son fils. Il en conçut une haine secrète pour Saleh Og. Cette haine s'accrut encore lorsque le Pacha apprit le retour précipité de Saleh Og à Kosseir, retour qui avait eu lieu sans aucune autorisation.

Les nouvelles que nous venons de raconter ne diminuèrent cependant en rien la bonne volonté du Pacha. Il continua avec la même ardeur à préparer de nouvelles troupes qu'il fit sortir de la ville. Il obligea les villages à lui fournir des chameaux et des céréales en faisant croire qu'il en tiendrait compte pour les impôts de l'année suivante. La province de Charkiah seule eut à fournir douze mille ardebs et cela par les bons soins d'Aly kachef. Que Dieu le récompense comme il le mérite.

Telle est l'affaire qui termina l'année et qui, je crois, aura une longue suite.

Parmi les événements qui se sont produits dans le cours de cette année, nous pouvons citer aussi :

1° La décroissance du Nil survenue avant son époque habituelle et après que ce fleuve eût atteint une très grande hauteur et eût inondé les cultures d'été et le maïs.

Lorsque l'eau découvrit les terres on sema le bersim (sorte de luzerne), mais comme il faisait encore chaud, cette plante fut dévastée par le ver ; on sema de nouveau le bersim, mais il fut dévoré une seconde fois.

Ce ver fut, cette année, la plaie des plantations qui avaient été faites avant leur époque normale. Il dévasta toutes les provinces surtout celles de Djizah, Galioubiah et Menoufiah.

2° L'institution par le Pacha d'un grand divan dans l'ancienne maison de Bakri, à l'Ezbékiah. Il dit que le divan serait chargé de faire le compte des villages, mais ce n'était pas là son vrai but.

Ibrahim katkhoda el Razaz, cheikh Ahmed Youssouf, écrivain d'Hussein effendi el Rouznamdji, et d'autres écrivains musulmans furent nommés fonctionnaires de ce divan et furent chargés de dresser les listes des impôts réclamés et de ce qu'on devait y ajouter. A cet effet ils se réunissaient tous les jours, sauf le vendredi.

Un grand nombre de paysans ayant appris que ce divan avait été institué, vinrent de tous côtés au Caire et adressèrent des suppliques au Pacha ou à son lieutenant pour se plaindre de leurs maîtres qui, prétendaient-ils, augmentaient encore les impôts réclamés par le trésor et se montraient trop sévères pour la perception.

Le Pacha ou son lieutenant renvoyait ces paysans au nouveau divan. Un agent turc était alors chargé d'y amener le concessionnaire, les paysans, les témoins et les percepteurs. On y apportait aussi les listes de redevances de l'année, mais Ibrahim katkhoda réclamait celles des années précédentes.

Ce divan continua ainsi à décider sur les plaintes des paysans, et ceux-ci y venaient en masse, pour réclamer contre les fermiers, de telle manière qu'il y avait toujours une grande foule, des cris et une grande confusion.

On destitua également Moallem Mansour et les écrivains qui étaient sous ses ordres, des fonctions qu'ils occupaient dans le divan d'Ibrahim bey el Defterdar, fils du Pacha, et on les remplaça par Sayed Mohammed Ganem el Rachidi, Moham-

med effendi Selim et d'autres écrivains. Le Pacha déclara qu'il agissait ainsi à cause de l'infidélité des coptes, mais la vraie raison était tout autre : il désirait avoir tous les bénéfices du pays, quelle qu'en fût l'importance, en rendant impossible le gain à tout autre personne. Pour cela, il excitait les gens les uns contre les autres et les faisait devenir ennemis. Il y eut des personnes qui appelèrent le nouveau divan : le divan des intrigues.

3° La grande hausse dans le change des monnaies, malgré la diminution de leur poids et de leur valeur. Le Pacha avait décidé que la fabrique des monnaies ne travaillerait plus que pour son propre compte. Il avait confié la direction de cette fabrique à son oncle maternel et avait déclaré qu'elle devait lui fournir 500 bourses par mois au lieu de 50 bourses qu'elle fournissait au temps où Mahrouki en était le directeur. On dut diminuer de près de moitié le poids de la piastre et en augmenter l'alliage de façon à ce que cette pièce de monnaie, qui se changeait toujours pour 40 paras, ne contint plus un quart d'argent pur.

On diminua également la valeur et le poids du Mahboub.

Et comme les gens acceptaient facilement le Mahboub et le tallari de France en payement de ce qui leur était dû, la première de ces pièces fut échangée à 280 paras et la seconde à 250. Ce change augmenta encore à tel point que le Gouverneur fit annoncer publiquement par les crieurs d'arrêter l'augmentation.

Celle-ci s'arrêtait, en effet, mais comme elle reprenait peu à peu, on menaçait alors d'infliger des peines aux personnes qui acceptaient ou payaient ces pièces de monnaie à un taux supérieur au taux officiel et on appliquait en effet ces peines en arrêtant les contrevenants, en les faisant bâtonner et en leur faisant payer une amende. Quelquefois même on leur trouait

le nez, ou y attachait un tallaris et on les attachait aux portes de leurs boutiques pour servir d'exemple au reste de la population.

Mais ce qui est plus étonnant, c'est que pendant que l'on agissait ainsi, il arrivait que des crieurs annonçaient que dorénavant le tallari devait être échangé à raison de 270 paras et le mahboub à 310. Personne en effet ne pouvait se figurer qu'on pût se livrer à des pratiques aussi extraordinaires.

De plus la monnaie divisionnaire faisait défaut à tel point que la personne ayant à changer une piastre devait parcourir les rues pendant une demi-journée et perdre 4 paras. En échange de sa pièce elle avait des monnaies européennes valant 12, 25 ou 5 paras, de telle sorte que si elle achetait quelque chose chez le marchand de légumes, de beurre ou de viande, celui-ci ne pouvait pas lui donner le reste de sa pièce et elle se trouvait obligée de rester sa créancière et de revenir plusieurs fois pour solder le compte.

La fabrique de monnaie faisait cependant tous les jours des milliers de pièces, mais toutes ces pièces étaient achetées par les commerçants avec une augmentation de 100 paras par mille et envoyées en Turquie et en Syrie où elles étaient échangées pour de l'or et des tallaris de France, ces dernières pièces valant dans ces pays beaucoup moins qu'en Égypte. Il arriva même plus tard que les commerçants donnèrent 1,200 paras pour 1,000 et ce taux fut fixé dans les registres du trésor ; ainsi, ils donnaient en mahboub et tallari la valeur de 30 piastres, c'est-à-dire de 1,200 paras et prenaient 1,000 paras.

Nous n'avons cette année à enregistrer la mort d'aucun cheikh célèbre.

Sont morts plusieurs émirs, mais nous les avons cités en racontant les détails de leur massacre.

ANNÉE
MIL DEUX CENT VINGT-SEPT.

Mois de Moharram.

Ce mois commença le jeudi.

Le 10 de ce mois, un certain nombre de chefs militaires qui étaient resté à Moueleh, y compris Hussein bey et Dali pacha, arrivèrent au Caire. Il s'arrêtèrent à Koubbet el Nasre, près d'Adlia, et leurs soldats entrèrent peu à peu au Caire. Ces soldats se trouvaient dans le plus misérable état ; ils avaient faim, ils étaient pâles et laids ; leurs chameaux et leurs montures étaient aussi très malades. Tous les jours il en entrait dans la ville et après eux entrèrent leurs chefs qui se rendirent dans leurs maisons.

Le Pacha les maudit et leur fit défendre d'aller le voir, comme si pouvant revenir victorieux, ils avaient négligé de le faire. Il leur reprochait d'avoir été vaincus et d'être revenus, et devant ces reproches chacun d'eux tâchait de faire retomber la faute sur les autres. Les cavaliers disaient que l'infanterie était la cause de leur défaite, tandis que les fantassins affirmaient le contraire. Quelques-uns des chefs militaires qui prétendaient être pieux et vertueux, me disaient : « Comment pouvons-nous remporter la victoire pendant que la plupart de nos soldats n'ont pas les mêmes croyances que nous? Il y en a parmi eux, qui n'ont aucune religion ni aucune morale, qui emportaient avec eux des caisses de boissons enivrantes. On n'entendait dans notre armée aucun *Muezin*, on n'y accomplissait aucun précepte religieux. Nos ennemis, au contraire, se mettaient au moment de la prière en rang derrière le même *Imam* et faisaient dévotement leurs pratiques religieuses. Et

si le *Muezin* les y appelait au moment du combat, une partie d'entre eux allait prier, tandis que l'autre continuait la guerre. Tout cela au grand étonnement de nos soldats, car ils n'avaient jamais rien vu ni entendu de pareil. Nos ennemis s'excitaient à nous combattre en nous appelant les adorateurs de plusieurs dieux, les gens qui se rasent la barbe, qui se permettent la luxure, qui boivent les boissons fermentées, qui abandonnent la prière, qui placent leur argent à intérêt, qui tuent, qui pratiquent les actes défendus. Ils ont constaté que plusieurs de nos soldats morts n'étaient pas circoncis. Lorsque ceux-ci entrèrent, ils s'emparèrent de la ville de Badr, des villages environnants dans lesquels se trouvent les meilleurs hommes, les savants et les pieux ; ils les pillèrent, prirent et violèrent leurs femmes, leurs filles et leurs enfants et se les revendirent ensuite les uns aux autres. Quelques hommes pieux de cette ville ayant réclamé leurs femmes aux ravisseurs, ceux-ci leur répondirent d'attendre au lendemain, car ils voulaient passer la nuit avec elles. »

Ce même jour, les troupes qui formaient la nouvelle expédition partirent pour Suez, sous le commandement de Bonaparte le kazendar.

Ces troupes devaient rejoindre Toussoum pacha à Yanboh et garder cette ville.

Le même jour, des Anglais arrivèrent au Caire dans l'intention d'acheter des céréales. Ils apportaient au Pacha des cadeaux parmi lesquels il y avait des perroquets des Indes de diverses couleurs, de petits tonneaux remplis de tallaris de France, du fer et des instruments.

Tous les jours des barques chargées de céréales partaient pour la Basse-Égypte, et toutes celles qui arrivaient de la Haute-Égypte y furent envoyées aussi. Ceci fit renchérir les

céréales dont la quantité diminua sur les marchés, de telle sorte qu'on ne pouvait plus en acheter plus d'une Oueba. L'ardeb de blé monta de 400 à 1,200 paras et le prix des fèves augmenta dans une proportion encore plus grande, car la culture de cette denrée avait été atteinte cette année et on n'avait récolté que la semence tout au plus.

Peu de temps après la misère diminua car les céréales arrivèrent en plus grande quantité. Il se fit par suite une grande baisse dans le prix.

Vers la moitié du mois, un chrétien du Mont Liban arriva au Caire et fit savoir au Pacha qu'il était habile dans l'art de frapper les monnaies et qu'il pouvait économiser une grande partie des frais que ce service lui occasionnait, car, avec son système, il ne devait employer que quarante ouvriers au lieu de cinq cents qui travaillaient actuellement. Il lui expliqua qu'il était à même de fabriquer des outils pour frapper la monnaie à froid et sans beaucoup de fatigue.

Le Pacha crut à ses déclarations, lui donna un endroit pour fabriquer ses outils et ordonna de mettre à sa disposition les forgerons et les ouvriers dont il pourrait avoir besoin pour son travail.

Cet homme se mit à la besogne et travailla pendant plusieurs mois.

A la même époque le Pacha s'occupa des employés et des écrivains de la fabrique des monnaies. Voyant qu'ils s'habillaient bien, qu'ils avaient de belles montures et qu'ils sortaient entourés de nombreux domestiques, jaloux par nature et ambitieux, il pensa à faire des bénéfices à leurs dépens. Ayant remarqué un homme qui sortait à cheval et entouré de domestiques et ayant demandé qui il était, on lui dit que c'était le concierge de la fabrique, que cet homme gagnait 2 piastres par jour. « Mais, observa le Pacha, cette paie ne doit seulement

pas suffire aux gages des domestiques qui le suivent, comment donc fait-il pour entretenir sa maison, ses montures et pour faire face à tous ses frais d'habillements et à ceux de sa famille? Ces gens-là sont tous des voleurs et tout ce qu'ils possèdent est le produit du vol; il faut absolument que je reprenne tous les biens qu'ils ont détournés et ramassés. »

Après avoir causé de ce projet avec Moallem Ghali et ses collègues, il fit appeler d'abord et pendant la nuit le chef de la fabrique, Ismaïl effendi, et lui demanda de lui indiquer les concussions et les vols que tel employé chrétien ou tel fournisseur juif commettaient. Ismaïl effendi lui répondit qu'il ne connaissait aucun acte de ce genre à reprocher à ces personnes et que les matières premières qui entraient à la fabrique étaient pesées à l'entrée et à la sortie.

Le Pacha fit alors venir l'employé chrétien et lui demanda de lui indiquer les infidélités commises par Ismaïl effendi, par ses enfants, par Maddad, par le graveur Ibrahim effendi el Haraoui et autres. Cet employé répondit de la même manière qu'Ismaïl effendi.

Le Pacha manda alors le joaillier Hadj Salem et lui fit des menaces, mais celui-ci n'ayant rien ajouté à ces réponses, Mohammed Aly déclara que tous étaient complices et s'entendaient pour le voler. Il ordonna de mettre Hadj Salem en prison et il le fit remplacer dans ses fonctions par un autre joaillier.

Il descendit alors à sa maison de l'Ezbékiah, fit venir devant lui pendant la nuit Ismaïl effendi et ses enfants, les menaça de mort, appela le bourreau et fit allumer les machals[1]. Mais sur les instances de quelques personnes, il leur fit grâce de la vie sous condition de lui payer une très grosse somme d'argent. D'autre part Sayed Salem dut fournir 750 bourses, Ibrahim

[1] Foyers dans lesquels on allume du bois.

Maddad 200 bourses, Ahmed effendi el Wazan 200 bourses, les fils du cheikh El Sehemi 200 bourses. Toutes ces personnes durent vendre ou hypothéquer tous leurs biens et emprunter à intérêt pour payer les sommes réclamées. Que Dieu les ait dans sa pitié !

Mois de Saffar.

Ce mois commença le vendredi.

Le jeudi 7, Sayed Mohammed el Mahrouki arriva au Caire par la route de Kosseir et par le Nil. Cheikh El Mahdi n'arriva pas avec lui, mais resta pour quelques affaires à Kena et à Kos.

Le même jour, Saleh aga el Salehdar fut nommé commandant en chef de l'expédition qui devait se rendre au Hedjaz par voie de terre. Divers chefs militaires reçurent des grades dans cette expédition.

Le dimanche 10, un officier apporta de Constantinople la nouvelle de la naissance au Sultan d'un enfant mâle appelé Mourad. Il portait aussi un firman maintenant Mohammed Aly au gouvernement d'Égypte.

Cet officier fut conduit en grande pompe à la Citadelle, où les lettres impériales furent lues. En l'honneur de ces événements des coups de canon furent tirés à la Citadelle, à l'Ezbékiah, à Boulac et à Djizah, pendant sept jours et cinq fois par jour.

Mois de Rabi el Awal.

Pendant ce mois, le fils du Pacha, Ibrahim pacha revint de la Haute-Égypte.

Vers le milieu du mois, Ahmed aga Laz, qui était émir à Kena et Kos, et tous les autres kachefs, revinrent de la Haute-Égypte après avoir imposé tous les villages et les terrains à raison de 7 tallaris par feddan, ce qui est énorme.

Toutes les terres *wakf* affectées à l'entretien des mosquées, des pauvres et aux autres actes charitables, situées dans la Haute-Égypte et dans la ville du Caire furent recensées et on trouva qu'elles comprenaient six cent mille feddans. On dit qu'on allait les imposer comme les autres terres, les immeubles affectés aux mosquées seuls ne seraient imposés que de la moitié, c'est-à-dire de 3 tallaris et demi, et cette nouvelle fit trembler les personnes qui profitaient de ces biens, de telle manière que la plupart d'entre elles vinrent au Caire pour se faire protéger par les cheikhs. Ceux-ci allèrent voir le Pacha, causèrent avec lui de cette affaire et lui expliquèrent que l'imposition projetée ruinerait les mosquées. Le Pacha répondit en faisant observer que toutes les mosquées étaient en ruines et qu'il comptait les réparer et affecter des sommes suffisantes à leur entretien. Les cheikhs retournèrent chez eux sans que leur visite ait eu aucun résultat.

Vers la fin du mois, Sayed Omar Makram quitta Damiette et alla habiter la ville de Tantah; Sayed Omar trouvait le temps très long à Damiette. Il changea plusieurs fois de maison et construisit un Khan dans cette ville, mais il était toujours gardé à vue. Un jour le juge des soldats, Sadik effendi, lui ayant demandé s'il voulait bien qu'il intercédât pour lui auprès du Pacha pour le faire venir à Tantah, il accepta. Sadik effendi le fit et sa prière fut favorablement accueillie.

Mois de Rabi el Thani.

Le 4 de ce mois, les pèlerins marocains retournèrent et avec eux se trouvait Monseigneur Ibrahim, fils du Sultan

Soliman. Ils nous apprirent qu'ils étaient revenus par la route de Syrie et qu'un grand nombre de pauvres piétons qui les accompagnaient étaient morts. Ils nous dirent aussi qu'ils avaient accompli leur pèlerinage et leurs actes religieux et qu'ils avaient visité la ville de Médine; que pendant tout leur voyage les Wahabites avaient eu pour eux les plus grands égards.

Le 10 de ce mois, Tamour kachef, Mohou bey et Abdallah aga arrivèrent au Caire. Après la perte de la bataille il s'étaient rendus à Moueleh, et, après y avoir passé un certain temps, ils avaient rejoint Toussoum pacha à la ville maritime de Yanboh puis ils avaient été rappelés par le Pacha.

Mohou bey fit la traversée en mer sur un des grands navires construits par Mohammed Aly, mais ce navire échoua sur un rocher. Un certain nombre de soldats se noyèrent et les autres, ainsi que le bey, purent se sauver.

On dit que Mohou bey était, avec Hussein bey, un de ceux qui s'avancèrent les premiers contre l'ennemi, et que pour cette raison et contrairement aux autres chefs qui s'étaient enfuis, ils avaient perdu un grand nombre de soldats.

Le même jour, on distribua les feuilles des impôts à percevoir. Comme l'année précédente, ces feuilles avaient été établies pour quatre années. Elles comprenaient les impôts, les bénéfices des fermiers, les accessoires, les charges extraordinaires, les impôts des terres Rizgas et des terres Oussia.

On décida que toutes ces sommes seraient payées en un seul versement, mais qu'on accepterait du blé en place d'argent, à raison de 8 tallaris l'ardeb.

Tous les blés d'une province étaient réunis dans un endroit indiqué d'avance et de là étaient expédiés à Alexandrie pour être vendus aux Européens.

Ces mesures diminuèrent la quantité de blé existant dans le pays et en augmentèrent le prix. Elles étaient vexatoires pour le fellah qui, après s'être épuisé et s'être ruiné à faire produire du blé à sa terre, se voyait prendre de force cette céréale à un prix dérisoire et avec une diminution dans la mesure, car, pour chaque ardeb on prenait un ardeb et demi. En dehors de cela le fellah était obligé de payer le transport de son blé jusqu'au dépôt où il devait être fourni, le prix du mesurage et les frais des employés de la province chargés de de son affaire.

Quelques villages furent autorisés par Moallem Ghali, qui avait pleins pouvoirs, à payer en argent les impôts réclamés, d'autres furent autorisés à les payer, moitié en argent, moitié en céréales. On vit alors les personnes qui obtinrent cette faveur vendre leur blé à un prix très élevé, en présence des pauvres gens qui devaient le fournir à l'État. L'espoir d'obtenir une pareille autorisation amena un grand nombre de paysans à la porte de Moallem Ghali ; tous ces solliciteurs abandonnaient leurs travaux agricoles.

Le dimanche soir 14, le Pacha se rendit au château de Choubrah et de là il s'embarqua pour Alexandrie.

Son fils, Ibrahim bey, accompagné d'Ahmed aga Laz, retourna le même jour à la Haute-Égypte pour surveiller la perception des impôts.

Le lundi 15 on apprit que les troupes se trouvant dans la Haute-Égypte avaient poursuivi les émirs jusqu'à la ville d'Ebrim ; que ces émirs avaient vu mourir leurs chevaux et leurs chameaux ; que toute leur suite avait été dispersée et qu'ils étaient réduits au plus triste état. On apprit aussi qu'un grand nombre de leurs mamlouks et de leurs soldats, ayant obtenu l'*aman* des Turcs, s'étaient rendus auprès d'eux à Assouan, mais que là ils avaient été pris et massacrés, traite-

ment que d'autres de leurs compagnons avaient également subi avant eux.

Vers la fin du mois, un grand nombre de soldats moghrabins partirent pour la ville de Yanboh et des soldats turcs arrivèrent à Alexandrie. Le Pacha leur donna des rations et les envoya au Caire pour être enrôlés dans les divers forts et faire partie de l'expédition.

A la même époque eut lieu une grave affaire dans le quartier d'El Azhar. Depuis l'année précédente, de nombreux vols se commettaient dans les maisons et les boutiques de ce quartier, et on ne savait à qui les attribuer. Les uns disaient que c'étaient des gens qui entraient dans le quartier en escaladant le mur d'enceinte ; d'autres accusaient de ces méfaits les soldats appartenant à un corps appelé Hita ; d'autres enfin supposaient autre chose.

Dans ces derniers temps, une caisse et divers objets ayant été volés chez une femme turque, celle-ci, accusa quelques étudiants aveugles de l'école Goharia, contiguë à la mosquée d'El Azhar. On arrêta les étudiants et ceux-ci déclarèrent qu'ils n'étaient pas voleurs, mais qu'ils avaient entendu Mohammed, fils du moghrabin, Abou el Kasem el Derfaoui, qui était chef de la chambre des étudiants mograbins, causer du vol avec d'autres personnes.

Cette déclaration s'étant répandue, quelques cheikhs se rendirent chez Abou el Kasem, lui parlèrent de ce bruit et lui indiquèrent quelles conséquences fâcheuses pour lui il pouvait entraîner. « Notre désir, ajoutèrent-ils, est de ne pas compromettre les gens d'El Azhar qui s'occupent de l'étude de la science et des lois ; ne vous souvenez-vous donc plus de l'affaire de la fausse monnaie survenue l'an dernier et d'autres affaires ? » Abou el Kasem leur promit alors de causer avec

ses enfants et de les engager à employer leur intelligence à rechercher le voleur.

Le lendemain ou le surlendemain, Abou el Kassem fit appeler Sayed Abou Ghindi el Matboh et son neveu qui étaient chargés de la police du quartier, et, après leur avoir fait promettre de ne pas le compromettre, ni compromettre ses enfants et d'éloigner d'eux cette affaire, il leur dit que son fils avait pu connaître le voleur et qu'il a trouvé chez lui quelques-uns des objets volés et il leur montra ces objets.

Les agents de la police demandèrent alors à Abou el Kasem, où se trouvait la caisse volée et celui-ci leur répondit qu'elle se trouvait encore chez le voleur, parce qu'on n'avait pu la transporter pendant le jour.

« Vers la fin de la nuit, ajouta-t-il, vous attendrez mon fils près de la mosquée de Fakahani, dans le quartier Akkadin, et il vous amènera le voleur avec la caisse. Vous l'arrêterez et vous laisserez mes enfants en liberté sans plus prononcer leur nom. »

Sayed Ahmed et son neveu, suivis de soldats de police, se rendirent à l'endroit indiqué et attendirent le fils d'Abou el Kasem. Celui-ci arriva accompagné d'un homme qui était cordonnier de profession et leur dit d'attendre encore un peu ; il monta ensuite avec son compagnon dans une maison située dans la ruelle de Matiin, et revinrent avec la caisse apportée par le cordonnier. Celui-ci fut immédiatement arrêté, conduit chez l'aga et battu ; il avoua son crime, mais il déclara qu'il avait cinq complices, savoir : les trois fils d'Abou el Kasem, un certain Challata et le fils d'Abdel Rahin.

L'aga porta immédiatement le fait à la connaissance du lieutenant du Pacha, qui écrivit à Abou el Kasem pour lui demander ses enfants. Celui-ci, après avoir résisté à cet ordre en disant que ses enfants étaient des étudiants et non des voleurs, finit par céder.

Le cordonnier appelé aussi avec eux à l'enquête, ne cessa de rappeler à l'un d'eux, leur complicité ancienne et nouvelle, et les délits qu'ils avaient commis ensemble, il justifiait ses affirmations par des preuves. Il lui disait : « Vous êtes notre chef et le plus grand d'entre nous, et c'est vous qui nous avez toujours indiqué les coups à faire ».

Devant ces affirmations, le fils d'Abou el Kasem ne put nier : il avoua ; ainsi que ses frères et tous furent emprisonnés.

Quant à Chalatta et à son complice ils réussirent à se cacher.

Cette affaire se répandit dans toute la ville et donna lieu à une foule de commentaires et de cancans contre les gens d'El Azhar et de ses environs. On se ressouvint de l'affaire de la fausse monnaie et d'autres choses.

Pendant plusieurs jours l'aga, continua à recevoir les dépositions des personnes qui venaient déclarer avoir été antérieurement victimes d'un vol. Il questionnait les prisonniers qui tantôt se reconnaissaient coupables du vol de certains objets, tantôt niaient et tantôt désignaient certaines choses comme ayant été vendues par eux. Parmi les déposants il y avait un marchand de beurre dans le magasin duquel on avait volé plusieurs pots de beurre, un grand plateau sur lequel on faisait les pâtisseries, des meubles, une bague en rubis, que les voleurs déclarèrent avoir vendue pour une somme élevée, un collier de perles et d'autres objets.

Le procès des voleurs ayant été déféré au Mehkémé, on les conduisit à ce tribunal, où les victimes et un très grand nombre d'hommes et de femmes s'étaient rendus de leur côté. Les prévenus ayant été interrogés, répondirent qu'ils avaient pris les objets mais ils ne prononcèrent jamais le mot voler et l'un d'eux, Mohammed, fils d'Abou el Kasem, tâcha de disculper ses frères en disant qu'ils n'avaient jamais participé à ses vols.

Le juge ne pouvant condamner les prévenus sur leur déclaration *d'avoir pris*[1], les renvoya au lieutenant du Pacha. Celui-ci fit conduire les voleurs à Boulac et les fit descendre, ainsi que leur père Abou el Kasem, chez le capitan. Quelques jours après, il ordonna de couper les mains à Mohammed, fils d'Abou el Kasem Derkaoui, et à son complice le cordonnier; après l'exécution de cette condamnation, c'est-à-dire vers le milieu de Djamad el Awal, ces deux personnes ainsi qu'Abou el Kasem et ses deux autres fils, furent embarqués et renvoyés à Alexandrie.

Avec eux fut embarqué aussi un teinturier à qui on avait coupé la main en même temps qu'aux autres. Ce teinturier avait été accusé de vol et la difficulté judiciaire que nous avons citée dans l'autre affaire s'était reproduite en ce qui le concernait.

Mois de Djamad el Thani.

Le jeudi, premier de ce mois, les trois personnes à qui on avait coupé la main dans les affaires que nous venons de rapporter, revinrent au Caire. A leur arrivée à Alexandrie, certaines personnes intercédèrent pour elles auprès du Pacha qui se trouvait dans cette ville et firent valoir devant lui que puisqu'elles avaient été punies il n'y avait plus lieu de les exiler. Le Pacha ordonna alors l'exil d'Abou el Kasem et de ses jeunes fils à Aboukir et permit à son fils aîné, au cordonnir et au teinturier de revenir au Caire.

Il y revinrent en effet et se rendirent dans leurs maisons. Le fils d'Abou el Kasem, après s'être rendu chez lui et avoir salué sa mère, circula dans les marchés pour saluer ses amis. Bien

[1] Pour cela ils devaient dire; « nous avons volé ».

qu'il souffrit beaucoup de sa blessure, il cachait sa souffrance et agissait comme s'il n'avait subi aucune peine car il était grossier et impudent.

Des enfants le suivaient dans le chemin en criant : « Voyez le voleur » mais il n'y faisait aucune attention. On dit même qu'il se rendit dans une mosquée en ruine située à Batlia et qu'il y passa une partie de la journée avec un jeune homme du quartier de Darb el Ahmar, qu'il aimait.

La souffrance augmenta, car l'opération qu'il subit avait été mal faite et il mourut le troisième jour.

Pendant ce mois et pendant le mois précédent, un grand nombre de soldats turcs continuèrent à arriver. Ils allaient le soir dans le camp de l'armée situé en dehors de Bab el Nasr et de Bab el Fetouh, mais le matin ils rentraient en ville où, d'après les habitudes de leurs pareils ils s'emparaient des animaux et enlevaient des femmes et des enfants.

Le mercredi 21, le Pacha, accompagné de Hassan pacha, revint d'Alexandrie pendant la nuit et descendit à son château de Choubrah.

Le lendemain matin, il se rendit à la Citadelle où il fut salué par des coups de canon tirés des différents forts.

Son absence avait duré deux mois et sept jours pendant lesquels il travaillait activement à la réparation et à l'armement des murs d'enceinte et des forts d'Alexandrie.

A son départ, ces travaux n'étaient pas encore terminés, mais ils étaient poursuivis conformément au plan qu'il avait indiqué.

Pendant son séjour à Alexandrie, le Pacha achetait toutes les marchandises qui arrivaient aux négociants et les revendait aux marchands aux prix qu'il stipulait lui-même.

Du café européen étant venu d'Europe en grande quantité,

il l'acheta comme toutes les autres denrées et le revendit aux marchands de café au Caire à 23 tallaris de France le kantar. Ceux-ci le revendaient plus cher en le mélangeant avec le café du Yémen.

Le nouveau café avait les graines plus vertes et plus grosses que celles du Yémen et n'était pas d'un goût aussi agréable.

Le jeudi 22, un officier arriva de Turquie porteur d'un ordre impérial, destituant Othman aga el Wekil de ses fonctions de représentant de la Sublime Porte et le remplaçant par Katkhoda bey, qui continuait aussi à exercer ses fonctions de lieutenant du Pacha.

Le dimanche, cet ordre fut lu en présence d'une foule de personnes invitées par le Pacha et celui-ci donna à Katkhoda bey une pelisse pour ses nouvelles fonctions et une autre pelisse pour la continuation des anciennes.

Le nouveau titulaire se rendit en grande pompe à sa maison et le lendemain il y fit venir tous les écrivains qui se trouvaient dans celle d'Othman aga ; il leur donna ordre de dresser les comptes de leur ancien chef à partir de l'année 1221.

Othman aga fut mis par ce fait dans un triste état, on lui enleva l'administration des villages, des wakfs et de tous les biens des deux villes saintes ; on lui réclamait les sommes dont on le déclarait débiteur.

Le jeudi, dernier jour du mois, Saleh Og, Mohou bey, Soliman aga et Khalil aga arrivèrent de Yanboh par la route de Kosseir et se rendirent à leurs maisons.

Mois de Radjab.

Le 3, les nouveaux arrivants se rendirent à la Citadelle pour saluer le Pacha.

Celui-ci était mécontent d'eux, car ils avaient amené avec eux un certain nombre de soldats, tandis qu'il leur avait donné l'ordre de venir sans troupes pour tenir conseil avec lui. D'autre part il était convaincu que ces personnages avaient amené la défaite en désobéissant à son fils, en discutant ses ordres, en négligeant de donner aux soldats toutes leurs rations et surtout en prenant la fuite au moment de la bataille. Il leur en voulait en outre pour leurs discussions avec son fils Toussoum.

Pendant vingt jours ils restèrent dans leurs maisons entourés de leurs soldats et inquiets sur la décision que le Pacha devait prendre à leur égard. Celui-ci décida enfin la suspension de leur traitement.

Le 24, ils reçurent leurs appointements arriérés, qui s'élevaient à 1,800 bourses et l'ordre de s'en aller dans leur pays. Ils se mirent alors à vendre leurs villages et leurs biens pour se préparer au départ, mais au fond ils étaient on ne peut plus mécontents, car il leur en coûtait de quitter l'Égypte où ils avaient toutes les jouissances, où ils étaient les seigneurs et et les gouvernants absolus, et où chacun d'eux possédait deux ou trois belles maisons, des femmes, des domestiques et des esclaves. Ces gens étaient arrivés à une situation telle que les grandes dames qui possédaient des rentes et des terres et qui d'abord n'auraient pas voulu, non seulement les approcher mais même entendre parler d'eux, venaient leur proposer le mariage pour vivre sous leur protection.

Le même jour, un officier arriva de Turquie ; il était porteur d'une lettre annonçant la naissance d'un enfant mâle au Sultan. Le dimanche 24, cet officier fut conduit en grande pompe à la Citadelle. La lettre fut lue en assemblée convoquée à cet effet. Des coups de canon furent tirés en signe de réjouissance pendant trois jours et cinq fois par jour.

Le mardi mourut Ahmed bey, un des chefs albanais. Ce personnage ayant appris la disgrâce de Saleh Og et de ses compagnons, offrit sa démission au Pacha afin de partir avec eux. Mais le Pacha ayant refusé, il se fâcha et tomba malade. Le Pacha lui envoya son médecin qui lui donna une purge et le saigna au bras. Il mourut le soir même et son convoi partit de Boulac, s'arrêta au petit cimetière où il fut enterré. Saleh aga, Soliman aga, Taher aga et toutes les troupes albanaises faisaient partie du cortège funèbre.

Mois de Chaban.

Ce mois commença le dimanche.

Le mercredi 4, correspondant au 7 du mois copte de Misra, le Nil béni atteignit sa hauteur voulue et le lendemain jeudi, au matin, le Pacha, accompagné d'un grand nombre de personnes et de troupes, se rendit à la digue et la fit rompre en sa présence et en celle du cadi. L'eau coula dans le Khalidj, mais le Pacha empêcha les barques d'y entrer.

Vers le milieu du mois, Soliman aga et Mohou bey partirent après avoir mis leurs affaires en ordre, vendu leurs biens et reçu leur solde.

Le jeudi 19, Saleh aga Odj partit avec deux cents soldats albanais qu'il avait choisis. Les autres soldats entrèrent sous les ordres de Hassan pacha, de son frère Abedine bey et d'autres chefs militaires.

Le vendredi, le Pacha fit dresser ses tentes en dehors de la Porte de Bab el Nasr, car il avait décidé de partir en personne pour le Hedjaz.

Le départ des chefs militaires disgraciés l'avait tranquillisé; car lorsqu'il avait arrêté le payement de leur pension et leur

avait donné l'ordre de partir, ils avaient réuni leurs soldats et leurs chevaux et s'étaient cantonnés dans leurs maisons au Caire et à Boulac. Cette attitude avait fait le sujet de toutes les conversations ; elle avait inquiété le public et le Pacha. Celui-ci avait même défendu à ses gardes de quiter la Citadelle.

Le samedi 21, les troupes se réunirent et le cortège partit dès le matin. En tête se trouvaient le corps de Dallat, puis les troupes et leurs chefs, puis Hassan pacha et son frère Abedin bey, à pied, et entourés des corps qu'ils commandaient, puis le Pacha, son lieutenant les grands dignitaires et enfin les musiques. De nombreux coups de canon furent tirés au moment où le Pacha quitta la Citadelle.

Le défilé durà cinq heures environ. Dix-huit canons et trois mortiers précédaient le cortège.

Mois de Ramadan.

Ce mois commença le lundi.

Le 24, des agents montés sur des dromadaires arrivèrent et annoncèrent la prise de possession par les Turcs des villes d'Akaba el Saffra et Defedida. L'occupation s'était faite sans coup férir et par la simple ruse du chérif de la Mecque qui utilisa pour cela les bédouins. Ces nouvelles disaient aussi que les Turcs n'avaient trouvé dans ces villes aucun Wahabite. On tira ce soir-là, en signe de réjouissance, de nombreux coups de canon à la Citadelle.

Ce soir-là, Ahmed aga Laz, gouverneur de la ville de Kenè et de ses environs, arriva au Caire. Saleh aga, Soliman aga, Mohou bey et les autres chefs qui étaient partis le mois précé-

dent, avaient, lors de leur retour du Hedjaz et avant leur entrée au Caire, déclaré à ce personnage qu'ils étaient décidés à faire la guerre au Pacha dans le cas où ils le trouveraient indisposé contre eux, comme aussi s'ils recevaient du Pacha l'ordre de retourner au Hedjaz ou bien encore si le Pacha supprimait leurs pensions. Ahmed aga les avait encouragés dans cette résolution et leur avait promis de venir à leur aide avec ses soldats aussitôt qu'ils l'appelleraient. Il leur dit aussi qu'à son avis les autres chefs tels qu'Abedin bey et Hassan pacha ne pouvaient, à cause de leur situation de compatriotes, manquer d'agir de la même manière.

A leur arrivée au Caire, le Pacha les ayant relevés de leurs positions, comme ils le craignaient, ils envoyèrent dire à Ahmed aga Laz de se porter à leur secours, conformément à l'accord intervenu entre eux. Celui-ci voulut, avant de le faire, invoquer des griefs contre le Pacha, aussi lui envoya-t-il une lettre dans laquelle il lui disait : « Si vraiment vous avez supprimé le traitement de mes frères et si vous avez résolu de les renvoyer d'Égypte, je vous prie d'agir de la même manière avec moi afin que je puisse les accompagner ».

Le Pacha, connaissant l'entente secrète dont nous avons parlé, cacha cette lettre et retarda le départ de la personne qui l'avait apportée et qui était chargée de recevoir la réponse, jusqu'au jour où il put payer en entier les soldes arriérées des chefs disgraciés. Il paya même à Saleh aga toutes les sommes qu'il réclama : ainsi, celui-ci ayant construit une mosquée et un joli minaret dans le voisinage de sa maison à Boulac, et ayant acheté des immeubles qu'il institua en Wakf et dont il affecta les rentes à l'entretien de cette mosquée, le Pacha lui remboursa toutes ses dépenses.

En un mot, le Pacha leur paya tout ce qu'ils réclamèrent afin de ne leur laisser aucun prétexte de retarder leur voyage, et afin de s'attirer Hassan pacha et son frère Abedin bey, en

les détachant de Saleh aga, il leur donna une partie des pensions qu'il payait aux disgraciés. De cette manière un grand nombre des soldats de ceux-ci les quittèrent et se joignirent à leurs compatriotes qui servaient sous les ordres de Hassan pacha et de son frère. La plupart de ces soldats craignaient beaucoup de quitter l'Égypte car ils s'y étaient mariés, y avaient eu des enfants et y menaient une vie de jouissances et de plaisirs. Ils connaissaient du reste ce qui devait leur arriver s'ils quittaient ce pays, car nous avons appris que ceux qui étaient retournés dans leur patrie y avaient été arrêtés par le Gouverneur, dépouillés des biens qu'ils avaient réunis en Égypte et mis en prison jusqu'au payement d'une certaine somme d'argent, moyen par lequel on leur soutirait tout ce qu'ils possédaient en dehors des biens confisqués. Le prisonnier pouvait alors mourir en prison s'il ne se rachetait pas, ou s'il n'était pas racheté par ses parents ou par ses compatriotes d'Égypte, auquel il s'adressait quelquefois et qui par pitié les faisaient délivrer en envoyant sa rançon.

Le pauvre homme était alors mis en liberté, mais il se voyait réduit à la misère et obligé de reprendre les anciens métiers humiliants qu'il exerçait autrefois tels que couper le bois dans la montagne, vendre des tripes et de la charcuterie et porter les lourds fardeaux.

Aussitôt que Saleh aga et ses compagnons furent partis, le Pacha fit venir l'envoyé d'Ahmed aga Laz, qui était aussi son secrétaire, et lui donna la réponse à la lettre qu'il lui avait apportée. Par cette réponse il le tranquillisait et lui disait :

« Je suis très peiné de voir que vous voulez me quitter ». Il lui énuméra les griefs qui avaient motivé la disgrâce de Saleh aga et de ses compagnons et la mesure qui avait été prise à leur égard et ajouta :

« Quant à vous, vous n'avez rien fait de ce qui mérite une pareille punition, car vous conservez pour moi la même amitié

et le même dévouement. Si, cependant, vous désirez absolument partir, je ne pourrai vous en empêcher : vous n'avez qu'à venir avec toute votre suite et vous rendre à l'endroit que vous désirerez. Mais si vous renoncez à cette idée, je vous prie de venir avec une suite peu nombreuse afin que je cause avec vous et prenne votre conseil sur différentes choses qui ne peuvent être citées dans cette lettre et vous retournerez ensuite à votre poste comblé d'honneurs ».

Ahmed aga se laissa prendre à ces propositions flatteuses. Il croyait du reste que le Pacha n'oserait lui faire aucun mal parce qu'il était un chef courageux dans les combats et avec lequel il fallait compter et aussi parce que c'était lui qui avait donné les derniers coups aux émirs en pacifiant la Haute-Égypte.

Nous devons à ce propos faire savoir qu'après avoir débarrassé la Haute-Égypte des restes des émirs, il s'était établi dans la ville de Kena, muni de pleins pouvoirs, tandis que Saleh aga Odj s'était établi dans la province de Siout. Après le départ de ce dernier pour le Hedjaz, Ibrahim pacha, fils de Mohammed Aly, fut nommé gouverneur de la Haute-Égypte. Dans cette position, Ibrahim eut à souffrir beaucoup d'observations de la part d'Ahmed aga qui l'empêchait d'empiéter sur les terrains des habitants, sur les biens des Wakfs et des mosquées. Il fit même contremander les ordres qu'il donnait. Pour toutes ces raisons Mohammed Aly était très indisposé contre Ahmed aga, mais il n'en faisait rien paraître, en sorte que celui-ci se croyait toujours dans ses bonnes grâces.

Ahmed aga arriva donc au Caire avec une suite très peu nombreuse, le vendredi 27 Ramadan, dans la soirée. Il monta à la Citadelle et salua le Pacha. Ils échangèrent des reproches et la conversation prit une telle tournure que le Pacha ne put cacher ses sentiments de haine envers son interlocuteur. Katkhoda bey et Ibrahim aga ammenèreut alors Ahmed aga dans

un autre salon et se mirent à causer avec lui et à lui dire de douces et de consolantes paroles. Ils l'engèrent à rester avec eux jusqu'au moment du *Sehour*[1] en lui faisant croire que pendant cet intervalle le Pacha se calmerait et qu'ils prendraient le repas avec lui.

Ahmed aga accepta cet avis et donna ordre aux soldats qui l'accompagnaient et qui étaient au nombre de cinquante environ, de se retirer; leur chef résista à cet ordre en faisant observer à Ahmed aga qu'il ne pouvait rester seul, mais l'officier finit par céder et par se retirer, car Katkhoda bey lui assura que rien ne pouvait arriver à son maître et que si un malheur le menaçait, lui, Katkhoda bey, en sa qualité de compatriote, serait le premier à le défendre.

Aussitôt les soldats partis, un homme vint mander Ahmed aga de la part du Pacha; celui-ci le suivit, mais à peine était-il dehors qu'il fut arrêté, dépouillé de ses armes et décapité. On lava ensuite son cadavre et on l'enterra à la sixième heure de la nuit.

Le lendemain, la nouvelle de cette exécution se répandit dans toute la ville. Le Pacha fit venir le secrétaire d'Ahmed aga; il lui donna l'ordre de lui désigner tous les biens de son maître, et sur ses indications, il chargea un agent d'aller à Kené pour mettre les scellés sur sa maison et pour s'emparer de ses richesses dont une grande partie se trouvait déposée dans plusieurs endroits.

Aucun mal ne fut fait à ses femmes et aux personnes de sa maison.

Mois de Chawal.

Ce mois commença le mercredi.

(1) Le dernier repas de la nuit pendant le jeûne de Ramadan. Il a lieu vers 3 heures du matin; après ce repas on ne peut plus couper le jeûne qu'au coucher du soleil.

Le samedi 4, un officier arrivant de Constantinople apporta au Pacha un firman le confirmant pour une nouvelle année dans le gouvernement d'Égypte. Cet officier était également porteur d'une pelisse.

Katkhoda bey alla à Boulac pour le recevoir et il le conduisit en grande pompe à la Citadelle en lui faisant traverser la ville. Le firman fut lu en présence des cheikhs et des hauts dignitaires, et des coups de canon furent tirés.

Le même jour, cheikh El Sadat mit une pelisse sur les épaules et une couronne sur la tête de son neveu, Sidi Ahmed, et le nomma son lieutenant dans la dignité de chef des nobles. Il le fit monter sur une jument, fit marcher devant lui les janissaires attachés à sa personne et lui donna ordre de se rendre auprès du Pacha, afin que ce dernier le confirmât dans cette dignité en lui donnant une pelisse.

Le Pacha félicita le nouveau dignitaire, mais refusa de lui donner la pelisse sous prétexte qu'il n'avait pas été nommé directement par lui.

Le jeudi 23, Moustapha bey et Dali pacha partirent pour le Hedjaz avec tous les soldats des Dallat et d'autres corps.

Pendant ce mois, plusieurs ennuis vinrent troubler les habitants du Caire. Le plus grave était le manque d'eau potable, et cependant le Nil était haut et le Khalidj rempli : mais d'une part on avait réuni pour le transport du matériel appartenant aux troupes qui devaient partir, tous les ânes et les chameaux qui portaient l'eau dans la ville, et d'autre part le Pacha avait pour le transport de l'eau nécessaire à l'armée, acheté toutes les outres qui se trouvaient au Caire. Il en avait même fait venir de Jérusalem et de El Khalil, de telle sorte, que l'outre valut 1,500 paras au lieu de 150.

Aucun marchand d'eau ne put aller en chercher au Nil et on ne put avoir de l'eau que par quelques pauvres gens ou quelques femmes qui allaient remplir leurs cruches, de telle sorte que l'outre d'eau se vendit 15 paras et plus.

La viande aussi devint rare et fut payée 18 paras le rotoli. On paya 14 paras la viande de buffle.

Les peseurs publics, les boulangers et autres artisans furent obligés de fermer leurs boutiques et de s'échapper, car on en demanda un certain nombre pour accompagner l'expédition. De cette manière, on ne trouva plus de pain dans les marchés, ni de fours pour cuire le pain que l'on pétrissait dans les maisons. Les habitants durent alors cuire le pain chez eux ou chez leurs voisins ou bien chez les rares boulangers dont les fours se trouvaient dans de petites ruelles et qui travaillaient la nuit de peur des espions.

La paille manqua aussi, car des soldats avaient été désignés pour s'emparer de toute celle que les paysans apportaient.

Cette situation fut la cause de disputes, de rixes, de blessures et de meurtres, et si les soldats n'avaient pas craint la sévérité du Pacha qui, quelquefois les punissait de mort, des faits encore plus fâcheux se seraient produits.

Mois de Zilkadé.

Ce mois commença le vendredi.

Le jeudi 7, le Pacha, accompagné de Hassan pacha, se rendit à dromadaire à Suez.

Le vendredi 15, des Turcs venus à dromadaire du Hedjaz, annoncèrent l'arrivée à Médine des troupes du Pacha.

Le dimanche 17, le Pacha rentra au Caire.

Le même jour, les Français habitant le Caire, reçurent la nouvelle que Bonaparte, à la tête d'une grande armée était entré en Russie et qu'il y avait gagné de grandes batailles. Ils publièrent cette nouvelle qu'ils affichèrent sur les murs de leur quartier et leur consul se rendit auprès du Pacha et lui communiqua les lettres qu'il avait reçues de son pays à ce sujet.

Le lundi au soir, le Pacha, accompagné de son lieutenant, se rendit sur la rive ouest du Nil et ordonna que les troupes s'y rendissent aussi. La raison de cette mesure était que les bédouins de la tribu de Ouelad Aly étaient descendus sur la province de Fayoum et avaient pillé les récoltes. Hassan pacha el Chamacherdji était allé à leur rencontre, mais il avait reconnu qu'il ne pourrait les chasser car ils étaient trop nombreux. Il vint alors au Caire pour en informer le Pacha, qui se prépara à marcher contre ces bédouins, mais avant de partir il envoya chercher leurs chefs, se fit donner par eux des otages, les habilla et leur indiqua des circonscriptions dont ils promirent de ne pas dépasser les limites.

Il revint au Caire le mercredi 20 au soir.

Le 26, les bédouins pillèrent une caravane venant de Suez et apportant des marchandises aux négociants. Ils tuèrent les soldats qui escortaient cette caravane et emportèrent leur butin du côté de El Wadi.

Les chameaux de cette caravane appartenaient au Pacha et aux personnages de son entourage. Ceux-ci, mus par la jalousie et le désir du gain, s'étaient faits entrepreneurs de transport et faisaient concurrence aux bédouins.

Le Pacha se fâcha beaucoup lorsqu'on lui apprit ce fait et il chargea Ibrahim effendi el Mohradar de porter au gouverneur de la ville d'Acre une lettre par laquelle il le pressait de rechercher et de lui renvoyer ses chameaux. Il lui faisait

des menaces pour le cas où un seul des chameaux serait perdu.

Mois de Zilhodjeh.

Ce mois commença le samedi.

Le 10 de ce mois, c'est-à-dire le jour de la fête du sacrifice, des gens arrivèrent à dromadaire du Hedjaz et annoncèrent la prise de la citadelle de Médine par les troupes du Pacha. Ils ajoutèrent qu'ils étaient suivis d'une personne, déjà arrivée à Suez et qui apportait les clefs de la ville. Cette nouvelle fit grand plaisir au Pacha et on tira des coups de canon pour l'annoncer.

Des hommes allèrent dans la ville et l'annoncèrent aussi chez les notables, afin de recevoir des cadeaux.

Le mardi 11, les messagers dont la venue était annoncée arrivèrent à Adlia. On tira en leur honneur de nombreux coups de fusil et de canon à Boulac, à la Citadelle, à Djizah et à Coubbet el Azab, où se trouvait campée l'armée qui devait partir. On tira aussi un grand nombre de coups de fusil de tous côtés et même sur les terrasses des maisons.

Le bruit courut que les arrivants devaient entrer en ville en grande pompe et ce bruit se confirma quand on vit le Pacha se rendre du côté d'Adlia. La foule attendit donc sur les banquettes des boutiques et sur les terrasses.

Vers le coucher du soleil, un régiment de soldats apparut, accompagné de quelques hommes, montés sur des dromadaires et portant l'un un sac vert et un autre un sac rouge. Ces sacs contenaient des correspondances et les clefs

Le soir même, le Pacha retourna à la Citadelle.

Le lendemain mercredi, dès le matin, l'aga et le Wali circulèrent dans la ville. Leurs crieurs ordonnèrent aux habitants

d'illuminer et de pavoiser les boutiques et les maisons pendant trois nuits et trois jours, à partir du jeudi jusqu'au samedi 15.

On dressa des tentes en dehors des portes de Bab el Nasre et de Bab el Fetouh, et le lendemain, c'est-à-dire le soir de l'illumination, le Pacha se rendit à Adlia.

Pendant les trois jours que durèrent les fêtes, on alluma des feux de bengale, on tira des feux d'artifice, des fusées et des coups de canon de tous côtés.

Le Pacha fit porter la nouvelle de la prise de Médine dans tout le pays et donna à cette occasion des grades et des fonctions à vingt personnes de son entourage. Il chargea Latif bey de porter à Constantinople les clefs et la nouvelle et celui-ci partit dès le lendemain par la voie de terre. D'autres personnes furent chargées de porter la nouvelle en Turquie, en Syrie et dans les différents pays musulmans tels que l'Anatolie, la Roumélie, Rhodes, Salonique, Smyrne, la Crète et d'autres endroits.

Vers la fin du mois, des avis réitérés nous apportèrent la nouvelle de l'apparition de la peste à Constantinople. Les médecins conseillèrent au Pacha de se conformer aux usages établis dans leurs propres pays en établissant une quarantaine à Alexandrie. Par ce moyen aucune personne venant de Turquie ne pouvait monter à terre que quarante jours après son arrivée, et si quelqu'un mourait sur le navire, il fallait recommencer la quarantaine.

A la même époque; quelques Juifs lancèrent des calomnies contre Hadj Salem el Djaouaherdji qui fournissait les matières d'or et d'argent à l'hôtel des monnaies, avant l'arrivée du Syrien Druze. Ils l'accusèrent d'avoir, à l'époque où il faisait les fournitures, frappé des pièces de monnaie pour son propre compte. Le Pacha ayant ordonné une enquête à ce sujet, diver-

ses preuves furent rapportées, mais Hadj Salem nia sa culpabilité. Quelqu'un ayant dit que son domestique Ayoub, sortait tous les soirs de l'hôtel des monnaies avec un sac rempli de pièces destinées à son maître, sous prétexte que c'étaient des monnaies du trésor qu'il devait fournir aux changeurs, on interrogea ce domestique, mais il nia aussi ce fait en déclarant qu'il ne pouvait déposer sur une chose qui lui est inconnue et que sa conscience répugnait à accuser quelqu'un faussement.

Le Juif déclara alors que si Ayoub ne voulait pas déclarer la vérité c'est qu'il était le complice de son maître, mais qu'il finirait par avouer si on le torturait et que de cet aveu, il résulterait un recouvrement de 6,000 bourses pour le trésor.

Aussitôt que le Pacha eut entendu prononcer ce chiffre de 6,000 bourses, il fit mettre en prison Hadj Salem chez Cara Aly, près du palais de son harem, à l'Ezbékiah ; il le fit battre ainsi que ses frères et Hadj Ayoub. Les tortures durèrent plusieurs jours pendant lesquels le Pacha ne cessa de réclamer 6,000 bourses aux patients.

Voici l'origine de l'inimitié qui existait entre le Juif Chamoun et Hadj Salem : le Juif ayant été poursuivi et obligé de payer une somme d'argent, demanda assistance à Hadj Salem, en lui rappelant qu'il l'avait lui-même assisté antérieurement. Hadj Salem nia les services que lui avait rendus le Juif et lui dit que la somme qu'il avait payée pour lui ne constituait pas une libéralité, mais qu'elle lui était due en vertu d'un compte antérieur. Le Juif répliqua à Hadj Salem en lui disant : « Je t'ai obligé en ne révélant pas tes mauvaises actions » et là-dessus la discussion s'échauffa et parvint aux oreilles du Pacha et de ses agents qui étaient toujours à l'affût de toutes les occasions de soutirer de l'argent, et qui même dans ce but semaient la discorde entre les gens.

Enfin Sayed Mohammed el Mahrouki parla au Pacha en faveur de Hadj Salem et il lui jura que celui-ci avait dû, après

avoir vendu tous ses biens, emprunter à des Européens 500 bourses pour parfaire la somme qu'il avait été obligé de payer une première fois et qu'il ne s'était pas encore acquitté de cette dette. « Si cependant il est absolument indispensable que Ḥadj Salem vous paye une autre somme, ajouta-t-il, nous pourrons différer de rendre les 300 bourses aux créanciers et les verser à votre trésor ». Le Pacha accepta cette proposition et ordonna la mise en liberté des prisonniers. Ceux-ci durent cependant payer 7 bourses à Cara Ali, qui était chargé de les garder et de les torturer.

A la même époque, Ismaïl effendi, chargé de la vérification des poids pour les matières précieuses à l'hôtel des monnaies, et ses enfants, furent très gênés par les réclamations de quelques créanciers, tels que Dali pacha et autres. Les soldats chargés de leur réclamer ces payements les importunèrent tellement qu'ils durent garder leur maison sans trouver aucune assistance et vendre leurs immeubles, leurs biens, leurs bêtes, les bijoux de leurs femmes et leurs propres vêtements.

Comme auparavant, le Pacha avait pris à Ismaïl effendi une grande et belle maison, que celui-ci avait fait construire à grands frais à la Citadelle pour y loger ses femmes et ses esclaves et il ne la lui avait payée que vingt bourses seulement, c'est-à-dire une somme inférieure à celle qui y avait été dépensée rien que pour le dallage en marbre; quelques personnes lui conseillèrent d'adresser une requête au Pacha et de se faire accompagner, pour la lui présenter, par Moallem Ghali, chef des écrivains coptes. Il le fit, mais à peine le Pacha le vit-il entrer en sa présence, avec Moallem Ghali, qu'il lui fit signe de se retirer sans lui permettre de dire un seul mot. Ce procédé lui causa un tel chagrin qu'il tomba malade. Il fut emporté quelques jours après vers la grâce de Dieu.

Avant lui, son fils Hassan effendi mourut aussi, de sorte

que toutes les réclamations tombèrent sur son fils Mohammed effendi, qui dut beaucoup souffrir et vendre à vil prix son mobilier et les livres qu'il avait achetés et fait copier à grands frais. Il dut aussi se faire prêter de l'argent à de gros intérêts. Que Dieu fasse les temps meilleurs pour lui et pour nous!

A la même époque, arriva d'Angleterre à Alexandrie un navire apportant au Pacha des marchandises et 50,000 bourses en numéraire, destinées à l'achat de chevaux et de céréales. On se mit à réclamer les chevaux des particuliers; on mesurait la hauteur et la longueur de chaque cheval et s'il était trouvé conforme aux désirs des acheteurs on le gardait et on le payait quelquefois très-cher.

A la même époque le Pacha envoya à tous les gouverneurs de la Haute-Égypte, l'ordre de retenir pour son compte toutes les céréales. Aucun paysan ne pouvait en vendre et personne ne pouvait en acheter ni en transporter.

On réclama aux paysans toutes les céréales qu'ils possédaient, même celles qu'ils conservaient pour leur propre nourriture. On alla plus loin, car on tombait à l'improviste dans les maisons pour s'emparer, même des plus petites quantités de céréales qui pouvaient s'y trouver.

On ne paya pas le prix de ces marchandises, mais on promit seulement de le déduire sur les impôts qui devaient être perçus l'année suivante.

Toutes ces céréales étaient transportées dans la Basse-Égypte sur les barques du Pacha et là elles étaient consignées aux Européens qui les emportaient dans leurs vaisseaux et les payaient à raison de 100 piastres l'ardeb.

Nous voici à la fin de l'année, mais nous avons encore à raconter quelques faits qui se sont accomplis dans le cours de cette année:

1° Le Pacha construisit un grand arsenal à Boulac, sur la rive du Nil. Il y fit construire des barques de diverses dimensions destinées à voyager sur le fleuve. Il ne louait pas ces barques comme par le passé, mais il les faisait voyager pour son propre compte. Il y faisait les réparations nécessaires. Il payait les matelots ainsi que les employés chargés de les surveiller et de tenir les comptes de cette entreprise.

Il eut également à Alexandrie un grand nombre de navires qui allaient chercher des bois de diverses espèces et du bois de chauffage dans les pays de production. Il vendait ces bois aux marchands à des prix qu'il fixait lui-même ; il les faisait transporter sur ses barques à des prix fixés d'avance, et à Boulac il faisait payer des droits de douane qui entraient également dans son trésor. De cette manière le kantar de bois de chauffage valut 315 paras sans le transport de Boulac au Caire, qui valait 13 paras, et sans le salaire des personnes chargées de le casser, ce qui portait le prix total à 340 paras, tandis que sous les gouvernements antérieurs il ne valait que 30 paras, auxquels il fallait ajouter 10 paras pour transport dans les barques, 3 paras pour le transport de Boulac au Caire et autant pour le casser, en tout 46 paras.

Le Pacha agit de même manière pour les bois de construction, le fer, le plomb, l'étain et pour tous les articles d'importation.

2° Vers la fin du mois de Rabi Akhar il se produisit un fait extraordinaire: le Nil diminua tellement qu'il fut à sec devant Boulac et que les sables apparurent et formèrent des petites collines. On pouvait aller à pied jusqu'auprès d'Embaba. Il en fut de même devant le Vieux-Caire.

Les habitants du Caire n'ayant plus d'eau douce et le Gouvernement, d'ailleurs, ayant accaparé tous les porteurs d'eau, la soif se fit sentir. L'aga et le gouverneur firent annoncer par

des crieurs publics que le transport de chaque outre d'eau à l'endroit le plus éloigné devait être payé 12 paras.

Avec le mois copte de Bachans, le Nil commença à monter il s'éleva d'un pic en une seule nuit, et continua à s'élever tous les jours comme si on avait été à la fin du mois d'Abib et au mois de Missra. A Boulac et au Vieux-Caire les sables se couvrirent, les grosses barques purent flotter, et les plantations de pastèques, de concombres et de melons que l'on iait chaque année sur les berges du fleuve laissées à sec par suite de l'abaissement des eaux, furent inondées et perdues.

Pendant vingt jours, la crue continua de telle manière, que l'eau devint blanche et faillit même devenir rouge. Cela inquiéta beaucoup les habitants du pays qui crurent que le Nil allait atteindre sa plus grande hauteur annuelle avant l'époque habituelle. Le gouverneur se rendit à l'embouchure du Khalidj, fit fortifier la digue et ordonna le curage de ce canal. Enfin cette crue intempestive cessa, l'eau diminua même un peu, et elle se mit à monter de nouveau lorsque la date annuelle de la crue fut arrivée.

J'ai lu dans l'histoire de Hafiz el Makrizi appelée : *El Selouk fi doual el Melouk* qu'un événement pareil s'était produit en 838.

3° Les céréales devinrent tellement rares qu'on n'en trouvait plus en Égypte si ce n'est chez quelques habitants des villages rapprochés de la Basse-Égypte. Les blés étaient transportés dans les marchés et payés à raison de 24 piastres l'ardeb, en outre des droits d'octroi qui étaient de 34 paras et des frais de transport qui montaient à 100 paras environ, si la marchandise partait de la province de Menoufiah ou des provinces voisines et auxquels il fallait toujours ajouter 25 paras pour le transport du Boulac au Caire.

4° Lorsque Mohammed Aly devint le maître incontesté de la Haute-Égypte, il en confia le gouvernement à son fils Ibrahim pacha et lui donna l'ordre de cataloguer toutes les terres de cette partie du pays, y compris les terres affectées aux mosquées et aux bonnes œuvres et les immeubles constitués en wakfs par les anciens sultans d'Égypte, leurs mosquées, leurs écoles, leurs citernes, etc. Ibrahim pacha s'acquitta de sa mission et imposa toutes les terres avec cette différence seulement qu'il ne fit payer aux terres wakfs que 3 tallaris, tandis qu'il en fit payer 8 aux autres terres, sauf les cultures de maïs qu'il imposa de 9 tallaris pour chaque espace de terre irriguée par un chadouf.

Les propriétaires des terres et les bénéficiaires des wakfs consentirent à cet arrangement et espérèrent qu'il durerait car il leur était plus avantageux que l'ancien système.

5° Le Pacha s'empara de presque toutes les terres concédées à des fermiers, sous prétexte qu'il avait repris ces terres aux émirs, qui s'en étaient emparés lorsqu'ils étaient allés s'installer dans la Haute-Égypte. Il prétendit qu'ayant fait la guerre aux émirs et les ayant chassés et massacrés, il avait le droit d'hériter de tous leurs biens, même de ceux qu'ils avaient injustement acquis.

Quant aux concessionnaires qui, à cause de leur influence, gardèrent la possession de leurs terres, ils durent demander l'autorisation de continuer leur exploitation et leur administration en prouvant leur possession antérieure par les registres dela Rouznamah et par d'autres moyens. Il y en eut qui obtinrent cette autorisation, et d'autres à qui on la refusa, mais qui obtinrent la promesse d'une compensation par une concession d'autres terres situées dans la Basse-Égypte. Il y en eut enfin à qui le Pacha déclara que les affaires de la Haute-Égypte ne le concernait pas et qu'ils devaient s'adresser à son

fils Ibrahim. Celui-ci leur déclara à son tour qu'il ne pouvait rien faire sans l'autorisation de son père. Cette dernière catégorie de personnes se trouvait ainsi mise dans l'embarras et dans l'impossibilité d'obtenir une satisfaction ou un refus définitif. Il y eut cependant quelques concessionnaires qui reçurent la promesse d'une indemnité en argent, mais qui ne reçurent qu'une somme insignifiante.

6° Le Pacha s'empara de toutes les cultures de riz situées dans le Delta, sur les deux branches du Nil et il les fit administrer par des employés et des écrivains qui avançaient les dépenses à faire pour l'achat des semences et des bestiaux. Il vendait la récolte au prix qu'il désignait, retenait les frais et les traitements des employés et donnait ce qui restait du prix aux cultivateurs ou bien leur donnait un bon au moyen duquel ils pouvaient plus tard toucher cet excédent.

Chaque machine à décortiquer le riz devait, en outre, lui fournir cinq sacs de riz par an, en plus de la quantité précédemment fixée. Les machines moins importantes devaient lui en fournir trois.

De cette manière, les transactions entre les cultivateurs et les négociants qui d'habitude leur faisaient des avances, furent interrompues, et les choses en vinrent au point que toutes les récoltes de riz appartinrent au Divan du Pacha qui le vendait aux marchands du pays à raison de 100 piastres et plus l'ardeb et aux négociants qui devaient les exporter en Europe, en Turquie et en Syrie à un prix que je ne connais pas.

7° Une discussion survint entre Abdallah Bektach el Tourdjoman et le chrétien druze, nommé Elias, qui, venu du Liban, s'était présenté au Pacha et lui avait annoncé qu'il pouvait frapper des monnaies beaucoup plus facilement que les ouvriers de l'hôtel des monnaies et que le Pacha pouvait, s'il le voulait, réaliser de grandes économies.

Le Pacha avait donné à ce Syrien un appartement spécial à l'hôtel des monnaies et avait ordonné de lui fournir le fer et les ouvriers qu'il demanderait. Pendant plusieurs mois, il travailla à la fabrication d'un outillage, et celui-ci terminé, il frappa des piastres du poids de 2 ¹/₄ drahmes et portant la même inscription que les pièces turques. Seulement ces piastres étaient d'une valeur moindre que celles qu'on fabriquait jusque là car elles contenaient à peine ¹/₄ d'argent pur et ³/₄ de cuivre. L'hôtel des monnaies, qui absorbait deux kantars de cuivre par jour, dut alors en absorber six et cela augmenta le prix de ce métal et celui des objets en cuivre, de telle manière que le rotoli de cuivre usé valut 140 paras, tandis que dans les temps passés on le vendait à un prix dix fois moindre et on vendait le vieux cuivre à 7 paras. Les demandes de cuivre faites par l'hôtel des monnaies continuèrent cependant à augmenter et atteignirent dix kantars par jour. Toutes ces fournitures se faisaient sous la surveillance de Bektach effendi.

Celui-ci un jour, sous l'instigation du contrôleur, eut quelques ressentiments contre le Libanais et une discussion survint entre eux en présence du Pacha et de Moallem Ghali, qui décidèrent de suspendre le Libanais de ses fonctions et d'empêcher tous les chrétiens qui étaient avec lui de se rendre à l'hôtel des monnaies. Une pension mensuelle de 4 bourses fut faite au Druze et Bektach effendi resta maître de la fabrication des monnaies.

Quelques jours après, le Pacha ordonna l'exil du Druze, de toute sa famille et de tous ses enfants; c'est ainsi qu'on le traita après qu'on eut appris son métier.

Pendant ce temps, l'hôtel des monnaies rendait au Pacha 2,500 bourses par mois, tandis qu'il n'en rendait que 30 au plus aux émirs d'Égypte. Voici comment la progression s'était établie : Sayed Ahmed el Mahrouki, et après lui son fils, Sayed Mohammed en avaient obtenu la concession moyennant

50 bourses. Ce prix fut encore augmenté de 30 bourses par Mohammed effendi Tabbal, connu sous le nom de directeur du matériel. Après Sayed Mohamed el Mahrouki, le Pacha fit travailler l'hôtel des monnaies pour son propre compte et le plaça sous la direction de son oncle maternel ; c'est alors que par ses expédients il arriva à faire réaliser les revenus que que nous avons indiqués et qui augmenteront encore, je le crois.

Abdallah aga Bektach ayant donné au Pacha l'idée d'augmenter le poids de la pièce d'une piastre tout en en diminuant la valeur et lui ayant assuré que cette manière de faire rapporterait d'importants bénéfices, celui-ci déclara qu'il voulait d'abord prendre l'avis du contrôleur. On le fit venir ainsi que Mohammed effendi, fils d'Ismaïl effendi, qui tenait la comptabilité. Les comptes examinés, on trouva un déficit de 5 bourses et le Pacha ayant demandé ce que cette somme était devenue, chacune des personnes présentes regarda l'autre ; enfin le fournisseur déclara qu'elle avait été abandonnée au juif qui faisait antérieurement les fournitures. Le Pacha demanda alors à Mohammed effendi pourquoi avait-il abandonné cette somme, et celui-ci répondit que ce juif étant pauvre, il avait eu pitié de lui et il avait attendu pour réclamer cette créance qu'il revint à une situation meilleure. « Du reste, ajouta-t-il, cette somme est entrée dans mon propre compte ». Le Pacha ordonna alors de jeter à terre et de battre Mohammed effendi; cela fut fait, bien que cet effendi soit un personnage jouissant de la plus haute considération. On ajouta les 5 bourses à la somme dont il avait été imposé et qu'il ne pouvait déjà pas payer, cette somme fut ainsi portée à 600 bourses.

Mohammed effendi supplia le Pacha d'accepter sa démission de directeur de l'hôtel des monnaies, mais sur le refus de celui-ci, il garda cette fonction tout en en redoutant les terribles responsabilités.

8° Le tallari de France ayant atteint 280 paras et même 5 paras en plus, on fit crier que la valeur de ce tallari devait être diminuée de 10 paras. Quelques jours après on ordonna une nouvelle diminution de 10 paras.

Par cette mesure bien des gens perdirent une partie de leur fortune.

Dans chaque piastre on ne mettait qu'une fraction de drachme d'argent. Or, le tallari qui était de 9 drachmes faisait 36 piastres. Si nous déduisons de cette somme 6 piastres et $^1/_2$ qui sont la valeur réelle du tallari et une piastre ou deux pour les frais de fabrication, nous trouverons que l'on faisait un bénéfice de 27 piastres et $^1/_2$ sur chaque tallari. C'est là une manière de voler les gens, car si quelqu'un voulait changer un tallari en piastres il ne pouvait avoir que 6 piastres et $^1/_2$, contenant en tout un drahme et $^1/_2$ et $^1/_8$ d'argent au lieu de 9 drahmes que contenait sa pièce.

On fit plus, on retint la monnaie divisionnaire et on n'en donna plus que moyennant un escompte de 4 piastres pour 1,000 piastres. On devait, en conséquence, donner à l'hôtel des monnaies 29 piastres en cuivre pour avoir 25 en argent. Plus tard cet escompte fut même augmenté d'une piastre. Quelle honte !

Il faut mentionner aussi le renchérissement croissant de toutes les denrées, surtout des denrées alimentaires nécessaires aux pauvres comme aux riches, telles que la viande, le beurre, le miel, le sucre, etc., par suite de l'augmentation toujours croissante des impôts dont on les frappait.

On ferma tous les abattoirs, sauf celui de Husseinia qui fut concédé en monopole, moyennant une grosse somme et aussi moyennant l'obligation de fournir à bas prix la viande nécessaire au Pacha et aux dignitaires de son gouvernement. Le concessionnaire était alors obligé, pour se couvrir de ses pertes, de distribuer sa viande aux bouchers à un prix élevé, et

ceux-ci, de la vendre à un prix encore supérieur, qui n'était jamais moindre de 12 paras par rotoli. Et encore la viande n'était-elle ni en quantité suffisante, ni de bonne qualité; aussi des querelles se produisaient-elles toujours entre les nombreuses personnes qui attendaient le boucher à son arrivée à l'abattoir.

Il en est de même des légumes, qui au lieu de se vendre par grandes quantités comme par le passé, se vendent maintenant au prix le plus élevé. Ainsi la laitue qui se vendait à 1 para les 10 pieds, se vend à 1 para le pied.

Lorsque le Pacha prit possession des terrains environnant son chateau de Choubrah, il y fit cultiver, sous la direction de Zulfikar katkhoda, toutes les espèces de légumes qu'il vendait aux marchands à un prix très élevé et ceux-ci les revendaient au public à un prix qu'ils fixaient eux-mêmes. Ceci fut cause que ces légumes furent désignés sous le nom de légumes du Pacha, ainsi on disait les choux du Pacha, les carottes du Pacha, les radis du Pacha, etc.

Le Pacha fit également cultiver dans son jardin des fleurs des plus belles espèces et des couleurs les plus variées qu'il fit venir de Turquie. Ces fleurs réussirent bien; elles étaient belles, mais n'avaient aucun parfum.

10° L'augmentation du prix de concession de la douane de Boulac atteignit 1,500 bourses par an par suite du nombre considérable d'offres que faisaient les personnes qui désiraient en devenir concessionnaires. Sous le gouvernement des émirs cette douane ne rapportait que 30 bourses.

En ce temps-là, on laissait passer sans payer de droits une foule de marchandises appartenant aux amis des émirs, aux savants les plus haut placés et à toutes les personnes qui se mettaient sous la protection de l'un de ces personnages, même sous

celle d'un de ses domestiques. Quant aux négociants qui devaient payer les droits, on les traitait avec bonté, on leur diminuait les taxes et on n'ouvrait jamais leurs colis, chaque colis devait seulement payer une petite somme.

Mais lorsque la ferme de la douane s'éleva à la somme que nous venons de dire, on dut se montrer sévère et ne laisser passer en franchise aucun article, même s'il appartenait à un des plus hauts personnages ou au plus grand savant.

Les négociants avaient pour habitude, lorsqu'ils envoyaient à leurs correspondants un colis d'étoffes ordinaires, d'y mettre quelques pièces d'étoffes de prix tels que les étoffes brodées d'or, les cachemires, etc., qui, par ce moyen, passaient en douane en payant une taxe fort légère. Actuellement, ils ne peuvent rien faire de pareil, car les agents de la douane défont tous les colis, ouvrent toutes les caisses, fouillent toutes les marchandises et en prennent la dixième partie ou font payer 10 °/₀ de la valeur suivant les cours du marché. On agissait ainsi même pour les pantoufles et les souliers en cuir jaune et léger qui étaient importés de Turquie. Ces articles, en effet, étaient comptés et on en retenait le 10 °/₀ en nature ou en valeur.

Ce que nous venons de décrire se passait également à la douane d'Alexandrie, de Damiette, de Constantinople et de Syrie, de telle sorte que le prix de toutes les marchandises, surtout des étoffes de coton, de soie et de laine, fabriquées en Syrie, à Alep et en Turquie, augmenta considérablement. Les fabricants de ces étoffes devaient, en effet, payer des droits très élevés sur les fils qu'ils tissaient. Ainsi le drahme de soie, qui valait auparavant 1 para, en vaut actuellement 15, sans parler des frais de teinture, d'ouvriers et des taxes diverses qui viennent s'ajouter à ce prix. La pièce d'étoffe syrienne appelée *alaga*, qui se vendait 200 paras, en vaut actuellement 2,000 sans compter les bénéfices que le marchand doit réaliser. Le soulier de Turquie qui se vendait à 60 paras, en vaut 400. Le

pic de drap qui se vendait 100 paras, se vend 1,000 paras et il en est de même de tous les autres objets.

Les douanes étaient affermées à celui qui en offrait le prix le plus élevé, sans distinction de nationalité ni de religion; peu importait qu'il fût chrétien, copte, Syrien, Grec ou s'il se prétendait musulman [1]. Les musulmans s'occupent du reste peu de ces entreprises et si quelques-uns s'en occupent, ils en choisissent toujours les plus infimes. Actuellement le concessionnaire de la douane de Boulac est un chrétien grec, nommé Carabet, mais il n'est que le représentant de Taher pacha, à qui, toutes les rentes de cette administration sont affectées. Ce Carabet a sous ses ordres des agents de sa nationalité et des cavas turcs qui retiennent les marchandises des particuliers, arrêtent les musulmans, les mettent en prison et les battent pour les obliger à payer les droits. Et s'ils rencontrent un individu qui tente de faire passer un objet en contrebande, ils le mettent en prison, le battent, l'insultent et lui infligent une amende.

Mais ce qui est étonnant c'est que les marchandises des musulmans payent un droit de 10 °/₀, tandis que celles des Européens, des chrétiens et des personnes qui sont protégées par eux, ne payent que 2 ½ °/₀.

Beaucoup de marchandises furent l'objet de monopoles et d'augmentation de droits, car toutes les personnes inoccupées ou qui ne gagnaient pas assez, s'efforçaient de trouver un droit à établir sur une denrée à laquelle personne n'avait encore songé et une fois cette denrée trouvée, elle s'empressait de demander au Pacha soit directement, soit par une requête, soit par l'intermédiaire d'un personnage influant la concession de la douane sur cette denrée, moyennant une certaine rétribution annuelle. Le Pacha promettait d'examiner la proposition et renvoyait la réponse à plusieurs jours. Pendant ce délai, les

[1] Cela veut dire qu'un vrai musulman ne doit pas s'occuper d'un commerce pareil.

concurrents en manquaient pas de se présenter comme des chiens avides, et de surenchérir; la concession était alors accordée au plus offrant, qui dès lors devenait maître d'imposer la denrée en question de la manière qui lui plaisait. Il s'entourait d'agents et de serviteurs pour recouvrer les sommes dont il devenait créancier.

Ce furent les chrétiens grecs et arméniens qui imaginèrent la plupart des taxes dont nous parlons. Par ce moyen bien des gens de basse classe, devinrent des personnages, portèrent les plus riches habits, montèrent les plus beaux chevaux et habitèrent les grandes maisons du Vieux-Caire, où ils firent des réparations, des embellissements et des jardins, sans compter les maisons qu'ils possédaient dans l'intérieur de la ville. Chacun d'eux sort entouré de nombreux domestiques et cavas pour chasser la foule.

Rien ne fut exempt des droits, même le charbon que l'on fait venir de la Haute-Égypte, le bois à brûler et les plantes de maïs séchées. Celles-ci, qui se vendaient à 100 paras les 100 charges, se vendent actuellement à 1,200 paras, et cette augmentation fait renchérir les diverses marchandises pour la fabrication desquelles ces plantes sèches servent de combustible. Ainsi le plâtre de 18 paras l'ardeb, a atteint 240; la chaux, de 10 paras le kantar, a atteint 120; le pain des boulangeries a aussi beaucoup augmenté de prix, etc.

11° Le Pacha fit réparer le palais d'Eïni, qui avait été dégradé et ruiné par le fait du séjour des soldats. Les réparations s'exécutèrent d'après le modèle des constructions grecques et le palais devint ce qu'il est actuellement.

12° Le Pacha fit démolir le palais de la Citadelle ainsi que toutes les salles qui s'y trouvaient et où se tenaient les écrivains à l'époque où le divan y était installé. Il ordonna qu'il

fût reconstruit d'après un autre plan et suivant le système grec. Presque toutes les constructions se firent en bois, on construisait le haut avant de construire le bas. On dit que des cachettes contenant des trésors des anciens seigneurs d'Égypte, y furent découvertes.

13° Le Pacha ordonna que des mûriers et des lotus dont il avait besoin pour la construction des navires fussent coupés dans la Basse et dans la Haute-Égypte. Il envoya à cet effet des agents dans les différentes provinces et on ne laissa sur pied qu'un petit nombre d'arbres, ceux seulement pour la préservation desquels les propriétaires avaient payé de l'argent.

Tous les bois coupés, ainsi que de grandes quantités de bois de Turquie devaient être réunis à l'arsenal de Boulac pour la fabrication des bateaux. Tout cela formait des quantités tellement considérables, que la personne qui les voyait s'en étonnait.

Et au fur et à mesure de la consommation d'une partie de ce matériel, d'autres bois en plus grand nombre venaient s'ajouter au dépôt.

14° Aussitôt qu'Ahmed aga, frère du lieutenant du Pacha, fut chargé des fonctions de représentant de la Sublime-Porte et de directeur des deux villes saintes, les démons écrivains l'entourèrent pour faire un état des recettes et des dépenses. Ils firent cet état et y firent figurer tous les revenus qui devaient provenir des immeubles et des terrains loués par les administrateurs précédents; ils y ajoutèrent une somme qui devait être payée annuellement au bénéficiaire du Wakf. Tout cela conformément aux usages qui depuis longtemps, régissent l'Égypte.

Or, comme les terrains et les immeubles appartenant aux

deux villes saintes et aux autres lieux qui en relèvent tels que Dachicha, Kaskia, Mohamadia et Mouradiyah sont très nombreux, il arriva que les écrivains furent très puissants car ils réclamaient à chacun des locataires de leur fournir ses titres, et, une fois ceux-ci examinés, il en résultait que la durée de la location était expirée ou bien qu'elle ne l'était pas encore. Dans ce dernier cas ils augmentaient de beaucoup le prix de location et dans le premier cas ils reprenaient possession de l'immeuble loué et le louaient de nouveau avec une grande augmentation.

Mais tout cela ne se faisait qu'avec un grand bénéfice pour les écrivains et les agents chargés de ce service, et après une plaidoirie devant le cadi, le payement de taxes d'enregistrement et la délivrance de nouveaux titres au locataire.

15° La défense à tous les ouvriers des constructions, tels que les maçons, les menuisiers, les scieurs, les sculpteurs sur bois etc., de travailler pour n'importe qu'elle personne. Tous devaient travailler dans les constructions du Gouvernement au Caire et dans les provinces, soit en corvée, soit moyennant salaire.

Cette mesure décida un grand nombre de ces ouvriers de se cacher et à cesser d'exercer leur métier. Le chef de la corporation les découvrait cependant et les présentait au chef des constructions du Gouvernement. Ils étaient alors obligés de se mettre au travail ou de s'en libérer moyennant le payement d'une somme d'argent ou moyennant la constitution d'un remplaçant.

Plusieurs des artisans qui faisaient partie de la corporation dont nous parlons fermèrent leurs boutiques et entrèrent dans d'autres corporations.

En tous cas, les travaux de construction des particuliers furent suspendus. Celui qui voulait faire construire un fourneau dans sa cuisine ou un râtelier dans son écurie se trouvait

dans le plus grand embarras et devait passer plusieurs jours avant de trouver un maçon et les matériaux nécessaires, tels que la chaux, etc.

Le Pacha avait acheté mille ânes et les avait affectés au transport des décombres de ses démolitions et du kosromel[1] nécessaires à ses constructions. Il avait défendu à tons les propriétaires des bains du Caire et de Boulac de donner au public la moindre quantité de leur kosromel ; la personne qui en voulait un peu devait le prendre en cachette comme si elle le volait et le payer à un prix très élevé, ou bien elle devait demander une autorisation spéciale au lieutenant du Pacha. Cette matière n'avait, cependant, avant cette époque, aucun prix ; les propriétaires des fours payaient même quelquefois pour la faire transporter hors de la ville.

Il arriva aussi que si quelqu'un perdait sa clef en bois, il ne trouvait pas de menuisier pour lui en faire une autre et s'il en trouvait un, ce menuisier devait travailler en secret et moyennant un prix de 15 paras au lieu de 1 paras, ou même d'un demi para que la clef valait d'abord.

16° Le concessionnaire de la fabrication de la poudre de guerre prit en fermage pour la somme de 200 bourses toutes les matières nécessaires à cette fabrication telles que le charbon, les branches sèches de lupin et de maïs et le soufre. Il imposa chacune de ces matières d'une certaine somme et fit cesser l'industrie des personnes qui retiraient le salpêtre brut des collines de décombres et qui le blanchissaient, quoique cette industrie fut une des plus misérables. Il fabriqua le salpêtre avec des ouvriers qu'il louait et qui le travaillaient dans des bassins cimentés qu'il fit construire dans ce but.

[1] Le kosromel est le résidu des matières que l'on brûle pour chauffer les bains. C'est une poudre noire qui sert dans les constructions.

17° Le manque de bois de chauffage provenant de la Turquie, car tout celui qui arrivait en Égypte était retenu par le Pacha pour ses propres besoins. Les marchands de bois vendaient à sa place des bois provenant des arbres coupés en Égypte et le faisaient payer 300 paras la charge, plus 10 paras pour le transport et autant pour le casser.

Le charbon manqua aussi et l'ocque en fut vendue pour cela à raison de 20 paras.

On n'en recevait plus, en effet, que la petite quantité que les soldats apportaient de la Haute-Égypte et qu'ils revendaient au plus haut prix, c'est-à-dire à 12 ou 15 piastres la charge qui se vendait d'abord 60 paras, c'est-à-dire une piastre et demie.

En dehors des faits que nous venons d'énumérer, il y en a d'autres qui consistent surtout en impositions nouvelles, mais les détails de ces faits ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On peut cependant en avoir une idée par ce que nous avons raconté.

NÉCROLOGIE.

Parmi les personnages décédés dans le courant de cette année nous devons citer :

1° Le grand jurisconsulte et le savant grammairien, le cheikh des musulmans, cheikh Abdallah ben Hedjazi, ben Ibrahim el Chaffei el Azhari, connu sous le nom de Charkaoui, chef dela mosquée d'El Azhar.

Né au village de Tawila, dans la province de Charkiah, vers l'an 1150, cheikh El Charkaoui fut élevé dans le village de Corein (voisin du lieu de sa naissance); ayant commencé à

grandir et ayant appris le Coran, il vint à la mosquée d'El Azhar, où il suivit le cours de plusieurs professeurs distingués : Mallaoui, Djohari, Hanafi et son frère Youssouf, Damanhouri, Beledi, Attia el Adjhouri, Mohammed el Farsi, Aly el Matskisi, connu sous le nom de Saïdi, et Omar el Tahalaoui. Il étudia le livre de *Maoutà*[1] seulement, sous ebn-el Arabi, connu sous le nom de Sakat et à la fin de cette étude, il fut initié à la *Tarika*[2] de notre cheikh Mohammed el Kordi, qu'il ne quitta plus, et aux prières et réunions duquel il assistait avec nous,

Il professa à la mosquée d'El Azhar, à l'école Ḫnānia, située dans la rue Sanadkia, et aux Riwaks de Djibart et de Tebarsia[3]. Il donna des consultations d'après son rite, il se distingua dans l'art de parler et d'écrire et fit des ouvrages qui dénotent sa haute science, tels que ses annotations sur le livre le *Tahrir*[4] le commentaire des poésies de Yehia el Amriti[5], son livre sur la théologie intitulé *El Akayed el Mochrekich* et commentaire de cet ouvrage, un précis très connu au Daghestan sur la théologie, le droit et la Tarika ; le commentaire de la brochure d'Abdel Fattah el Adly sur la théologie ; un résumé du livre *Les Chamaïels*[6] et un commentaire de ce résumé ; une brochure sur les mots *Il n'y a de Dieu que Dieu*, et une

[1] Livre sur le Hadith dont l'auteur est Malek Ebn Amass, chef du rite Malékite.

[2] La Tarika est un moyen d'adorer Dieu en faisant le Zikr. Pour employer ce moyen, il faut en avoir la permission de quelqu'un qui ait le droit de l'employer lui-même.

[3] La mosquée d'El Azhar est entourée de Rewaks, c'est-à-dire de chambres. Chacune d'elles est affectée au logement d'étudiants d'une même circonscription territoriale. Ainsi dans le Riwak de Djibart sont logés tous les étudiants venant des côtes égyptiennes de la mer Rouge.

[4] Livre de droit du rite chaféite, dont l'auteur est Zakaria el Ansari, surnommé le chef des musulmans Ce livre, à cause de sa méthode, est considéré comme un des meilleurs ouvrages de droit musulman.

[5] Yehia el Amriti avait fait beaucoup de poésies, il mit en outre en vers le livre de Tahrir dont nous venons de parler.

[6] Livre dont l'auteur est Termezi, contenant l'indication des qualités morales et physiques du Prophète.

autre brochure où il traite d'une question légale tirée du livre de *Djameh el Djaouameh*[1]; un commentaire du livre *Hekam*[2]; un commentaire du livre *El Ouassaïa el Kordia fel Tassaouif*[3]; un commentaire de la prière du matin de Bakri; un résumé du livre *El Mogni fel Nahou*[4].

Lorsque cheikh El Charkaoui voulut être initié à la secte de Halouatia[5] et que le cheikh el Hefni lui offrit le premier nom[6], il eut un dérangement de cerveau qui nécessita son entrée dans une maison de santé. Il en sortit guéri quelques jours après et reprit ses cours. Il reprit alors son initiation dans la secte de Halouatia. Il y arriva sous la direction de notre cheikh Mohammed el Kordi, avec qui il se trouvait souvent.

Cheikh El Charkaoui était très pauvre et vivait dans une telle misère qu'il ne faisait la cuisine chez lui que très rarement. C'étaient souvent ses amis qui lui envoyaient de quoi manger ou qui l'invitaient à leur table. Mais aussitôt qu'il fut connu, sa situation s'améliora et il s'habilla bien, car les négociants syriens et autres lui faisaient des aumônes et des cadeaux.

[1] Ce livre traite des principes de la science du droit et appartient à Ebn el Soubki.

[2] Le livre de Hekam ou préceptes moraux est fait par Ebn Ata Ellah el Skandari.

[3] Livre du cheikh Mohammed el Kordi contenant des conseils aux personnes qui exercent la Tarika.

[4] Livre d'Ebn Hicham, le meilleur traité des règles de la langue arabe.

[5] et [6] Les Halouatia sont une catégorie de gens de Tarika. Pour être Halouati, il faut passer par sept étapes, pendant chacune d'elles on doit prononcer continuellement un des sept mots suivants: La illah ella allah (il n'y a de Dieu que Dieu), Allah houa (lûi), Hak (vrai), Haï (vivant), Kayoum (Providence), Kahour (victorieux). On doit continuer à prononcer ce premier mot pendant tout le temps libre jusqu'à ce que le cheikh initiateur donne l'autorisation à l'initié de prononcer le second et ainsi de suite jusqu'au dernier, et cette autorisation peut tarder pendant plusieurs jours et quelquefois pendant plusieurs années à venir, elle n'est même jamais donnée si l'initiateur ne reconnait pas chez son initié le mérite d'avancer dans la secte.

Une fois les sept mots prononcés, le candidat doit entrer dans une Kheloua (chambre où il est seul) et y faire une retraite plus ou moins longue, dont la durée est fixée par le cheikh initiateur, à l'expiration de ce terme on est Halouati et on acquiert le droit d'initier des candidats.

A la mort du cheikh El Kordi, il devint un de ses successeurs. Il réunit autour de lui divers étudiants qui tous les soirs venaient faire le Zikr avec lui. Il leur donnait quelquefois à manger et les amenait dans les maisons où il y avait des cérémonies mortuaires ou de simples chants religieux. Ils y passaient une partie de la nuit à réciter le Coran et à exécuter des chants pendant lesquels ils faisaient semblant d'être en extase. Ils demandaient à grands cris les secours de Bakri, de Hefni, de Charkaoui, après quoi ils dînaient, recevaient de l'argent et s'en allaient.

Avec l'aide de quelques personnes aisées de sa connaissance, le cheikh dont nous parlons s'acheta une maison dans la rue Ketama appelée aussi Einia ; dès lors, il ne se rendit plus que très rarement dans les maisons des autres.

Il continua ainsi, jusqu'à la mort de cheikh Ahmed el Aroussi, à qui il succéda dans la dignité de cheikh de la mosquée d'El Azhar ; il agrandit alors son turban de telle manière qu'il devint un exemple,

Pour cette nouvelle dignité de cheikh, El Charkaoui n'était pas le candidat unique, quelques personnes voulaient faire nommer le cheikh Moustapha el Sawi ; mais les partisans du premier furent victorieux, à la condition toutefois que le second conserverait sa chaire à l'école de Salahia, voisine du tombeau d'Imam el Chaffei, chaire qui, d'après les usages, ne doit être occupée que par le cheikh de la mosquée d'El Azhar, mais que cheikh El Aroussi avait abandonnée à cheikh, El Sawi, qui était un de ses meilleurs élèves.

Plusieurs mois après, les gens qui entouraient cheikh El Charkaoui lui mirent dans l'esprit que ses fonctions ne seraient pas complètes tant qu'il n'occuperait pas la chaire de Salahia et qu'en conséquence il devait chercher à la reprendre. Il en parla à cheikh Mohammed ebn el Djohari et à Ayoub bey el Defterdar, qui lui promirent leur assistance. Fort de

cette promesse, il se rendit à cette école avec ses partisans et y fit un cours. Cheikh El Sawi ne put supporter cet empiètement et après avoir tenu conseil avec quelques-uns de ses collègues, tels que cheikh Badoui el Hetmi, il se rendit auprès de Radouan, lieutenant d'Ibrahim bey el Kébir, qui était son ami et son débiteur. Il lui abandonna une partie de sa dette et obtint de lui la promesse qu'il s'occuperait de l'affaire. Radouan se rendit en effet chez cheikh El Charkaoui, causa avec lui et lui fit entendre raison. Le lendemain, il se réunit encore à lui en présence de Sawi et des partisans des deux cheikhs. Une discussion eut lieu entre ces deux personnages sur la propriété de la chaire en question, et cette discussion se termina par le maintien de cheikh El Sawi.

A la mort de celui-ci, la chaire revint sans contestation à cheikh El Charkaoui. Il y fit des cours pendant un temps assez long, mais ayant réclamé aux gens chargés du service du tombeau[1] le payement de ses honoraires, ceux-ci s'y refusèrent et une discussion s'ensuivit. Les cheikhs et les savants prirent parti contre cheikh El Charkaoui et décidèrent son renvoi des fonctions de cheikh d'El Azhar. Il soumirent l'affaire au Pacha en y ajoutant d'autres griefs, et celui-ci décida que le cheikh garderait sa maison et ne s'occuperait plus d'aucune affaire.

Quelques jours après, et sur l'intervention du grand juge, il lui pardonna. Cheikh El Charkaoui alla le remercier, mais il ne continua plus à professer lui-même et se fit remplacer par cheikh Mohammed el Choubraouini.

En 1213, lorsque les Français arrivèrent au Caire, cheikh El Charkaoui fut nommé président du Divan qu'ils organisèrent pour rendre la justice entre les musulmans. Il gagna alors beaucoup d'argent, car il touchait non seulement le traitement affecté à cette fonction, mais il recevait aussi des

[1] Djabarti veut parler du tombeau d'Imam el Chaffei, sur les rentes duquel l'école de Salahia devait être entretenue.

honoraires pour s'occuper des affaires des chefs militaires et pour intervenir en leur faveur. Il prenait possession des biens et des dépôts appartenant à des personnes qui étaient mortes ou qui avaient quitté l'Égypte. Il eut alors beaucoup d'ambitions mondaines. Il acheta la maison d'Ibn Birra, située derrière la mosquée d'El Azhar, et qui est une des grandes maisons qui avait appartenu aux anciens émirs.

C'était sa femme, mère de son fils Sidi Aly et fille du cheikh Aly el Zafarani, qui administrait ses biens et qui gardait tout l'argent qu'il gagnait. Il ne faisait rien sans la consulter. Avant son mariage avec lui, cette femme était pauvre, mais lorsque son mari devint riche, elle acheta des maisons, des terrains, des bains, des boutiques, qui, tous les mois, lui donnaient des revenus importants.

En 1217, cheikh El Charkaoui fit des fêtes à l'occasion du mariage de son fils. Il y invita Mohammed pacha Kosrou, gouverneur de l'Égypte, et les plus grands personnages du temps. A cette occasion, il reçut un grand nombre de cadeaux; le Pacha entre autres donna à son fils quatre bourses, c'est-à-dire 80,000 drahmes.

Sous le gouvernement des émirs, les étudiants de la province de Charkiah logeaient près de la porte d'El Azhar, dans l'école de Tabarssia. Mais une querelle étant survenue entre eux et d'autres étudiants, et cheikh Ibrahim el Sedjini, chef de l'école, ayant pris parti contre eux et les ayant chassés, cheikh El Charkaoui les fit transporter dans le Riwak Meammar et y construisit pour eux des armoires. Il garda cependant le souvenir de cet affront. Il parvint, grâce au concours d'une femme aveugle qui assistait à son cours, à mettre de son côté Adila Hanem, fille d'Ibrahim bey. Celle-ci parla à son mari Ibrahim bey el Wali et le décida à construire un endroit spécial pour l'habitation des étudiants de Charkiah. Ibrahim prit, sans la payer, une maison située en face de la mosquée voisine

de l'école Djoharia, il y ajouta un autre terrain et y construisit l'appartement en question. Pour mécontenter cheikh Ibrahim el Sedjini et le mortifier, il fit transporter dans cet appartement des pierres et la grande colonne de la mosquée du roi el Zaher Bibars, située en dehors de la porte de Hussenia et qui se trouvait justement sous la surveillance de ce cheikh.

Ibrahim bey acheta aussi des céréales et les ajouta à celles qui devaient être fournies au boulanger de la mosquée. Ces céréales devaient être transformées en pain et distribuées journellement aux étudiants pour lesquels le nouvel appartement avait été construit.

En dehors de la porte de Barkiah, au désert, à droite, en allant au cimetière connu actuellement sous le nom de Boustan, se trouvait une petite mosquée sous la direction d'un témoin du Mehkémé (tribunal) appelé Ibn el Chahini.

A la mort de ce dernier, cheikh El Charkaoui le remplaça dans cette direction et s'attribua les rentes affectées à l'entretien de cette mosquée.

A l'arrivée des Français, ils construisirent des forts sur les endroits les plus élevés qui entouraient la ville et dans ce but ils démolirent les minarets et quelques murs de cette mosquée sans ajouter aucune construction.

Après leur départ, l'immeuble resta dans cet état de ruine. Il y avait en cet endroit une sakie située sur une élévation de terrain. L'eau de cette sakie coulait dans un réservoir servant d'abreuvoir aux animamx et d'autre part elle arrivait à la mosquée au moyen d'un aqueduc sous lequel les personnes pouvaient passer.

Sur l'emplacement de cette sakie, cheikh El Charkaoui construisit une petite mosquée et un beau tombeau carré, surmonté aux quatre coins de pièces d'argent ciselées. Il plaça ce tombeau dans une chambre au-dessus de laquelle il éleva une coupole ; à côté de ce tombeau il construisit une maison conte-

nant plusieurs salons, plusieurs chambres, une cuisine et un garde-manger. Il laissa cependant subsister le puits de la sakie et on put y puiser de l'eau au moyen d'un seau. C'est ainsi que cette célèbre sakie fut oubliée et perdit toute son ancienne importance.

Makrisi, dans son livre, *Al Khitat*, parle en ces termes de la mosquée d'Oum Anouk, qui fait l'objet de notre récit :

Cette mosquée, qui est un des plus jolis monuments, a été construite par la dame Togaï dans le désert, en dehors de la Porte Barkiah, vis-à-vis du tombeau de l'émir Tachtamar el Saki. Cette dame y fit venir des Soufia[1] et des lecteurs du Coran. Elle affecta de nombreux immeubles à son entretien et au payement des pensions qu'elle accorda à ses esclaves.

Togaï est la femme du victorieux Sultan Mohammed ebn Kalaon, et la mère de son fils l'émir Anouk. Elle était dabord l'esclave de son mari, mais celui-ci lui donna la liberté et se maria avec elle. Une version dit cependant qu'elle est la sœur de l'émir Akbar Abd el Ouahed. Elle était d'une beauté remarquable et elle eut des bonheurs et des jouissances qu'aucune autre parmi les femmes des rois turcs d'Égypte ne put connaître.

Le Sultan, son mari, n'aima pas d'autre femme qu'elle, il lui donna le second rang après la fille de Tokaï, sa plus grande femme, et un rang supérieur à celui de la fille de l'émir Toukag.

Elle fit le pélerinage sous la conduite du grand Cadi Kerim el Dine, qui l'honora beaucoup et qui, pour lui donner des légumes frais, amena avec lui des chameaux chargés de pots dans lesquels étaient cultivés des légumes, il emmena également dans son voyage des vaches afin d'en obtenir du lait et du fromage frais. Or, il n'y a pas de jouissance plus grande que celle d'avoir pendant tout le pélerinage des légumes, du fromage et du lait toujours frais.

Le juge Kerim el Dine et un grand nombre d'émirs descendaient de leur monture lorsqu'ils approchaient de Togaï et se prosternaient devant elle, comme ils le feraient devant le Sultan.

Elle fit une autre fois le pélerinage avec l'émir Bechteck, en 739.

Lorsque l'émir Tenkez envoyait de Syrie des présents au Sultan, il ne manquait pas d'en destiner une certaine partie à la dame Togaï.

[1] Les Soufia ne sont autres que les gens de Tarika dont nous avons parlé dans une précédente note. On les appelle ainsi, parce que par mortification ils s'habillaient en étoffe de laine *Souf*.

Après la mort du Sultan son mari, elle resta puissante et honorée jusqu'au moment où elle mourut, c'est-à-dire en Chawal 749, emportée par l'épidémie, elle laissa 1,000 esclaves, 80 eunuques et des biens en grande quantité.

Elle était vertueuse et pure et faisait beaucoup de bonnes actions. Elle dota toutes ses esclaves et attacha des lecteurs du Coran au tombeau de son fils, placé sous la coupole de l'école Nasseria. Elle affecta des biens à l'entretien de ce tombeau et à des distributions de pain aux pauvres.

Elle fut enterrée dans la mosquée dont nous parlons et qui avait été jusqu'aujourd'hui très bien entretenue.

Je suis entré moi-même dans cette mosquée vers la fin du siècle dernier, je l'ai trouvée charmante et entourée de maisons toutes habitées. C'est là qu'étaient logés tous les employés chargés du service de la mosquée tels que le Muezzin[1], l'allumeur des cierges et des lampes, le balayeur, le porteur d'eau. J'ai vu que le tombeau de la défunte était recouvert d'une plaque en marbre blanc et sur une chaire du côté de la tête, se trouvait un grand Coran doré, écrit en belle calligraphie et portant son nom. Que Dieu ait pitié d'elle !

Si cheikh El Charkaoui avait réparé cette mosquée au lieu d'avoir commis la faute de la démolir il aurait fait une véritable bonne action qui aurait fait parler de lui en termes flatteurs pendant sa vie et après sa mort.

Cheikh El Charkaoui est l'auteur d'un recueil de biographies des savants chafeïtes anciens et modernes. Il a extrait les biographies anciennes, des ouvrages de Soubki et d'Asnaoui, et il a copié littéralement les nouvelles du présent livre. C'est, je crois, son dernier ouvrage.

Avant ce livre il avait écrit quatre cahiers contenant en résumé l'histoire de l'arrivée du vizir Youssouf pacha en Égypte et de la sortie des Français. Dans ce livre qu'il offrit à

[1] Fonctionnaire d'une mosquée chargé d'appeler les fidèles à la prière, du haut du minaret.

Youssouf pacha, il donna les noms de tous les souverains qui régnèrent en Égypte et parla dans les deux dernières feuilles de la sortie des Français et de l'arrivée des Turcs. Cet ouvrage est on ne peut plus froid et contient en outre plusieurs erreurs. Ainsi il y dit que l'honorable Chaban, fils de l'émir Hussein ben el Nasser Mohammed ben Calaon, est fils du Sultan Hassan.

Cheikh Charkaoui mourut le jeudi 2 Chawal de cette année. On pria sur son corps à la mosquée d'El Azhar, au milieu d'une assistance très nombreuse et on l'inhuma dans le tombeau qu'il avait, comme nous l'avons raconté, fait construire pour lui-même. On mit sur son cercueil un turban encore plus grand que celui qu'il portait pendant sa vie. Ce turban était en étoffe de coton de couleur verte, entourée elle-même d'un châle de cachemire de couleur rouge.

Un homme tenant en main un fouet se tint devant la porte de son tombeau appelant les passants à le visiter et leur prenant de l'argent. Enfin sa femme, son fils et leurs amis instituèrent une fête en son honneur et la fixèrent à l'époque annuelle de la fête d'Afifi. Ils obtinrent du Pacha un firman pour la reconnaissance de cette fête et firent annoncer cette solennité dans toutes les rues de la ville, par un agent de la police qui engageait aussi les habitants à s'y rendre. Ils adressèrent aussi à tous les notables et à beaucoup d'autres personnes des invitations à cette cérémonie ; ils tuèrent des animaux, engagèrent des cuisiniers et des gens de service et donnèrent d'excellents repas composés de toutes sortes de mets, de confitures, de pâtisseries, de rôtis et de sucreries. A ces repas furent conviés tous les cheikhs, savants, notables et membres des corporations religieuses qui étaient venus à la fête.

En face du tombeau ils firent dresser des mâts auxquels ils suspendirent des lanternes ainsi que des drapeaux et des glands

rouges et jaunes qui flottaient au vent. Autour de ces mâts, la basse classe du peuple se réunit et on dressa des cafés, des boutiques de sucreries, de conserves, de lupins salés, de fèves grillées. A cette occasion, la foule piétina les tombeaux qui se trouvent dans cet endroit, alluma des feux, jeta des immondices et urina sur ces sépultures.

J'ai entendu moi-même les cris de la foule et des enfants et les bruits qu'ils faisaient au moyen des pétards et des fouets, et j'ai constaté que c'était plus affreux que les démons qu'on nous dit hanter les cimetières. Ces démons ne commettent pas en effet d'actes aussi révoltants.

Trois jours après la mort du cheikh El Charkaoui, c'est-à-dire le dimanche 5, les cheikhs se réunirent et montèrent à la Citadelle. Ils rappelèrent cet événement au Pacha et lui demandèrent son avis sur la personne qui devait lui succéder dans la dignité de cheikh de la mosquée d'El Azhar. Le Pacha leur donna pleine liberté à cet égard, il les engagea seulement à n'élire qu'une personne désintéressée.

Les cheikhs le quittèrent, délibérèrent sur la question, mais leurs voix, sauf celles du cheikh Mohammed el Émir et du fils de cheikh El Aroussi qui s'étaient abstenus, se partagèrent entre cheikh El Mahdi et cheikh Mohammed el Chanaouani.

Ce dernier, n'avait aucun rapport avec les autres cheikhs. Il ne faisait même pas son cours à El Azhar, mais bien dans la mosquée de Fakahani, située dans la rue Akkadine, dont il était le desservant. Aussitôt son cours terminé, il changeait d'habits et se mettait à balayer la mosquée, à laver les lanternes et à y mettre de l'huile et des mèches et même à nettoyer les lieux d'aisance. Lorsqu'il apprit que son nom avait été prononcé pour la dignité du cheikh d'El Azhar, il se cacha.

Le Pacha, voyant le désaccord des cheikhs, chargea le Cadi Behget effendi de les réunir afin qu'ils pussent se décider pour une seule personne. Le Cadi les réunit le mardi 7, et dans cette

réunion on vit les savants du rite chafeite tels que Kouesni, Fadali et beaucoup d'étudiants, de syriens et de marocains. Mais comme on remarqua l'absence du fils d'Aroussi, d'Heyetmi et de Chanaouani, on les envoya chercher. Les deux premiers vinrent, quant au troisième, le messager déclara qu'après toutes les recherches il avait constaté qu'il était depuis trois jours absent de sa maison. Il remit un papier que le cheikh avait laissé avant de partir avec ordre de le remettre à la personne qui viendrait le chercher. Ce papier fut ouvert et lu à haute voix, il contenait une déclaration de cheikh El Chanaouani, par laquelle il refusait la dignité de chef d'El Azhar pour lui-même et qu'il s'en démettait en faveur de cheikh Badaoui el Heyetmi.

Les assistants et surtout les syriens qui étaient présents se levèrent tous alors en protestant ; les uns disaient que la dignité de cheikh de la mosquée d'El Azhar n'appartenait pas encore au cheikh El Chanaouani, pour qu'il pût se demettre en faveur d'un autre, les autres prétendant que nul ne peut être chef d'El Azhar s'il ne fait des cours et rend service aux étudiants.

Le Cadi demanda alors à tous les assistants de désigner la personne à qui ils voulaient confier cette dignité et tous répondirent qu'ils votaient pour cheikh El Mahdi, et alors ils allèrent embrasser celui-ci ; on récita la Fatiha et le Cadi adressa au Pacha un procès-verbal de ce qui s'était passé.

Sur ce, l'assemblée se dispersa et le nouveau dignitaire se rendit chez lui en grande pompe, entouré des cheikhs et des étudiants. De toutes parts on venait le féliciter. Il attendit toute cette journée et toute la journée du lendemain la décision du Pacha ; mais elle ne vint pas.

Pendant ce temps, en effet, les intrigants travaillaient. Ils tirèrent cheikh El Chanaouani de la retraite où il s'était caché au Vieux-Caire. Ils firent aussi venir Sayed Mansour el Yaf-

faoui, pour lui rendre la fonction de chef des étudiants syriens en la reprenant à cheikh Kassem, que l'on voulait punir, ainsi que les étudiants placés sous sa direction, d'avoir parlé contre Chanaouani dans l'assemblée tenue chez le Cadi.

Vers la fin de la nuit, on réunit les cheikhs et le lendemain matin on se rendit auprès du Pacha. Celui-ci mit une pelisse sur les épaules de cheikh el Chanaouani et le nomma cheikh de la mosquée d'El Azhar. Il rendit à Sayed Mansour el Yaffaoui sa dignité de cheikh des étudiants syriens.

Les nouveaux dignitaires descendirent alors en ville en grande pompe et précédés des janissaires. Ils se rendirent à la maison d'Ibn el Zaliki, située dans la rue Hoch Adam, car celle de cheikh El Chanaouani était trop petite, ne pouvait contenir tout le cortège.

C'est Sayed Mohammed el Mahrouki qui fit descendre le nouveau cheikh dans cette maison et qui lui fournit tout le nécessaire. Il y envoya en effet des cuisiniers, des domestiques, des moutons, du riz, du bois, du beurre, du miel, du sucre, du café. Il donna ordre à ses esclaves et à ses domestiques d'y aller aussi pour servir les visiteurs et leur présenter le café, les sirops, les encens et l'eau de rose.

Les visiteurs, en effet, ne manquèrent pas de venir en grand nombre pour adresser leurs compliments au nouveau cheikh.

Quant à cheikh El Mahdi, il fut tout confus d'apprendre ce qui s'était passé et qu'il ne serait plus cheikh.

Le vendredi, le nouveau cheikh fit la prière à la mosquée d'El Azhar. Tous les autres cheikhs s'y trouvèrent aussi et on dit des prières à l'intention du cheikh El Charkaoui[1]. Une grande foule était venue ce jour-là pour voir le nouveau cheikh. Et cependant il avait passé toute sa vie au milieu des personnes qui venaient le voir.

[1] Le précédent cheikh de la mosquée.

Après la prière on chanta, récita une poésie de cheikh Abdallah el Adaoui, contenant l'oraison funèbre du défunt.

2° Le vénéré et croyant professeur, le dernier des anciens pieux et le meilleur des contemporains, cheikh Mohammed, surnommé Abou el Sooud, fils de cheikh Mohammed Djelal fils de cheikh Mohammed effendi, surnommé Abou el Makarem, fils de Sayed Abdel Monem, fils de Sayed Mohammed, surnommé Aboul Serour, fils de Sayed Kotle, surnommé Abou el Serour el Bakri el Sadiki et qui appartient par sa mère, à la famille d'Omari.

Cheikh Mohammed, devint chef de la corporation de Bakria en 1217, c'est-à-dire au moment où son cousin Sayed Kalil el Bakri fut révoqué de ces fonctions.

Cette dignité n'appartenait pas à la branche de cheikh Mohammed, mais bien à celle de cheikh Ahmed, fils d'Abdel Monem, dont Sayed Kalil était le dernier représentant. Lorsque Mohammed pacha Khosroff, fut nommé gouverneur de l'Égypte, les ennemis de Sayed Khalil lui firent savoir qu'il était très lié avec les Français, l'accusèrent de plusieurs méfaits et arrivèrent ainsi à le faire révoquer de la dignité de chef des nobles, qui fut rendue à Sayed Omar Makram. Cette révocation ne les satisfit pas encore et ils dirent au Pacha que Sayed Kalil n'était pas digne d'être le chef de la famille de Bakri. Le Pacha demanda s'il y avait quelqu'autre personne de la famille à qui il put confier cette dignité et plusieurs noms lui furent cités, entre autres celui de cheikh Mohammed, qui était vieux et pauvre. Ce fut sur lui que le choix du Pacha se porta; il lui donna une jument, une selle et un habit et lui fit revêtir la couronne et la pelisse; il lui donna en outre 5 bourses et il l'autorisa à prendre une terre sans impôts.

Le nouveau cheikh habita alors une maison située à Bab el Khark; il devint connu et se conduisit honorablement. Il jugeait

les différends qui pouvaient survenir entre les chefs des corporations religieuses tels que les Ahmadiah, les Rifaia, les Birhamia et les Kadria et il les tranchait d'après leurs propres usages.

Au commencement du mois de Rabi el Awal de chaque année, il se rendait à une maison sise à Darb el Hak, à l'Ezbékiah et y donnait, conformément aux usages, un grand festin à l'occasion de la fête du Prophète. Il faisait la même chose au mois de Radjab, à l'occasion de la fête de Mirag[1] qui se tenait dans la Zaouia du Dachdouchi, sise en dehors de la porte d'Adaoui.

Il continua la même vie, toujours modeste jusqu'au moment où ses forces s'épuisèrent et où il dut alors garder le lit. Il appela alors cheikh El Chanaouani et les autres cheikhs et leur dit que sa maladie était la maladie de la mort, car il avait plus de quatre-vingt-dix ans, et il désigna son fils Sayed Mohammed, déjà majeur, pour lui succéder. Il les pria de le présenter au Pacha le lendemain. Ils adhérèrent à cette prière, firent cette présentation et le Pacha donna une pelisse au nouveau dignitaire.

Cheikh Mohammed Abou el Sooud mourut vers la fin du mois de Chawal. On pria sur son corps dans la mosquée d'El Azhar et on l'inhuma dans le tombeau de ses ancêtres. Que Dieu ait pitié de lui !

3° L'honoré et poli, la personne extraordinaire parmi ses compatriotes, Mohammed effendi el Ouadnali, connu sous le nom de directeur du matériel et connu aussi sous le sobriquet du Tobbal, c'est-à-dire boiteux, car en effet il boitait.

Mohammed effendi vint en Égypte à l'époque de l'arrivée du vizir Youssouf pacha. Mohammed pacha Khosroff le fit kachef

[1] Cette fête a lieu le 27 Radjab. Elle rappelle l'ascension du Prophète au Ciel au moyen d'une échelle qui lui fut tendue par les anges Gabriel et Michel.

de Siout. Sous Mohammed Aly il revint au Caire et fut nommé aux fonctions du Directeur du matériel du Gouvernement.

Il habita alors la maison de Soliman effendi Missou, sise dans la ruelle d'Aboukalba, au quartier de Darb el Ahmar. Seulement comme il avait à faire fabriquer les tentes, les selles et toutes les choses nécessaires à la guerre, cette maison devint trop petite et il dut acheter la maison d'Ebn el Dali, située dans le quartier de Laboudia près du pont d'Omar Chah. Cette maison était spacieuse et belle, mais elle était en ruines, ainsi que toutes les maisons qui l'entouraient. Il la fit réparer et y établit les ateliers où il faisait fabriquer tous les objets nécessaires au gouvernement, tels que les canons, les boulets, les fusils, les chariots, les selles, etc.

Il reconstruisit également toutes les maisons et toutes les boutiques ainsi que la mosquée qui se trouvait située autour de sa demeure. Il construisit une école pour les petits enfants. Dans cette école il fit aussi faire tous les après-midi, un cours à dix étudiants par Sayed Ahmed el Tahtaoui el Hanafi. Il affecta mille ottomans[1] payables par la Rouznamah à l'entretien de cette école, non compris les vêtements.

A l'occasion de la fête du sacrifice, Mohammed effendi avait l'habitude d'acheter des buffles et des moutons dont il faisait égorger une partie pour en distribuer la viande aux pauvres et aux employés et dont il envoyait le reste à ses amis. Tous les soirs de Ramadan il envoyait aux pauvres de la mosquée d'El Azhar plusieurs marmites de viande et de soupe.

Le Pacha ayant un jour décidé de reconstruire l'aqueduc qui mène l'eau du Nil à la Citadelle, et qui, se trouvant en ruines, ne fonctionnait plus depuis plusieurs années, il fit venir les maçons qui prétendirent que ce travail ne pouvait se faire à moins de 500 bourses. Il en parla à Mohammed effendi, et

[1] Djabarti ne dit pas quelle pièce de monnaie ottomane.

celui-ci dit qu'il pouvait faire cette réparation moyennant 100 bourses et même 80. Il commença en effet les travaux ; des amis lui envoyèrent à cette occasion des bœufs pour s'en servir. L'aqueduc fut mis dans l'état où il se trouve maintenant ; les sakiehs qui montaient l'eau furent également réparées. L'eau arriva à la Citadelle et fit du bien à tous les habitants de ce quartier qui, depuis plusieurs années, avaient souffert du manque d'eau et de l'obligation où ils se trouvaient de la payer à des prix très élevés.

Parmi les bonnes actions de Mohammed effendi Tobbal on peut citer celle-ci : Les soldats des postes qui se tenaient aux portes de la ville avait pris l'habitude de ne laisser passer par ces portes aucune personne portant une charge sans lui prendre une petite pièce de monnaie ou une petite partie des objets qu'elle portait, même si ces objets étaient de peu de valeur et même si la personne qui passait était une pauvre femme portant un petit panier de fumier. Ils se faisaient payer en outre un droit de passage d'un para par chaque âne, mulet, ou chameau. Et si une personne achetait à Boulac ou au Vieux-Caire un ardeb de blé ou une charge de bois, pour le transporter à sa maison, elle devait payer d'abord aux soldats du poste de Kantaret el Limoun et ensuite à ceux de Bab el Hadid. Le fait que nous venons de signaler se produisait à toutes les sorties de la ville, tels que la Porte de la Victoire, celle du Fetouh, celle de Charia, celle d'Adaoui, celles de Karaffa et de Barkia et les routes de l'Ezbékiah et du Vieux-Caire.

Mohammed effendi chercha à abolir cet usage et exposa au Pacha combien les habitants, surtout les pauvres, en étaient vexés ; il lui dit que les soldats qui se tenaient aux portes de la ville étaient payés comme les autres soldats et n'avaient aucun besoin de recourir à ces vexations. Le Pacha accéda à cette demande et donna l'ordre à tous les soldats dont nous avons parlé de ne plus rien exiger des passants. Des agents désignés par lui devaient veiller à l'exécution de cet ordre.

Les soldats des postes situés aux portes de la ville perdirent par ce moyen un bénéfice assez important, car ils réunissaient quotidiennement un grand nombre de pièces de monnaie qu'ils se partageaient entre eux, et, en outre, ils prenaient toujours un peu des objets transportés, tels que le fromage, le beurre, les concombres, les pastèques, les différentes sortes de fruits, le bersim, le bois de chauffages, les légumes, etc.

Une autre bonne action de Mohammed effendi fut celle d'avoir fait défendre aux soldats de la garde du Pacha de se rendre tous les vendredis dans les maisons des notables de la ville et de se faire donner des cadeaux. Tous les vendredis, en effet, ces soldats mettaient leur plus beau costume et se répandaient dans la ville dans le but que nous avons dit. Chaque personnage voyait, dès le matin, entrer chez lui sans aucune permission, deux ou trois d'entre eux, portant des bâtons argentés et ils lui demandaient le pourboire habituel. Il leur donnait 2 ou 3 piastres et ils s'en allaient; mais un moment après d'autres de leurs camarades arrivaient et il fallait leur donner encore de l'argent. Il y avait des personnes à qui 50 piastres ne suffisaient pas toutes les semaines pour être données à ces gens qui ne croyaient pas gêner ceux à qui ils s'adressaient et qui, au contraire, étaient convaincus que ceux qui leur donnaient de l'argent ne faisaient que leur devoir envers eux.

Et si quelqu'un se cachait ce jour-là ou ne descendait pas de l'appartement des dames pour ne pas payer cette contribution vexatoire, il était sûr qu'à la semaine suivante, on lui rappelerait qu'on n'avait pu le voir la dernière fois et alors il était obligé de payer double, si on ne lui abandonnait pas la première créance, cas auquel on croyait l'obliger.

Parmi les mauvaises actions de Mohammed effendi Tobbal, nous devons citer celle-ci : Il fut le premier à augmenter le prix de la concession de la fabrique des monnaies. Cet acte a

éveillé l'esprit du Pacha sur ce point et a provoqué les événements que nous avons déjà racontés.

Nous devons aussi citer à sa charge l'imposition du mastic, du henné et de la gomme.

« Mais quel est l'homme qui n'a que des qualités? Il suffit à l'homme que l'on puisse compter ses défauts ». Hafez ben Hagar, dans son *Marhama el Ghessia*. dit qu'un jour Rachid ayant demandé à Lessi Ben Sad, ce qu'il fallait pour que le sort de son village s'améliorât, celui-ci répondit : « L'amélioration de notre agriculture vient du Nil ; quant à celle de notre administration, je dois vous dire que l'eau qui sort sale de sa source doit toujours rester sale ». Nous pourrions répéter cette réponse en cet endroit.

En tous cas nous pouvons dire que Mohammed effendi Tobbal est le meilleur parmi ceux que nous avons connus des hommes de ce gouvernement. Il faisait volontiers le bien et ne manquait pas les cinq prières de chaque jour. Il travaillait, lisait toujours les livres et ne cessait pas de s'occuper des sciences et de l'industrie. Il réunit des livres sur toutes les sciences et sur tous les arts, et arriva à fabriquer le drap de couleur, qui, jusque là, ne pouvait venir que d'Europe et qui était très rare et très cher. Pour cette fabrication il fit des métiers merveilleusement construits ; il fit venir des tisserands qui tissèrent la laine déjà filée. Les pièces tissées étaient ensuite confiées à d'autres ouvriers qui les pliaient et les mettaient dans des bassins en bois goudronnés, remplis d'eau au moyen d'une sakie mise en mouvement par des bœufs. Sur ces bassins étaient placés des pilons semblables à ceux qui servent à la décortication du riz. Ces pilons étaient mis en mouvement au moyen d'une roue qui, elle même, était mue par un mouvement de sakie. L'eau qui passait par les bassins en bois n'était pas perdue mais bien servait à l'arrosage d'un jardin voisin.

L'étoffe, après ce travail, était lustrée et mise sous une grosse presse.

Tout le monde alla voir cette industrie car elle était inconnue jusqu'alors. Elle ne continua cependant pas à durer, car un Français ayant donné à Mohammed effendi le conseil de faire quelques changements dans les pilons, le travail fut suspendu et Mohammed effendi dut consacrer tout son temps à la fabrication du matériel de guerre.

Mohammed effendi, malgré tous ses travaux et toutes ses dépenses, n'a jamais eu d'écrivains ; il tenait un registre spécial pour la comptabilité de chaque industrie et il tenait lui-même très régulièrement sa comptabilité.

Lorsque les fonctions de Mohammed effendi devinrent très importantes, surtout lorsque la direction de la poudrerie, de la monnaie, de la tannerie et diverses autres directions y furent ajoutées, le lieutenant du Pacha ressentit pour lui une haine secrète. Il pensa qu'il voulait prendre sa place, car il le voyait se mêler aux affaires, entrer chez le Pacha sans permission et plaisanter avec lui. Il se mit dès ce moment à intriguer contre lui, à faire le compte de tous les travaux dont il était chargé et à démontrer au Pacha que ces travaux lui procuraient de très gros bénéfices. Dans l'après-midi d'un jour du mois de Ramadan, le lieutenant du Pacha étant allé visiter le tombeau d'Hussein, il rencontra plusieurs hommes portant de grandes marmites fermées ; il leur demanda ce qu'elles contenaient, il lui fut répondu qu'elles contenaient de la soupe et de la viande et que Mohammed effendi en envoyait autant tous les jours du mois de Ramadan aux pauvres de la mosquée d'El Azhar. Cette nouvelle l'irrita et il alla dire au Pacha que Mohammed effendi se servait de l'argent du trésor pour s'attirer l'amitié de la population.

Toutes ces intrigues eurent pour résultat la destitution de Mohammed effen i Tobbal et son remplacement par Saleh katkhoda el Razzaz.

Mohammed effendi resta sans fonctions pendant deux années;

il continua cependant le même train de maison sans paraître gêné. Pendant tout ce temps, il s'occupa de la lecture des livres et de l'étude des sciences. Il fit le calendrier annuel qui indiquait le mouvement des astres, la comparaison des dates des différentes ères, la position de la lune, sa rencontre avec le soleil et les éclipses.

Il s'occupa aussi de certains jolis travaux manuels ; ainsi, il fabriqua des boîtes pareilles à celles qui nous arrivent des Indes, d'Europe et de Turquie et dans lesquelles les écrivains mettent leurs encriers et leurs plumes. Il faisait d'abord des boîtes avec du bois léger ou du carton et les colorait. Il recouvrait ensuite ces couleurs d'une couche de vernis et mettait les boîtes dans des caisses en verre afin que la peinture puisse sécher au soleil sans être atteinte par l'air et la poussière. Une fois terminés, ces objets étaient très jolis et semblables à ceux que l'on fabrique aux Indes et en Europe où l'industrie est très avancée.

Toutes les fois que Mohammed effendi entendait parler d'un homme connaissant une industrie quelconque ou une science, il employait tous les moyens pour s'attacher cet homme et connaître ses secrets. Il avait préparé dans sa maison des appartements pour loger ces hommes. Il les entretenait et leur fournissait des habillements jusqu'au moment où il avait appris leur art.

Toutes les soirées du vendredi, les lecteurs du Coran dont les maisons étaient voisines de la sienne se réunissaient chez lui. Il faisait la prière avec eux pendant une partie de la nuit et leur distribuait ensuite de la monnaie.

Voyant que sa disgrâce continuait et que le Pacha était souvent absent du Caire, Mohammed effendi Tobbal eut l'idée de quitter l'Égypte et de retourner dans son pays, en Turquie. Il obtint la permission du Pacha et fit ses préparatifs de départ. Katkhoda bey, voyant ce départ de mauvais œil, in-

trigua auprès du Pacha et celui-ci retira son autorisation en assurant à Mohammed effendi qu'il lui donnerait des munitions pour sa cuisine.

Au commencement de cette année, la mère de Mohammed effendi, sa fille et son gendre vinrent au Caire. Il les fit descendre dans une maison en face de la sienne et leur fournit ce qui leur était nécessaire pour leur entretien. Or, il arriva que son gendre prononça un serment de divorce et le répéta trois fois ; Mohammed effendi dut alors le séparer de sa fille et le renvoyer de sa maison. Le gendre voulant reprendre sa femme, fit intervenir en sa faveur le lieutenant du Pacha, mais Mohammed effendi répondit à celui-ci qu'il ne pouvait, pour lui faire plaisir, rendre légal ce qui était illégal,

Le gendre continua à fréquenter Katkhoda bey et à calomnier son beau-père afin de le lui rendre encore plus odieux. Il lui dit que celui-ci réunissait chez lui tous les vendredis des hommes pour lire le Coran et pour appeler les malédictions du Ciel sur lui et son maître. Il insinua que le vrai but du départ de Mohammed effendi était de se rendre à Constantinople afin d'appeler l'attention de son ancien maître, actuellement capitan pacha (chef de la flotte ottomane), sur les mauvais agissements des gouvernants de l'Égypte. Il lui dit aussi que son beau-père avait vu dans les astres que le Pacha devait éprouver un grand malheur dans peu de temps et que des révolutions allaient avoir lieu, et que s'il voulait partir c'était aussi pour éviter de se trouver en Égypte au moment où tous les événements néfastes se produiraient.

Mohammed effendi ne connaissant pas les vraies dispositions du lieutenant du Pacha à son égard, pria celui-ci d'intervenir en sa faveur auprès du Pacha, afin de lui faire obtenir son congé. Le lieutenant du Pacha ne manqua pas en effet de parler de lui à son maître, mais il le fit en des termes tels que celui-ci détesta encore plus Mohammed effendi. Katkhoda bey répondit

cependant à celui-ci qu'il n'avait pas réussi à obtenir pour lui l'autorisation de partir et que le Pacha serait disposé à lui constituer une pension de 2 bourses par mois, Mohammed effendi dit que cette pension ne lui suffirait pas et que si on ne voulait pas le laisser partir on devait lui donner 5 bourses par mois. Mais son interlocuteur lui répondit que le Pacha ne voulait pas lui constituer plus de 2 bourses.

Mohammed effendi ne désespéra cependant pas d'obtenir la permission de s'en aller. Il insista à ce sujet et un jour on la lui accorda. On avait décidé de le tuer à sa sortie du Caire. Il vendit sa maison, ses autres immeubles et le jardin qu'il possédait en dehors de Kanater el Sebah ; il vendit aussi tout le mobilier dont il n'avait pas besoin. Il acheta des esclaves des deux sexes et les autres choses qui lui étaient nécessaires et il partit pour Rosette.

Deux ou trois jours après ce départ, on envoya à Khalil bey gouverneur d'Alexandrie, l'ordre de tuer Mohammed effendi. Mohammed effendi apprit cette nouvelle à Rosette, mais il ne voulait point y croire car il ne se reconnaissait coupable d'aucune faute méritant ce châtiment et pensait que si le Pacha avait voulu sa mort, rien ne l'aurait empêché d'exécuter ce dessein au Caire même ; il se rappelait du reste qu'au moment de son départ il avait été prendre congé du Pacha, qu'il lui avait embrassé la main et le pan de l'habit, et que celui-ci lui avait souri comme d'habitude.

Arrivé à Alexandrie, il resta plusieurs jours dans sa barque attendant un vent favorable et l'autorisation du gouverneur. Celui-ci ayant reçu l'ordre que nous savons, envoya quelqu'un pour l'inviter à venir prendre un repas avec lui à Ras el Tin. Mohammed effendi accepta et descendit à terre ; il voyait que Kalil bey l'attendait sur une élévation de terrain. En ce moment, il fut entouré d'un certain nombre de soldats et il comprit que la nouvelle à laquelle il n'avait pas voulu croire à

Rosette était vraie. Il regarda du côté où il avait vu le gouverneur, mais celui-ci avait disparu. Il demanda alors à ses bourreaux de lui donner le temps de faire ses ablutions et sa prière et dans l'espoir de se sauver, il se jeta à la mer. On tira sur lui des coups de fusil, on le retira de l'eau et on le massacra. On était à la fin du mois de Saffar.

Ses caisses furent ouvertes et les livres qu'elles contenaient furent envoyés au Pacha qui les avait demandés. Les autres biens et les sommes d'argent furent gardés par Khalil bey, qui en donna une partie au fils de la victime en l'autorisant à partir avec sa famille.

Les livres envoyés au Pacha furent confiés à Ouali aga. Une grande partie en fut perdue et d'autres livres furent donnés à des persones qui ne méritaient pas de les posséder.

FIN DU TOME HUITIÈME.

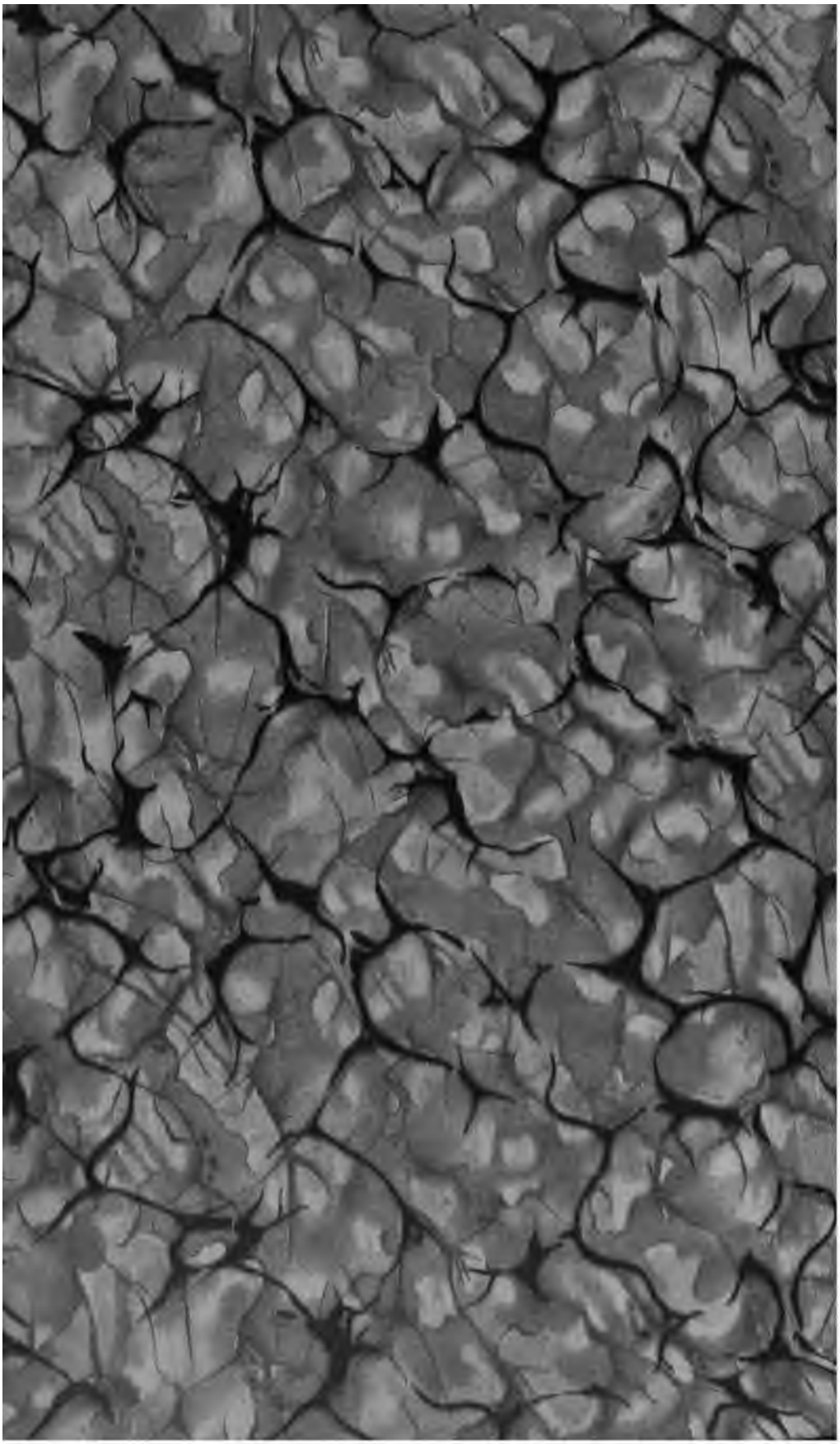
CONCORDANCE

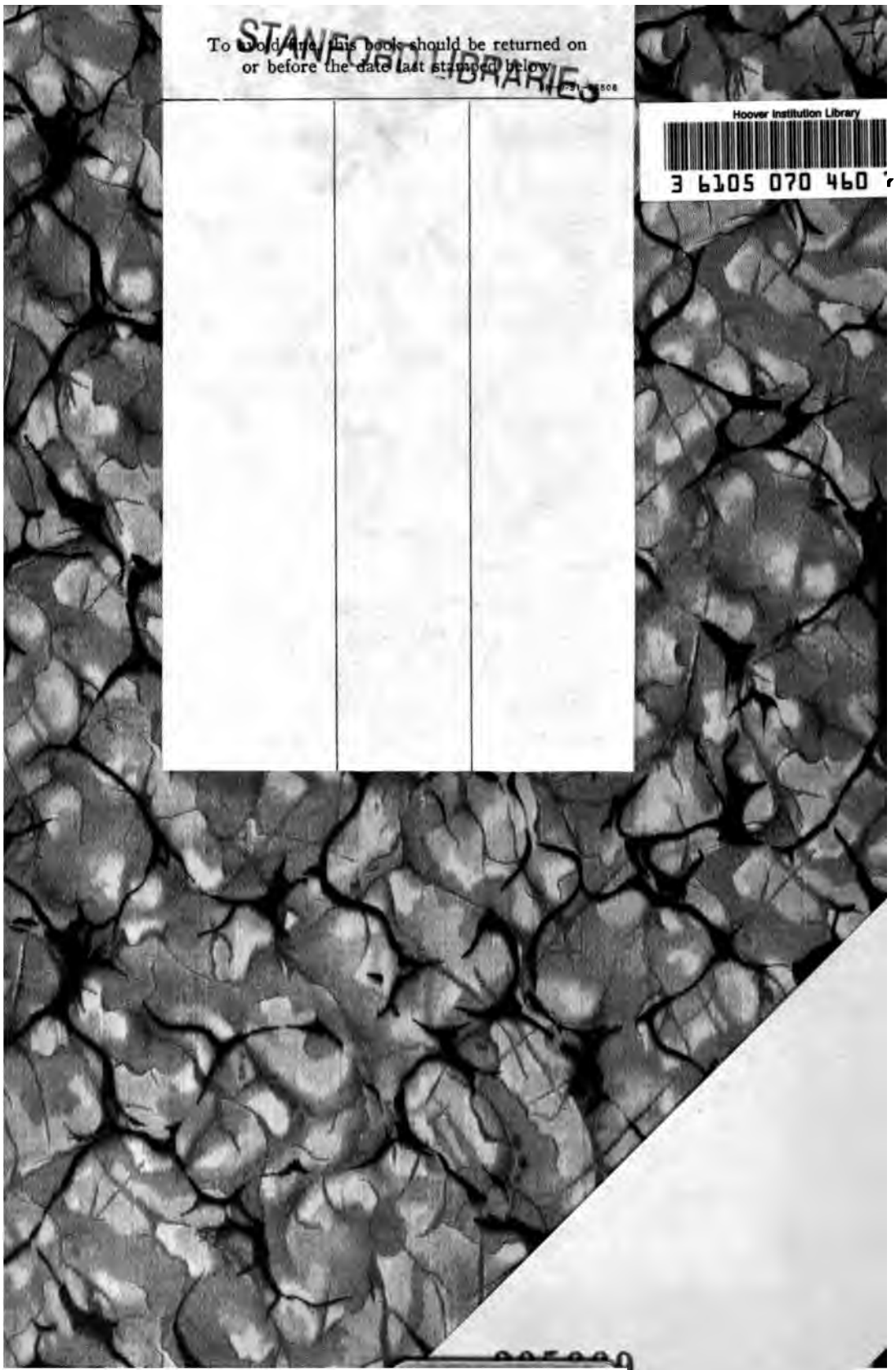
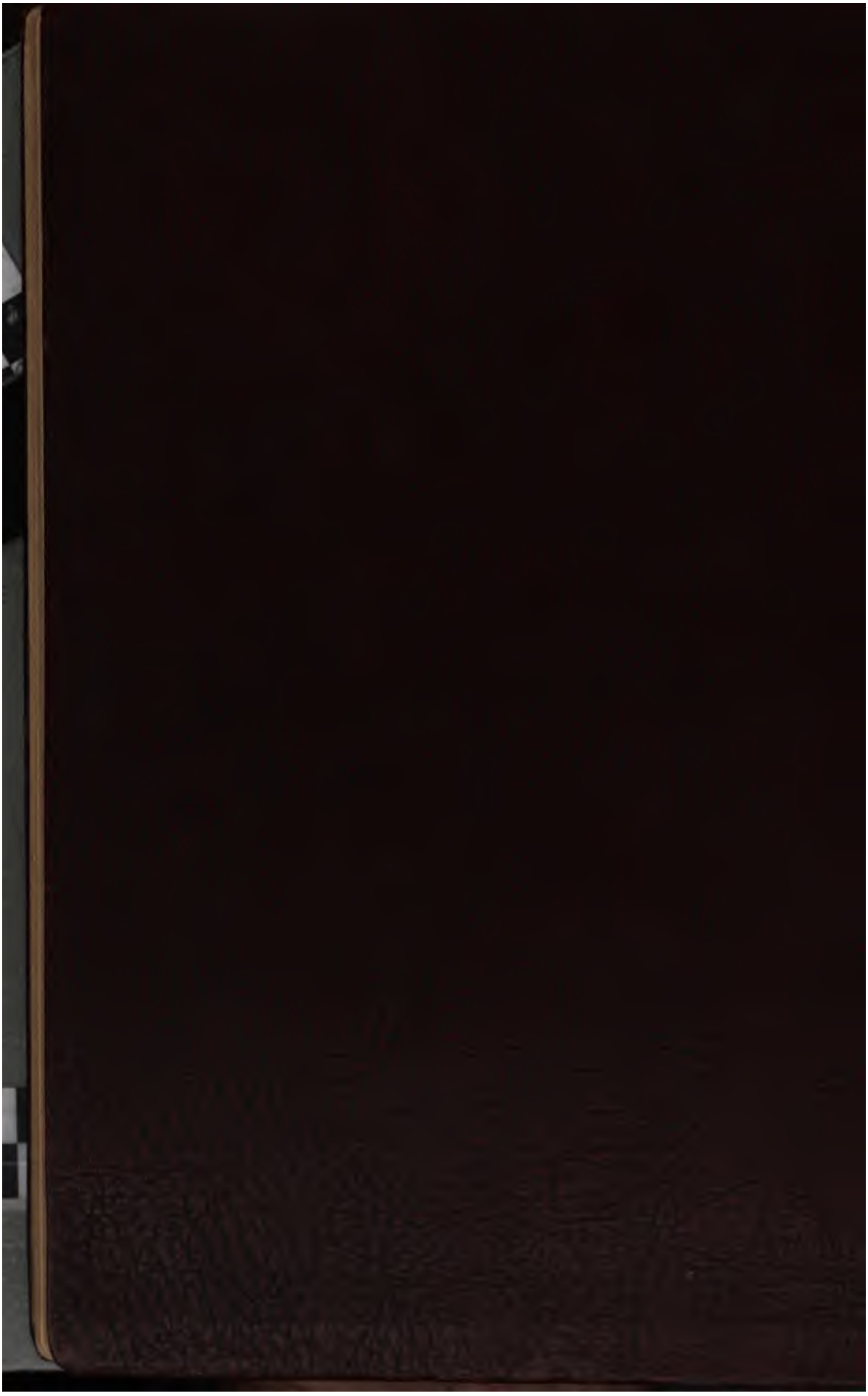
DU

CALENDRIER GRÉGORIEN AVEC LE CALENDRIER DE L'HÉGIRE

POUR LES ANNÉES DONT IL EST FAIT MENTION DANS CE TOME

L'année	1221	de l'hégire	a commencé	le	21 mars	1806
Id.	1222	id.	id.		11 mars	1807
Id.	1223	id.	id.		28 février	1808
Id.	1224	id.	id.		16 février	1809
Id.	1225	id.	id.		6 février	1810
Id.	1226	id.	id.		26 janvier	1811
Id.	1227	id.	id.		16 janvier	1812




STANFORD LIBRARIES
To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below
Hoover Institution Library
3 6105 070 460